



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Mason
C. 75.

T H É A T R E
D E S G R E C S ,
P A R L E P . B R U M O Y .
T O M E O N Z I E M E .

ESTABLISHED

OLDEN FIRM

HOUSEHOLD

WEIGHT

THÉÂTRE DES GRECS,

PAR L'ÉP. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS-BELLES GRAVURES,
& augmentée de la Traduction entière des Pièces
Grecques , dont il n'existe que des Extraits
dans toutes les Éditions précédentes ; & de
Comparaisons, d'Observations & de Remarques
nouvelles , par M. ***

TOME ONZIÈME.

A PARIS,

Chez Cussac, libraire, rue & carrefour Saint-
Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



EXPLICATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

LA premiere répond à la page 121. Elle est extraite de la même Dissertation de Ficoroni , citée dans l'explication de la seconde figure du tome X^e. Elle fait même partie de la scene qui y est représentée. Là c'est l'esclave qui reçoit des coups de courroies ; ici c'est le maître en colere qui ordonne , malgré l'intercession d'un de ses amis , qu'on fustige son esclave. Cette scene m'a paru pouvoir très bien convenir à cet endroit des CHEVALIERS : O VIEILLARD , ME VOICI TOUT PRÊT A VOUS MONTRER MON ZELE. On reconnoît le maître au bâton recourbé qu'il tient à sa main , & que le principal acteur avoit toujours : ce bâton prête souvent à des équivoques indécentes dans Aristophane. Le maître est distingué en outre par son pallium ou manteau à franges.

vj **EXPLICATION DES FIGURES.**

LA seconde figure répond à la page 261. Elle représente un philosophe qui converse avec une personne d'un âge peu avancé. Le philosophe se reconnoît en ce que c'est la tête même de Socrate tirée du même Ficoroni : il a d'ailleurs, comme tous les philosophes, les pieds nus, la longue barbe, le manteau, & le bâton recourbé ; marque du principal personnage. Le second personnage représente un homme d'un âge peu avancé, comme on le juge à son costume. Il n'a point de barbe, il porte le sagum rejeté derrière les épaules, & il soutient son menton avec sa main : ce qui marque l'attention d'un disciple qui écoute son maître. C'est la septième figure du chap. VII de Ficoroni.

Dans le tome X, pag. 469, on lit : Or, cette révolution faisoit que le chœur, en faisant, &c. effacez : Cette révolution faisoit que, & lisez : Or, le chœur, en faisant &c.

LES

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Cette comédie fut jouée la septième année de la guerre du Péloponnèse, aux fêtes de Bacchus Lénéen, la quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, sous l'archonte Stratoclès *.

SOLON voulant, dit Plutarque †, que les offices & magistrats demourassent entre les mains des riches citoyens, comme ilz étoient, & au demeurant mesler l'autorité du gouvernement, desorte que le menu peuple en eust sa part, ce qu'il n'avoit pas auparavant, il fit une générale estimation des biens de chaque particulier citoyen : & de ceulx qui se trouverent avoir de revenu annuel, jusqu'à la quantité de cinq cents minots & au-dessus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en fit le premier ordre, & les

* La preuve est tirée d'une préface grecque, & des paroles du poëte qu'on citera.

† Plutarque dans Solon, trad. d'Amyot. Paris, Cussac, tom. II, chap. XX.

Tome XI.

A

» appella PENTACOSIOMEDIMNES *, c'est-à-dire ;
 » ayans cinq cents minots ¹ de revenu. Et ceulx qui
 » en avoyent trois cents, & pouvoient entretenir
 » un cheval de service, il les mettoit au second reng,
 » & les appella CHEVALIERS. Ceulx qui n'en
 » avoyent que deux cents, furent mis au troi-
 » sieme reng, & appelez ZEUGITES. Tous les autres
 » au-dessous s'appelloient THETES, comme qui
 » diroient, mercenaires ou manœuvres vivans de
 » leurs bras, ausquelz il ne permettoit de tenir ny
 » exercer aucun office public, & ne jouissoient du
 » droit de bourgeoisie, sinon en tant qu'ilz avoyent
 » voix aux élections & aux assemblées de ville, &
 » aux jugemens, esquelz le peuple jugeoit souve-
 » rainement. »

Le titre de cette piece étant ainsi connu, il
 sera aisé de voir qu'elle n'est qu'une violente sa-
 tyre de Cléon, trésorier général d'armée. Une
 haine particulière, autant que l'amour du bien
 public, poussa Aristophane à se déchaîner si fu-
 rieusement contre un homme si puissant. Cléon

* Medimnus, mesure attique.

¹ « Dans le grec : Cinq cents médimnus. Le minot n'est que de
 » trois boisseaux de Paris. Mais le médimne contenoit plus de quatre
 » boisseaux, comme je l'ai remarqué sur la vie de Lycurgue, chap.
 » XII. C'est sur ce pied qu'il faut calculer le revenu des classes
 » d'Athènes. Il consistoit en grains & en fruits, liquides, c'est-à-
 » dire, en vin & en huile. » Note de M. l'abbé Brotier sur cet en-
 droit de Plutarque.

avoit accusé le poète d'un crime grave, comme nous l'avons dit †, & il lui avoit disputé son droit de bourgeoisie. Voilà la cause secrète du déchaînement. Du reste, Cléon étoit d'une insolence extrême. Nul auteur n'en dit du bien. Fils de corroyeur, & corroyeur lui-même, il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment par une sorte de mérite, tel qu'il le falloit pour réussir dans une république. Il avoit une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Enflé d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'état, & ce fut lorsqu'il étoit au comble de sa gloire qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus indirectement, mais en le produisant lui-même sur le théâtre. On reproche à Cléon le pécultat, de l'ardeur à s'attirer des présens, de l'adresse à séduire le peuple, le vol d'une belle action qui n'étoit pas à lui. Voici l'occasion qui l'éleva à un si haut degré de pouvoir.

Pyle *, petite ville du Péloponnèse, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'île Sphacterie, & dans le territoire de Coryphasion, avoit été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y

† Voyez la comédie des ACHARNIENS.

* Thucyd. l. IV.

aborda avec deux flottes, engagea, quoiqu'avec peine, Eurymedon & Sophocle à la fortifier & à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourroit aisément infester les Lacédémoniens, qui n'en étoient éloignés que d'environ quatre cens stades †. Ce projet s'exécuta; & il étoit en effet si important, que les Lacédémoniens firent tous leurs efforts pour reprendre Pyle. Elle devint même l'objet principal d'Athenes & de Lacédémone jusqu'à la fin de la guerre. Les Lacédémoniens ne manquèrent pas de l'assiéger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jetterent des troupes dans la petite île voisine; mais comme les flottes agissoient de part & d'autre, les troupes de l'île se trouverent interceptées, & manquèrent bientôt de tout. Les Athéniens de leur côté ne souffroient pas moins dans Pyle; de sorte qu'eux & les ennemis étoient également assiégeans & assiégés, les premiers dans la ville, & les seconds dans l'île, victimes les uns & les autres de leur opiniâtreté. Cependant les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athenes pour demander une composition honorable, afin de tirer leurs troupes de Sphacterie. Leurs demandes étoient justes, & mêmes fournies. Leur harangue chez Thucydide en fait foi. Mais Cléon s'opposa vivement à tout accord avec les Lacédémoniens, jusqu'à maltraiter de paroles leurs

† Vingt lieues.

ambassadeurs. Démosthene à son tour se voyant dépourvu de vivres & de secours, envoya son collègue Nicias à Athenes pour engager la république à secourir l'armée ou à entrer en négociation avec les ennemis. Le peuple d'Athenes irrité de ce mauvais succès, commença à s'en prendre à Cléon ; mais Cléon pour se tirer d'intrigue, rejettoit la faute sur l'incapacité ou la lenteur des deux généraux ; & il se vantoit publiquement de prendre l'île en vingt jours, si on le faisoit général. Nicias le prend au mot. Cléon croit que c'est une feinte, & ne recule point ; mais voyant que Nicias songeoit tout de bon à abdiquer le commandement, il commence à faire naître difficultés sur difficultés, pour faire oublier ce qu'il avoit rémérairement avancé. On n'en fut point dupe ; & ce qui est surprenant, on le fit général malgré lui, avec ordre de partir pour le siège. Il fut plus heureux qu'il n'avoit été prudent : car comme il étoit en chemin, Démosthene brûla un petit bois de l'île qui incommodoit fort ses troupes ; & par-là, la prise de Sphacterie lui devint si facile, qu'il n'étoit plus besoin de secours. Cléon arrive, se joint à lui, & tous deux contraignent les soldats qui étoient dans l'île à se rendre. On les emmena à Athenes dans un triste état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit.

& le regarde comme le plus grand capitaine de son siècle. C'est ce qui le rendit extrêmement odieux aux principaux Athéniens, sur-tout aux Chevaliers, qui le haïssoient déjà à cause de sa basse naissance, & de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon; & il monta sur le théâtre pour la première fois, aucun des comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette pièce tout le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à sçavoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous intéresse pas, & un style composé d'énigmes & d'anecdotes, dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

A C T E P R E M I E R.

Démosthène & Nicias vêtus en esclaves, ouvrent la scène. Le premier crie de toute sa force, comme

s'il venoit d'être battu. Il envoie au Tartare cet homme nouveau , ce maudit Paphlagonien * qui s'est introduit depuis peu dans la maison , & qui roue de coups les esclaves. Allégorie ingénieuse : car la maison c'est Athènes, le Paphlagonien c'est Cléon , non qu'il fût de Paphlagonie , mais par allusion † à sa voix rauque & semblable au bruit des flots. Les esclaves sont les premiers de la République , tels que Démosthène & Nicias , aussi bien que la république même. Le maître de la maison , c'est le peuple. Cette satire est autant contre le peuple & l'état , que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même , quand il blâme Aristophane d'avoir fait parler des orateurs en esclaves , sans garder la bienséance des caractères. Dans le tour allégorique qu'il a pris de représenter ces grands hommes , & les meilleures têtes de l'état , comme des esclaves d'un vieillard capricieux maltraités par un homme vil , pouvoit-il mieux garder la décence des caractères , qu'en les faisant parler en véritables esclaves ? Il est vrai qu'il outre beaucoup ; mais il ne force le pinceau que pour jeter plus de ridicule sur eux , sur Cléon , sur les magistrats , sur le peuple , & sur tout le gouvernement.

* Paphlagonie , région de l'Asie Mineure , dont Lucien dit que les habitans étoient superstitieux & bêtes.

† παφλαζω , servecø.

Nicias peste aussi de son côté contre le nouveau venu, & il invite son ami & son compagnon d'armes, à faire avec lui une lamentation, qui devient risible par la parodie d'un air digne du musicien Olympus *. Démosthène est d'avis de laisser les pleurs, & de songer aux moyens de se délivrer. Il se fait entr'eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot décisif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire & ne dire pas, à parler d'une manière couverte & inintelligible. Aristophane fait allusion à la manière adroite & embarrassée dont Phèdre découvre à sa confidente son amour pour Hippolyte §.

Tu connois ce fils de l'amazone ;
Ce prince si long temps par moi-même opprimé,

NON.

Hippolyte, grands dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Voilà précisément la scène & l'endroit que raille Aristophane dans Euripide. On peut juger sur ce seul trait s'il est croyable, quand il raille ce poète. Il nous le peint par-tout comme un homme très

* Olympus étoit un ancien joueur de flûte, instruit (disoit la fable) par Marsias. Le poète parodie quelque air connu, & en général les poètes tragiques, qui faisoient quelquefois pleurer leurs chœurs en musique.

§ Racine après Euripide.

rusé. Peut-être en étoit-il quelque chose : mais on ne croira pas aisément sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux, & encore moins que ce fût un poète médiocre. Athenes n'étoit pas dupe de ces parodies comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux orateurs n'oseroit dire, comme Phedre n'osoit nommer Hippolyte, c'est le mot **FUYONS CHEZ LES LACÉDÉMONIENS** *. L'un portant l'autre le disent enfin sans le dire, & cela en joignant les syllabes qu'ils se paroient : c'est un jeu de mots & de théâtre. La fuite chez les ennemis étoit une fâcheuse ressource où les Athéniens réduisoient souvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'ostracisme ou de quelque chose de pis. Sans compter Miltiade, Themistocle & tant d'autres, Alcibiade étant à la célèbre expédition de Sicile, & se voyant rappelé pour répondre à ceux qui l'accusoient d'impiété, jugea à propos d'user de cette recette. Nous aurons sujet d'en parler dans la suite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de se réfugier aux autels des dieux. « Quels » dieux, dit Démosthène; en tenez-vous? Oni, » répond Nicias; car ils me persécutent si injustement, qu'il me faut bien croire qu'il y en a ». Ce mot impie est allégué pour faire soupçonner

* *Μελῆται*, fuir; *αὐτομελῆσαι*, s'enfuir chez les ennemis.

l'un & l'autre d'impiété. Cette accusation se trouve souvent dans Aristophane. Au reste, c'est à-peu-près la réponse que fit Diogene à un apothicaire *, & Théodore le Philosophe à un autre, étant interrogé, s'ils croyoient aux dieux. « Sans doute » (disoient-ils chacun à celui qui leur faisoit la » question) puisque je vous crois leur ennemi. » Démosthene & Nicias s'avisent enfin d'exposer la chose aux spectateurs, à condition qu'ils applaudiront.

Démosthene fait l'exposé par une énigme dont voici le sens. « Nous avons un maître dur §, man- » geur de fèves, homme colere & emporté, » ΠΝΥCITIEN † de nation, vieillard difficile & » sourd. Il y a quelque temps qu'il s'est avisé » d'acheter un esclave Paphlagonien, corroyeur, » homme intrigant & délateur fieffé. Ce fripon » connoissant bien son vieillard s'est étudié à le » flater, à le gagner, & à le séduire par ses » insinuations. Peuple d'Athenes, lui disoit-il, » reposez-vous après les jugemens, buvez, man- » gez, prenez ce qu'on donne aux assemblées ¶.

* Diog. Laert. l. VI, sect. XLII, & l. XI, sect. 103.

§ Il désigne le peuple & les magistrats. Ils pressoient des fèves entre leurs dents, pour ne pas dormir à l'audience; & les guerriers prenoient de l'ail; c'est pourquoi Aristophane les appelle souvent mangeurs d'ail.

† Du terme ΠΝΥΧ, lieu de l'assemblée du peuple.

¶ C'étoient trois oboles, ou une demi-dragme. Nous aurons sou-

» Voulez-vous souper chez moi ? Et semblables
 » impertinences. Par ce moyen il s'est insinué
 » dans les bonnes grâces du vieillard , & nous a
 » pillés tous. Par exemple , il m'a escamoté mon
 » gâteau de Pyle *. Il a toujours le fouet ¶ de
 » cuir en main pour frapper , & pour empêcher
 » les orateurs d'approcher du vieillard. Celui-ci
 » radote , & dit des oracles. Alors le Paphlagonien
 » l'obsède , nous calomnie , nous menace , & tire
 » de nous des présens , en criant , voyez comme
 » j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez , vous
 » mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner. »

Démosthène après ces mots revient à Nicias,
 & lui demande quelle sera leur ressource. « La
 » fuite , dit celui-ci ; mais répond l'autre , le Pa-
 » phlagonien s'en appercevra : car il a l'œil à tout.
 » Il a un pied à Pyle , & l'autre au barreau » ;

Ses deux mains sont au pays d'Etolie ,
 Et son esprit est en la Clopidie §.

vent lieu d'en parler. Cléon établit qu'on donneroit trois oboles à
 chacun des six mille juges au lieu de deux qu'on donnoit auparavant.
 Le triobole valoit cinq sols de notre monnoie.

* Allusion à la victoire de Pyle , dont Cléon eut tout l'honneur ,
 quoique Démosthène eût tout disposé.

¶ Allusion au métier du pere de Cléon.

§ Amyot , traduction de Plutarque , TRAITÉ DE LA CURIOSITÉ.
 Clopidie , comme si c'étoit un pays. Jeu de mots sur le terme κλίττις ,
 voler.

pour dire qu'il ne songe qu'à voler. « Il faut » donc mourir , dit Nicias ; mourons au moins » en braves gens. Comment , reprend Dé- » mosthène ? Prenons , dit l'autre , du sang de » taureau. Est-il rien de plus désirable que le » sort de Thémistocle ? » C'est que le bruit populaire étoit que Thémistocle avoit pris pour s'empoisonner du sang de taureau. Démosthène avoue qu'il aime mieux boire du vin , pour bien délibérer sur le parti qu'ils prendront. Cet orateur aimoit à boire , puisqu'on le pince à ce sujet. Il vante ici beaucoup la puissance du vin dans les conjonctures délicates de la vie , & il engage Nicias à aller voler une bouteille. Il ne faut pas oublier qu'ils agissent l'un & l'autre en esclaves , & que tout cela est allégorique & rempli d'allusions qui nous font échappées. Si on les retrouveroit toutes , peut-être blâmeroit-on moins Aristophane.

Nicias revient avec la bouteille fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'ivresse , après s'être gorgé de confiscations & couché sur un cuir. Ce cuir revient toujours pour confondre Cléon sur sa naissance. Démosthène boit avidement en vrai esclave ; & le premier conseil que lui dicte Bacchus , c'est d'engager Nicias à voler les oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe , & on les lit. C'est

une autre énigme un peu moins claire pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Athéniens. L'oracle dit : « D'abord un vendeur de toile gouvernera » l'état , (c'est Eucrates) * ; puis un vendeur de » moutons , (c'est Lyficles) ; un plus méchant » lui succédera , & ce successeur fera le vendeur » de cuir , le Paphlagonien , le brouillon , l'homme » vorace & à voix bruyante , en un mot Cléon. » Car il est écrit dans les destins que tous les » vendeurs se succéderont. Mais qui pourra sup- » planter le corroyeur qui a supplanté le bou- » cher ? » Démosthène dit en lisant toujours , que ce sera un vendeur de chair cuire ou de boudins. Peut-on rien imaginer de plus cruel contre une république telle qu'Athènes.

Nicias & son ami s'empresrent à chercher l'heureux libérateur prédit par l'oracle ; & il se présente justement à eux un homme de cette espèce ¶ nommé AGORACRITUS qu'ils prient de sauver la république. L'on croit que ce personnage représentait allégoriquement Hyperbolus , homme vil dont nous avons déjà parlé. Cette fiction , toute basse qu'elle nous paroît , n'en étoit que plus caustique contre les Athéniens qui faisoient quelquefois

* Eucrates , Lyficles , & Cléon successivement questeurs ou trésoriers.

¶ C'étoit un vendeur de chair cuite avec sa boutique portative.

entrer dans le gouvernement des gens très méprisables.

« O l'heureux homme, s'écrient les deux orateurs, à la vue d'Agoracrite, vous n'êtes rien » aujourd'hui, & demain vous ferez tout * ». Le bon de l'affaire c'est que ce manant auquel ils s'adressent paroît avec une table remplie de viandes cuites ; & qu'au lieu de lui parler de sa marchandise, les deux orateurs l'abordent & le saluent respectueusement comme le chef & l'ange tutelaire de la république. Celui-ci aussi surpris que l'HOMME AUX FAGOTS de Molière qu'on fait médecin malgré lui, les regarde l'un après l'autre. » Voyez-vous, continue Démosthène, tout » ce peuple nombreux ; vous en ferez le maître, & » l'arbitre souverain. Vous maltraiterez & emprisonnerez, même les généraux d'armée. Montez » sur votre table & regardez ces îles, ces ports, » ces vaisseaux, ces marchés. Jetez un regard à » droite sur la Carie, & un autre à gauche sur » Chalcédoine † vous pourrez vendre tout cela. » L'oracle l'a déclaré. »

* Ce mot étoit plaisant, parce qu'il étoit vrai dans un état aussi capricieux que celui d'Athènes.

† La Carie & Chalcédoine étoient aux deux extrémités, l'une au midi, l'autre au nord d'Athènes, dont elles étoient tributaires. Ainsi Agoracrite ne pouvoit les regarder ensemble sans se divariquer la vue,

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend ne sçauroit concevoir que n'étant qu'un misérable il puisse devenir un si grand homme : » Bon , lui réplique-t-on , c'est à cause de cela » même. » Il a beau dire qu'il sçait à peine lire , qu'il est indigne en toutes manières d'un si grand honneur ; on lui persuade que ce sont là justement les qualités qu'il faut pour gouverner dans le tems présent. On lui lit l'oracle énigmatique & burlesque qui le regarde , à sçavoir que le milan Paphlagonien , c'est-à-dire le voleur Cléon sera dompté par le dragon , c'est-à-dire par l'andouille ; ou plutôt par le faiseur d'andouilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de son étonnement , tant il se croit peu né pour gouverner. » Pauvre homme , lui dit Démosthène , » tu n'auras qu'à faire ton métier. Rien de plus » facile. Il n'y a qu'à user d'enveloppes * , tout » brouiller , attirer le peuple par des caresses de » cuisine , & le dupper. Voilà ce que tu fais. Tu as » outre cela d'autres excellentes qualités pour le » peuple , la voix forte , l'éloquence impudente , » le génie malin , & la charlatanerie du mar-

comme il le dit plaisamment. La Carie & Chalcédoine sont aux deux extrémités de l'Asie , ayant entr'elles toute la mer Egée , l'Helléspont & la Propontide.

* Allusion au métier de cet homme , comparé à la manière dont Cléon en usoit dans le gouvernement.

» ché. Crois-moi, tu vaux trop, & tu as tout
» ce qu'il faut pour le gouvernement. » On l'ex-
horte à attaquer le Paphlagonien ; entreprise hardie.
Il en sent tout le poids, & il demande qui le
secondera. Les riches ? Ils respectent Cléon. Les
pauvres ? Ils le craignent. Démosthène lui promet
l'assistance des Chevaliers ennemis jurés de Cléon,
celle des spectateurs, la sienne, & celle des
dieux. Il l'exhorte plaisamment à ne rien craindre.
» Car, dit-il, ce n'est pas Cléon lui-même qui
» paroîtra ; puisqu'aucun artisan n'a osé faire son
» masque. Mais on le reconnoîtra si bien qu'on
» croira le voir lui-même. » Nicias avertit aussitôt
par un cri effrayant, que le Paphlagonien
s'est réveillé, & qu'il va paroître. L'on ne sauroit
certainement mieux préparer l'arrivée d'un
scélérat sur le théâtre, que le fait ici Aristophane
depuis la première scène. Molière l'a peut-être
imité dans l'artifice qu'il a employé à préparer
ainsi les spectateurs à son Tартuffe, qui ne se
montre qu'après avoir été ébauché par autant de
coups de pinceau que Cléon. On ne peut nier
du moins que Molière n'ait pris d'Aristophane
l'idée & les traits du médecin malgré lui. On
le reconnoît dans Agoracrite qui malgré lui de-
vient un grand homme d'état.

Cléon paroît en réprimandant d'une voix ter-
rible les deux esclaves. Il semble leur reprocher
obscurément

obscurément de solliciter ceux de Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens se révolterent en effet un ou deux ans après *. Ce soupçon que jette Aristophane sur Démosthène & Nicias est bien odieux, & montre bien la liberté de l'ancienne comédie. Démosthène de son côté appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuit en tremblant. A son défaut l'orateur appelle au secours les Chevaliers qui viennent en chœur. Il les arrange comme s'il s'agissoit de livrer bataille †. Le chœur répond à ses cris, & tout retentit de ces mots : « Frappez , » frappez cet ennemi des Chevaliers & du peuple , ce gouffre de déprédations & de rapines ; » prenez garde qu'il n'échappe. Car il sçait les » routes détournées d'Eucrates. » On taxe ici obscurément la souplesse & la basse naissance de l'un & de l'autre.

Cléon fort embarrassé de cette espèce de sédition appelle à son aide les juges. Il leur donne l'épithète de TRIOBOLAIRES par égard à l'honoraire qu'il avoit fait augmenter pour eux : & il leur fait entendre qu'il les nourrit par ses délations & ses clameurs. Mais les juges ne viennent point. Le chœur allègue ses raisons contre Cléon , à sça-

* La huitième année de la guerre sous l'archonte Icarhus. Thucyd. l. IV.

† Allusion à l'expédition de Pyle , où Démosthène & Cléon commandoient par indivis.

voir qu'il dévore la patrie. Celui-ci flatte les Chevaliers pour les apaiser. « Quoi, s'écrie-t'il, » traiter ainsi un homme qui vouloit ouvrir l'avis » de vous ériger un monument en mémoire de » votre bravoure *. » Le chœur n'est pas la dupe de cette basse adulation, & menace de plus en plus son ennemi.

Agoracrite qui s'étoit caché, voyant qu'il n'y a rien à craindre & qu'il sera soutenu, vient droit à Cléon dont l'aspect l'avoit d'abord épouventé, & il se vante de dompter ce rival malgré sa voix de tonnerre. On consent à ce combat ; combat entièrement comique, puisqu'il s'agit entre les deux rivaux de sçavoir qui l'emportera par la force des poumons, & par l'impudence, qui sont les deux uniques talens que les Chevaliers reconnoissent dans Cléon. Thucydide & Plutarque § disent qu'en effet il étoit mauvais capitaine, & citoyen turbulent. Les historiens s'accordent assez avec le poëte.

Cléon qui sent quel est le concurrent à qui il a affaire, commence par vouloir le rendre suspect d'intelligence avec les ennemis : ruse ordinaire qui lui réussissoit, & qui montre son caractère de délateur. Mais il trouve un adversaire digne

* Ce trait a l'air d'une satire contre les Chevaliers. Il tombe cependant plus à plomb sur Cléon.

§ Thucyd. l. IV. Plut. dans Périclès & ailleurs.

de lui. Car Agoracrite l'accuse d'aller à jeun au Prytanée , & d'en sortir rassasié. Il feint même malignement qu'il a tous les vices qu'il veut reprocher à Cléon , & il les expose en termes allégoriques , & tirés du métier de Cléon , & du sien. Les deux combattans sont aux prises. Ils s'accablent de clameurs & d'injures coup sur coup. Cléon insiste , tonne , & menace , & crie d'une voix de Stentor. Agoracrite réplique , le bat d'estoc & de taille , & ne cede pas un pouce de terrain. C'est un combat singulier fort vif où les bottes sont autant de coups de dents qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures , quoique pleine du sel le plus mordant sur Cléon , n'est pas propre pour notre langue & nos mœurs. L'affaire de Pyle mise en assaisonnement burlesque en fait presque tout le prix. On peut imaginer ce que c'est que de voir aux prises deux athlètes tels qu'un faiseur de saucisses , & un général d'armée aussi accrédité qu'insolent , qui disputent le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix pour montrer qu'ils sont propres à se mêler du gouvernement d'Athènes. Il n'est presque point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement , & par-là ils font la preuve , suivant l'idée du poëte comique. Trait hardi , s'il y en eût jamais , & si souvent répété qu'il est inconcevable comment l'état Athénien pouvoit l'en-

rendre & le souffrir. Mais la politique étoit de laisser dire & de toujours faire. Pour conclusion Agoracrite & Cléon se citent l'un l'autre devant les juges, & courent s'entr'accuser.

L'intermede * du chœur est un discours adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le poëte à donner pour la première fois cette pièce en son nom, ce qu'il n'avoit encore osé faire d'aucune autre comédie. C'est qu'il regardoit, dit-on, l'art comique comme une chose très épineuse ; & que le sort de ses prédécesseurs, même des plus célèbres, tels que Magnes, Cratinus, Crates, &c. lui faisoit peur. On y parle des anciens guerriers Athéniens plus braves & moins intéressés que ceux du tems présent avec qui on les compare. Enfin le chœur y vante ses belles actions, c'est-à-dire celles du second ordre des Athéniens. Le tout est mêlé d'invocations aux Dieux, à la manière des chœurs, & traité avec autant de malice que d'allégorie.

A C T E II.

Dès que Agoracrite reparoit, il annonce au chœur impatient de sçavoir le succès de sa dispute avec Cléon en présence du sénat, que Cléon a été honteusement vaincu. Il raconte la chose en détail, mais d'une manière bouffonne. Car en

* Parabasis.

se faisant le singe de Cléon , il le bat par ses propres armes. Voici la substance du démêlé.
 » Cléon , dit Agoracrite aux Chevaliers , a répandu d'abord des torrens de calomnies contre vous tous. Il vous a traités de conjurés. Le sénat séduit par ses fourberies commençoit à s'armer d'un front sévère ; j'ai pris la parole après avoir invoqué comme des Dieux , les effrontés , les imposteurs , le marché , &c. » Agoracrite ajoute ici une polissonnerie pour contrefaire les basses manœuvres de Cléon. Il dit qu'après avoir salué profondément * un des juges à qui il étoit échappé quelque bruit involontaire , il s'est mis à crier : » Grande nouvelle , Messieurs , nouvelle intéressante ! Hé quoi ? Depuis que nous avons guerre jamais vos poisons & favoris que vous aimez tant n'ont été à si grand marché. » C'est un mot sanglant contre l'imbécillité des magistrats , qui au lieu de songer sérieusement aux guerres de l'état , se laissoient séduire par les raisonnemens de Cléon qui leur faisoit croire que tout alloit bien , quand les mers dont ils

* Le texte grec diffère un peu. Agoracrite dit , qu'ayant entendu à sa droite , non pas un juge , mais quelqu'un qui lâchoit ce bruit involontaire , il s'étoit prosterné (*ADORAVI*) comme c'étoit la coutume quand on recevoit un augure favorable. (Note de l'anc. édit.)

§ *Αἴψυ* , sorte de poisson très délicat , dont les Athéniens étoient friands.

faisoient leurs délices n'étoient pas rares. » A
 » ce mot, (continue Agoracrite) vous eussiez vu
 » la sérénité reparoître sur tous les visages. On
 » m'applaudit ; on me couronne , & je fais en-
 » sorte qu'en effet ces poissons tant vantés étoient
 » à vil prix. Cléon qui se voit supplanté propose
 » à son tour une hécatombe pour les bonnes
 » nouvelles qu'il a reçues : mais je recharge en
 » demandant deux hécatombes ; & même un sacri-
 » fice de mille chevres †, si les TRICHIDES * ne
 » coûtent qu'une obole le cent. Ce mot réveille
 » le sénat. En vain Cléon veut raisonner ; on ne
 » l'écoute plus. Un député de Lacédémone vient
 » demander audience , & parler de paix. On ne
 » daigne pas l'entendre. Quoi , parler de paix
 » tandis que les ennemis sçavent que les poissons
 » les plus exquis ne coûtent presque rien à Athe-
 » nes ! On rompt l'assemblée , & on court aux
 » poissons. Agoracrite achete des herbes pour
 » assaisonner ces poissons si recherchés. Il en donne
 » GRATIS à ceux qui n'en peuvent acheter. On le
 » comble de louanges & de caresses , de sorte,

† Allusion au vœu que firent les Athéniens avant la bataille de Marathon. C'étoit de sacrifier à Diane autant de boucs ou de chevres qu'ils tueroient d'ennemis. Ils ne purent trouver assez de victimes , & ils se contenterent d'en immoler cinq cents tous les ans , ce qui se faisoit encore du temps de Xénophon. Xénoph. l. III, DE EXPED. CYRI. & Elian. VARIAR. HIST. l. II, c. XXV.

* *τριχιδες* , sorte de poisson.

» dit-il , que j'ai gagné tout le sénat pour une
» obole de coriandre. » Voilà l'histoire du sénat
par rapport à Cléon , & de Cléon par rapport
au sénat. Est-il une satire plus accablante ? Y en
eut-il jamais de semblable dans tout autre état
qu'Athènes.

Cléon revient tout fumant de courroux. Il jette
feu & flamme contre Agoracrite. Mais celui-ci
fier de sa victoire soutient ce nouveau choc du
même air. La contestation se renouvelle avec plus de
vivacité en présence des Chevaliers qui soutien-
nent Agoracrite. Après quelques injures allégo-
riques , Cléon qui s'est mal trouvé du tribunal
supérieur menace son concurrent de le traîner à
celui du peuple. L'autre accepte le parti en disant
qu'il criera plus haut. Il sçait que c'est le moyen
d'avoir gain de cause auprès du peuple.

C L É O N.

Mais tu es un misérable que le peuple ne croira
pas. Pour moi je le tourne comme il me plaît.

A G O R A C R I T E.

Voyez comme il se joue du peuple qu'il se vante
d'avoir à lui.

C L É O N.

C'est que je sçai de quels mets il le faut régaler.

A G O R A C R I T E.

Oui , tu imites les nourrices qui mangent la
bouillie de leurs enfans.

B iv

Cléon appelle le vieillard qui fait le personnage du peuple. » Sortez , dit-il , mon cher petit peuple , » sortez mon pere. »

Agoracrite en dit autant. Le vieillard gronde , & paroît. Cléon se plaint à lui des maux qu'il souffre pour l'avoir trop aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de caresses à l'imbécille vieillard.

CLÉON.

Une preuve de mon amour pour le peuple , c'est que j'ai supplanté le général de Pyle , & que j'ai chassé les Lacédémoniens.

AGORACRITE.

Et moi en me promenant j'ai escamotté un potage qu'un autre avoit fait.

Agoracrite prie donc le peuple de juger sur cette contestation , pourvu que ce ne soit pas dans le lieu ordinaire de l'assemblée. » Car , ajoute-t-il , le bon homme est très sensé chez lui. Mais » dans l'assemblée il tombe en enfance. »

Les deux concurrens plaident devant le vieillard. Cléon commence , & fait une imprécation ridicule pour prouver son amour envers le peuple *.

* Il insinue qu'il est le plus honnête homme § des trésoriers après Lyficiès & deux courtisanes , qui étoient apparemment celle de Lyficiès.

§ Le grec ne dit pas , le plus honnête homme , mais celui qui a rendu le plus de service au peuple athénien. βέλτιστος περὶ τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων. (Note de l'ancien éditeur.)

Agoracrite enchérit par une imprécation encore plus impertinente. On entre en matière. Le premier allègue ses extorsions & ses vols sur les particuliers en faveur du peuple. Mais le second dit que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, & pour montrer combien Cléon est peu amateur du peuple. « Quoi, dit-il, vous peuple, qui avez » si bravement combattu à Marathon, & dont » les victoires nous ont inspiré tant d'orgueil, » il vous laisse asseoir sur la pierre dans les » lieux d'assemblée ! » Là-dessus il donne au vieillard un carreau. Cette complaisance commence à le gagner en faveur d'Agoracrite qui profite de cette ouverture pour accuser Cléon d'avoir eu de la dureté pour le peuple durant huit années *, tandis qu'il le voyoit réduit à habiter dans de misérables chaumieres ; & sur-tout d'avoir renvoyé avec hauteur les Lacédémoniens qui demandoient humblement une paix aussi utile à Athènes qu'à eux-mêmes. Cette négociation des La-

* Quelque temps avant la guerre, les habitans de plusieurs bourgs de l'Attique s'étoient retirés à Athènes, où ils logeoient comme ils pouvoient. Thucyd. l. I. Cela dura long-temps, & causa enfin une peste. Cet endroit d'Aristophane, & quelques autres où il parle des frères lénéennes, d'une victoire remportée sur les Corinthiens par deux mille fantassins & deux cents Cavaliers, de l'allégresse qui précéda les échecs des Athéniens à Mégare & à Delium, malheurs qui n'arrivèrent que la huitième année de la guerre ; tout cela, dis-je, confirme la date de cette comédie marquée par la préface grecque.

cédémoniens si bien décrite par Thucydide * se fit au sujet de leurs troupes interceptées dans l'île de Sphaëterie.

Cléon réplique qu'il n'a maltraité les députés que par amour pour la patrie , & sur la foi de certains oracles †, qui l'assuroient que le peuple Athénien feroit la loi à tous les Grecs , & recevrait jusqu'à cinq oboles § par tête à chaque assemblée. C'étoient là en effet les motifs puérils dont l'ambitieux Cléon repaissoit la commune pour l'engager à s'opposer à la paix , ce qu'elle fit pour son malheur. Aussi Agoracrite reproche - t - il à Cléon que son motif est moins la gloire du peuple que son propre intérêt , soit pour s'enrichir durant la guerre & pêcher en eau trouble , soit pour empêcher la recherche de ses crimes. Thucydide dit la même chose au livre quatrième. Cléon veut égaler ses services à ceux de Thémistocle ; nouvelle matière à raillerie. Le vieillard indigné d'avoir été si long-tems dupe de Cléon lui impose silence. Son rival le charge de plus belle , & l'accuse de péculation & de collusion intéressée avec ceux qui vouloient perdre les Mityléniens. Le poëte touche là une histoire qui est

* Thucyd. l. IV.

† On raille ici Cléon comme dans les premières scènes , sur ce qu'il affectoit de bercer le peuple d'oracles prétendus.

§ Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

rapportée fort au long au troisieme livre de Thucydide. Ceux de Mitylene , état de l'Isle de Lesbos , s'étoient révoltés pour la deuxieme fois contre les Athéniens ; le général Paches s'étant rendu maître de la ville envoya les plus coupables à Athenes. On délibéra sur le sort de cette ville rebelle , & à l'instigation de Cléon on fit un décret qui condamnoit à mort non seulement les prisonniers , mais tous les Mitylénien qui étoient au-dessus de l'âge de puberté. Le reste tant femmes qu'enfans fut condamné à l'esclavage. La république après ce premier transport de courroux se repentit d'un décret si barbare. Cléon fit une harangue qu'on lit dans l'historien pour engager le peuple à le confirmer. Cette harangue est vive & belle. Diodore y répondit en faveur des Mitylénien. Les voix furent partagées. Mais le plus grand nombre fut pour faire grace. On cassa le décret , & l'on envoya sur le champ un vaisseau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portoit. Le second arriva heureusement aussi-tôt que le premier. On épargna Mitylene , & l'on se contenta de faire mourir les plus coupables. Aristophane veut apparemment insinuer que Cléon avoit reçu quarante mines pour plaider contre les Mitylénien , ou bien qu'on lui avoit promis ou donné les dépouilles de ceux qui étoient condamnés.

Cléon est réduit à se jeter sur la défensive. Il

allegue en sa faveur les boucliers de Pyle pris sur l'ennemi, & on le raille sur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allegue encore qu'il a apaisé seul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pêcheurs qui troublent l'eau pour faire une pêche plus abondante. Agoracrite lui demande méchamment si dans le temps qu'il s'est enrichi à vendre du cuir, il a donné seulement au vieillard-peuple de quoi se faire des courroies. Aussi-tôt il donne lui-même des souliers. Il y ajoute un manteau, après un semblable reproche à Cléon. Celui-ci veut faire de même & couvrir les épaules du peuple. Mais le vieillard rejette cet autre manteau, comme sentant le cuir. Agoracrite tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon, le met dans une grande fureur, dont il se rit, & le vieillard est tellement gagné, qu'il ôte à Cléon l'anneau qui étoit la marque de la dignité des questeurs pour le donner à Agoracrite. Mais on est fort surpris de trouver que l'anneau, au lieu de porter la marque ordinaire, représente un oiseau de proie, le bec ouvert comme pour haranguer. « Ce n'est pas là mon anneau, c'est celui » de Cléonyme, dit le peuple. » Incontinent il en donne un autre avec la questure à Agoracrite. Cléon pour se soutenir veut revenir à ses oracles ; mais son rival lui ferme la bouche en disant qu'il en a de plus intéressans. Toutefois comme les

oracles font une nouvelle ressource de Cléon pour regagner le peuple, on consent à les écouter. Après quelques traits mordans du chœur, Cléon les produit, & Agoracrite y oppose les siens; c'est le sujet du troisième acte.

A C T E III.

Cette opposition d'oracles, c'est-à-dire de belles promesses dont on tâche de repaître le peuple, est traitée dans le même genre de plaisanterie que tout ce qui s'est passé jusqu'ici entre les deux rivaux, mais d'une manière encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers mystérieux, ajoutant qu'il en a plein un coffre. Les oracles pour séduire Athènes ne lui coûtoient rien. L'autre pour encherir dit que sa maison en est remplie. Le premier oracle de Cléon est un ordre de GARDER LE CHIEN QUI ABBOYE. Le chien c'est lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre CE CERBERE QUI SE NOURRIT DU SANG DU PEUPLE. Cléon en produit un second où il se compare à UN LION QU'IL FAUT CONSERVER. Mais on lui fait remarquer que ce même oracle mieux entendu dit qu'il faut ENFERMER LE LION ET LE METTRE AU PILORI *. Les oracles continuent toujours sur le même ton plus obscur pour nous qu'il ne l'étoit pour les

* Dans un bois à cinq trous πεντεσύνδρα ξύλα. Schol.

spectateurs. Cela montre que le peuple se laissoit amuser par les sentences superstitieuses, dont ceux qui vouloient gouverner usoient habilement. Cléon dans un de ses oracles fait allusion à celui de Thémistocle qui est très connu, c'est-à-dire aux MURS DE BOIS qu'Apollon conseilloit aux Athéniens de construire, & que Thémistocle interpréta par le terme de vaisseau, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

Comme il n'est ici question que du goût de la comédie ancienne, & non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteroient du but principal, on se dispensera aisément de l'explication pénible, & souvent impossible de quelques autres oracles comiques dont les allusions sont moins aisées à démêler & feroient peu de plaisir.

Les oracles n'ayant pas réussi à Cléon, il a recours à une autre adresse, c'est de promettre au peuple du bled. Mais le peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil ministre d'état, parce que, dit-il, on l'a souvent éprouvé trompeur; ainsi que Théophanes. Cléon ajoute qu'il est prêt de donner un festin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, de sorte que le vieillard-peuple qui se prenoit aisément par ces repas & ces largesses, accepte le défi & les met aux prises, résolu de se livrer à celui qui saura mieux le régaler. Cela dispose à l'acte suivant. Car les deux athletes

vont préparer le festin, & durant cet intervalle les Chevaliers font observer au vieillard qu'il est en effet le souverain d'Athènes, puisque tous les grands s'empressent à le caresser & à lui faire la cour; mais qu'après tout il ne sçait pas user de son pouvoir, puisqu'on le séduit, comme on veut, par les pièges les plus grossiers. Le peuple répond que c'est un plaisir exquis pour lui d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire ensuite rendre leur proie.

ACTE IV.

Les deux compétiteurs résolus de se concilier l'amitié du vieillard à quelque prix que ce puisse être, reviennent en équipage de maître-d'hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le peuple : leur entrée est comique : car feignant qu'ils sont dans une lice prêts à courir au moindre signal, ils attendent celui du vieillard pour commencer. Cléon lui présente une chaise, & Agoracrite une table. Le premier dit : « Mangez de ce gâteau que » j'ai fait à Pyle. Prenez, dit l'autre, cette croûte » que Cérès fit exprès pour vous. » Chacun des deux offre ainsi alternativement quelque mets par allusion aux affaires de la république ; & le second enchérit toujours sur le premier. Mais Agoracrite, qui jusques-là a plus offert que son rival, se trouve

pris lorsque son adversaire présente un saïmi de lievre au peuple. Car il n'en a point à offrir. Or c'étoit le mets délicieux. Il s'avise donc d'un tour de souplesse, pour exprimer celle de Cléon par rapport à l'affaire de Pyle. Il feint qu'il voit arriver des députés chargés d'argent. Où sont-ils, dit vivement Cléon? Agoracrite profite de ce moment de curiosité pour le supplanter; & il présente au peuple le plat que lui destinoit son compéteur. L'allusion est visible, & Aristophane comptoit bien qu'on la sentiroit parfaitement. Aussi Cléon avoue-t'il qu'il est vaincu en fait d'impudence.

L'autre pour le confondre par un dernier effort de génie propose au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite se trouve vuide. Il avoit tout donné au peuple. Mais celle du Paphlagonien est toute remplie; il n'en avoit presque rien tiré pour régaler le peuple. « Et voilà ce qu'il a tous jours fait (dit Agoracrite.) Il vous a donné » peu, & s'est tout réservé. » Sur cela le peuple veut ôter à Cléon la couronne dont il l'a orné, pout la donner au nouveau favori. Mais Cléon dit à haute voix qu'il n'en fera rien, parce qu'il a un oracle de Delphes qui lui marque les qualités de celui qui le supplantera. Ce sera moi-même, répond Agoracrite; & j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En effet Cléon l'interroge à-peu-près comme Œdipe questionne le berger de Laïus dans
Sophocle,

Sophocle *, & à chaque réponse il reconnoît peu-à-peu son successeur dans ce nouveau rival. Les questions & les réponses sont singulières ; car elles aboutissent à montrer qu'Agoracrite est un homme vil , un vendeur de viandes cuites , un voleur , un parjure , un imposteur , un coquin fieffé , & par conséquent le véritable & digne successeur de Cléon. Cléon le reconnoît par l'interprétation de l'oracle , & imitant toujours Œdipe. « Hélas , s'écrie-t'il , » l'oracle est accompli : cachez le malheureux » Cléon. Adieu , chere couronne , je te quitte à » regret , un autre te portera , sinon plus grand » voleur que moi , du moins plus fortuné ». Ces derniers vers sont une parodie d'un des plus beaux endroits de l'*Alceste* § d'Euripide. Il y a encore , dans le reste , des parodies de quelques autres morceaux d'Euripide que nous n'avons plus. Quoique les scholiastes ne disent rien de celle de Sophocle , elle est trop visible pour ne pas l'appercevoir ; & il est bon de ne pas l'oublier , & de conclure qu'Euripide n'a pas été le seul des trois poètes tragiques qu'Aristophane ait maltraité.

Le nouveau trésorier est déclaré vainqueur , & salué comme tel. On lui livre le Paphlagonien pour en faire ce qu'il voudra. Agoracrite promet au peuple , qui se recommande à lui , un retour

* Parodie de la plus brillante scène de SOPHOCLE , vol. III.

§ Voyez *ALCESTE* , vol. VI.

parfait & un soin particulier de la VILLE DES SOTS *. Ainsi appelle-t'il Athenes par un mot métaphorique †. Tandis que le vainqueur s'en retourne avec le peuple, le chœur fait son office comique de médire, ou plutôt de déchirer le public & les particuliers en dévoilant impudemment les choses les plus exécrables.

A C T E V.

Agoracrite revient brusquement, mais en homme triomphant. Il demande silence comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute : « J'ai » refondu, dit-il, le peuple, & je vous le rends » honnête homme de scélérat qu'il étoit. Il habite » l'ancienne, la véritable Athenes, & il est de- » venu tel qu'il fut autrefois du tems des Miltiades » & des Aristides ». On ouvre les portes, le peuple rajeuni paroît au milieu des acclamations du chœur. Il remercie Agoracrite du bienfait qu'il vient d'en recevoir ; & comme s'il eût perdu la mémoire de tout ce qui lui étoit arrivé du tems de Cléon, il demande qu'on l'en instruisse. Agoracrite lui raconte sans façon une partie des folies qui sont échappées au vieillard, comme dans un délire, par exemple, de s'être livré à des séducteurs qui le

* Aristophane dit ici & ailleurs que le peuple a toujours la bouche béante, comme un sot.

† *Χαίρω*, hîsco.

flattoient pour le piller , & choses pareilles. Le peuple rougit de ses fautes passées. Mais le nouveau questeur les attribue moins à lui qu'à ceux qui l'ont trompé. Il lui fait cependant des questions sur la maniere dont il se comportera désormais. En personnage sage , répond le peuple. Certe espece d'interrogatoire est très satyrique , ainsi que toute la scene. Enfin , pour surcroît de satyre & de comique extraordinaire , Agoracrite produit deux femmes qu'il dit être les anciennes alliances d'Athenes avec Lacédémone , que Cléon tenoit captives chez lui , & il les remet entre les mains du peuple devenu sensé. « Mais que ferez-vous , dit ce dernier » personnage , de ce coquin de Paphlagonien qui » a tant fait de mal » ? Agoracrite ne voit pas de plus grande punition que de rendre l'échange parfait , & de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre sa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette piece , dont le goût & la conduite représentent parfaitement la bizarrerie , l'acrimonie , la hardiesse des comiques grecs , & le génie des spectateurs qui aimoient les vérités crues & les traits sanglans , fût-ce contre eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DÉMOSTHÈNE.

NICIAS.

UN VENDEUR DE BOUDINS.

CLÉON.

CHŒUR de Chevaliers.

UN VIEILLARD.

DEUX FEMMES , personnages muets.

La scène est dans le marché d'Athènes.

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOSTHÈNE, NICIAS.

DÉMOSTHÈNE.

Aïe, aïe ! Que de misères ! Aïe ! Pestiféré Paphlagonien ! Maudite acquisition qu'on vient de faire ! Que les dieux le confondent avec tous ses beaux avis ! Depuis que, sous de fâcheux auspices, il s'est introduit dans la maison, il roue de coups les esclaves.

NICIAS.

Oh ! oui, qu'il périsse misérablement ce chef Paphlagonien, & avec lui toutes ses calomnies !

DÉMOSTHÈNE.

Ah ! Pauvre malheureux ! Comment t'en va ?

ἰαττάται δὲ τῶν κακῶν, ἰαττάται.

C iij

NICIAS.

Pas mieux que toi : fort mal.

DÉMOSTHÈNE.

Approche donc, & lamentons-nous ensemble
comme deux flutes qui jouent un air d'olymp¹.

ENSEMBLE.

Mû mû, mû mû, mû mû, mû mû, mû mû ;
mû mû ².

DÉMOSTHÈNE.

Laiſſons ces pleurs inutiles. Songeons plutôt
aux moyens de nous délivrer ; & ne nous plaignons
pas davantage.

NICIAS.

Quels moyens de ſalut pouvons-nous avoir ?
Dis-le donc.

DÉMOSTHÈNE.

Dis-le , toi : je ne veux pas t'en ôter la gloire.

NICIAS.

J'en jure par Apollon. Je ne parlerai pas le pre-

¹ Voyez au ſujet d'olymp^e les chapitres IX, XVI, XVII, XVIII, XXIV, XLIII & L, du Traité de la muſique de Plutarque, avec les notes & les obſervations du nouvel éditeur ſur ces divers endroits, dans la nouvelle édition, tom. XXII. Paris, Cuſſac. J'ai ſuivi ici l'interprétation de M. Burette ; elle ſe trouve dans les Mémoires de l'académie des inſcriptions & belles lettres, tom. X, pag. 256.

² « Ils prononcent enſemble un vers l'ambe pur, compoſé de la
» ſyllabe *μῦ*, répétée douze fois avec l'accent grave & le circonflexe
» mis alternativement ; ce qui forme une eſpece de miaulement ou de
» chant plaintif des plus riſibles. » M. Burette, ib.

mier. Commence donc hardiment , & je m'expliquerai ensuite.

D É M O S T H È N E.

QUE NE PEUX-TU ME PRÉVENIR , ET DIRE TOI-MÊME CE QU'IL FAUT QUE JE DISE ¹ !

N I C I A S.

Je n'oserois oser. Comment le dirois-je finement & à la manière d'Euripide ?

D É M O S T H È N E.

Fi donc , fi ! Foin des drogues de cette boutique ² ! Chante plutôt un air pour engager à fuir loin d'un tyran ³.

N I C I A S.

Eh bien , répète tout d'une haleine : FUYONS.

D É M O S T H È N E.

Soit. FUYONS.

N I C I A S.

Maintenant ajoute EN à FUYONS.

D É M O S T H È N E.

EN.

N I C I A S.

Fort bien. A présent , (vas-y d'abord doucement

¹ Vers parodié , tiré de l'Hipolyte d'Euripide , v. 346. Voyez tom. VI , pag. 131.

² *μη διακασιώνης* : Ne vas pas me donner du scandix : c'est-à-dire , des herbes sauvages au lieu de bonnes. Voyez t. X , p. 384.

³ Le traducteur italien a lu un peu différemment : Non mi , non mi. Non haves paura , ne timidita , & non volere essere negligente , ma truova qualche partenza da'l patronc.

40 LES CHEVALIERS,
comme font ceux qui se grattent,) répète lentement
FUYONS : puis fréquemment en y joignant la par-
ticule EN.

D É M O S T H È N E.

FUYONS NOUS.... EN.... FUYONS-NOUS, ENFUYONS-
NOUS.

N I C I A S.

Hem ! N'est-ce pas charmant ?

D É M O S T H È N E.

Oui, j'en conviens avec toi. Mais je crains pour
ma peau. Tu as parlé de se gratter ?

N I C I A S.

Qu'y a-t'il à cela ?

D É M O S T H È N E.

C'est qu'on s'écorche en se grattant ¹.

N I C I A S.

Ce feroit donc bien fait à nous, eu égard à
notre position, de nous refugier à quelque autel
des dieux.

D É M O S T H È N E.

Autel ? Quel autel ? Dis-moi, est-ce que tu
tiens qu'il y a des dieux ?

N I C I A S.

Oui.

¹ Grec : τὸ δέρμ' ἐπὶ τῶν δεφόμενων ἀπέρχεται. Il est inutile
de rendre l'obscénité du mot δέρμ' : il n'ajoute rien à la pensée : il
la rend plus sale & moins naturelle. D'ailleurs, ce mot signifie aussi
S'ÉCORCHER.

D É M O S T H È N E.

Quelles sont tes raisons ?

N I C I A S.

Parce qu'ils me persécutent injustement.

D É M O S T H È N E.

Je suis aisément de ton avis.

N I C I A S.

Mais cherchons d'autres moyens.

D É M O S T H È N E.

Veux-tu que j'expose le tout aux spectateurs ?

N I C I A S.

Ce ne fera pas hors de propos. Mais avant tout, prions-les de nous témoigner par leur air si notre sujet & nos propos leurs sont agréables.

D É M O S T H È N E.

Je vas m'en acquitter tout de suite. Nous avons un maître dur, mangeur de fèves, homme colere & emporté, Pnycitien de nation, vieillard difficile & un peu sourd. Il y a quelque temps qu'il s'est avisé d'acheter un esclave Paphlagonien, corroyeur, homme intriguant & délateur fieffé. Ce frippon, connoissant bien son vieillard, a fait le chien couchant, & s'est étudié à le flatter, à le gagner, à être toujours de son avis, enfin à le séduire & à le mener par le bout du nez, à l'aide de ses courroies. Peuple d'Athenes, lui disoit-il, reposez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez le triobole :

¹ Le triobole ou trois oboles. L'obole valoit un peu plus de deux sous & demi de notre monnoie.

voulez-vous souper chez moi ? Il fait plus : il s'approprie le fruit des peines d'un chacun , & s'en fait un mérite aux yeux de notre maître , pour qui je préparois dernièrement auprès de Pylle , un gâteau à la Lacédémonienne : & je ne sçais par quel artifice diabolique ce maraud a sçu me circonvenir , me l'escamoter , & l'offrir lui-même. Il nous tient tous loin du maître , & se réserve à lui seul de lui prodiguer ses caresses. Il a toujours le fouet de cuir en main ¹ , pour empêcher les orateurs d'approcher du vieillard pendant ses repas. Il lui dit des oracles : ce vieillard se laisse capter par ces prophéties : & quand le peu de raison qui lui reste en est intercepté , le Paphlagonien met en œuvre toutes ses fourberies : il l'obsède , nous calomnie , nous menace , & tire de nous des présents , en criant : Voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez , vous mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner. Car autrement , le vieillard irrité nous écraseroit & tireroit de nous huit fois davantage. Maintenant, cher camarade, voyons quel parti prendre , & quel est notre ressource.

N I C I A S.

Il ne nous reste pas de meilleure ressource que celle que j'ai proposée : FUYONS.

¹ *βυρσίνη* est là pour *μυρσίνη*, jeu de mots. *μυρσίνη* est la branche de myrthe avec laquelle les esclaves chassoient les mouches

DÉMOSTHÈNE.

« Mais le Paphlagonien s'en appercevra : car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pyle & l'autre au barreau ». Il sçait si bien écarter les cuisses, que son derriere est au pays des Bayeurs ¹ aux corneilles, tandis que ses deux mains sont en Ætolie ², & son esprit en la Clopidie ³.

NICIAS.

« Il nous faut donc mourir. » Avisé par conséquent pour que nous mourions en braves gens.

DÉMOSTHÈNE.

Dis toi-même, dis le moyen de nous en tirer du mieux qu'il convient à de braves gens.

NICIAS.

Le meilleur parti est de prendre du sang de taureau. « Est-il rien de plus desirable que le sort de Thémistocle ».

de dessus les plats pendant les repas. Au lieu de branche de myrthe, Aristophane arme-t-il Cléon, corroyeur, d'un fouet de cuir, *βυρσίον*.

¹ Εὐ χαίσι. Allusion ad verbum *χαίσι*, quia sic divaricatis cruribus podex hiat. Forte etiam his verbis Cleonem ut impudicum traducere voluit comicus. (Note de M. Brunck.)

² Αἰτωλίῃ. Allusion au mot *αἰτεῖν*, demander.

³ Εὐ Κλωπιδῶν au lieu de Κρωπιδῶν. Κρωπία étoit un bourg de l'Attique. Κλωπία fait allusion à κλέψ, κλέπτῃς, volerie, pillage. Aristophane aime beaucoup ces jeux de mots, tirés des noms de pays qu'il invente. Note de M. Brunck. Voyez la note II du tome I des Morales de Plutarque, page 410, nouvelle édition d'Amyot.

D É M O S T H È N E.

Ah ! Point de sang : mais bien du vin que notre bon génie nous fera trouver. Peut-être cette liqueur nous donnera-t-elle quelques bonnes idées ?

N I C I A S.

Bon , du vin ! S'agit-il donc ici de boire ? A quoi un ivrogne peut-il être bon ?

D É M O S T H È N E.

Voilà donc , ô insensé buveur d'eau ! comme tu déraisonnes , comme tu oses refuser au vin la propriété d'aiguïser l'esprit ? Connois-tu cependant rien de plus merveilleux que le vin ? Juges-en. Quand on en boit , on est riche , on fait des affaires , on gagne ses procès , on est heureux , on est bienfaisant. Allons, vas me chercher un conge plein de vin , pour que j'arrose mon imaginative, & que j'y fasse éclore quelque bonne idée.

N I C I A S.

Hélas ! Hélas ! Que nous procurera ta boisson ?

D É M O S T H È N E.

De bonnes idées. Apporte toujours ; puis je m'étendrai à mon aise. Une fois que j'aurai une pointe de vin , je te débiterai sur tout ceci une foule de petits conseils , de petits adages , & de petites raisons.

NICIAS sort un instant & revient sur le champ avec du vin.

Oh , quel bonheur pour moi de n'avoir pas été surpris à voler ce vin !

D É M O S T H È N E.

Dis-moi , que fait le Paphlagonien ?

N I C I A S.

« L'infame est plongé dans un sommeil d'ivresse,
après s'être gorgé de confiscations : il est couché
sur un cuir » le nez en l'air.

D É M O S T H È N E.

Cela étant , verse à grands flots.

N I C I A S.

Tiens , prends , & bois à ton bon génie. Hume ;
hume cette liqueur du dieu de Pramnium ¹.

DÉMOSTHÈNE avec un air d'étonnement après avoir bu.

O bon génie ! Quelle idée ! Elle ne peut venir
que de vous.

N I C I A S.

Dis vite , qu'y a-t'il ?

D É M O S T H È N E.

Il faut que tout de suite tu t'empares des oracles
du Paphlagonien pendant qu'il dort.

N I C I A S.

J'ai grand'peur que cette inspiration ne vienne
de ton mauvais génie.

D É M O S T H È N E.

Allons , vas : je me verserai seul à boire , pour

¹ Pramnio (vino), quod idem Homerus celebravit (ILIAD. XI, 638), etiam nunc honos durat. Nascitur Smyrnæ regione, juxta delubrum Matris deûm. Plin. HIST. NAT. XIV, 6.

que j'arrose mon imaginative & que j'y fasse éclore quelque bonne idée.

N I C I A S revenu sur le champ.

Comme le drôle ronfle & pete ! Il ne m'a pas été difficile de lui enlever cet oracle, quoiqu'il l'eût bien ferré.

D É M O S T H E N E.

O adresse admirable ! Donne que je life. Verse, verse du vin. Je veux voir ce que contiennent ces oracles. (Il lit.) Quel oracle ! Du vin, du vin !

N I C I A S.

En voilà. Que dit l'oracle ?

D É M O S T H E N E après avoir bu.

Encore du vin.

N I C I A S.

Lis-tu dans l'oracle, ENCORE DU VIN.

D É M O S T H E N E.

O Bacis !

N I C I A S.

Qu'y a-t'il ?

D É M O S T H E N E.

A boire, vite à boire.

N I C I A S.

Ce Bacis-là faisoit un grand usage de ta recette.

1 Le plus ancien des devins de la Béotie. Voyez Pausanias, page 928. Il y a eu deux devins du même nom, voyez *Ælian. VAR. HISTOR.* XII, 35.

D É M O S T H È N E.

O infâme Paphlagonien ! Voilà donc ce qui te faisoit garder si soigneusement ces oracles ? Tu redoutois d'ébruiter celui qui te regarde.

N I C I A S.

Comment ?

D É M O S T H È N E.

On voit ici quelle fera sa fin.

N I C I A S.

Quelle fera-t'elle ?

D É M O S T H È N E.

Quelle fera-t'elle ? L'oracle s'explique très clairement :

D'abord un vendeur de toile gouvernera l'état.

N I C I A S.

Bon, voilà déjà un vendeur. Voyons, que dit de plus l'oracle ?

D É M O S T H È N E.

A celui-là succédera un vendeur de moutons.

N I C I A S.

Et de deux. Sçachons ce que devient celui-ci.

D É M O S T H È N E.

Il gouvernera, & ne périra qu'au moment où un plus méchant lui succédera : ce successeur, sera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, le vorace, l'homme à voix bruyante comme un charlatan¹.

¹ Κυκλοβέειν. Aristophane en fait un nom propre.

N I C I A S.

Il est donc écrit que le vendeur de moutons
feroit étranglé par le vendeur de cuir ?

D É M O S T H È N E.

Sans doute.

N I C I A S.

Malepeste ! Quelle autre espece de vendeur
viendra donc à notre secours ?

D É M O S T H È N E.

Oh , il y en a encore un autre plus fin que tout
cela.

N I C I A S.

Dis-moi , je t'en prie , quel est-il ?

D É M O S T H È N E.

Le dirai-je ?

N I C I A S.

Certainement.

D É M O S T H È N E.

C'est un vendeur de boudins qui nous défera de
ce dernier.

N I C I A S.

Un vendeur de boudins ? O Mercure ! La belle
profession ! Mais où trouver cet homme ?

D É M O S T H È N E.

Il faut le chercher.

N I C I A S.

Oh , en voici un qui vient au marché. Les dieux
nous l'envoient.

D É M O S T H È N E.

COMÉDIE.

42

DÉMOSTHÈNE.

O heureux vendeur de boudins ! Accours , accours , mon très cher. Viens , toi , qui dois être notre libérateur & celui de la république.

SCÈNE II.

LES MÊMES , LE VENDEUR DE BOUDINS.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

QU'EST-CE ? Que me voulez-vous ?

DÉMOSTHÈNE.

Venez apprendre de nous combien vous êtes heureux & fortuné.

NICIAS.

Débarasse-le de son établi , & fais-lui connoître l'esprit de l'oracle : je vais pendant cela examiner ce que fait le Paphlagonien.

SCÈNE III.

LE VENDEUR DE BOUDINS ,
DÉMOSTHÈNE.

DÉMOSTHÈNE.

ALLONS , déposez d'abord tout cet attirail : ensuite adorez la terre & les dieux.

Tome XI.

D

50 LES CHEVALIERS,

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh bien, soit : qu'est-ce que tout cela veut dire ?

D É M O S T H È N E.

O l'heureux , le riche personnage ! O vous , qui n'êtes rien aujourd'hui , & demain ferez tout ! O libérateur d'Athènes la fortunée !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi , mon ami , vous moquer de moi , m'empêcher de laver mes tripes & de vendre mon boudin ?

D É M O S T H È N E.

Ignorant , est-il question de tripes. « Voyez-vous tout ce peuple nombreux ? »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je le vois.

D É M O S T H È N E.

Vous en ferez le maître & l'arbitre souverain. Vous disposerez à votre gré du marché , des ports & de la tribune aux harangues. Vous mettrez le sénat à vos pieds ; vous révoquerez , maltraiterez , emprisonnerez même les généraux d'armée ; & vous ferez du prytanée un lieu de débauche¹.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Moi ! Dites-vous ?

D É M O S T H È N E.

Vous-même : & ce n'est pas encore là tout.

¹ Ne'l pritanco pourai cortigianare.

COMÉDIE.

57

Montez sur votre établi , & jetez vos regards sur toutes ces îles d'alentour.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je regarde.

DÉMOSTHÈNE.

Que voyez-vous ? Des ports & des vaisseaux nombreux ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui.

DÉMOSTHÈNE.

Comment ne seriez-vous pas heureux ? Tournez maintenant l'œil droit du côté de la Carie , & l'autre du côté de la Chalcédoine.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je serai donc heureux , si je parviens à loucher ?

DÉMOSTHÈNE.

Ce n'est pas cela. Vous le ferez , parce que vous pourrez vendre tout ce que vous voyez. Car vous deviendrez un très grand personnage , comme l'annonce l'oracle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais , dites-moi. Comment donc , moi , simple boudinier , deviendrai-je homme de conséquence ?

DÉMOSTHÈNE.

Bon ! C'est à cause de cela même que vous deviendrez un grand homme. Vous êtes grossier , méchant , de la lie du peuple ; c'est tout ce qu'il faut.

D ij

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne puis me croire dans le cas de parvenir si haut.

DÉMOSTHÈNE.

O ciel ! Pourquoi présumer que vous êtes hors d'état de parvenir ? Vous me paroissez ruminer quelque bonne idée. Tiendriez-vous à des parens honnêtes & bien élevés ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je fors de tout ce qu'il y a de pire.

DÉMOSTHÈNE.

Mortel fortuné ! Comme la nature a pourvu dans vous aux qualités nécessaires pour gouverner l'état !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais , mon cher , toute mon éducation se borne à sçavoir lire ; & encore , je lis assez mal.

DÉMOSTHÈNE.

C'est trop encore , de sçavoir même mal lire. Le gouvernement de la république , ne doit plus être confié à des gens habiles & doués de mœurs honnêtes , mais à des grossiers , à des vauriens. Ainsi ne dédaignez pas ce que les dieux vous annoncent par leur oracle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comment s'explique donc cet oracle ?

DÉMOSTHÈNE.

Fort bien , j'en jure. Il est renfermé dans une énigme claire & ingénieuse.

« Mais quand l'aigle corroyeur, avec son bec
 » crochu, aura saisi par la tête le serpent stupide,
 » insatiable de sang, alors l'odieuse lie¹ des Pa-
 » phlagoniens sera détruite, & le ciel comblera de
 » gloire les vendeurs de boudins, à moins qu'ils
 » ne préfèrent leur premier état. »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Montrez-moi comment tout cela me regarde ?

DÉMOSTHÈNE.

L'aigle corroyeur, est le Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi dites vous que cet aigle est armé d'un
 bec crochu ?

DÉMOSTHÈNE.

C'est par allusion aux doigts crochus & rapaces
 du Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais que signifie le serpent.

DÉMOSTHÈNE.

Rien de plus clair. Le serpent est fort long, le
 boudin l'est aussi. L'un & l'autre se remplissent de
 sang. Or, l'oracle prononce que l'aigle corroyeur
 sera vaincu par le serpent, si celui-ci ne se laisse
 pas gagner par de belles paroles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voilà qui me regarde. Mais je ne puis revenir

¹ Grec : La saumure à l'ail.

de mon étonnement, tant je me crois peu né pour gouverner.

D É M O S T H È N E.

Pauvre homme ! Rien de plus facile : vous n'aurez qu'à faire votre métier. Il n'y a qu'à user d'enveloppes, tout brouiller, attirer le peuple par des caresses de cuisine, & le duper. Vous avez outre cela d'autres excellentes qualités pour le peuple ; la voix forte, l'éloquence impudente, le génie malin, & la charlatanerie du marché. Croyez-moi, vous avez tout ce qu'il faut pour le gouvernement de la république. Les oracles, même celui d'Apollon, s'accordent sur ce point. Courage, couronnez-vous de fleurs, & faites une libation au dieu de la Folie¹, & mettez-vous en devoir d'attaquer vigoureusement le Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais qui me prêtera main-forte ? Les riches le respectent, & les pauvres le craignent.

D É M O S T H È N E.

Mais il y a mille Chevaliers ; gens de bien, ses ennemis déclarés, qui vous seconderont. Vous aurez également l'assistance de tout ce qui, parmi les citoyens, conserve encore quelques principes d'honnêteté & de vertu : vous aurez celle des spectateurs encore attachés aux bonnes mœurs, la mienne, & celle des dieux. Au reste, ne vous laissez point effrayer : « Car ce n'est point le Paphlagonien lui-

¹ Κωαλέμω, à Coalemus. Aristophane personifie la Folie.

même qui paroîtra , puisqu'aucun artiste n'a voulu faire son masque. » Mais on le reconnoîtra très bien : les spectateurs sont si pénétrants !

S C E N E I V.

N I C I A S , C L É O N , L E S M Ê M E S.

N I C I A S en courant.

O MALHEUR ! Voici le Paphlagonien.

C L É O N.

J'en jure par les douze grands dieux , la conjuration que vous tramez depuis si long-tems contre la république ne restera pas impunie. Que signifie ce vase de terre de Chalcide ? Vous ne pouvez vous défendre des soupçons de solliciter ceux de cette province à la révolte. Couple infâme , vous mourrez ; vous périrez.

D É M O S T H È N E.

Hé bien , charmant vendeur de boudins , pourquoi vous enfuir ? Vous ne tiendrez pas bon ? N'allez pas trahir nos intérêts. Chevaliers , accourez ; voici le moment. Simon , Panætis , passerez-vous donc à l'aîle gauche ?.... Pressons l'ennemi..... (au vendeur de boudins) Allons , bonne contenance aussi , & faites volte-face. La poussière qui s'élève , nous annonce que nous allons être attaqués. Mais soyez ferme , chassez l'ennemi & mettez-le en fuite.

D iv

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

FRAPPEZ, frappez ce fourbe, cet ennemi des Chevaliers & du peuple, ce puits de malices, ce gouffre de rapines, ce scélérat, scélérat, scélérat. Oui, je lui donnerai souvent cette épithète; car il en suit les maximes plus d'une fois chaque jour. Frappez-le, chassez-le, effrayez-le, poursuivez-le, tombez sur lui; comme nous, accablez-le de toute votre indignation, & pressez-le avec de grands cris. Prenez garde qu'il n'échappe; car il sçait les routes détournées d'Eucrate ¹.

CLÉON.

O vieillards triobolaires, qui rendez la justice dans la place publique ², vous que je nourris par mes délations ab hoc & ab hac, venez à mon secours, & sauvez-moi des coups de ces conjurés.

¹ Grec : Il sçait les voies détournées par lesquelles Eucrate s'est sauvé sous des tats de grains. L'Italien traduit : Perche sa le vie, che Eucrate ha fugito di lungo de le paglie.

² Ἡλιασταὶ de Ἡλιαία, place publique où on rendoit la justice à Athènes en plein air.

L E C H Œ U R.

Tu t'es bien attiré ce traitement, toi, qui t'appropries, avant tout partage, les choses auxquelles chaque particulier a droit; qui traites & presses les malheureux accusés, comme des figues, après avoir examiné ceux qui sont ou seront en état de faire résistance ou non; qui t'attaches aux citoyens doux comme des agneaux, riches, impropres aux affaires, ennemis des procès, & sur-tout à ces oisifs, toujours bâillant, nouveaux débarqués de la Chersonese: tu t'en saisis, tu les dépouilles, ensuite tu leur tournes le dos & tu les honnis.

C L É O N.

Voilà comme vous vous élevez tous contre moi: & cependant, mes amis, je ne suis maltraité par ces gens-ci que parce que j'allois ouvrir dans le sénat un avis qui tendoit à vous faire ériger un monument en mémoire de votre bravoure.

L E C H Œ U R.

Qu'il est vain & souple en même tems! Voyez comme il veut nous séduire & nous duper par les moyens qui lui réussissent si bien auprès des vieillards. Mais les mêmes moyens qui lui prospèrent, lui deviendront funestes; & quelque parti qu'il prenne, il s'y cassera le nez.

1 Grec: Il se heurte à la jambe.

CLÉON.

O peuple ! O citoyens ! Quels animaux féroces
m'arrachent les entrailles, à force de coups !

LE CHŒUR.

Tu cries donc à ton tour, toi qui te plais à remplir
notre ville d'un deuil continuel ?

LE VENDEUR DE BOUDINS, qui s'étoit tenu par
crainte à l'écart, reparoit avec audace.

Laissez-moi faire, je me charge de le dérouter
par mes cris plus forts que les siens.

LE CHŒUR.

Si ta voix l'emporte sur la sienne, nous te célé-
brerons par des cris de victoire : & si tu le sur-
passes en impudence, la palme¹ est à nous.

CLÉON.

Je dénonce cet homme : je soutiens que d'in-
telligence avec les Péloponnésiens, il en tire de
quoi soutenir son commerce².

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais moi, j'accuse celui-ci, en présence des
dieux, d'aller à jeun au prytanée, & d'en revenir
bien repu.

DÉMOSTHÈNE.

Hé, parbleu ! il y a bien plus : il s'y charge

¹ La palme de la ruse, de la supercherie. *OEZ.* V. 94.

² Grec : Il tire des trirèmes des Péloponnésiens, ses assaisonne-
mens, ses jus.

de pain , de viande , de morceaux de poisson , qu'il emporte : chose très défendue & qui n'a jamais été permise même à Périclès.

C L É O N.

Vous ne tarderez pas tous à avoir une mauvaise fin.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'éleverai la voix trois fois plus haut.

C L É O N.

Les éclats de ma voix t'affommeront.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mes cris perçans te déchireront ¹.

C L É O N.

Je te calomnierai dès que tu seras parvenu au généralat.

¹ Le grec peint la chose au point de pouvoir se faire une idée de l'effet de la voix de ces deux combattans.

Κ Λ Ε Ω Ν.

Καταβησινμαι βιῶν σε.

Α Λ Λ Α Ν Τ Ο Π Ω Λ Η Σ

Κατακρηξομαι σε κρηξων.

Voyez comme l'expression grecque différencie chaque espèce de voix , & en détermine le genre. Le traducteur italien a joué sur les mots.

C L E O N E.

Io gridarò chiamandoti.

Α Λ Λ Α Ν Τ Ο Π Ο Λ Ε.

Io ti chiamarò gridando.

Et moi , je te mettrai le dos en capilotades.

C L É O N.

Je te ferai baisser le ton.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je déconcerterai tous tes projets.

C L É O N.

Regarde-moi bien fixément.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'ai été élevé aussi au marché.

C L É O N.

Je t'abîme , si tu bronches.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te couvre le visage d'ordure , si tu parles.

C L É O N.

Pour moi , j'avoue que je suis un frippon. En dis-tu autant de toi ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui : & je jure par Mercure , dieu du commerce , qu'on m'a pris à voler.

C L É O N.

Tu as du goût pour le bien d'autrui. Eh bien ; je te dénoncerai au prytanée comme possesseur de boyaux sacrés dont la dîme n'a pas été payée aux dieux.

LE CHEUR.

Infame , scélérat , déclamateur odieux ! tout ce pays & toute cette place publique , maisons de

finances , de scribes & de justice , tout retentir de ton audace ? O sale immondice , plus vile que la boue ! Toi qui as brouillé toute notre ville , qui as étourdi notre chere Athenes par tes clameurs , qui , juché en l'air , guettes continuellement nos revenus publics , comme le font les pêcheurs , du haut des rochers , pour voir les thons.

C L É O N.

Je fais d'où viennent toutes ces injures , ressavetées depuis un siecle.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

Si tu ne te connoissois pas en saveterie , je ne me connoîtrois pas non plus en andouilles. C'est bien toi qui vendois aux laboureurs du cuir d'un bœuf malade , dont tu avois piqué & déchiqueté la peau , pour qu'elle parût plus épaisse : ces pauvres malheureux ne s'étoient pas servi de ce cuir plus d'un jour , qu'il s'allongeoit de deux palmes.

D É M O S T H È N E.

J'ai fait une triste expérience de la même friponnerie , qui m'a exposé aux brocards de tous mes concitoyens & amis : dès avant d'arriver à Pergase , je me ferois mis à la nage dans mes souliers.

L E C H Œ U R.

Nieras-tu que dès le commencement tu ne te ferois exercé à l'impudence , qui est l'unique ressource des rhéteurs ? Que ce ne soit à l'aide de ce bel art

1 Bourg de l'Attique. Voyez Meursius au mot Περγάν.

que tu dévalises les plus riches des étrangers , bien assuré de primer parmi eux. Le fils d'Hippodame n'a pu te repliquer que par des larmes. Mais ce qui me console , c'est que voici un homme bien plus scélérat que toi , qui te débûsquera : & qui , comme on en peut juger par le ton qu'il vient de prendre , te surpassera en astuce , en audace , & en flagorneries. (au vendeur de boudins) O toi , qui as été élevé où se forment les véritables hommes , montre-nous l'inutilité de rechercher ce qu'on appelle UNE ÉDUCATION HONNÊTE.

LE VENDEUR DE BOUDINS en se montrant.

Apprends ce que vaut ce citoyen-ci.

C L É O N.

Me laisseras-tu parler ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non certes , car je suis un vaurien aussi. Mais voyons , discutons un peu ensemble qui doit parler le premier.

LE CHŒUR.

S'il n'acquiesce à cette proposition , ajoute que tu es en outre fils de vaurien.

C L É O N.

Tu ne me céderas pas ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non , par Jupiter.

C L É O N.

Si, par Jupiter.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

Non, par Neptune.

C L É O N.

Ah ! je creve de dépit.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

Non, je ne le permettrai pas.

L E C H Œ U R.

Eh, laisse-le, au nom des dieux, laisse-le crever.

C L É O N.

Qu'est-ce qui te donne assez de confiance pour croire que tu puisses me contrarier ?

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

C'est que je suis expert dans l'art de parler & d'affaisonner.....

C L É O N interrompant le vendeur de boudins.

Toi ? Dans l'art de parler ! Je conçois que tu te tirerois à merveille de certaines choses dont on te chargeroit, tu hâcherois cela & le manipulerois comme il faut. Mais sçais-tu ce que je prévois qui te fera arrivé ? C'est ce qu'on voit journellement. Tu auras eu l'avantage en disputant contre quelque étranger, tu y auras rêvé toute une nuit, tu t'en feras entrevenu seul dans les rues, tu auras avalé de l'eau, tu auras répété les gestes, tu en auras cassé les oreilles de tes amis ; & voilà, mon fat, d'où il t'arrive de te croire posséder l'art de parler.

Mais toi, à l'aide de quelle liqueur es-tu parvenu à nous étourdir de ta loquacité¹ au point de nous ôter la parole ?

C L É O N.

Mais quoi ! Est-il un antagoniste qu'on puisse m'opposer, à moi, qui, après avoir dévoré sans difficulté un thon tout chaud, & avoir bu par-dessus un conge de vin pur, vas faire tourner la tête à tous les généraux devant Pyle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh bien moi, s'il m'arrivoit de manger un bon gras-double de bœuf, & un ventre de cochon, & de humer en outre du brouet sans me laver, je tortillerois le cou à tous les rhéteurs, & je mettrois Nicias hors de lui-même.

LE CHŒUR.

J'aime assez tes propos ; mais je n'aime pas t'entendre dire qu'il n'y aura de brouet que pour toi.

C L É O N.

Tu ne fâcheras pas les Milésiens, si tu es affamé de loups de mer².

¹ καταλωττισμένη : Expression qui peint très bien cet étourdissement.

² Le traducteur italien, qui a lu différemment ce vers, le met dans la bouche du chœur, qui continue ainsi à parler au vendeur de boudins : Ma non mangiando pesci, disturberai i Mileci.

C O M É D I E.

65

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si j'avois mangé quelques côtes de bœuf, je racheterois nos mines.

C L É O N.

Et moi, je vais me précipiter sur le sénat, & y mettre tout sans dessus dessous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sois assuré que je te retournerai comme un boyau¹.

C L É O N.

Je te prendrai par les fesses & te jetterai dehors.

L E C H Œ U R.

Ah, par Neptune, vous nous en ferez donc autant !

C L É O N.

Comme je te tiendrai !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comme je ferai voir ta poltronerie !

C L É O N.

Je veux couvrir des sieges avec ta peau.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ferai de la tienne un sac à voleurs.

C L É O N.

Je t'étendrai avec des pieux fichés en terre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te mettrai en hachis.

¹ Io poi commoverò il tuo culo, come vesica.

Tome XI.

E

CLÉON.

Je t'arracherai les paupieres.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te creverai le jabot.

DÉMOSTHÈNE.

Et parbleu, enfonçons-lui un pieu dans la bouche, à la maniere des cuisiniers ; ensuite nous lui arracherons la langue, & nous regarderons à notre aise, lui tenant ainsi la bouche béante, s'il a mal au derriere.

LE CHŒUR.

Le feu n'est donc pas toujours la chose la plus brûlante ! L'impudence qui regne en cette ville, ne peut donc pas s'arroger toute supériorité ! Et ceci mérite qu'on y fasse attention. (Au vendeur de boudins) Mais pressez-le, agitez-le, ne faites rien à demi ; car à présent vous le tenez. Lorsque vous aurez une fois le dessus, vous ne trouverez que poltronerie : je connois sa maniere.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et cependant, lui, qui n'a jamais été qu'un poltron, a passé un instant pour brave, en recueillant où les autres avoient semé : maintenant même il veut qu'on lui tienne compte des épis qu'il a ravis, qu'il a liés ensemble, & qu'il a fait sécher.

CLÉON.

Je ne vous crains pas, tant que le sénat subsistera, & que le peuple restera dans sa stupeur.

Voyez , comme il est impudent en tout point !
On ne lui voit pas la moindre altération dans la
figure.

CLÉON au vendeur de boudins.

Je préférerois servir de peau pour couvrir Cra-
tinus & être obligé de réciter la tragédie de Mor-
simus ¹, plutôt que de ne te pas détester.

LE CHŒUR à Cléon.

O toi qui vas quêter des présens en t'arrêtant
autour de tout & sur tout ce que tu peux mettre à
contribution , puisses-tu les rendre aussi facilement
que tu te les procure ² ! Alors seulement je chan-
terois : BUVEZ , BUVEZ AU MILIEU DE LA PROSPÉ-
RITÉ. Alors je croirois que le fils d'Iulus, ce vieil-
lard qui aime tant les jeunes gens à face blonde ,
chanteroit dans l'excès de sa joie , des peans & des
chansons bacchilo-bacchiques ³.

CLÉON.

Plaise au bon Bacchus , que tu ne me sur-

¹ Morsimus & Mélanthius, fils de Philoclès, tous trois mauvais
poètes tragiques , maltraités par Aristophane.

² Aristophane dit dans le grec que Cléon va se reposer sur toutes
les fleurs qui peuvent lui être utiles , pour en tirer des bouchées qu'il
voudroit lui voir rendre aussi facilement qu'il les a prises.

³ Le traducteur italien diffère un peu : Et penso sopra quel vecchio
di Giulio guardiano de le buone mani , che alegri à cantar peone &
bacco bacco.

passes pas en impudence ; ou que je sois à jamais privé d'assister aux solennités en l'honneur du Jupiter qui préside aux marchés.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je jure par les coups de poing que j'ai fréquemment reçus, pour mille raisons, dès ma tendre jeunesse, & par les estafilades dont j'ai été abîmé, que j'espère te surpasser en cela. Ce seroit donc en vain que j'aurois pris cet embonpoint que je dois à ces pâtées¹ préparées avec mes mains crasseuses ?

CLÉON.

Des pâtées ! O le vilain ! Tu as donc été nourri comme un chien ? Et comment, après cela, prétends-tu te mesurer avec un cynocéphale ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Crois que je sçais plus d'une ruse : dès ma jeunesse, j'attrapois très adroitement les cuisiniers. Je leur disois : Eh, eh ! BONS GARÇONS, REGARDEZ DONC : EST-CE QUE VOUS NE VOYEZ PAS ? VOICI LE PRINTEMPS, ON VOIT DÉJÀ DES HIRONDELLES. Ils levoient le nez en l'air, & je profitois de ce moment pour leur escamoter quelques lopins de viande.

¹ παρά δὲ ἄλλοις καὶ ἀπομαγδαλία καὶ ἀπομαγδαλῆς, dit Eustathius sur l'ODYSS. p. 1857. ψωμός, εἰς ὃν ἐκματτόμενοι τὰς χεῖρας μετὰ δειπνίου, ἐρρίπτουσι κυρί. Ce sont là de vrais pâtés à la crasse.

L E C H Œ U R.

O quel maître filou ! Comme tu sçavois préférer le bon moment ! Tu faisois comme pour les orties : tu recueillois avant l'arrivée de l'hirondelle ¹.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

Cela m'arrivoit souvent à leur insçu. Mais si quelqu'un d'eux m'apercevoit, je prenois les dieux à témoin que je n'avois pas dérobé ce que je venois de cacher sous le coxis. C'est ce qui fit dire un jour à un rhéteur qui m'avoit pris sur le fait :

IL EST IMPOSSIBLE QUE CE JEUNE HOMME NE RÉUSSISSE PAS À DEVENIR LE PREMIER ADMINISTRATEUR DE LA RÉPUBLIQUE.

L E C H Œ U R.

Excellent pronostiqueur ! Mais il est aisé de voir qu'il avoit de très bons moyens pour cela : c'est votre art à nier vos larcins comme un beau diable, & à cacher si parfaitement ce que vous dérobiez ².

C L É O N.

Je réduirai ton audace au silence ; & j'en imposerai à ces deux-ci également (Nicias & Démof-

¹ Les anciens, dit Casaubon cité par M. Brunck, mangeoient des orties à l'époque où elles commencent à pousser, vers l'approche du printemps. C'est à cet usage que le chœur fait allusion, en disant que le faiseur de boudins avoit observé l'arrivée du printemps ou de l'hirondelle pour faire ses larcins, comme l'observent ceux qui veulent se procurer des orties tendres, en aliment.

² Et il gulo haveva la carne.

thène). Car, comme un vent violent formé au haut des airs, je me précipiterai avec impétuosité ici-bas, & je bouleverserai affreusement terre & mer.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, je ferai un paquet de mes boudins, sur lesquels je m'abandonnerai à des flots propices pour te forcer à de longs regrets.

D É M O S T H È N E.

Pour moi, j'observerai dans le fond de cale s'il ne s'y fait pas quelque voie d'eau.

C L É O N.

Il ne fera pas dit, je te le jure par Cérès, que la soustraction de tous ces talens faite aux Athéniens, reste impunie.

L E C H Œ U R.

Voyons, cédon's un peu à la circonstance. Voilà un vent d'Est qui souffle déjà la calomnie.

C L É O N.

Qui, je sçais pertinemment que tu as tiré dix talens de la Porydée.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh bien donc ? Tais-toi, & tu auras un de ces talens.

L E C H Œ U R.

Il l'accepteroit bien volontiers : mais il ne faut pas tant se roidir contre la tempête.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Aussi-bien le vent commence-t'il à fraîchir.

CLÉON.

Je soutiendrai qu'on peut te faire restituer jusqu'à quatre cents talens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais on en exigera de toi une vingtaine pour avoir abandonné tes drapeaux, & plus de mille pour crime de péculat.

CLÉON.

Tu m'as tout l'air d'être issu de quelqu'un de ceux qui ont profané le temple de la déesse.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je prétends que ton aïeul a été un des satellites....

CLÉON.

Dis, de qui ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

De Byrsina, femme d'Hippias¹.

CLÉON.

Tu es un imposteur.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu es un fieffé fourbe.

LE CHŒUR.

Roffez-moi-le, sans pitié.

CLÉON.

Iou ! Iou ! Ces conjurés me rouent de coups.

¹ Hippias eut pour femme Myrrhine, fille de Callias. Du mot Myrrhine Aristophane a fait méchamment le mot *Byrsina* de *βύρρα*, pour faire allusion au premier métier de Cléon. Voyez, MAURIN PISTAT. csp. XVII.

LE CHŒUR.

Frappez encore plus fort ; abbattez-lui sa bedaine à coups de boyaux & d'intestins , & tâchez de me le corriger..... O vaste corpulence ! O mâle courage , qui paroissez au milieu de nous pour notre salut & pour celui de la république , tomme vous avez de l'avantage sur lui par vos propos fermes & adroits ! Puissions-nous vous louer autant que nous le désirons !

CLÉON.

Par Cérés , je n'ignorois rien de tout ce qui se charpentoit contre moi. Je sçavois même la manière dont on lioit & rassembloit tous les griefs.

LE CHŒUR.

Hélas donc ! Tu n'empruntes aucune expression du métier de châron ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je connois toutes ses menées dans Argos. Il a l'air de s'occuper à attirer les Argiens dans notre parti : mais le fait est qu'il a dans cette ville des conférences avec les Lacédémoniens : & je sçais pourquoi ; car tout cela se forge en faveur des caprifs.

LE CHŒUR.

Fort bien. Que ne forgez-vous , de votre côté pendant qu'il charpente ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

En voilà quelques-uns qui ne s'accordent pas

mal. Mais toi (à Cléon), tu me donnerois de l'argent & de l'or, mes amis viendroient se jeter à mes pieds, rien ne m'empêcheroit de dénoncer toute ta conduite aux Athéniens.

C L É O N.

Je me transporte dans l'instant au sénat : je vais y dénoncer de mon côté vos complots & vos assemblées de nuit contre la république, votre intelligence avec le roi de Perse, & tout ce que vous avez machiné chez les Béotiens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quel est, chez eux, le prix du fromage ?

C L É O N.

Je l'étendrai, comme un cuir, à l'aide d'Hercule.

L E C H Œ U R.

Allons, rappelez ici tout votre cœur & tout votre courage, vous qui, d'après votre aveu, sçaviez si bien autrefois cacher ce que vous dérobiez : il faut courir en hâte au sénat ; car celui-là va s'y précipiter : il nous y calomnieroit tous, & feroit crier haro contre nous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'y cours : mais je veux auparavant me débarasser ici de ces boyaux & de ces couteaux.

L E C H Œ U R.

Prenez seulement cette graisse ; vous vous en

74 LES CHEVALIERS,
frotterez le cou , pour qu'on vous saisisse plus difficilement en cas de calomnie.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Merveilleuse prévoyance ! Les lutteurs n'y manquent pas.

LE CHŒUR.

Prenez-moi aussi ces gousses d'ail & avalez-les.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi donc ?

LE CHŒUR.

Mon ami , c'est pour vous donner plus de force dans le combat : allons , au plus vite.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Donnez donc.

LE CHŒUR.

Ressouvenez-vous de le déchirer , de le terrasser , de lui arracher la crête , & de ne revenir ici qu'après lui avoir enlevé tout l'ornement de sa tête¹. Allez donc avec allégresse & remplissez nos vœux. Que Jupiter, le dieu des marchés, vous accorde sa surveillance : & revenez nous retrouver ici chargé de couronnes.

¹ Grec : Après lui avoir enlevé ses barbes. Tout ceci fait allusion au combat des coqs. Les barbes sont cette chaire rouge qui pend au coq au-dessous du bec.

I N T E R M E D E.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

I^{er} D E M I - C H Œ U R.

POUR vous, spectateurs, versés dans toutes sortes de connoissances, daignez accorder quelque attention à nos anapestes.

Si quelqu'un des vieux poëtes comiques, nous eut engagé à vous jouer sa piece, il eût difficilement réussi à nous faire monter sur le théâtre : mais l'auteur de celle-ci mérite que nous fassions tout pour lui : il hait les mêmes gens que nous haïssons ; il dit avec fermeté tout ce qui lui paroît juste ; & il se présente avec courage aux tourbillons & aux ouragans. Voici la réponse qu'il nous a chargés de faire à plusieurs d'entre vous, qui sont venus le trouver pour lui témoigner, nous a-t-il dit, leur étonnement & leurs regrets, de ce que depuis long-temps il étoit resté sans demander qu'on lui donnât un chœur. Il a été retenu à différer ainsi,

1 Une représentation. Il y avoit à Athenes, dit l'abbé Vatry, des gens appelés CHOREGES, chargés de faire les frais des représentations ; & c'est ce qu'on appelloit DONNER LE CHŒUR. La tragédie ne fut, comme on sçait, dans son origine, qu'un chœur qui récitoit des hymnes en l'honneur de Bacchus. On en doit dire autant de la comédie. Quand les poëtes eurent acquis des lumieres plus sûres &

dées ridicules, mais parce qu'
 comique comme une chose des
 , parmi plusieurs qui s'y sont exercés
 ie peu qui aient excellé : d'ailleurs
 Longue-main votre caractère plein
 vous fait abandonner les poètes
 cent à venir sur le retour de l'âge.
 s que, ni les avantages de Magnès
 de ses adversaires, ni le mélange
 es de voix, ni ses joueuses de luth,
 es à rôle périlleux, ni ses Lydiens,
 scifs, ni son art à se peindre la
 leur de grenouille, n'ont pu fixer
 lui dès que vous l'avez vu grison-
 pas dans la jeunesse que vous l'avez
 donné : mais c'est lorsque le sel de ses plai-
 teries a commencé à être émouffé par son grand
 e. De plus, notre poète a encore présent l'exemple
 Cratinus : la gloire de celui-ci, semblable à un
 rrent qui, débordé dans une immense plaine,
 entraîne avec lui & chênes & platanes, a fait totale-
 ment oublier celle de tous ses rivaux : il y a mieux,
 is vraies, ils introduisirent, pour soulager le chœur, des interlo-
 teurs qui, par la suite, devinrent l'objet principal des drames, ce
 i fit que les chœurs n'en furent à leur tour que l'accessoire ; mais
 conservoit souvent aux représentations le nom primitif de chœur.
 Italien traduit : Et cercare, che non lungamente accusasse.
 & poliendo,

c'est qu'alors, il n'eût pas été permis dans un festin, de chanter, d'autres chansons que les siennes, comme :

O doro aux souliers de figuier :

Ou

Auteurs de charmans couplets.

Tant sa muse étoit en vogue ! Mais aujourd'hui qu'il est dans l'enfance, & qu'il ressemble à un instrument de musique, sans cheville¹, sans corde & tout disjoint, vous ne concevez pour lui aucun sentiment de pitié. On le voit se promener seul, ne jouissant d'aucune considération, comme ce Connas², qui, le front ceint d'une couronne toute desséchée, est mort de soif, quoiqu'il eut mérité par tous ses anciens triomphes, de boire à son aise dans le Prytanée, & de paroître aux Dyonisiales tout parfumé, bien loin de rester dans l'avilissement. Et Cratès, quelles bourasques, quelles avaniez n'a-t-il pas éprouvées de votre part ? Lui seul cependant vous a suffi : quelquefois applaudi, d'autres fois pas, il vous récréoit à peu de frais, & vous débitoit de la manière la plus agréable les maximes les mieux choisies. Ce sont toutes ces catastrophes

¹ *ἑκαστοῦ τῶν ἡλέκτρων ἡλέκτροι*, signifieroit plutôt des

² Mais les chevilles étoient dorées & enjolivées : *Κοννᾶς* ou *Κόννας* est le même que *κόννα* ne sçait trop si ce Connas (*Κοννᾶς* ou *Κόννας*) est le même joueur de flûte ou de cithare, qui a donné lieu au proverbe *κόννα* ou *ψῆφος*. Voyez les *ΕΥΕΡΓΕΙΣ*, v. 675.

LES CHEVALIERS,
 si long-temps l'auteur de cette pièce
 : il a coutume de dire, qu'il faut
 au gouvernail, puis à la proue;
 observer des vents pour parvenir à
 gouverner un navire. Sa prudence qui
 l'a empêché d'avoir la témérité de nous réunir
 pour des riens, mérite, d'après toutes ces confidé-
 rations, que vous lui prodiguez vos applaudisse-
 mens. Que vos acclamations bachiques, lui tiennent
 lieu d'autant de rames, pour le conduire au port
 en gaité, avec la satisfaction de vous avoir plu,
 & le front rayonnant de joie.

DEMI-CHŒUR.
 I^{re} dieu des Chevaliers, vous qui aimez

O'Neptune, entendre retentir le fer des pieds des chevaux, & leur
 hennissement, qui vous plaisez à voir fendre l'onde
 par de riches vaisseaux marchands, dont la proue
 est toute azure, & qui animez l'ardeur des jeunes
 gens, que l'amour des chevaux conduit à leur perte,
 se pavanant de pousser à l'envi leurs chars dans
 une course, venez au milieu de nous, ô vous
 distingué par un trident d'or, qui commandez aux
 dauphins, qui êtes révérent à Sunium² & à Ge-

¹ Grec : Acclamations lénéennes. Cette pièce a été jouée pendant les
 fêtes lénéennes. Voyez la savante dissertation de Ruhnkenius dans le
 supplément des corrections faites sur Hésychius, au mot Διονύσια.
 C'est le seul bon ouvrage à consulter sur cet article, comme l'ob-

² Promontoire à quarante-cinq milles du Pirée (Plin. IV, 11.),

Tæste¹, fils de Saturne, ami de Phormion, ô divinité la plus chère de toutes aux Athéniens.

I^{er} D E M I - C H Œ U R.

Nous voulons honorer nos ancêtres parce qu'ils furent dignes de ce pays & des honneurs du Peplos². Quelle gloire pour notre ville d'avoir

à la pointe formée par les côtes orientale & méridionale de l'Attique. Sur ce promontoire, étoit un bourg, de la tribu Léontide, célèbre par le temple de Minerve Suniade, d'ordre dorique. On suppose que les dix-neuf colonnes qui subsistent encore, sont un reste de ce temple. Au reste, c'est pour cela que ce promontoire se nomme *CAPOLONNI*. C'est dans ce bourg qu'il y avoit un temple de Neprune, comme on le déduit de ce vers d'Aristophane. Voyez tom. X, pag. 50.

¹ Voyez ib. & tom. II des Vies de Plutarque, édit. de M. Brotier, not. II, pag. 111.

² Grec : Dignes de ce pays & du Peplos. L'Italien met : Digni erano di questa terra, & di questo peplo. Le traducteur latin a : Digni hoc solo, & ut eorum facta in peplo pingerentur. Cette dernière version donne, par le peu qu'elle ajoute au texte, l'explication de l'objet du Peplos. J'ai cru devoir me rapprocher de la précision de la phrase grecque, & conserver la dénomination grecque au Peplos *πέπλος*. C'est ce que j'observe toutes les fois qu'il s'agit de quelque objet d'antiquité : & même je ne me fais nullement un scrupule de sacrifier à cette attention, l'élégance de la traduction. Le Peplos (en latin *Peplus* ou *Peplum*) étoit une grande pièce d'étoffe qu'on avoit coutume, à Athenes, de consacrer à Minerve tous les cinq ans aux grandes panathénées : on voit un précieux vestige de cet usage antique dans le *MERCATOR* de Plaute, act. I, scen. I, v. 66.

Neque nisi quinto anno quoque posse tum visere
Urbem, atque extemplo inde, ut spectavisset peplum,
Nos rursus confestim exigi solitum a patre.

eu des généraux, comme eux, partout & toujours triomphant sur terre & sur mer ! Aucun, à la vue des ennemis, ne cherchoit à en savoir le nombre : leur courage étoit disposé à faire face à tout. Quelqu'un poussé rigoureusement étoit-il jetté sur le côté ; il secouoit la poussière, & ne convenoit nullement de sa chute : bien plus, il revenoit à la charge. Cleænete n'a jamais vu un seul de ces anciens chefs d'armée, intriguer auprès de lui pour obtenir d'être nourri aux frais du gouvernement ; tandis qu'à présent ils refusent de se montrer à

Virgile nous rappelle dans l'ÆNÉIDE, liv. I, v. 483, cette consécration faite par les femmes Troyennes :

Interea ad templum non æquæ palladis ibant
Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
Suppliciter tristes, & tunæ pectora palmis.

On voit la même consécration dans Homère, ILLIAD. VI, 188. Il nous y apprend d'où viennent ces Peplos, & de qui ils étoient l'ouvrage :

Αὐτὴ (Hecube) δ' ἐς θάλαμον κατεβήσεται κνώνιτα,
ἐνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὰς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγε Σιδονίηθεν.

On représentoit sur ce Peplos les actions des grands hommes qui avoient rendu des services importans à la république. C'est ainsi qu'en rapprochant leurs noms & leurs beaux faits, du culte rendu aux dieux, l'antiquité parvenoit à leur procurer une plus grande célébrité, & à imprimer à leur mémoire une idée de grandeur & de respect, que des monumens isolés ne font pas faits pour inspirer. C'est à ce Peplos qu'Aristophane fait ici allusion.

la tête des troupes si on ne leur accorde cet avantage & toutes les places d'honneur. Quant à nous, nous faisons serment de déployer tout notre courage pour nos autels & nos dieux pénates : notre unique ambition est , qu'à la paix , quand nous nous remettrons des fatigues de la guerre , vous ne trouviez pas à redire à nos chevelures que nous laisserons croître , & au soin que nous prendrons de nous tenir très proprement.

I^{le} D E M I - C H Œ U R.

O déesse tutélaire d'Athènes , ô Pallas ! Vous qui réglez en souveraine sur le pays le plus religieux , le plus riche , & le plus fécond en grands hommes dans l'art militaire & dans la poésie , venez à nous accompagnée de la victoire notre coopératrice dans les armées & dans les combats , notre amie , qui partage tous nos sentimens contre nos ennemis. Montrez - vous dans ce moment : voici l'instant où il importe , plus que jamais , aux Chevaliers , de remporter d'une manière ou d'une autre , un avantage signalé.

I^{er} D E M I - C H Œ U R.

Il convient aussi que nous difions des chevaux ; tout ce que nous en savons ; ils méritent que nous fassions leur éloge. Ils nous ont secondé dans plusieurs de nos incursions & de nos combats. Ils n'ont rien fait , à nos yeux , de bien merveilleux sur terre : mais c'est quand ils se sont embarqués , en s'élançant

Tome XI.

F

comme l'eussent fait des hommes vigoureux, qu'ils ont été vraiment étonnans. Ils ont fait usage de rasses militaires, d'ail & d'oignons : ils ont manœuvré avec les rames, aussi adroitement que des hommes, & s'écrioient dans leur ardeur : HIPPAPAI ! QUI PRENDRA DONC DES RAMES ? ALLONS, PLUS D'ARDEUR. QUE FAISONS-NOUS ? O SAMPHORAS¹, NE PRENDRAS-TU PAS DE RAMES. Ils firent avec nous une descente à Corinthe : les plus jeunes s'y creuserent des lits avec leurs pieds, & se procurerent des couvertures. Au lieu des paturages de Médie, ils se repaissoient des cancres qui sortoient de l'eau, ils plongeoiient même à leur poursuite jusques dans le fond de la mer. Aussi Théorus fait-il dire à un cancre de Corinthe : IL EST AFFREUX, O NEPTUNE ! QUE JE NE PUISSE AVOIR DE RETRAITE CONTRE LA VORACITÉ DES CHEVALIERS, NI SUR TERRE, NI SUR MER, NI DANS LA PROFONDEUR DE L'ABÎME.

¹ Nom donné à des chevaux marqués avec une lettre grecque. Voyez les NUÉES.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, LE VENDEUR DE BOUDINS.

LE CHŒUR.

O le plus chéri & le plus valeureux de nos amis ;
 que d'inquiétudes nous avons eu sur votre compte
 pendant votre absence ! **Contez-nous donc**, main-
 tenant que vous voilà **de** retour sain & sauf,
 comment le tout s'est **passé**.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A-t'il pu se passer rien au sénat, qui ne fût à
 mon avantage ?

LE CHŒUR.

Voilà bien l'occasion pour nous tous de témoi-
 gner notre joie. O vous qui dites de si bonnes
 choses, & qui en faites encore de meilleures, ayez
 la complaisance de nous mettre clairement au fait
 de **vous** dans le plus grand détail. Il nous semble
 que vous nous meneriez où vous voudriez pour vous
 rendre. Parlez donc avec confiance, ô très excel-
 lent, nous sommes tous disposés à vous

F ij

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il est vraiment à propos que vous sachiez cela. J'ai donc suivi de près notre homme¹ : à peine entré dans le sénat, il a fait entendre des éclats de voix, semblables à ceux du tonnerre ; il lançoit contre les Chevaliers les traits de la calomnie la plus ingénieuse à imaginer des horreurs ; il détachoit contre eux des montagnes² ; il les accusoit de conjuration. L'assemblée lui prêtoit attention, comme si ce qu'il disoit eût été très vraisemblable : ses fourberies la séduisoit avec une facilité incroyable³ ; elle prenoit déjà un air dur, & le front de chacun se refrognait. Dès que je me suis aperçu de l'effet que produisoient ses propos, & de l'erreur générale : A MOI, me suis-je dit, DIEUX DE LA CANAILLE, DE L'INJUSTICE, DE LA FOLIE, DES SUPERCHERIES, DE LA JONGLERIE, ET DU MARCHÉ OU J'AI FAIT MON ÉDUCATION, DONNEZ-MOI DE L'AUDACE, DE LA LOQUACITÉ ET DE L'IMPUDENCE.... J'ai été interrompu par un jeune débauché : il étoit à ma droite, & il a lâché un vent

1 Cléon.

2 Je lis *Ἐρείπων*, au lieu d'*Ἐρείδων*, qui ne se sera glissé dans le texte, comme le conjecture très bien M. Brunck, que par l'ignorance des copistes.

3 Grec : Elle a été imbue de ses mensonges aussi promptement que l'arroche sauvage prend sa croissance. *ἀτράφαξυς δὲ ἔιδος λαχαίου, ὁ ταχέως εἰς μέγιστος αὐξεται.*

qui m'a obligé de le saluer ; après quoi , j'ai donné du derriere dans la barriere, l'ai fait sauter, & me suis écrié en ouvrant une bouche énorme : « GRANDE NOUVELLE , SÉNATEURS , NOUVELLE INTÉRESSANTE ! HÉ QUOI ! DEPUIS QUE NOUS AVONS GUERRE , JAMAIS LES ANCHOIS N'ONT ÉTÉ A SI GRAND MARCHÉ ! A ce mot vous eussiez vu la sérénité reparoître sur tous les visages ; on m'applaudit , on me couronne : » & dans la vue d'en venir plus vite au but , je leur ai dit mon secret pour se procurer une bonne quantité d'anchois à une obole , & en remplir tous les bassins qu'ils voudroient acheter : aussi-tôt ils ont redoublé d'applaudissemens , & m'ont regardé la bouche béante. Mais notre homme, le Paphlagonien j'entends , voyant ce changement , & étant parfaitement au fait du ton le plus propre pour amadouer le sénat , a proposé ainsi ses idées. O MAGISTRATS , JE SUIS D'AVIS , D'APRÈS CE QUI M'A ÉTÉ ANNONCÉ DE FLATEUR , QU'ON FASSE UNE HÉCATOMBE A MINERVE A CAUSE DE LA BONNE NOUVELLE : déjà le sénat lui prêtoit attention : mais pour moi ne voulant point être en reste , j'ai demandé deux hécatombes , & même un sacrifice de mille chevres en l'honneur de Diane , si demain l'on crioit à une obole le cent de sardines. Tous les yeux se sont sur le champ reportés sur moi. Le Paphlagonien interdit de mes propositions & commençant à

F iij

balbutier, a été entraîné par les prytanes & les listeurs qui se précipitoient en foule autour d'un vendeur de sardines : il les supplioit d'attendre un peu, JUSQU'A CE QUE, disoit-il, UN DÉPUTÉ DE LACÉDÉMONE AIT OBTENU L'AUDIENCE QU'IL VIENT DEMANDER : IL EST CHARGÉ DE PARLER DE PAIX... Tout le monde alors s'est écrié : QUOI, IMBÉCILLE, PARLER DE PAIX, TANDIS QUE LES ENNEMIS SAVENT QUE LES ANCHOIS SONT ICI A VIL PRIX ? NOUS NE VOULONS POINT DE PAIX, QUE LA GUERRE AILLE SON TRAIN. Aussi-tôt les prytanes ont rompu l'assemblée : & chacun de sauter pardessus les barrières. Pour moi, je me suis échappé par un chemin détourné, & j'ai acheté tout le poireau & toute la coriandre qui se trouvoit au marché : ensuite j'en ai distribué à ceux qui en vouloient pour assaisonner leurs anchois, & j'ai donné le tout GRATIS. Chacun m'a comblé de louanges & de caresses ; de sorte que me voici, avec la satisfaction d'avoir gagné tout le sénat pour une obole de coriandre.

LE CHŒUR.

Vous vous êtes conduit là en homme vraiment inspiré. Ce fourbe Paphlagonien en a trouvé un autre bien plus riche que lui en fourberies, en ruses de toute espece, & en flagorneries. Préparez-vous maintenant à terminer le plus heureusement possible cet assaut contre lui. Vous sçavez depuis

long-temps que nous vous seconderons de tout notre pouvoir.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais le voici : il s'avance comme s'il faisoit effort contre les vagues , troublant & brouillant tout. Il semble qu'il va m'engloutir. Il veut épouvanter.

S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS , C L É O N.

C L É O N.

QUE je périsse de tous les genres de supplices, si tu ne succombes de cette fois-ci , pourvu qu'il me reste quelques vestiges de mon ancienne fourberie.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'aime tes menaces. Les fumées de ta jactance me font rire. Allons , fais quelques gambades , je vais chanter à la façon des coucous.

C L É O N.

J'en jure par Jupiter , que je ne respire plus , si je ne te fais disparaître en te croquant.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si tu ne me croques ? Et moi , que je meurs si je ne t'avale comme une rasade , & si je n'en creve après.

F i v

CLÉON.

Je te perdrai. Oui, j'en jure par la place élevée que Pyle m'a valu.

LE VENDEUR DE BOUDINS en montrant le haut du marché.

La voilà la place élevée. Puisses-tu être rejeté du haut de celle-ci, jusqu'à la plus basse du théâtre.

CLÉON.

J'en prends le ciel à témoin ; oui, je t'attacherai à un pieu.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comme tu es colere ! Eh bien, que veux-tu manger ? Qu'est-ce qui feroit le plus de ton goût ? La caisse publique ?

CLÉON.

Je t'arracherai les boyaux avec les ongles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi je rognerai comme on rogne des ongles ; la portion qu'on t'envoie du prytanée.

CLÉON.

Pour avoir raison de toi, je te citerai pardevant le peuple.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je t'y citerai aussi, & je te chargerai de bon nombre de méfaits.

CLÉON.

Mais, scélérat, le peuple ne te croira pas. Pour moi, je le tourne comme il me plaît.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voyez comme il se joue du peuple, qu'il se vante d'avoir à lui.

C L É O N.

C'est que je sçais de quel mets il le faut régaler. »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui, tu imites les mauvaises nourrices : tu ne lui présentes qu'une très petite portion, après en avoir sucé plus des trois quarts.

C L É O N.

Mon industrie est telle que je sçais étendre ou resserrer le peuple à mon gré.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Beau prodige ! J'ai le même pouvoir sur mon derriere.

C L É O N.

Ne pense pas, mon ami, me turlupiner comme dans le sénat. Allons au peuple.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Rien n'empêche. Allons, va. Point de délai.

C L É O N.

O peuple ! O mon pere ! Venez ici : je vous en conjure par Jupiter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sortez, cher petit peuple, mon très cher.

SCENE III.

LES MÊMES, UN VIEILLARD qui fait le
personnage du peuple.

LE VIEILLARD.

QUI sont ceux qui font ce bruit ? Ne vous retirerez-vous pas de ma porte ? Vous avez fait tomber le rameau d'olivier qui la décoroit.

CLÉON.

Paroissez, & jugez des injures que je reçois.

LE VIEILLARD.

Ah, c'est toi Paphlagonien ? Par qui es-tu injurié ?

CLÉON.

Par ce compagnon-ci, & par ces jeunes gens qui me molestent à cause de vous.

LE VIEILLARD.

Pourquoi ?

CLÉON.

Parce que je vous honore, & que je vous suis attaché.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Mais vraiment qui es-tu ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je suis rival de celui-ci. Je vous aime de longue-

main ; je desiré vous être utile ; & en cela je vas de pair avec plusieurs autres gens de bien & d'honneur : mais celui-ci met notre bonne volonté dans l'impuissance. Vous ressemblez à ces jeunes gens qui ont des amis : vous éloignez les honnêtes gens, & vous vous livrez à des marchands de lanternes¹, à des ouvriers qui cousent, taillent & débitent du cuir.

C L É O N.

Le peuple a raison. Je lui suis utile.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Déduis-nous de quelle manière ?

C L É O N.

J'ai supplanté les généraux de Pyle, après m'y être transporté, & j'en ai ramené les Lacédémoniens (chargés de fers.)

LE VENDEUR DE BOUDINS.

« Et moi, en me promenant, j'ai escamoté un potage qu'un autre avoit fait. »

C L É O N.

Convoquez au plus vite, cher peuple, l'assemblée générale, pour que vous sçachiez lequel de lui ou de moi vous est le plus attaché : & prononcez sur celui qui mérite le plus de retour de votre part.

¹ C'est d'Hyperbolus dont il est ici question. Aristophane revient souvent sur le compte de cet homme. Voyez LES NUÉES & LA PAIX.

Permettez, je vous en prie, jugez ici & non dans le pnyx.

LE VIEILLARD.

Il faut que l'assemblée se tienne dans le pnyx ; comme de coutume : je ne délibérerai point ailleurs.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est fait de moi ! Je suis perdu ! Ce bonhomme-ci est très-sensé chez lui ; mais quand il est rassemblé autour de ce tertre, il n'est pas moins stupéfait qu'un attacheur de figues, à qui la queue reste à la main ¹.

LE CŒUR.

Allons, voici l'instant de mettre toutes voiles dehors, & d'user de toute la sagacité, de toute la présence de votre esprit, & d'argumens captieux pour enfermer votre ennemi. C'est un maître rusé, qui se tire aisément des plus mauvaises affaires. C'est pourquoi faites tous vos efforts pour l'accueillir avec toute la vigueur dont vous êtes capable. Soyez bien

¹ Il faut observer, dit le sçavant Casaubon, qu'à Athenes on retiroit des figues un très grand revenu. On les exposoit au soleil pour les faire sécher, & on les appeloit alors *ισχάδας*. Pour les exposer ainsi au soleil, on les suspendoit par la queue avec des fils, ou autres attaches. Il arrivoit souvent à celles qui étoient trop mûres, que la queue se détachoit : c'étoit alors un grand embarras pour les attacher. Or, Aristophane compare ici fort heureusement le peuple vacillant & ne sçachant à quelle opinion se fixer, avec celui qui attache des figues dont la queue lui reste à la main. Rien de plus connu que le proverbe tiré de cet usage chez les Athéniens.

sur vos gardes ; & avant qu'il vienne contre vous à l'abordage, tenez votre grapin ¹ élevé, & précipitez-vous sur lui.

C L É O N.

O Minerve protectrice de cette ville, puisqu'après Lyficlea ², Cynna & Salabaccha ³, rien ne m'est plus cher que le peuple Athénien, je vous conjure de permettre que je sois toujours nourri au pytanée, fans en être plus digne que je ne l'ai été jusqu'à présent. Si j'étois capable de vous haïr, & de ne pas prendre votre défense, par ma seule effronterie, que je périsse, que l'on me scie le dos, & que de ma peau on fasse des courroies.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, mon cher peuple, je consens à être cuit après avoir été haché en très petits morceaux, si je ne vous chéris & révere : & si vous n'ajoutez pas foi à ces assurances, j'aime autant qu'on me râpe ici comme du fromage, sur un gâteau, & qu'on me faisisse par l'endroit ⁴ le plus sensible, pour me traîner au Céramique ⁵.

¹ Δελφίνας. Le scholiaste explique sur le vers 762, ce que c'est que Δελφίνας. Cela revient à notre grapin.

² Cette Lyficlea est le vendeur de moutons dont il est question, (act. I, scen. I.) dans l'oracle rapporté par Démosthène. Voyez Hésychius au mot προβατοκόπης.

³ Deux fameuses courtisanes.

⁴ Per i testicoli.

⁵ Le Céramique, dit Thucydide, est un monument public au plus

Mais, ô peuple, comment peut-il y avoir quelqu'un qui vous aime plus que moi ? Moi qui ai su vous diriger de manière à augmenter votre fisc, en extorquant celui-ci, en égorgeant celui-là, en tourmentant les autres. Je ne faisois nul cas des particuliers, pourvu que je vous fusse agréable.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cher peuple, il n'y a rien de merveilleux en cela : j'en ferai tout autant, moi. J'arracherai à un chacun son pain & vous le servirai. Mais je veux avant tout vous démontrer que l'amour & la bienveillance qu'il prétend avoir pour vous, viennent uniquement de ce qu'il se chauffe à vos dépens. Quoi ! C'est vous, peuple, qui avez si bravement combattu en faveur de ce pays contre les Perses à Marathon, & qui par votre victoire nous avez mis à même de faire retentir nos exploits, qu'il laisse asseoir sur la pierre ! Il n'y fait pas attention, comme moi, qui vous apportez ce coussin que je vous ai fait. Allons, levez-vous, & asséyez-vous plus mollement, pour que vous n'ajoutiez pas aux fatigues de Salamine¹.

beau fauxbourg de la ville (d'Athènes), où l'on a renfermé de tout temps ceux qui sont morts à la guerre, hormis ceux de Marathon, qui, par leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Liv. II, traduit. de Perrot-Ablancourt.

¹ ἵνα μὴ τρίβῃς τὴν ἐν Σαλαμῶνι. Facile ex ipsa sententiâ & præ-

LE VIEILLARD.

Qui êtes-vous, mon ami ? Ne seriez-vous pas de la race d'Harmodius ? Cette attention est charmante & pleine de zèle pour le peuple.

CLÉON au vendeur de boudins.

Que tu te fais là une réputation de bienveillance à peu de frais !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu l'as leurré avec des apats de bien moindre valeur.

CLÉON.

Allez, peuple, je parie ma tête qu'il n'y a jamais eu personne qui ait mieux pris votre parti, & qui vous ait plus aimé que moi.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Toi ! Tu aimes le peuple que tu vois sans pitié depuis sept ans accomplis¹, loger dans des tonneaux, dans des antres, & dans les tourelles des remparts² ! Toi ! Qui as éloigné toutes les voies

ædente versu suppletur, τετριμμένην αὐγὴν. Ne nates atteras, quæ, cum in prælio ad Salaminem remum agebas, satis jam attritæ fuerunt. M. Brunck.

¹ Grec : Voilà maintenant la huitième année qu'il habite ici.

² Voyez Thucydide, liv. II, il en parle en deux endroits de ce livre, & en décrivant l'état de la ville d'Athènes à l'époque de l'entrée de l'ennemi sur le territoire Attique, & en décrivant cette horrible contagion qui fit tant de ravages, & qui dûit une partie de ses progrès aux retraites mal-saines que les habitans de la campagne s'étoient pratiquées dans la ville.

d'accommodement offertes par Archeptoleme¹, qui as donné du pied dans le derriere aux ambassadeurs chargés de traiter avec nous, & les as ainsi chassé de cette ville.

C L É O N.

Mais, ô peuple! c'est pour que vous fassiez la loi à toute la Grece. Car il est écrit dans les oracles que l'on distribuera cinq oboles² aux juges, qui auront la patience de concourir à la prise de l'Arcadie. Pour vous, mon cher peuple, je vous nourrirai & soignerai tant que je pourrai, & je prendrai des moyens, justes ou non, pour vous procurer le triobole.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non certes, ton objet n'est pas d'étendre la domination d'Athenes sur l'Arcadie : tu ne te proposes au contraire que de piller davantage, & d'exiger des villes nombre de rétributions : tu veux que le peuple, plongé dans le tourbillon de la guerre, ne s'apperçoive pas de tes friponeries; & que, pressé par la nécessité, par le besoin, & par le desir de recevoir sa paye, il attende, la bouche béante, tout son salut, de toi. Que si un jour, de retour dans son champ, il goûte les fruits de la

¹ Lacédémonien envoyé à Athenes pour y traiter des moyens de faire la paix, & de lever le siege de Sphaëterie.

² Apât merveilleux pour des gens qui aimoient juger, & qui n'avoient que trois oboles.

paix

paix, & peut se refaire en mangeant du bled nouveau & en retrouvant nos olives ! Il jugera de quels biens tu l'as privé pour le fixer à la paye. Il sortira de là plein de fureur & de rage, & demandera les voix contre toi. Tu prévois tout cela : aussi le retiens-tu dans l'erreur, & le berces-tu de tes vains projets.

C L É O N.

N'est-il pas affreux que tu oses t'exprimer ainsi à mon sujet, & me noircir aux yeux des Athéniens & du peuple, moi qui, j'en jure par Cérès, ai rendu plus de services à la république que Thémistocle même ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O CITOYENS D'ARGOS ! ENTENDEZ CE QU'IL OSE DIRE¹. Ne te compares-tu pas à ce Thémistocle, qui trouvant notre ville assez bien garnie, l'a comblée jusqu'à regorger ; qui, en lui faisant faire bonne chère, l'a confondue avec le pyrée² ; &

¹ Le scholiaste prévient que ceci est parodié du Téléphe d'Euripide, & de la Médée, v. 169.

² M. Dacier observe avec raison qu'Aristophane en paroissant louer Thémistocle, fait véritablement une satire contre lui : il lui reproche d'avoir broyé, mêlé, confondu (*προσέμειξεν*) la ville avec le pyrée, c'est-à-dire d'avoir fait de toute la ville un port où regne la licence. Plutarque a fort bien compris le sens du poëte, & comme l'avertit le même M. Dacier : il faut lire dans la vie de Thémistocle *προσέμειξεν*, & non *προσέμιξεν*, il ajouta : Amyot a suivi cette dernière leçon, qui est vicieuse. Voyez HOMMES ILLUSTRES de Plutarque, par M. Dacier, tom. II, pag. 55, & ŒUVRES de Plutarque, traduction d'Amyot, tom. II, pag. 45, in 8°. Paris, Cussac.

qui, loin de rien retrancher de nos anciennes jouissances, nous en a procuré de nouvelles en poisson ? Mais toi, tu n'as cherché qu'à diminuer le nombre des citoyens, par la division que tu mets dans notre ville, & par les oracles dont tu la leures ; toi, oui toi, qui te compares à Thémistocle. Il fut contraint de s'exiler, & tu te repais ici de la nourriture la plus succulente ¹.

C L É O N.

N'est-il pas dur, ô cher peuple, d'entendre de tels propos de la part de cet homme, parce que je vous suis attaché !

LE VIEILLARD.

Allons, tais-toi, & trêve à tes injures. Voilà bien assez long-temps que je suis ta dupe.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O cher petit peuple, c'est le plus grand des vauriens ! Il a fait bien du mal, tant qu'il nous a tenu dans l'admiration : il a détruit un pouvoir qui le gênoit ², il a tout englouti, & , puifant

¹ οὐ δ' Ἀχιλλείων ἀποιμάττει. C'est un proverbe grec. Voyez les interpretes d'Aristophane sur ce 819^e vers, & les observations d'Ezéchiel Spanheim sur le 14^e vers de l'hymne de Callimaque, ΕΙΣ ΔΗΛΟΝ.

² Τῶν εὐθύνων. εὐθύνας, sorte de magistrats à Athenes, chargés de faire rentrer l'argent des concussionnaires. Voyez Galielmi Postelli, DE MAGISTRATIB. ATHENIENS. cap. XVII.

avec ses deux mains, il a totalement absorbé les richesses de l'état.

C L É O N.

Ne te réjouis pas tant : je peux prouver que tu as fait plus de trente mille vols.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi crier si fort ? Pourquoi tant de bruit ? Dis, vrai fléau de l'Attique. Je montrerai, oui, par Cérès, ou j'en creverai plutôt, que tu as reçu plus de quarante mines dans l'affaire de Mytilène.

LE C H Œ U R.

O que je vous félicite volontiers de votre éloquence, VOUS QUI PAROISSEZ AUJOURD'HUI COMME LE BIENFAITEUR COMMUN DES HUMAINS ! Si vous continuez, vous deviendrez le premier parmi nous. Seul, vous gouvernerez la république ; armé du trident, vous ferez la loi aux alliés, vous recueillerez de grandes sommes d'argent, en agitant & brouillant tout. Mais ne donnez pas de répit à votre adversaire, à présent qu'il vous a donné prise sur lui : vous achèverez aisément de le réduire avec les poumons que vous avez.

C L É O N.

Non, ô bonnes gens, non, par Neptune, les choses n'en font pas à ce point. J'ai pardevant moi une action assez éclatante pour fermer la

1 1 Parodie du 618^e vers du *PROMÉTHÉE* d'Eschyle, t. I, p. 329, ign. 12.

bouche à tous mes ennemis , tant qu'il restera encore quelques boucliers enlevés à Pyle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tais-toi sur l'article des boucliers ; ils me donnent assez beau jeu. Tu n'aurois pas dû , si tu aimes le peuple , permettre qu'ils fussent suspendus dans les temples avec leurs brassières. Mais , ô peuple ! son dessein est par-là de se précautionner en cas que vous veuilliez le punir. Vous voyez comme toute cette troupe de jeunes corroyeurs lui est dévouée : près d'eux habitent les marchands de miel & de fromage ; & tous sont ligüés ensemble. Du moment que vous montrerez les dents à Cléon , & que vous le menacerez de l'ostracisme , ils enleveront de nuit ces boucliers & courront s'emparer de nos magasins de bled.

LE VIEILLARD.

Que je suis à plaindre ! Les brassières sont donc après ? O scélérat , que tu m'as trompé & dupé !

CLÉON.

O adorable , ne vous laissez point aller à ces propos , & ne croyez pas pouvoir jamais trouver un meilleur ami que moi. J'ai seul éteint les conjurations. Aucune conspiration ne se trame sans que j'en sois instruit , & je sonne aussi-tôt l'alarme.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu te conduis tout comme les pêcheurs d'anguilles. Ils ne prennent rien quand l'eau est calme :

mais ils prennent , quand ils ont bien troublé l'eau en agitant la vase. Tu prends également en mettant tout en désordre dans la ville..... Je veux sçavoir une chose de toi : Lorsque tu vendois tant de cuir , as tu , de ce qui t'appartenoit , jamais donné une seule fois au peuple , que tu dis tant aimer , une semelle pour lui faire des souliers ?

LE VIEILLARD.

Non , par Apollon , non.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vous voyez , sans doute , maintenant ce que vaut cet homme. Eh bien ! voilà une paire de souliers que j'ai achetés ; je vous les cede pour votre usage.

LE VIEILLARD.

Vous êtes , autant que je puis en juger , celui de tous qui ayez le mieux mérité du peuple , & votre bienveillance est des plus utiles à la république , de la tête aux pieds.

C L É O N.

N'est-il pas outrageant qu'une paire de souliers , excite à ce point votre reconnoissance , & que vous perdiez de vue mes services ? Moi qui ai réprimé les excès de la débauche , en faisant périr Gryttus !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

N'est-il pas outrageant que ton inspection se soit portée jusques-là , & que tu aies réprimé la

« Certo questo non ti è grave servarti il culo , & pasentare è modesto.

G ii

débauché ? Au reste, c'est la jalousie qui t'a fait agir ainsi, pour qu'il n'y ait plus désormais aucun orateur... Mais as-tu jamais fait présent, en hiver, à ce vieillard, d'un vêtement à manches ¹, quoique tu le voies sans tunique ? Tiens, peuple, prends celui-ci.

LE VIEILLARD.

Jamais Thémistocle n'a eu d'aussi bonnes idées. Quoiqu'on doive admirer les fortifications du pyrée, je ne vois pas que cela soit au-dessus de ce manteau.

CLÉON.

Ah, que je suis malheureux ! Par quelles ruses infernales tu me tracasses ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Point du tout. Je fais ce qui arrive journellement aux buveurs, quand ils éprouvent un pressant besoin ² : j'emprunte tes manières, de même qu'ils se servent des souliers d'autrui ³.

CLÉON.

Au reste, tu ne me surpasseras pas en mignardise. Je vais lui donner cette tunique. Ainsi désole-toi, méchant.

¹ ἑμφιδάσχαλοι.

² Quando hà voglia di cacare.

³ Les anciens prenoient leurs repas couchés sur des lits, & quitoient leur chaussure avant de se mettre à table. On conçoit que plusieurs étant sur le même lit, celui qui étoit pressé par quelque besoin urgent, prenoit les souliers qui lui tomboient les premiers sous la main pour sortir.

LE VIEILLARD.

Fi ! N'iras-tu donc pas au diable ? Tu m'infectes avec ton odeur de cuir.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est à dessein qu'il vous a revêtu de sa tunique ; c'est pour vous étouffer. Il vous a déjà tendu des pièges : vous vous rappelez , je pense , cette tige de selsione ¹ qu'il vous vendit à si vil prix ² ?

LE VIEILLARD.

Je me rappelle cela.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il avoit ses vues en mettant cette denrée à vil prix : il vouloit vous en faire acheter à tous, pour qu'après en avoir mangé , vous vous assassinaissiez de pets les uns & les autres , lorsque vous siégeriez dans le forum ³.

¹ σιλφίον. Ab his proximum dicitur auctoritate clarissimum Laserpitium , quod græci Silphion vocant , in Cyrenaicâ provinciâ repertum. HISTOR. NATUR. Plin. XV, 19. M. l'abbé Brotier , de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres , observe dans ses notes sur cet endroit de Pline , qu'en 1706 M. le Maire trouva près le port de Cyrene (maintenant Derne) du Laserpitium , connu sous le nom de Selsione , ou Serpissione , & appelé par les Arabes Cefic ou Zerra. Tom. IV, pag. 431.

² Quò minus omittendum videtur..... Cæsarem dictatorem initio belli civilis , inter aurum argentumque protulisse ex ærario Laserpitii pondo cxi. Le Selsione n'est pas également estimé par-tout. Celui de Perse est puant & est désigné par le nom d'Alfa fœtida. En Allemagne , on appelle cette plante Teufelsdreck , merde du diable.

³ ἡλία. C'étoit une place publique , où l'on jugeoit en plein

LE VIEILLARD.

Par Neptune, cela est vrai : il me souvient qu'un certain quidam¹ m'a dit la même chose.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Est-ce que vous n'étiez pas dans ce moment honteux de vous infecter mutuellement² ?

LE VIEILLARD.

Et certes, Pyrrandre avoit usé de ce stratagème

CLÉON.

O malheureux ! par quelles bouffonneries tu me casses les oreilles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déesse m'a ordonné de te surpasser en futilités :

CLÉON.

Tu n'y réussiras pas... Je te préviens, ô peuple ; que je te donnerai même les jours de repos, un potage en guise de récompense.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi je vous donne cette boîte pleine d'onguent pour mettre sur les ulcères de vos jambes.

CLÉON.

Moi, je le rajeunirai en lui arrachant ses cheveux blancs.

air. Pline nous dit (ibid.) au sujet de l'effet qu'Aristophane attribue au Selsione : *Post folia amissa, caule ipso & homines vescebantur decocto, asfo, elixoque : eorum quoque corpora xl primis diebus purgante a vitiis omnibus.*

¹ L'huomo che è curatore de cacatori.

² A l'ora quando pettezzayate.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tenez , prenez cette queue de lievre , pour vous
nétoyer les yeux.

C L É O N.

Quand vous vous moucherez , o peuple , essuyez
vos doigts après mes cheveux.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Après les miens , plutôt , après les miens.

C L É O N.

Je travaillerai pour que tu équipes une trirème à
tes frais , & pour que tu en aies une bien vieille ,
qui exige continuellement des dépenses & des
raccommodages. Je ferai enforte que les voiles
soient pourries.

LE CHŒUR au vendeur de boudins.

Cet homme (Cléon) est en fureur. Appaisez ,
apaisez ce feu. Retirez-en un peu de bois , &
mettez fin à ses menaces.

C L É O N.

Je tirerai vengeance de toi , en t'écrasant d'im-
pôts : je vais aviser à te faire passer pour un homme
opulent.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tiens , je ne te ferai plus de vaines menaces ;
je me borne à te souhaiter , qu'au moment où tu
te disposeras à parler en faveur des Miletien , dans
le dessein de gagner un talent , tu aies sur le feu
une pleine poêle de seiches à frire , & que , te

106 LES CHEVALIERS,

dépêchant de les avaler avant de paroître à l'assemblée , quelqu'un vienne t'interrompre : puisse-tu alors , crainte de perdre ton talent , t'étrangler à force de te hâter.

C L É O N.

Fort bien , j'en atteste Jupiter , Apollon & Cérès.

L E V I E I L L A R D.

Cet homme me paroît évidemment devoir être un excellent citoyen , tel qu'on n'en a trouvé aucun jusqu'à ce jour , parmi tous ces gens à une obole. Pour vous , Paphlagonien , qui m'avez si fort molesté , en me disant que vous m'êtes attachés , rendez-moi l'anneau que vous portez , en qualité de questeur , vous n'occuperez plus dorénavant cette place.

C L É O N.

Le voilà , Sachez cependant , que si vous m'ôtez le gouvernement de la république , mon successeur fera encore plus pervers que moi.

L E V I E I L L A R D.

Cet anneau-là ne peut pas être le mien : il ne porte pas la marque ordinaire , à moins que j'aie la berlue.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

Quelle est donc la marque ordinaire ?

L E V I E I L L A R D.

Une feuille grillée dans de la graisse de bœuf.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais ce n'est pas cela.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas une feuille ? Et qu'est-ce donc ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est une mouette¹ sur un rocher, le bec ouvert
comme pour haranguer.

LE VIEILLARD.

Que je suis malheureux !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'y a-t-il ?

LE VIEILLARD.

Rejetez-moi cet anneau : ce n'est point là le
mien , mais celui de Cléonyme. Acceptez de moi
celui-ci , & chargez-vous de la questure.

CLÉON.

N'en faites rien , cher maître , je vous en con-
jure , avant d'avoir entendu les oracles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et les miens donc.

CLÉON au vieillard.

Si vous vous en rapportez à lui , il faudra que
vous vous prîeriez à ces goûts dépravés.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et si vous le croyez , il faudra que vous fassiez
voir tout ce que vous portez.

Ad'pos , gavia. Plin. X, 95.

C L É O N.

Mes oracles portent que vous ferez couronné de roses , & que vous commanderez à toute la terre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et les miens disent , que , revêtu d'une saye de pourpre , brodée à l'aiguille , & le front ceint d'une couronne , vous poursuivrez , sur un char tout doré , Smicythesse & son mari¹.

C L É O N.

Allons , vas chercher tes oracles , pour qu'il en entende la lecture.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Fort bien : vas chercher aussi les tiens.

C L É O N.

J'y vais.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'y vais aussi , rien n'empêche.

¹ Σμικύθην καὶ κύριον. L'Italien traduit : Smicita & Cirio. Il a fait un nom d'homme de κύριον : mais κύριος , remarque très bien M. Brunck , se rapportant à un nom de femme , signifie toujours UN MARI. Or , Aristophane a donné au nom de Smicythès , roi de Thrace , une terminaison féminine : je l'ai conservée dans ma traduction , avec la signification propre au mot κύριος en pareille circonstance : c'est une plaisanterie très mordante.

INTERMEDE.

LE CHŒUR seul.

QUEL beau jour que celui-ci , pour nous & pour nos descendans , si l'on perd ce Cléon ! Nous avons cependant oui certains vieillards très difficiles qui disoient au contraire dans le rendez-vous ¹ des plaideurs : Si cet homme-là n'étoit venu à la tête des affaires , jamais nous n'eussions eu deux ustensiles commodes dans une ville , un pilon & une spatule ². Mais nous admirons sur-tout son éducation toute animale ³. Les enfans qui ont fréquenté avec lui les gymnases , disent qu'il n'a jamais pu tirer de sa flûte que des sons dans la seule harmonie dorique ⁴, & qu'il n'avoit jamais voulu en apprendre d'autre : ils ajoutent que le maître l'avoit chassé de chez lui , en disant : Ce jeune homme est incapable d'apprendre d'autre genre d'harmonie , que la dorique ⁵.

¹ ἐν τῷ δαίγματι τῶν δικῶν.

² L'un pour écraser , l'autre pour brouiller tout.

³ Son éducation de porc.

⁴ Dont le nom a rapport aux dons , donations , Δωριστί : jeu de mots.

⁵ Δωροδουλιστί , que celle dont le nom parle de dons , présens , &c. le même jeu de mots. C'est comme si nous disions , qu'il ne vouloit apprendre que l'air des donateurs.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, LE VENDEUR DE BOUDINS,
LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

CLÉON.

HEM, regardez : & ce n'est pas encore là tout.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Hélas, hélas ! Je n'en puis plus ! Et cependant je n'ai pas tout.

LE VIEILLARD.

Qu'as-tu là ?

CLÉON.

Les oracles.

LE VIEILLARD.

Y font-ils tous ?

CLÉON.

Vous êtes étonné ? Mais j'en ai en vérité une cassette encore pleine.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tout le haut de ma maison & deux chambres
en sont garnis.

LE VIEILLARD à Cléon.

Apprenez-moi de qui sont ces oracles.

CLÉON.

Les miens sont de Bacis.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Et les vôtres, de qui ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

De Glanis, frere aîné de Bacis.

LE VIEILLARD à Cléon.

Sur quoi roulent-ils ?

CLÉON.

Sur Athenes, sur Pyle, sur vous, sur moi, sur
toutes choses.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins,

De quoi traitent les vôtres ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

D'Athenes, de lentilles, de Lacédémone, de
maquereaux, de ceux qui vendent le grain à fausse
mesure, de vous, de moi. Qu'il se ronge les
doigts !.

LE VIEILLARD à Cléon.

Voyons, lisez-moi d'abord l'oracle qui me
regarde, dont j'ai sujet de me réjouir ; celui où

! Questo morderà il membro virile.

où il est dit, que je dois comme un aigle planer dans les airs.

C L É O N.

Ecoutez & apportez toute votre attention. Voici, ô descendant d'Erechthée, les termes de l'oracle qu'Apollon a inspiré dans son sanctuaire, par le trépied sacré. Il vous ordonne de conserver le chien précieux armé de dents aiguës, qui, aboyant d'avance, & hurlant horriblement pour votre défense, vous vaudra quelque bonne récompense : s'il ne s'acquitte de son devoir, il sera mis à mort. La jalousie fait assez croasser de choucas contre lui.

LE VIEILLARD.

En vérité, si j'entends ce que cela veut dire. Quel rapport Erechthée peut-il avoir avec des choucas & un chien ?

C L É O N.

Moi, je suis le chien : car j'aboye pour vous : or, Apollon vous déclare de me conserver à ce titre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il n'y a rien de cela dans l'oracle : le vrai est que ce chien ronge vos oracles comme vos portes. J'ai un autre oracle où l'on voit au juste ce qui concerne ce chien.

LE VIEILLARD.

Voyons-le : mais je vais me munir d'une pierre

pierre pour n'être pas déchiré par un oracle où il est question de chien ¹.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Méfie-toi, ô Erechthide, de ce cerbère qui tient les hommes en esclavage : il te flatte de la queue quand tu es à table ; il mangera ce qu'on t'aura servi, si tu détournes la tête pour regarder ailleurs ; & de nuit il se glissera secrètement dans la cuisine, & il y léchera avec une voracité vraiment canine, plats & marmites ².

LE VIEILLARD.

Par Neptune, je préfère les oracles de Glanis.

C L É O N.

O débonaire ! écoutez & vous jugerez après :

UNE FEMME DANS CETTE VILLE SAINTE, METTRA AU MONDE UN LION QUI DÉFENDRA LE PEUPLE CONTRE

¹ Plaute a quelque chose de semblable, act. III, scen. II, v. 43 & 44, *ASINARIIS*.

L I B A N U S.

Nimis vellem habere perticam.

L E O N I D A.

Quoi rei ?

L I B A N U S.

Qui verberarem

Asinos, si forte occœperint clamare hinc ex crumina.

² Grec : *νῆσους* & îles. Parce que la principale richesse des Athéniens leur venoit des îles qui étoient en leur possession. Le traducteur italien met : *Lecca le pugnatte* & le oile.

Tome XI.

H

114 LES CHEVALIERS;

LA FOULE DES MOUCHERONS, COMME S'IL S'AGISSE
DE DÉFENDRE SES PETITS : PRENEZ-EN GRAND SOIN,
RENFERMEZ-LE DANS DES MURAILLES DE BOIS ET
DANS DES TOURS DE FER.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Sçavez-vous ce que cela signifie ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, certes.

C L É O N.

Le dieu vous déclare ouvertement de me con-
server : car je suis le lion.

LE VIEILLARD à Cléon.

Et comment, à mon insçu, me tenez-vous lieu
d'un lion ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il vous cèle à dessein un point essentiel de cet
oracle : c'est le pourquoi, ces murs de fer & de bois,
dans lesquels la prophétie veut qu'on le renferme.

LE VIEILLARD.

Que veut donc dire cet oracle ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'il faut l'attacher sur un bois à cinq trous.

LE VIEILLARD.

Je veux bien accomplir cet oracle.

C L É O N.

Ne croyez pas cela : les corneilles jalouses
croassent : mais ressouvenez-vous d'aimer l'épervier,
qui a sçu réduire en captivité les petits corbeaux
des Lacédémoniens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, c'est une folie digne de l'ivresse, pour le Paphlagonien, d'avoir fait cette téméraire entreprise. Et pourquoi, ô insensés enfans de Cécrops, regardez-vous cela comme une grande action ? Tous les jours une femme porte fort bien un fardeau, si quelque homme l'aide à s'en charger : elle ne se montreroit pourtant pas au combat ; elle feroit tout fous elle si elle y paroïssoit.

CLÉON.

Mais remarquez ce qu'il dit de Pyle : PYLE EST AVANT PYLE.....

LE VIEILLARD.

Que veut dire, EST AVANT PYLE ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est-à-dire qu'il enlèvera toutes les baignoires des bains ¹.

LE VIEILLARD.

Je resterai donc aujourd'hui sans me baigner.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sans doute, puisqu'il a volé les baignoires. Mais voici ce qu'un de mes oracles dit au sujet de la flotte : il faut que vous y apportiez toute votre attention.

¹ Cléon rappelle toujours le souvenir de Pyle, & veut citer là un ancien oracle sur Pyle : mais le vendeur de boudins entend méchamment πύλες baignoire, au lieu de πύλον Pyle.

Je vous écoute : dites-moi donc d'abord comment venir à bout de fournir à la paye des matelots ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

FILS D'ÆGÉE, VEILLEZ A NE PAS TOMBER DANS LES PIÈGES DU CHIEN-RENARD¹, ET A N'EN ÊTRE POINT MORDU EN TRAITRE. IL EST RUSÉ, FIN, ADROIT. Entendez-vous ceci ?

LE VIEILLARD.

Philstrate est le chien-renard.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Point du tout : mais l'oracle déclare qu'il faut refuser à Cléon les triremes bonnes voilières qu'il désireroit monter pour recueillir l'argent dû par les insulaires.

LE VIEILLARD.

Et quel rapport d'une trireme à un chien-renard ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quel rapport ? Mais la trireme & un chien sont d'une vitesse semblable.

LE VIEILLARD.

Et pourquoi joindre le RENARD au CHIEN ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

L'oracle désigne les soldats par les renards : les uns & les autres mangent les raisins dans les campagnes.

¹ κυνολόπηκα.

LE VIEILLARD.

Soit : eh bien , où trouver de l'argent pour ces renards-là ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'en trouverai , moi , dans trois jours..... Ecoutez encore cet oracle , où le dieu vous prescrit d'éviter Cyllene¹ , pour n'en être pas la dupe.

LE VIEILLARD.

Quelle Cyllene ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est la main de Cléon qu'il entend par-là , & avec raison ; puisque ce Paphlagonien a coutume de dire : JETTEZ DANS CYLLEN².

CLÉON au vieillard.

Cette explication est mauvaise. Phœbus désigne la main de Diopethès par ce mot CYLLENE. Mais j'ai un oracle , pour ainsi dire , aîlé ; le voici : VOUS DEVIENDREZ AIGLE , ET VOUS RÉGNerez SUR TOUTE LA TERRE.

LE VENDEUR DE BOUDINS au vieillard.

J'en ai un qui porte que vous donnerez des loix à la terre , à la mer Erythrée , & à Ecbatane où vous ferez bonne chère.

¹ Sobriquet donné à un Philostrate , débaucheur de jeunesse.

² C'est un jeu de mots continuuel : c'est-à-dire , jetez dans le creux de ma main. *χυρί* est sous-entendu. Cyllene étoit aussi une ville considérable de Greco. Le Diopethès de Cléon étoit *κυλλῆς* manchot.

CLÉON.

Mais j'ai eu un songe où la déesse elle-même me sembloit verser sur ce peuple richesse & santé.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'en ai eu un aussi, oui par Jupiter : la déesse elle-même, ayant une chouette sur sa tête, me paroïsoit descendre de la citadelle, elle versoit avec un grand vase¹ sur votre tête (au vieillard) de l'ambrosie, & sur celle de celui-ci (à Cléon), de la faumure à l'ail.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Iou, iou ! Rien n'a égalé la science de Glanis. Oh, je me mets sous votre direction, prenez soin de mes vieux ans, & instruisez-moi de nouveau comme un enfant.

CLÉON.

Ne vous rendez pas encore, de grâce : un peu de patience. Je vous nourrirai, & vous fournirai de grains journellement.

LE VIEILLARD.

Je ne puis entendre parler de grains. J'ai souvent été leuré par Théophane & par toi.

CLÉON.

Je te donnerai même la farine toute préparée.

LE VENDEUR DE BOUDINS au vieillard.

Mais pour que vous puissiez manger tout de

¹ ἀρύβαλλος : vase d'une grande capacité, avec lequel on versoit de l'eau sur le corps de ceux qui se baignoient. Voyez M. Brunck sur le 1024^e vers.

fuite & sans délai, je vous donnerai des petits gâteaux tout broyés & des poissons rôtis.

LE VIEILLARD.

Allons, hâtez-vous tous les deux de m'apporter ce que vous voudrez. Je laisserai gouverner le pnyx par celui dont je serai le plus content.

CLÉON au vendeur de boudins.

Je vais te devancer.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, certes. C'est bien moi.

S C E N E I I.

LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O VIEILLARD ! Quel magnifique pouvoir réside en vos mains ! Tout le monde vous craint comme un maître ; mais vous êtes facile , & vous vous laissez gagner volontiers par les flatteurs , & par les suborneurs. Vous êtes tout stupéfait, quand on vous harangue , quoique votre esprit soit bien loin dans ce moment-là.

LE VIEILLARD.

Le bon sens n'abonde gueres sous vos cheveux , si vous pensez que j'extravague. Or , voici comme

H iv

j'extravague. Mon plaisir à moi , est de gobelotter tous les jours , & de soutenir un fripon seul à la tête de mes finances ; & quand il s'est bien garni , j'aime le fustiger en le suspendant.

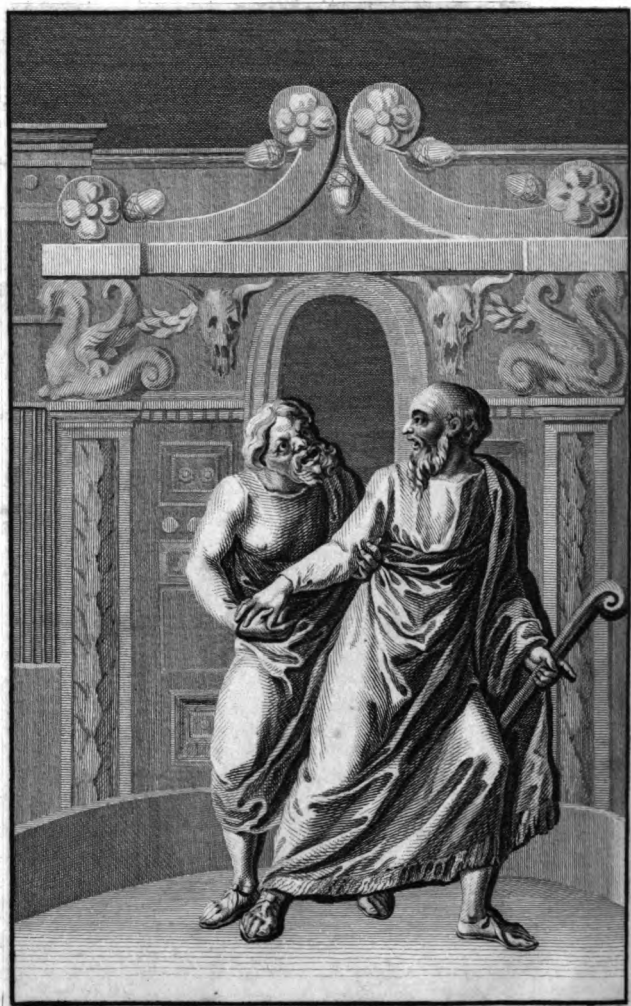
LE CHŒUR.

Rien de mieux en vérité , si dans cette conduite vous calculez autant que vous nous le faites entendre ; si , dis-je , vous les engraissez exprès dans le pnyx , comme autant de victimes publiques ; & si ensuite , lorsque les provisions vous manquent , vous immolez & mangez celui qui se trouve dans un meilleur embonpoint.

LE VIEILLARD.

Jugez donc , si je m'entends à éprouver ceux qui se flattent d'en sçavoir long & de me tromper. Je ne les perds jamais de vue ; & je fais semblant de n'y rien voir quand ils me volent : puis quand ils se sont bien repus à mes dépens , je leur fait dégorger le tout¹ , en leur mettant dans la bouche un bâillon au lieu d'une plume.

¹ Maxime cruelle & qui prouve combien les Athéniens étoient atteints du vice infâme de l'avarice. C'est le seul qui ait flétri la mémoire de Vespasien ; « On prétend qu'il choissoit à dessein pour ses » agents dans les finances , des hommes d'une avidité reconnue , afin » de les condamner ensuite quand ils se seroient enrichis , se servant » d'eux , disoit-on , comme d'éponges qu'il humectoit quand elles » étoient seches , & qu'il séchoit ensuite quand elles étoient humectées. » Suétone, HIST. DES XII CÉSARS, X, 17, traduction de Henri Ophellor de la Pause.



A. Borel, del.

1788.

L. Petit, sculp.

**O viellard, me voici tout prêt
à vous montrer mon zèle.**

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, LE VIEILLARD, LE VENDEUR
DE BOUDINS, LE CHŒUR.

CLÉON.

Loin d'ici. Va-t'en à tous les diables.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vas-y toi-même, ô infâme !

CLÉON.

O vieillard, me voici depuis TROIS FOIS LONG-TEMPS, tout prêt à vous montrer mon zèle pour vous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi j'attends depuis DIX FOIS LONG-TEMPS, & DOUZE FOIS LONG-TEMPS, & MILLE FOIS LONG-TEMPS, & LONG-TEMPS, LONG-TEMPS, LONG-TEMPS.

LE VIEILLARD.

Pour moi qui attend depuis TRENTE MILLE FOIS LONG-TEMPS, je vous déteste, & long-temps auparavant, long-temps, long-temps.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sçavez-vous donc ce que vous avez à faire ?

LE VIEILLARD.

Vous me le direz, si je ne le sçais pas.

122. LES CHEVALIERS,
LE VENDEUR DE BOUDINS.

Donnez-nous, comme dans une lice, le signal pour qu'à l'envi l'un & l'autre nous vous manifestations notre zèle.

LE VIEILLARD.

Je le veux bien. Allons, éloignez-vous.

C L É O N.

Soit.

LE VIEILLARD.

Partez à présent.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne me laisserai pas devancer ¹.

LE VIEILLARD.

Pour cela, je compte bien aujourd'hui, à l'aide des bons offices de ces deux adorateurs, jouir d'un bonheur parfait, ou je ferai bien le renchéri ².

C L É O N.

Voyez-vous ? Je suis le premier à vous offrir un siège.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais tu ne donnes pas de table : j'offre celle-ci bien avant toi.

¹ ὑποβίβω, supplanter. Mais j'ai voulu conserver l'espece d'allusion au mot du vieillard θέωρ' ἄν, partez maintenant. Le grec, comme l'on voit, donne un vrai jeu de mots.

² ἢ γὰρ ἐρύλαμα, nisi delicias faciam : ou il faudra que je sois bien difficile. Vel, ou je ferai bien le renchéri. Vim verbi non rediderat Berglerus vertens, aut profecto obtundat. M. Brunck.

C L É O N.

Je vous apporte ce petit gâteau fait avec de la farine que j'ai rapportée de Pyle.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

Voici des croûtes¹, que Cérès a creusées avec ses doigts d'ivoire.

L E V I E I L L A R D.

O déesse, quelle longueur de doigts !

C L É O N.

Voici de la purée de pois, exquise & d'une belle couleur. Pallas couronnée des lauriers de Pyle, l'a passée elle-même.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

O vieillard ! Cérès n'a des yeux que pour vous : elle étend toujours sur vous une main propice².

L E V I E I L L A R D.

Pensez-vous qu'on eût pu subsister depuis si longtemps dans cette ville, si la déesse n'eût étendu continuellement son bras au-dessus de nous.

C L É O N.

Voici un tronçon de poisson que vous donne Pallas, l'épouvante des armées.

L E V E N D E U R D E B O U D I N S.

La déesse, fille du grand dieu vivant³, vous

¹ *μυστίλη*, du pain dont on a ôté la mie pour y mettre de la viande, du jus, & autres choses.

² *ὑπέρειν τῇ χύτρῳ*. *χύτρῳ* au lieu de *χείρῳ*. Façon de parler usitée chez les Grecs pour exprimer la protection des dieux.

³ *εὐρυμοπάτρα*, épithète tirée des poètes épiques, & employée ici ironiquement.

124 LES CHEVALIERS;
envoie cette viande cuite dans du jus, & cette portion d'intestins, de gras-double, & de ventricule.

LE VIEILLARD.

C'est bien fait à elle de se ressouvenir du peplos.

CLÉON.

La déesse, décorée d'une tête de gorgone & d'une aigrette, vous ordonne de manger de cette galette longue, pour que vous soyez en état de bien manier la rame ¹.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Prenez encore ceci.

LE VIEILLARD.

Et que ferai-je de ces tripes ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

¶ La déesse vous les envoie exprès pour que vous puissiez en garnir le fond de vos vaisseaux ²; car elle ne perd pas de vue notre flotte. Prenez & buvez ce sage mélange de trois mesures contre deux ³.

¹ Ελαύνωμεν fait ici jeu de mots avec ἐλατῆρος, genre de gâteau. Voyez les ACHARNIENS, v. 245.

² Il y a encore ici jeu de mots : τριῆρης ἐντρονεῖται.

³ Le grec n'en dit pas davantage. Le meilleur commentaire de cet endroit, est dans Plutarque, Propos de Table, liv. III : quest. IX. Il y examine, que signifie ce vieil proverbe : BOY CINQ OU TROIS, ET NON PAS QUATRE. « Mais la mélange, y dit-il, de deux (de vin) à trois (d'eau) est la plus gentille & la plus musicale proportion de toutes, faisant gracieusement dormir l'homme, & oublier tous ses

LE VIEILLARD.

O dieu ! Quel bon vin ! Comme il porte bien
les trois mesures d'eau.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

En effet, la déesse Tritogene a triplé cette
dernière mesure.

CLÉON.

Recevez de moi ce morceau de gâteau bien
beurré.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et de moi recevez-en un tout entier.

CLÉON.

Tu n'auras pas de lievre à lui offrir, & moi
j'en ai.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Peste de moi ! Où trouverai-je du lievre ?
Allons, mon imaginative il faut trouver ici quelque
échapatoire.

ennuis, comme celle bonne & fertile terre d'Hélide (Opera & dies,
v. 462.)

Tous les ennuis du laboureur chassant,
Et ses enfans doucement nourrissant.

Elle apaise & endort toutes les plus superbes & plus violentes passions
qui soient dedans notre cœur, y induisant une paix & tranquillité
profonde.

¹ Τριτογενής... Εστριτωμένης. Jeu de mots dont approche un peu
ma traduction. Minerve est surnommée Tritogene. Voyez-en les raisons
multipliées dans les mythologifes.

CLÉON.

Vois-tu celui-ci, mon drôle ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je m'en moque, Ne voilà-t'il pas des gens qui viennent à moi ?

CLÉON.

Et quels gens ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Des ambassadeurs qui ont leurs bourses pleines d'or.

CLÉON retourne la tête pour voir ces nouveaux arrivans.

Où font-ils ? Où font-ils ?

LE VENDEUR DE BOUDINS profite de ce moment pour enlever le lievre de Cléon.

Qu'est-ce que cela te fait ? Ne laisseras-tu pas ces étrangers ?.... O cher petit vieillard ! Voyez-vous le lievre que je vous apporte ?

CLÉON.

Malheureux que je suis ! Scélérat, tu m'as supplanté !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et certes, n'est-ce pas ce que tu as fait à Pyle ?

LE VIEILLARD.

Dites-moi, de grâce, par quelle imaginative vous l'avez ainsi supplanté ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cette imaginative me vient de la déesse ; & le vol est mon ouvrage.

C L É O N.

Mais ce lievre m'a coûté des sueurs pour le prendre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et à moi, pour le rôtir.

LE VIEILLARD à Cléon.

Retirez-vous. Je ne peux sçavoir de gré qu'à celui qui me l'a servi.

C L É O N.

Infortuné que je suis ! Je serai vaincu en fait d'impudence.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi ne prononcez-vous donc pas, ô vieillard, lequel de nous deux vous a le mieux servi & vos appétits ?

E E V I E I L L A R D.

Comment m'y prendrai-je, pour paroître aux spectateurs avoir prononcé avec équité entre vous deux ?

LE VENDEUR DE BOUDINS au peuple, à l'oreille.

Le voici. Levez-vous & fouillez, sans en prévenir, dans ma manne & dans celle du Paphlagonien, pour voir ce qui y reste. C'est un moyen sûr de bien juger.

LE VIEILLARD au vendeur de boudins.

Allons, voyons ce qu'il y a dans votre manne.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vous voyez, bon papa, qu'elle est toute vide ;
je vous ai donné tout ce qu'il y avoit dedans.

LE VIEILLARD.

C'est-là une manne patriotique.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Visitez donc aussi celle du Paphlagonien. Eh
bien voyez-vous ?

LE VIEILLARD.

Ah dieux ! Comme elle est remplie de mets
différens ! Voyez quel énorme gâteau ? Et il m'en
donnoit si peu !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et voilà ce qu'il a toujours fait. De tout ce
qu'il faisoit, il vous en donnoit très peu, &
se réservoir la meilleure portion.

LE VIEILLARD.

C'est donc ainsi, ô scélérat, que tu m'esca-
mottois le fruit de tes larcins, tandis que je te
chargeois de couronnes & de présens ?

CLÉON.

Je ne me permettois ces vols que pour l'avant-
rage de la république.

LE VIEILLARD.

Quitte vite cette couronne pour que j'en décore
celui-ci.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Allons vite, couronne bas, fripon.

CLÉON.

CLÉON.

Il n'en fera rien ; parce que j'ai un oracle de Delphes , qui désigne celui qui doit me supplanter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il désigne assez clairement mon nom.

CLÉON.

Et bien je vais voir si l'oracle te concerne : & je te ferai d'abord cette question : Quelles sciences as-tu cultivées dans ton enfance ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

On me formoit à coups de poings dans les cuisines.

CLÉON.

Que dis-tu ? Ah ! Comme je suis frappé de cette application de l'oracle ! Ensuite , chez le maître d'exercice qu'as-tu appris ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A voler , à nier le vol , & à démentir les témoins en face.

CLÉON.

O PHŒBUS, APPOLLON LYCIEN, QUELS REVERS ME MENACENT ¹ ! Quel métier as-tu fait depuis que tu as été en âge ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'ai vendu du boudin.

¹ Parodie du TÉLÉPHE d'Euripide, suivant le témoignage du scholaste.

Quoi de plus ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je m'abandonnois au libertinage ¹.

C L É O N.

O malheur des malheurs ! Je ne suis plus rien. J'ai cependant encore un léger espoir qui me soutient. Dis-moi seulement : Vends-tu tes boudins dans le marché ou à l'entrée de la ville.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A l'entrée de la ville, où l'on expose en vente les falaifons.

C L É O N.

C'est fait de moi. L'oracle est accompli. (Il tombe.)
TRAINEZ-MOI DANS MA MAISON ². « Adieu, chère couronne, je te quitte à regret, un autre te portera, SINON PLUS GRAND VOLEUR QUE MOI, DU MOINS PLUS FORTUNÉ ³.

¹ Et me'l faceva cacciar di dietro.

² Parodie d'un vers du BELLOROPHONT d'Euripide, suivant le scholiaste.

³ Parodie des 179e & 180e vers de l'ALCESTE d'Euripide. Voyez tom. VI, pag. 299, lign. 1 & 2.

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté CLÉON.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O JUPITER, dieu de la Grece, je te dois cette victoire.

LE CHŒUR.

Vous êtes vainqueur, & nous vous saluons en cette qualité. Ressouvenez-vous que nous vous avons fait ce que vous êtes. Nous vous demandons une bien foible récompense, c'est la place de solliciteur, de greffier des jugemens.

LE VIEILLARD.

Dites-moi maintenant quel est votre nom ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

AGORACRITE : parce que j'ai été élevé dans la place aux jugemens.

LE VIEILLARD.

Je me recommande donc moi-même à Agoracrite, & je lui livre ce Paphlagonien.

AGORACRITE.

Mon cher vieillard, j'aurai des soins tout particuliers de vous, & vous ferez contraint d'avouer

I ij

que vous n'avez jamais vu personne plus affectionnée pour les bayeurs aux corneilles.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

I^{er} DEMI-CHŒUR.

IL est bien plus louable, au commencement ou à la fin d'une action, de chanter les louanges de celui qui a sçu mettre un frein au cheval¹ fougueux, que de déchirer de gâité de cœur un Lyfistrate ou un Thoumantis sans asyle : ce dernier-ci, en effet, ô divin Appollon, tourmenté de la faim & baigné de ses larmes, ne quitte pas votre temple de Delphes, où il vous supplie, en embrassant votre carquois, tant il est pressé par le besoin.

II^e DEMI-CHŒUR.

Il n'y a rien d'odieux dans la satire qu'on exerce contre les méchans : elle mérite au contraire les éloges de tout homme de bien, qui sçait en juger

¹ M. Brunck cite ici, d'après les scholastes, quatre vers de Pindare, dont trois sont les mêmes, mot pour mot, que ceux d'Aristophane qui paroîtroit n'avoir fait que copier.

sainement. Si ce malheureux que nous devrions immoler dans nos vers, jouissoit de quelque célébrité, nous ne rappellerions ici aucun autre de nos amis. Pour ce qui est d'Arignotus, il est connu de quiconque sçait distinguer le blanc du noir, & connoît l'air orthien. Il a un frere, qui ne lui appartient point quant aux mœurs, c'est l'infâme Ariptrade, qui est tel avec connoissance de cause & avec réflexion. Il ne se borne pas à être un libertin, ou un vaurien achevé, car il n'eût pas fait alors de sensation; mais il a inventé un genre particulier : sa langue & sa figure sont souillées de la fange des voluptés où il se vautre ¹, il s'exerce aux airs polymnestiens ², & vit avec un Eonichus. Quiconque n'a pas un pareil monstre en exécution, ne boira jamais avec moi dans une même coupe.

I^{er} D E M I - C H Œ U R.

LES LONGUES NUITS M'ONT SOUVENT VU OCCUPÉ A RECHERCHER LA CAUSE : de la voracité

1 Perche s'offende la sua lingua de turpi voluttà, ne i bordelli leccando la rosciata ispudata, & macchiandosi la barba, & disturbando i fuogheri, & facendo molti mestieri, stando con Eonicho.

2 Voyez dans la nouvelle édition du PLUTARQUE d'Amyot, Paris, Cussac, les notes & le texte sur Polymnestes, tom. XXII, pag. 173, 183, 184, 189, &c.

3 Parodie du 378e & 379e vers de l'HYPPOLITE d'Euripide. J'ai employé les propres expressions de la traduction du P. Brumoy, tom. VI, pag. 134, lig. 1 & 2.

insatiable de Cléonyme. On dit de lui, que semblable aux animaux, dès qu'il a la tête dans la panetière des riches, on ne peut l'en retirer, & qu'ils sont obligés de le supplier de leur laisser de quoi manger à leur tour : Daignez, lui disent-ils prosternés à ses pieds, sortir & épargner un peu notre table.

I^{re} DEMI-CHŒUR.

On raconte que nos triremes ont eu une conférence ensemble, & que l'aînée de toutes a dit à ses cadettes : N'avez-vous point oui parler, mes sœurs, de ce qui se passe dans la ville ? On dit qu'un quidam, un mauvais citoyen, ce pervers Hyperbolus a demandé une centaine d'entre nous, pour une expédition en Chalcédoine. On ajoute que les triremes avoient été choquées de cela, & avoient jugé la chose impossible ; enfin qu'une d'elles, qui n'avoit jamais eu de commerce avec aucun homme, avoit parlé en ces termes : O dieux, loin de nous pareil malheur ; jamais, non jamais, il ne sera mon pilote ; je préférerois, s'il le falloit, être rongée dans ce port par les artisans, & y tomber en pourriture : Que je ne sois pas non plus, ô dieux, non que je ne sois pas commandée par ce Nauphante, fils de Naufon¹ ! Puisque je suis encore

¹ οὐδὲ Ναυφάντης γε, τῆς Ναύωνος, οὐ, δῆρ', ὃ θεοί,
Frischlin traduit ainsi ce vers :

At ne Nauphantes quidem naufonis imperitet mihi.

bien garnie de bois & de poix. Si les Athéniens ne désapprouvent pas mon idée, nous n'avons point de meilleur parti que de fuir vers le temple de Thésée ou des Euménides, & de les supplier en notre faveur. Non, fier de nous commander, il ne tournera pas nos citoyens en dérision : qu'il navigue seul pour sa perte, s'il le veut, & qu'il se contente de conduire les chaloupes où il vendoit des lanternes.

La version latine qui est à la suite de la belle édition de M. Brunck, a :

Nec Nauphantæ Naufonis filice navarchus ille sit, ne sit,
inquam, o dii.

L'italien a lu différemment cet endroit :

Et che una dice, che non era venuta apresso à gli huomini, che
rimuove i mali : tu non mi signoregiarai mai : ma se'l sarà forzà,
marcendo ne le miserie quì m'invecchierò, ne soprastante di nave à
una nave utile, non per certo ò dei.

Je préférerois le sens de cette traduction, si elle ne faisoit pas un
peu violence au texte, tel que les meilleures éditions nous les repré-
sentent aujourd'hui.

A C T E V.

SCÈNE PREMIERE.

AGORACRITE, LE CHŒUR.

A G O R A C R I T E.

Q u'ON fasse silence, qu'on ait bouche close ;
qu'on s'abstienne d'appeler qui que ce soit en té-
moignage, que tous les tribunaux qui sont les
délices ordinaires de cette ville soient fermés ;
voici le moment, à cause des nouvelles prospéri-
tés, où il convient que nos théâtres retentissent
des louanges d'Appollon.

L E C H Œ U R.

O vous, qui venez pour le bonheur des îles
sacrées, & pour servir de lumière dans Athenes,
quelle bonne nouvelle nous apportez-vous ? Et
devons-nous faire fumer, de joie, notre encens
dans les places publiques ?

A G O R A C R I T E.

« J'ai refondu le peuple, & je vous le rends
honnête-homme, de scélérat qu'il étoit. »

LE CHŒUR.

Et où est-il maintenant, ô merveilleux auteur
de ce changement ?

AGORACRITE.

Il habite cette antique Athenes couronnée de
violettes.

LE CHŒUR.

Comment pourrions-nous le reconnoître ? Quel
est son costume ? Et comment est-il fait ?

AGORACRITE.

« Il est devenu tel qu'il fut autrefois , du temps
des Miltiade & des Aristide. » Vous allez le
voir : j'entends qu'il ouvre les portes du vesti-
bule : félicitez la ville d'Athenes d'avoir recouvré
ses anciennes mœurs ; cette Athenes, dis-je, admi-
rable, si vantée, où un peuple célèbre a fixé sa
demeure.

SCENE II.

LES MÊMES, LE PEUPLE rajeuni.

LE CHŒUR.

O BELLE ET BRILLANTE ATHENES, TOUTE COU-
RONNÉE DE VIOLETTES, MONTREZ-NOUS LE MAÎTRE
DE CE PAYS ET DE TOUTE LA GRECE ¹ !

¹ Parodie d'un endroit de Pindare, cité par le scholiaste.

AGORACRITE.

Reconnoissez-le à la cigale qui orne ses cheveux, à l'éclat de son ancienne splendeur, il est plein d'amour pour la paix & de dégoût pour les suffrages ; en un mot, il est tout parfumé de myrrhe.

LE CHŒUR.

Salut au roi des Grecs : nous vous félicitons ; car vous éprouvez une révolution digne de cette ville & des trophées de Marathon.

LE PEUPLE.

Approchez , ô Agoracrite, le plus chéri des mortels. De quels biens vous m'avez comblé en me refondant !

AGORACRITE.

Moi, dites-vous ? Mais, cher ami, vous ignorez encore ce que vous étiez auparavant, & ce que vous fésiez : car vous me regarderiez comme un dieu.

LE PEUPLE.

Qu'ai-je donc fait ci-devant ? Instruisez-moi de l'état où j'étois ?

AGORACRITE.

Premièrement, si quelqu'un vous disoit en vous haranguant : O peuple, je t'aime, je t'adore, tes intérêts me sont à cœur, & je veux seul te con-

duire par mes conseils : oui , si quelqu'un débutoit ainsi , vous sautiez de joie & vous vous rengorgiez.

L E P E U P L E.

Moi , vraiment ?

A G O R A C R I T E.

Ensuite l'orateur se retiroit après vous avoir dupé.

L E P E U P L E.

Dites donc ? j'étois joué de la sorte sans m'en appercevoir ?

A G O R A C R I T E.

Vos oreilles s'étendoient & se plioient comme un parasol.

L E P E U P L E.

Quoi , la vieillesse m'a réduit à cet état de folie & de délire ?

A G O R A C R I T E.

Eh par Jupiter , si deux orateurs haranguoient , l'un pour qu'on équipât une flotte , & l'autre pour payer les honoraires aux juges ; celui-ci se retiroit après avoir eu l'avantage sur celui-là..... Eh bien , pourquoi baissez-vous la tête ? Ne resterez-vous donc pas ?

L E P E U P L E.

En vérité , j'ai honte de toutes mes anciennes sottises.

AGORACRITE.

Ne nous chagrinez pas : on doit moins vous en imputer la faute qu'à ceux qui vous ont induit en erreur. Répondez maintenant à ceci : Si quelque orateur un peu bouffon vous disoit : Point de pain pour les juges , si telle cause n'est perdue : que lui feriez-vous ? Là , dites-moi ?

LE PEUPLE.

Je le précipiterois de dessus quelque élévation dans un abyme profond , après lui avoir suspendu Hyperbolus ' au cou.

AGORACRITE.

C'est fort bien & sagement pensé : mais par la fuite , comment gouvernerez-vous la république ? Voyons , dites-moi cela ?

LE PEUPLE.

J'ordonnerai que les rameurs des vaisseaux de guerre reçoivent toute leur paye en entrant dans le port.

AGORACRITE.

Ce fera d'un grand avantage à cette foule de cul-secs.

1 C'est de cet Hyperbolus qu'on lit dans Plutarque (*VIE D'ALCIBIADE*, chap. XX, tom. II.) « Il estoit si deshonté , & se soucioit » si peu de bruit qu'on luy donnaist , qu'il ne luy chaloit d'estre viru- » péré , ny ne se mouvoit aucunement pour chose que l'on dist de » luy , ce qu'aucuns appellent hardiesse & fermeté de courage , là où » ce n'est que vraie impudence , mauvaislié effrontée , & désespérée » meschanceté. »

L E P E U P L E.

De plus , nul des citoyens inscrit sur le catalogue de ceux qui sont destinés au service militaire , ne pourra se faire mettre , à l'aide de certains protecteurs , sur celui d'un autre ordre : mais son nom restera sur le premier tableau où il avoit été inscrit.

A G O R A C R I T E.

Cléonyme en mordra son bouclier de rage¹.

L E P E U P L E.

Nul jeune-homme ne pourra se trouver à l'assemblée.

A G O R A C R I T E.

Où Clisthène & Straton se tiendront-ils donc ?

L E P E U P L E.

Quoi , ces jeunes efféminés qui ne sortent pas des boutiques des parfumeurs , qui jâsent si fort à leur aise ! Quel charmant homme que Phœax² ;

¹ Parce que c'étoit un lâche qui ne pouvoit rester inscrit sur le catalogue des honnêtes gens.

² Ce Phœax , peint si fort ironiquement par Aristophane , & représenté par Plutarque , ibid. comme « étant bien de bonne main » son , mais ayant au demourant faute de plusieurs choses , & notamment entre autres , d'éloquence , parce qu'il estoit plus propre à deviser & disputer en privé , qu'à plaider & haranguer en matière contentieuse publiquement devant le peuple , ayant , comme dit Eupolis ,

» Parole assez , mais d'éloquence point. »

disent-ils, comme il est instruit ! Il sçait parfaitement fixer sur lui l'attention de ses auditeurs, il vient à bout de tout ce qu'il veut : ses discours sont nourris de maximes ; il est clair, il touche, & le calme succede aux émeutes dès qu'il parle.

AGORACRITE.

N'êtes-vous pas l'infâme complaisant de ces débauchés.

LE PEUPLE.

Non, par Jupiter : mais je les forcerai de s'absenter de l'assemblée, & d'aller prendre leurs ébats à la chasse.

AGORACRITE.

D'après cela recevez ce pliant, & ce jeune garçon bien constitué pour vous le porter : si cela vous plaisoit, vous pourriez même faire un siège de ce petit drôle.

LE PEUPLE.

O que je suis heureux de recouvrer mon premier état !

AGORACRITE.

Ce sera bon à dire, quand je vous aurai remis des armistices de trente ans. O armistices, paraissez.

S C E N E I I I.

L I S M Ê M E S , D E U X F E M M E S
personnages muets , qui représentent les
armistices.

L E P E U P L E.

O GRAND dieu, quelles sont belles ! Au nom
des dieux, dites, peut-on s'en approcher ? Com-
ment, je vous prie, sont-elles venues en votre
possession ?

A G O R A C R I T E.

Ce Paphlagonien ne les tenoit-il pas cachées
dans sa maison, pour que vous ne fussiez pas
tenté de les lui ravir ? Or, moi, je vous en fais
don, pour que vous les emmeniez avec vous à la
campagne.

L E P E U P L E.

Quelle punition infligerez-vous à ce Paphlago-
nien qui a commis ces excès ?

A G O R A C R I T E.

Je ne lui ferai rien de plus, ni autres choses
que de le condamner à exercer mon ancien métier ;

κατατραχυντύνισαι ; che hanno licentia di farla per trenta anni.

à vendre seul des boudins aux portes de la ville; à débiter de la chair d'âne mêlée avec celle de chien; à dire, dans l'ivresse, des injures aux prostituées; & à n'avoir, pour étancher sa soif, que de l'eau puisée dans les baignoires.

LE PEUPLE.

Fort bien imaginé. Voilà de quoi le mettre aux prises avec les prostituées & les maîtres de bains. En récompense des services que vous m'avez rendus, je vous invite à venir au Prytanée, pour y prendre la place qu'occupoit ce scélérat. Suivez-moi après vous être revêtu de cet habit vert. Quant à lui, qu'on le conduise sur le champ au lieu où il doit faire son nouveau commerce, afin que les étrangers qu'il maltraitoit si fort par ses propos, jouissent de sa confusion.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

CETTE SCENE MANQUE DANS LE TEXTE.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS

SUR LES CHEVALIERS,

COMÉDIE.

JE ne sçais si quelqu'un aura remarqué, avant moi, qu'Aristophane développe dans les CHEVALIERS, une vérité morale qui devrait être méditée journellement, & qui devrait faire la base & la regle invariable de la conduite de tout homme & de tout gouvernement animés du desir de se procurer des droits solides à la réputation de sagesse.

LA LIBERTÉ OU LA LIBRE DISPOSITION DE SUIVRE
LES PREMIERS MOUVEMENS DE SA VOLONTÉ, EST
LE PLUS GRAND DE TOUS LES ESCLAVAGES.

Voilà cette vérité que le poëte a voulu mettre dans le plus grand jour, aux yeux de ces Athéniens légers, inconséquens, qui ne sçavoient pas qu'on n'est jamais plus esclave que lorsqu'on s'abandonne sans frein & sans examen, à la première impulsion du vouloir. Autant Aristophane met d'art, de sel & de comique pour faire ressortir une vérité aussi utile, autant le plus grand philosophe de nos jours, Shaftesbury, met de logique & d'évidence.

Tome XI.

K.

dans la maniere dont il la démontre¹. En effet ; ceux qui suivent le premier mouvement de leur volonté, & qui sont libres de donner leur consentement aux premieres insinuations ou suggestions d'une imagination préoccupée & de la premiere idée qu'ils se font du bien ; ceux-là , dis-je , sont perpétuellement les dupes des plus grands fourbes qui soient dans le monde , de leurs propres passions ; & ils ne conservent que le nom de liberté dans leurs choix les plus importants. On peut même assurer avec confiance , que la folie la plus complete est celle de ces gens qui , se faisant illusion à eux-mêmes , se persuadent que dans leurs affaires de la plus grande conséquence , ils savent parfaitement les choses qu'ils ont le moins étudiées , & sur lesquelles ils sont dans la plus profonde ignorance².

Or , cette vérité ne fut nulle part plus utilement mise en action que sur le théâtre de ces Athéniens , qui ne jugeoient de la présence de leur liberté , que par l'abus qu'ils en faisoient. Aussi les CHEVALIERS sont encore plus une censure amere & une dérision continuelle de la servitude dans

¹ The moralists , a philosophical rhapsody , part. II , sect. 1.

² « I think one may say with assurance , That the greatest of fools » is he who imposes on himself , and in his greatest concern thinks » certainly he knows that which he has least study'd , and of which » he is most profoundly ignorant. » Shaftesbury , ib. t. II , p. 151.

laquelle gémissoit ce peuple libre , qu'une satire violente contre Cléon. Les lecteurs superficiels ne se sont attachés qu'à cette dernière idée , & ont jugé d'après cela très désavantageusement d'une pièce qui peut devenir le modèle de mille autres sur nos théâtres. Que de riches bourgeois , pour ne point parler de ceux d'un plus haut étage , qui sont les dupes d'un homme d'affaires , d'une femme , d'un valet ! Que de moyens employés par ces esclaves adoreurs , bien moins du maître que de la bourse qui doit bientôt échoir au plus adroit ! Que de testamens excroqués ! Que de gens honnêtes , que d'enfans même écartés , éliminés & présentés comme suspects !

Les enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible ,
Que l'imbécillité d'un pere trop flexible.

Rousseau , le FLAT. act. III , sc. II.

Il me feroit très aisé de tracer ici le cannevas d'une pièce où l'on verroit un riche, vieillard sur-tout, qui seroit la dupe & l'esclave même du premier venu , & qui, sous prétexte de conserver sa liberté, rejettoit les conseils des personnes honnêtes, sages & instruites. En général, cette idée-ci pourroit fournir des comédies de caracteres sans nombre , parce que la cupidité prend tous les jours de nouvelles formes , & que les ridicules de l'homme qui , ne se connoissant pas lui-même , veut cependant donner

K ij

une idée avantageuse de sa sagacité & de l'usage de sa raison, ne sont que trop multipliés. Voilà ce qui mériterait d'être fréquemment joué sur le théâtre. Il seroit essentiel d'y fixer d'avance la jeunesse sur la foiblesse, les sottises & les ridicules d'un âge qui se fait souvent encore plus respecter par le sacrifice d'une liberté qui lui échape, que par le ridicule usage qu'il s'efforce continuellement d'en faire. On démasqueroit ces fourbes hypocrites qui se glissent dans les sociétés, sous les dehors officieux & trompeurs de l'amitié, des prévenances, & des soins.

On n'est point à l'abri d'une fausse tendresse ;
 Et tel homme à la cour, où l'on voit tant d'adresse,
 Fait tous les jours tomber son maître en ses filets,
 Qui tombe le premier dans ceux de ses valets.

Rousseau, *ib.*

Les grandes villes, sur-tout, sont remplies de ces fortes d'intriguans, & il est très peu de maisons où on n'en rencontre au moins un d'établi, & souvent à l'insçu des plus clairvoyans.

De-là le champ vaste qu'Aristophane ouvre à tous ceux qui voudront s'exercer dans un genre utile, & pour lequel les CHEVALIERS deviennent un très bon modèle, quoi qu'il faille convenir avec Fontenelle : Qu'ils sont un peu ennuyeux, parce que c'est

1 Dans les remarques déjà citées.

» toujours la même chose , toujours la dispute de
 » Cléon & d'Agoracrite , toujours des scènes d'in-
 » jures de l'un contre l'autre : mais , à cela près ,
 » cette pièce - là est une satire fort plaisante
 » de la facilité qu'avoit le peuple d'Athènes à se
 » laisser gouverner par des gens de rien & par
 » des fourbes : car Cléon , qui gouvernoit alors ,
 » étoit tanneur ; & Aristophane pour lui donner
 » un rival digne de lui , lui oppose un chaircutier.
 » Toutes les qualités qu'il trouve à ce chaircutier
 » pour être le premier homme de la république ,
 » comme d'être ignorant , accoutumé à couper &
 » à trancher de tort & de travers , à surprendre
 » sa marchandise , à brouiller tout dans les bou-
 » dins qu'il fait , tout cela est très bien imaginé. »
 » J'aime bien encore , » continue notre académi-
 » cien , « les contestations de Cléon & d'Agoracrite , à
 » qui criera le plus haut & sera le plus méchant , les
 » caresses & les présens qu'ils font au peuple ,
 » &c. Ce gâteau à la Lacédémonienne que Dé-
 » mosthène dit qu'il avoit préparé , & que Cléon
 » lui a dérobé , représente fort bien l'affaire de
 » Pyle. Cléon est encore fort bien comparé aux
 » nourrices qui mâchent du pain pour leurs en-
 » fans ; mais qui en avalent trois fois plus qu'elles ne
 » leur en donnent. Je m'étonne » ajoute le même
 » observateur , « que le peuple d'Athènes , qui étoit
 » maître absolu , souffrit qu'on le jouât en sa

» présence, qu'on l'appellât mille fois sot & im-
 » bécille, & qu'on lui fît voir qu'on le menoit
 » par le nez tant qu'on vouloit, & qu'on le pre-
 » noit par des niaiseries comme un enfant. » Tous
 ceux qui ont parlé de cette piece, ont témoigné
 le même étonnement. Ils ne réfléchissoient pas
 qu'elle a un double mérite; d'abord, celui d'offrir aux
 yeux de la partie saine de la république, une vérité
 morale qu'il devenoit de jour en jour plus néces-
 faire d'exposer avec art à un peuple plus enclin à
 abuser qu'à user de sa liberté¹; ensuite, celui
 d'enchaîner le reste de la nation, à l'aide du
 charme de la poésie, souillée souvent par le ton &
 le langage des passions & du libertinage d'une
 populace qui aimoit le plaisir par-dessus tout²,
 & de ramener ainsi cette partie mobile de la ré-
 publique³ sur ses égaremens, sur ses bévues, de
 lui découvrir l'artifice grossier des gens dont elle
 étoit la dupe⁴, & de l'en faire rougir même⁵. Eh!
 Qui peut ignorer qu'il n'est rien de plus facile que

¹ *Vulgus ad deteriora promptum*, comme Tacite l'observe au sujet
 des Romains. Voyez *Politica C. C. Taciti*, cap. XIII, ex edit.
 Gabriel. Brotier.

² *Cupiens voluptatum*, & si eodem princeps trahat, lectum. *Ib.*

³ *Cujuscumque moris novi cupidum*. *Ib.*

⁴ *Neminem sine Æmulo finit*. *Ib.*

⁵ *Vulgus credulum*. Pronym ad suspiciones. *Ib.*

d'exciter les risées de la multitude sur les choses les plus sérieuses & souvent les plus graves , à plus forte raison sur les partis auxquels elle s'est déterminée sans réflexion ¹ ? Tous les jours un seul bon mot lâché à propos dans notre parterre , fait siffler une pièce qui aura soutenu l'attention du public , & mérité ses applaudissemens dans les premiers actes.

On pourroit aisément trouver quelques traits de ressemblance avec les CHEVALIERS dans le FLATTEUR du grand Rousseau. Ce n'est pas que je prétende trouver dans le poëte françois un copiste du poëte grec. Je suis éloigné d'avoir pour mon auteur cet enthousiasme qui me feroit voir ses pensées , son ton , sa maniere dans tous ceux qui auroient suivi la même carrière. Mais je remarque , avec plaisir , que ces deux grands poëtes se sont rapprochés pour peindre des ridicules dignes de leur pinceau. Rousseau a ordinairement moins de comique , moins de sel & moins de chaleur qu'Aristophane ; mais il ne peint cependant pas moins énergiquement que celui-ci , l'imbécille crédulité d'un vieillard & les tours de souplesse d'un flatteur. Voyez si l'on ne retrouve pas le vieillard-peuple dans ce portrait de Chrifante :

J U S T I N E.

Voilà

Un brave homme de pere. Il est par-ci par-là

¹ Sine rectore præceptis , pavidum , sacors. Vacuum curis , & sine salû verique discrimine solitas adulationes edoctum.

K iv

Quelquefois un peu fou notre monsieur Chrifante ;
 Et son humeur souvent est assez mal plaisante :
 Mais dans le fond il est bon homme autant qu'on peut ,
 Et quand on ſçait le prendre , on en fait ce qu'on veut.

Act. I, ſc. I.

A M B R O I S E à Chryſante.

Je ne dis pas qu'au fond vous ne ſoyez brave homme :
 Vous avez un bon cœur ; j'en conviens : mais en ſomme ,
 Vous êtes quelquefois un vieillard fort ſanguin ,
 Fort inconfidéré , fort brutal.

Ib. ſcene IV.

C'eſt dans cette même ſcene que le flatteur Phi-
 linte exagérant les belles qualités du fils de Chri-
 ſante , s'écrie :

Mon dieu , l'aimable enfant , l'aimable enfant !

A M B R O I S E à part.

Fort bien

Il eſt begue & boſſu.

Dans l'acte II , ſcene première :

F R A N C I S Q U E .

Voulez-vous que Chrifante ait le cerveau perclus ,
 Au point de ſ'engendrer d'un cadet , tout au plus ,
 Qui ne poſſède rien qu'un peu de bome mine ,
 Et dont il ne connoît que la ſimple origine ?

P H I L I N T E .

Pauvre eſprit ! C'eſt par-là , ne le vois-tu pas bien ,
 Que je puis à ſes yeux me parer d'un grand bien ,
 Et faire à la faveur de quelques apparences ,
 Pour des réalités paſſer mes eſpérances.

Mes caresses, mes soins, ma trompeuse ferveur
 M'ont de cet homme-là sçu gagner la faveur ;
 Et je me crois en droit quand nous sommes ensemble,
 De lui persuader tout ce que bon lui semble.
 A quoi me serviroit le talent précieux,
 Le don surnaturel que j'ai reçu des cieux,
 De tourner à profit la foiblesse des hommes ?
 Tu le sçais mieux que moi, dans le siècle où nous sommes,
 L'amour de la louange & l'imbécille orgueil,
 De leur foible raison font l'ordinaire écueil ;
 Et j'ai mis le grand art, où je suis maître,
 A les tromper par-là, puisqu'ils le veulent être.
 Je sçais m'accommoder à leurs foibles divers,
 Flatter leurs passions, & même leurs travers.
 Sur leurs seuls mouvemens je me règle à toute heure.
 Sont-ils joyeux ? Je ris. Sont-ils tristes ? Je pleurs.
 Et par-là sans risquer qu'un peu de bonne foi,
 Je les mets hors d'état de se passer de moi.
 J'assujétis leurs cœurs, j'asservis leur prudence,
 Et les enchaîne aux fers de ma condescendance.
 C'est ainsi qu'un esprit adroit & pénétrant,
 Sçait mettre en intérêt la sottise d'un grand ;
 Et cette unique porte, aujourd'hui si commune,
 Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.
 Du métier que je fais, tu vois quel est le fruit,
 Et ce que ma souplesse au bespin me produit.
 Enfin, qui n'est pas né prophète en sa patrie,
 Doit à son mauvais sort opposer l'industrie.
 Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer :
 Mais mille fois en ont, & je les sçais louer.
 Voilà ma terre. On doit la cultiver soi-même.
 Mais le produit en est d'une abondance extrême ;

Et crois moi , mon ami , la vanité des fous
Est le fonds le plus sûr des sages comme nous.

FRANCISQUE.

J'y consens : mais malgré votre ardeur complaisante ,
Voilà pourtant Damon d'accord avec Chrifante ,
Et mes gages réduits par conséquent à rien.

PHILINTE.

.
.
.
. de mon ascendant je connois le pouvoir.

Nous ajusterons tout , & je n'ai qu'à vouloir.
N'as-tu point remarqué la joie inexprimable ,
Qu'il sentoit dans le temps que nous étions à table ,
De mes attentions à cultiver son goût ,
De mon empressement à lui servir de tout ?

AMBROISE à Chrifante.

.
Monsieur , monsieur , sçachez que qui se fait brebis
Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
D'avoir eu si long-temps des flatteurs à vos trousses.

PHILINTE.

Vous perdez le respect , bonhomme.

AMBROISE.

Le respect ?

Je ne vous en dois point. Si je vous suis suspect ,
C'est parce que j'instruis ce bon vieux gentilhomme ,
Qui ne voit pas plus loin que son nez , le pauvre homme.

AA. III, sc. III.

Ib. Scene IV.

AMBROISE seul.

C'est une chose étrange ,
De voir comme mon maître a l'esprit mal tourné !
Au lieu de profiter de mon sens raffiné ,

Il se fâche toujours, il s'échauffe, il tempête.
 C'est ce maudit flatteur qui lui tourne la tête.
 Ah, que ce philosophe avoit un bon cerveau,
 Qui disoit qu'un flatteur est comme le corbeau,
 Que cajole un renard pour avoir son fromage !
 Morbleu, je ne veux plus rien lire davantage ;
 J'ai trop d'esprit.

Le portrait de Cléon ne se retrouve pas moins dans celui du flatteur Philinte. On vient de voir comme ce dernier a fait valoir son art & ses talens pour séduire & en imposer ; sur-tout lorsqu'il avoit affaire à des fots & à des gens crédules de l'espece de Chrisante. Ambroise & Justine vont achever ce portrait, & y mettront les touches fortes & caractéristiques propres à le rapprocher de Cléon. Voici comme Justine s'explique sur la brouillerie survenue entre Chrisante & Damon, amant d'Angélique, fille de Chrisante :

J U S T I N E.

Pour moi, je n'ai jamais sçu par qui ni comment
 Ils ont pu se brouiller : mais naturellement
 Je crois qu'à rassembler toutes les apparences,
 On pourroit parier pour l'homme aux révérences.

A N G É L I Q U E.

Qui ? Philinte ?

J U S T I N E.

Et qui donc ! Votre pere aujourd'hui
 Ne consulte, n'entend, ne fréquente que lui :
 Lui seul dans la maison taille, rogne, gouverne,
 C'est l'ame, le ressort, & le mobile interne

De tout ce qui s'y fait : que diantre sçai-je , moi ?
Voulez-vous parier une chose ?

A N G É L I Q U E .

Et bien , quoi ?

J U S T I N E .

Je pourrois par hazard me tromper : mais je gage
Que le drôle a son but , & qu'il vous envisage
Comme un bien qu'il seroit ravi de confisquer
A son très cher ami , pour se l'hypotéquer.

AA. I , scen. I.

A N G É L I Q U E à Ambroise.

Qu'as-tu fait de mon pere ? Est-il demeuré ?

A M B R O I S E .

Non :

Mais il a rencontré là-bas son factoton ,
Philinte ; & moi , j'ai fait trois ou quatre gambades ,
Pour n'être pas témoin de leurs complimens fades.

J U S T I N E .

Cet homme a résolu d'assiéger la maison.

A N G É L I Q U E .

Tu lui veux bien du mal.

A M B R O I S E .

Elle a morbleu raison.

Je suis de son avis. Ces diseurs de fadaïses ,
Qui châtouillent les gens pour les faire bien aises ,
Ne sont bons qu'à noyer ; c'est moi qui vous le dit.

Ib. scen. II.

Dans la scene III du même acte , Ambroise
traite Philinte d'enjoleux , de Judas : scene IV , il

Pappelle bon apôtre, & dit à Chrisante au sujet des propos de Philinte :

Je ne sçaurois souffrir
Qu'on se moque de vous avec des fariboles.
Et je vois clairement que toutes les paroles
Sont des brides à veaux. Je n'ai pas la façon
De m'exprimer. Je suis un malheureux garçon.
Mais j'ai de la morale, & je fais conscience
De voir qu'à tout propos un homme vous encense,
Et qu'il vous vienne, avec des discours satinés,
Bailler de l'encensoir tout au travers du nez.

Et dans le troisieme acte, Ambroise, après s'être exprimé un peu durement contre Chrisante, dit de Philinte :

Le traître ?

PHILINTE.

Mais on ne parle point de la sorte à son maître,
Mon cher.

AMBROISE.

Et maugrebleu, je sçais ce que je dis,
Et je n'ai pas besoin de prendre vos avis.

CHRISANTE.

Encore ?

AMBROISE.

Tout son babil n'est qu'une happelourde,
Pour vous faire en douceur avaler quelque bourde.

Scen. III.

LE MÊME à Damon au sujet de Philinte.

Je vous le disois bien qu'il vouloit vous séduire,
Et que ce gaillard-là n'avoit ni foi, ni loi.

D A M O N.

Je ne te comprends point.

A M B R O I S E.

Je me comprends bien, moi.

J'entends ce que je dis, & je suis un vieux reître....

Et oui, riez, riez. Philinte avec mon maître

Vous préparent ensemble un petit impromptu,

Qui vous fera bien rire autrement.

D A M O N.

Que dis-tu ?

A M B R O I S E.

Je dis que je les ai surpris en conférence,

Qui faisoient leur complot, parlant par révérence,

Afin de vous souffler votre femme.

Scen. V.

L E M Ê M E à Philinte qui survient.

Ah, ah, voici le reste

De notre écu. Je veux n'en pas faire à demi.

Tenez, monsieur, voilà votre dupe d'ami,

A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille,

Comme vous lui voulez débaucher notre fille.

Scen. VI.

A N G É L I Q U E.

Eh, mon pere,

Craignez tout d'un esprit qui n'a rien de sacré,

Que le seul intérêt dont il est enivré,

Qui sous de beaux semblans déguisant son audace,

Peut trahir ses amis pour se mettre en leur place;

Et qui vous imposant par d'indignes soupçons.....

Act. V, scen. VII.

Dans la même scene, Justine fait très adroi-

tement connoître à Chrisante tout le fonds pervers
du caractère de Philinte : si on pouvoit le con-
vaincre , dit-elle , de toutes les indignités qu'on
lui prête , il

Seroit un imposteur , un scélérat , un traître ,
Un coquin , qu'il faudroit jeter par la fenêtre ,
N'est-il pas vrai , monsieur ?

CHRISANTE.

Oui : mais pour tout cela ,
Philinte n'a rien fait de ce que tu dis-là.

JUSTINE.

Ce n'est pas ce qu'on dit. Mais , si par aventure ,
On pouvoit lui prouver une telle imposture ,
Tout Philinte qu'il est vous permettriez bien
De dire qu'il seroit un insigne vaurien.

.

Et plus bas :

Voilà comme on est fait : parce qu'on s'imagine
Qu'il est perfide , ingrat , né pour le mal d'autrui ,
Et qu'effectivement les faits sont contre lui ;
On se met dans l'esprit , sans remords ni scrupule ,
Qu'il faut s'en défier ; voyez le ridicule.

CHRISANTE.

Cela fait frémir.

JUSTINE.

C'est un garçon d'honneur ,
Qui sur votre bien seul fonde tout son bonheur ,
J'en suis sûre. (à Angé.) Oui , madame , il ne faut pas sourire ,
Parce que chacun sçait que c'est un pauvre sire ,
Sans fortune & sans biens , on voudroit supposer
Que c'est par intérêt qu'il veut vous épouser ;

Et moi je gagerois que ce qu'il en veut faire,
N'est que pour l'amitié qu'il porte à votre pere.

.

A M B R O I S E.

Et puis, je vous obfine
Que cet homme est un fourbe & des plus signalés.

On parvient enfin à deffiller les yeux de Chrifante. On s'y attendoit dès le commencement de la piece. Le vertueux Damon ne pouvoit devenir la victime du pervers Philinte. On aime voir triompher la vertu en pareil cas. Aristophane au contraire oppose un intriguant à un autre, & sans aucune espece d'imbroglio il réussit à intéresser infiniment les spectateurs, en développant successivement les moyens de séduction & d'injustice employés par les deux personnages qu'il met en scene. Ces assauts de fourberies prêtent infiniment plus au comique que la lutte de la vertu contre le vice, sur-tout quand il s'agit d'en imposer à quelqu'un qui, connoissant à fond ceux qui veulent le tromper, reconnoît que c'est pour lui un plaisir exquis d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire ensuite rendre leur proie. Car telle étoit la maxime du peuple d'Athenes.

PRÉFACE

P R É F A C E

SUR LES NUÉES',

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

« **LES NUÉES** sont la plus belle & la plus ingénieuse de toutes les comédies d'Aristophane. Il y déploie le **VIS COMICA** d'une manière admirable, soit dans l'invention de son sujet, soit dans la distribution de toutes les parties. Mais la gloire d'un pareil chef-d'œuvre est presque entièrement éclipsée : le ridicule dont cette pièce couvre So-

1 Aristophane fit représenter les **NUÉES** la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, 424 ans avant J. C. Il fit représenter encore une autre comédie dans cette même olympiade. Voici les titres de ces deux pièces, tels qu'ils se trouvent, à leurs vraies époques, dans l'ordre chronologique donné par M. Brunck.

O L Y M P I A D E L X X X I X.

Années.	Archontes.	Noms des comédies.
1.	Isarchus.	ΝΕΦΕΑΛΑΙ Α.
2.	Aminias.	ΣΦΗΚΕΣ.

Tome XI.

L

crate, a valu des reproches au poëte, dans les siècles passés, & lui en attire sur-tout dans le nôtre, où tant de gens se croient philosophes, parce qu'ils font retentir partout le mot de philosophie ¹. » On a poussé la fureur jusqu'à vouloir qu'Aristophane fût cause de l'arrêt de mort porté contre Socrate. Le P. Brumoy, comme on le verra tout-à-l'heure, a parfaitement fait sentir le peu de fondement de toutes ces suppositions ridicules, & qui décelent l'ignorance la plus complète. Aristophane ne vouloit pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, de Lamachus, d'Euripide, & autres qu'il a joués sans influer sur la mort des uns ni des autres. M. Hardion expose très bien les motifs de la guerre excitée entre les philosophes & les poëtes comiques. Voici comme il s'en explique ². « L'éloquence grecque,

¹ Ceci est traduit mot pour mot de la préface latine que M. Brunk a mise à la tête des *NUÉES* d'Aristophane, tom. II, pag. 63.

² Dans la sixième dissertation sur l'origine & les progrès de la rhétorique dans la Grèce, tom. XIII des *MÉM. DE L'ACAD. DES INSCR. ET BELL. LETT.* pag. 153 & suiv.

» qui, dans l'histoire d'Hérodote & dans
 » les harangues de Périclès, s'étoit montrée
 » si belle, si majestueuse, si déceument
 » parée, pensa tout-à-coup devenir la proie
 » du faux bel-esprit, & d'une orgueilleuse
 » métaphysique. Autant que l'étude de la
 » philosophie est profitable aux bons esprits,
 » pour les faire marcher d'un pas plus
 » ferme & plus assuré dans les routes que
 » la droite raison leur a ouvertes, autant
 » est-elle dangereuse pour ceux que le dé-
 » réglement de l'imagination & la perversité
 » du cœur rendent incapables de connoître
 » & d'aimer la vérité. Bien loin de les
 » délivrer des ténèbres où ils se plaisent à
 » errer, cette étude ne sert qu'à les y
 » plonger plus avant. Ils employent, pour
 » établir le mensonge, les moyens qu'elle
 » fournit pour les détruire ; & leur au-
 » dace, soutenue d'un langage flatteur &
 » séduisant, impose aux petits esprits, tou-
 » jours avides de ce qui a un air de nou-
 » veauté & de singularité, & prévaut auprès
 » d'eux, sur le langage simple & modeste
 » de la raison & du bon sens.

L ij

» Tels furent ces faux & présomptueux
» philosophes qui, vers le temps de Pé-
» riclès, vinrent de toutes parts inonder
» la ville d'Athènes, & y répandirent une
» doctrine aussi contraire à la vraie élo-
» quence qu'à la saine philosophie. »

Voilà les circonstances où Aristophane parut sur le théâtre d'Athènes, & qui durent fournir à ce poète quantité de traits pour combattre & ridiculiser les nouveaux philosophes & tous leurs sectateurs. Socrate & Platon jouoient de son temps le rôle le plus considérable parmi les innovateurs ; ils vouloient même élever leur école sur les débris de celles qui pouvoient rivaliser avec la leur. L'éloquence du second & l'ironie du premier n'eurent presque d'autre objet que d'établir leurs principes en dénigrant les philosophes leurs contemporains. Ainsi Zénon, auteur de l'art éristique¹, fut accusé d'une complaisance criminelle pour Parménide ; mais Athénée accuse durement Platon d'avoir inventé cette

¹ M. Hardion, *ib.*

calomnie¹ : de plus celui-ci introduisoit les philosophes dans ses DIALOGUES, & les faisoit toujours succomber à l'adversaire qu'il leur opposoit. Dans son fameux Dialogue, intitulé GORGIAS, on voit le philosophe de ce nom aux prises avec Socrate. Mais Gorgias ne fut nullement ému de se voir indignement travesti dans cet ouvrage : il disoit froidement qu'il ne se reconnoissoit point aux discours qu'on lui faisoit tenir ; qu'au surplus l'auteur s'entendoit fort bien à faire des satyres. Un philosophe satyrique ! C'est tout comme chez nous. Le PROTAGORAS, autre Dialogue de Platon, est également satyrique en bien des endroits. Denys d'Halicarnasse² ne peut pardonner à Platon les censures dont il accable Protagoras. En général, celle qu'il « avoit exercée sous le » nom de Socrate, (car celui-ci jouoit un » rôle dans tous ses Dialogues, ou comme » ami ou comme interlocuteur,) contre » les plus célèbres sophistes, & les ridicules qu'il s'étoit appliqué à leur donner,

¹ Id. ib.

² Dans le caractère de Thucydide & dans l'épître à Pompée.

» lui ont attiré , de la part de quelques an-
» ciens écrivains , de violens reproches de
» malignité , de présomption , d'injustice &
» de mauvaife foi..... Cicéron n'a pu se dé-
» fendre d'en avoir du soupçon , on voit que
» son amour-propre en souffroit , & que
» son respect pour Platon a retenu ses plain-
» tes » au sujet du Dialogue intitulé le
GORGIAS DE PLATON ¹. N'en étoit-ce pas
plus qu'il n'en falloit pour fusciter des en-
nemis à Platon , & à Socrate sur-tout , de qui
l'ironie amere & mordante irritoit plus en-
core contre lui en particulier ? Aussi ces deux
grands hommes avoient contre eux d'abord
tous les autres philosophes qui florissoient en
même-temps qu'eux , & en outre les poètes
comiques qui tournoient en ridicule les dis-
putes inutiles , les questions oiseuses , les
recherches vaines , les perpétuels débats de
tous les philosophes en général : c'étoit une
revanche des poètes contre ceux-ci , qui de
leur côté déclamoient contre l'impudence ,
l'obscénité & la licence des comiques. C'est
au nom de ces derniers qu'Aristophane ,

¹ M. Hardion , ib. tom. XV , pag. 176.

Ampias , & autres , ont joué les philosophes & leurs partisans. Ces poètes se sont attachés particulièrement à Socrate & à Platon , comme chefs de la philosophie de leur siècle , & ont mis sur leur compte toutes les absurdités des différentes sectes. C'est ce que j'aurai occasion de faire souvent remarquer dans les NUÉES sur-tout , & dans les HARANGUEUSES où Platon n'est gueres plus épargné que Socrate dans la première.

En un mot , si Aristophane eût contribué le moins du monde à la condamnation de Socrate, Platon eût-il introduit l'un & l'autre comme interlocuteurs dans son BANQUET ? Eût-il fait pour le poète une épitaphe aussi flatteuse que celle que tout le monde connoît ?

« Voltaire , dit M. Brunck ¹ , ignoroit toutes ces particularités ; aussi personne n'a montré plus d'injustice à l'égard d'Aristophane qu'il n'avoit jamais lu en grec , & contre qui néanmoins il s'est expliqué à tort & à travers en quantité d'endroits de la vaste & indigeste collection de ses œu-

¹ Ib.

vres. Je ne citerai que les seuls articles
ATHÉE & ATHÉISME de son DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE, intitulé depuis LA RAISON
PAR ALPHABETH : au milieu de beaucoup
d'erreurs sur Aristophane, on y lit entr'au-
tres : CE POÈTE COMIQUE, QUI N'EST NI
COMIQUE, NI POÈTE, N'AUROIT PAS ÉTÉ
ADMIS PARMI NOUS A DONNER SES FARCES A
LA FOIRE SAINT LAURENT. Je veux bien
passer cela à l'ingénieux vieillard : mais les
éditeurs de Kheil se couvriront d'opprobres,
s'ils ne rejettent pas de pareils morceaux,
comme apocryphes & indignes de Voltaire.
Car, si Aristophane n'est pas poète, qu'on
nous dise donc quel est celui qui en mé-
rite plus le titre. S'il n'a pas le style co-
mique, qu'on nous indique encore dans
quel auteur il est possible de trouver une
source plus abondante de sel, de railleries
& de plaisanteries. Toutes les personnes
également versées dans la littérature an-
cienne & moderne, & douées du jugement
nécessaire pour comparer les ouvrages d'es-
prit, savent combien il seroit facile de
tourner contre Voltaire ce qu'il a dit de

cet ancien comique. Cicéron, qui étoit assurément un bon juge, reconnoît Aristophane pour LE MEILLEUR POÈTE DE L'ANCIENNE COMÉDIE : Platon n'en jugeoit pas différemment. Mais pour terminer cette discussion, je vais rapporter en faveur d'Aristophane, le témoignage de Quintilien, ce grand maître en fait d'éloquence, auquel personne, je crois, ne fera tenté de comparer Voltaire. » « *Antiqua comœdia cum*
 » *sinceram illam sermonis attici gratiam*
 » *prope sola retinet, tum facundissimæ*
 » *libertatis, etsi est in insectandis vitiis*
 » *præcipua, plurimum tamen virium etiam*
 » *in cæteris partibus habet. Nam & grandis,*
 » *& elegans, & venusta, & nescio an ulla,*
 » *post Homerum tamen, quem, ut Achil-*
 » *lem, semper excipi par est, aut similior*
 » *sit oratoribus, aut ad oratores faciendos*
 » *aptior. Plures ejus auctores : ARISTO-*
 » *PHANES tamen, & Eupolis, Cratinusque*
 » *præcipui.* »

Cette préface est un peu longue ; mais il me semble qu'elle est nécessaire pour faire connoître le véritable intérêt des

170 PRÉFACE SUR LES NUÉES.

NUÉES, pour écarter l'odieux qu'on voudroit jeter sur leur auteur, & pour mieux faire apprécier le véritable but de cette piece. Je ne donnerai point une nouvelle traduction. Je profiterai de celle de mademoiselle Le Fevre : je me permettrai seulement d'y faire tous les changemens qui conviennent au plan de traduction que je me suis fait.

LES NUÉES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

JOUÉE pour la première fois sous l'archonte
Isarchus, la neuvième année de la guerre du
Péloponnèse, la première de l'olympiade quatre-
vingt-neuf, aux fêtes dionysiales; pour la
seconde fois, avec des changemens, sous l'ar-
chonte Aminias, la deuxième année de la même
olympiade quatre-vingt-neuf; retouchée enfin
pour la troisième fois (& non représentée)
l'année suivante, sous l'archonte Alcée.

L n'y a personne qui ne connoisse cette comédie
au moins de nom. C'est une des plus distinguées
d'Aristophane. Le grand Socrate qu'on y déchire
impitoyablement, l'a rendue un monument précieux
à toute la postérité. En effet comme dit Despreaux :

Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué :

Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées *.

Plus cette comédie est intéressante, plus il me paroît nécessaire d'en bien fixer l'époque, afin de juger précisément, si & jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette comédie. Le silence de Platon, de Thucydide, d'Aristote, en un mot, des auteurs contemporains sur un article si considérable, m'avoit toujours paru étonnant, & me rendoit un peu suspecte l'opinion de ceux qui croient qu'en effet cette comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Elieen paroît le dire nettement; mais après tout Elieen vivoit sous l'empereur Antonin le Débonnaire, & il est le premier qui ait avancé ce fait, que d'autres comme Eupapius & quelques scholiastes ont pris de lui. Ses paroles méritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier ¹.

» Anytus & ceux de son parti, cherchoient avec
» soin les moyens de perdre Socrate, pour les rai-
» sons que nous avons alléguées ailleurs; mais ils
» redoutoient les Athéniens; ils se défioient de la
» manière dont le peuple pourroit prendre une ac-
» cusation grave contre un homme qui par bien des
» raisons avoit un grand crédit dans l'état, & par-

* Despreaux, ART POÉT. chant III.

¹ Elieen. VARIA. HISTORICAR. lib. II, 33.

» riculièrement parce qu'il décrioit les sophistes,
» qui ne sçavoient & n'enseignoient rien qui en
» valût la peine. Ils commencerent par sonder cette
» espece de gens sur le projet qu'ils méditoient d'ac-
» cuser Socrate : car ils ne jugeoient pas qu'il fût sûr
» de précipiter les choses , non-seulement à cause
» de ce que je viens de dire , mais par la crainte
» qu'ils avoient que les amis & les sectateurs de
» Socrate n'aigrissent l'esprit des juges, & ne fissent
» retomber toute la confusion sur les accusateurs
» d'un homme, qui après tout n'étoit pas coupable,
» & qui faisoit l'ornement de son siècle. Qu'ima-
» ginent-ils ? Il vont trouver Aristophane le fai-
» seur de comédies, grand rieur de profession,
» vrai Turlupin , & qui faisoit gloire de l'être. Ils
» le gagnent & lui persuadent de traduire Socrate
» en ridicule en plein théâtre , sur les choses qu'on
» lui reprochoit fausement , comme d'être un sé-
» ducteur éloquent, capable de changer le blanc
» au noir , & de donner une entorse au bon droit ,
» homme à sentimens singuliers & dangereux, qui
» vouloit introduire de nouveaux génies à la place
» des dieux qu'il méprisoit , homme enfin propre
» à inspirer ses erreurs à quiconque l'approchoit.
» Aristophane saisit vivement ce sujet , y répand
» le sel de la plaisanterie & l'agrément des vers ,
» sans rougir de prendre pour l'objet de ses risées le
» meilleur de tous les Grecs. Car ce n'étoit pas

» un Cléon qu'il se propoſoit de déchirer , ni les
 » Lacédémoniens ou les Thébains ; mais un ſage
 » chéri des dieux , & particulièrement d'Apollon *.
 » Socrate mis en ſpectacle public ſurprit d'abord
 » étranquement les Athéniens qui ne s'attendoient
 » à rien moins : mais parce qu'ils étoient natu-
 » rellement défiants & ſoupçonneux à l'égard des
 » hommes extraordinaires & diſtingués , ſoit dans
 » le maniement des affaires publiques , ſoit dans
 » les talens & dans la régularité de la conduite ,
 » cette comédie des NUÉES commença à leur plaire
 » au point qu'ils donnerent plus d'applauſſemens
 » au poète qu'on n'en avoit donné à aucun ſpec-
 » tacle. Ils le proclamerent vainqueur § , & ils
 » contraignirent les juges de ces jeux , à mettre
 » au premier rang le nom d'Ariſtophane. Tel fut
 » le ſuccès de cette comédie.

» Quant à Socrate , il alloit rarement aux ſpec-
 » tacles , excepté quand Euripide diſputoit le prix
 » par des tragédies nouvelles ; car il ne manquoit
 » pas de s'y trouver. Il aſſiſtoit de même à ſes com-

* C'eſt qu'Apollon à Delphes l'avoit déclaré par un oracle , le
 plus ſage des hommes. Socrate expliqua lui même l'oracle aux Athé-
 niens avec autant d'eſprit que de modéſtie , en leur diſant qu'ils
 croyoient tout ſçavoir & ne ſçavoient rien , au lieu que lui ne ſçavoir
 rien , & croyoit auſſi ne rien ſçavoir.

§ Donc le peuple ſe trouvoit auſſi avec les commiſſaires nommés
 pour décider des prix.

» bats au Pyrée. En effet, il aimoit ce poëte tragique
 » pour sa sagesse & pour la beauté de ses pièces
 » toutes vertueuses. Cependant Alcibiade † & Cri-
 » tias ‡ le contraignirent d'aller quelquefois aussi
 » à la comédie. Mais loin de se plaire à ce di-
 » vertissement, il avoit un souverain mépris pour
 » les comédiens §, philosophe comme il l'étoit,
 » & homme de bien, il ne pouvoit goûter des
 » gens qui faisoient profession de mordre, d'ou-
 » trager, de déchirer tout le monde, & de ne
 » rien dire d'utile. Ce furent là les causes secrètes
 » du dépit qui donna lieu à la comédie des NUÉES,
 » sans compter les suggestions d'Anytus & de Mé-
 » litus. Il est même vraisemblable * qu'Aristophane
 » se laissa corrompre par argent dans cette con-
 » joncture; car vu l'ardeur & l'empressement des
 » uns à calomnier Socrate devant les tribunaux;
 » vu la pauvreté & la méchanceté du poëte, est-il
 » étrange de croire qu'il ait reçu de l'argent pour
 » cette mauvaise affaire? Mais il sçait ce qui en est.
 » Enfin la comédie des NUÉES procura beaucoup de

† Fils de Clinias.

‡ Fils de Callischrus.

§ Ces paroles sont remarquables, car elles sont conformes à celles des anciens, qui ne parlent point de l'instigation d'Anytus au sujet de cette pièce. Le mépris de Socrate pour Aristophane étoit, selon les apparences, le vrai motif qui engagea le poëte à se venger du philosophe.

* Elie n'affure pas; il ne donne son sentiment que pour vraisemblable.

» gloire à son auteur : car le mot de Cratinus eût
 » lieu plus que jamais en cette occasion ; à sçavoir
 » que le théâtre gâtoit † les esprits. Comme on cé-
 » lébroit alors les Dionysiales, il y étoit accouru une
 » grande multitude de Grecs étrangers. Lors donc
 » qu'on balottoit & qu'on bernoit le malheureux
 » Socrate , à ce nom si fréquemment répété , & à
 » la figure que les faiseurs de masques avoient par-
 » faitement imitée , les étrangers qui ne sçavoient
 » de qui il s'agissoit , faisoient du bruit dans l'assem-
 » blée , à force de demander qui étoit donc ce
 » Socrate. Il le remarqua ; car il y étoit venu tout
 » exprès sçachant bien qu'il étoit le bouffon de la
 » comédie ; & il s'étoit placé dans un lieu , d'où
 » il pouvoit être vû de tous les spectateurs. Il affecta
 » de tirer les étrangers d'embarras ; il se leva , &
 » durant tout le spectacle il se tint debout , tant
 » il montra de mépris pour cette satire , & pour
 » tous les Athéniens assemblés ! »

Il faut ajouter à ce récit d'Elie'n deux des cinq
 expositions ou préfaces de cette comédie. C'est la
 seconde & la cinquieme *. Elles en parlent comme
 Elie'n ; mais sans doute sur son autorité. Or , il
 n'y a ici qu'une chose à faire voir , qui est qu'on doit
 compter évidemment vingt-deux ou vingt-trois ans

† Les rendoit malades.

* Thomæ magistri.

au moins d'intervalle entre cette comédie & la mort de Socrate ; d'où ils'ensuivroit (à en croire M. Paulmier) que l'histoire d'Elie & de ses copistes n'est qu'une fable ; & qu'Aristophane n'a pas été plus complice de cette mort qu'Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate , ni que Cratès * & Diphilus , l'un & l'autre poètes comiques , le premier à l'égard d'Hippon , & le second par rapport à Bèda , tous deux philosophes livrés comme leurs pareils à la censure & à la licence des anciens comiques ennemis déclarés de la philosophie & de quiconque en faisoit profession. Cette conclusion se tire naturellement des scholiastes , des anciens faiseurs de préfaces grecques , & du morceau d'Elie que nous venons de citer , où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate & Euripide , tandis que les autres nous instruisent de l'antipathie générale des poètes comiques & des philosophes , qu'ils disent avoir été la source de cette comédie. Je ne tirerai pas une conséquence aussi étendue que M. Paulmier ; mais en constatant les époques , tant de la comédie des

* Cratès , Athénien , fut d'abord acteur de Cratinus , & ensuite de la vieille comédie. Il fut , dit-on , le premier qui introduisit des rognons sur la scène. A l'égard de Diphilus le Comique , il étoit contemporain de Ménandre , & il composoit dans le même goût. Ainsi on doit entendre ici Diphilus le Tragique , poète extrêmement mordant , & qui fit une satire contre le grand Pompée , au rapport de Cicéron à Articus , & de Valère Maxime , l. VI , c. 2.

M

Tome XI.

NUÉES que de la mort de Socrate, je conclurai qu'on peut accorder Elieen avec la vérité, en disant qu'Aristophane ne prétendit pas procurer la mort à Socrate; que peut-être même il ne fut pas soupçonné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athènes fit au plus sage de tous les païens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avoit imputé faussement; cela n'arriva toutefois que plusieurs années après que le poète eut tâché de le faire siffler par toute la Grece dans la piece qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves. Elles sont essentielles. Je ne les tirerai que d'Aristophane, qui doit en être cru sur les dates, beaucoup plus qu'Elieen. Cette voie d'interpréter un auteur par lui-même est plus sûre que tous les commentaires.

Il est certain d'abord que nous avons les NUÉES de la première, de la seconde, & peut-être de la troisième façon; c'est-à-dire, retouchées, & non différentes pour le fonds. Il n'est pas moins certain que cette unique piece, où l'on reconnoît trois façons, a été jouée & retouchée dans les trois premières années de la quatre-vingt-neuvième olympiade: car sans avoir égard aux anciens faiseurs d'expositions*, sans compter quelques vers

* Voyez le quatrième ancien argument, & les autres.

cités par Athénée, soit des premières, soit des secondes NUÉES, vers, qui se trouvent dans la comédie que nous avons *, Aristophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant †, & dans un autre, il parle du même Cléon comme mort §. On le verra par le détail de la pièce. Or, Cléon mourut certainement la dixième année § de la guerre du Péloponnèse, sous l'archonte Aminias, la deuxième année de l'olympiade quatre-vingt-neuf. Donc les secondes Nuées n'ont pu être représentées au plutôt que cette même année : & les premières n'ont pu l'être qu'auparavant. Or dans les GUÊPES, qu'on joua cette même année sous l'archonte Aminias, Aristophane se plaint d'avoir été vaincu injustement par ses rivaux, en donnant la comédie des NUÉES pour la première fois l'année précédente, je veux dire la première de l'olympiade quatre-vingt-neuf. Il fait à-peu-près la même plainte aux spectateurs dans le discours des secondes NUÉES. Donc les premières & les secondes ont roulé dans les

* Athénée, l. IV, cite cinq vers des premières NUÉES qui se trouvent dans cette comédie, v. 198. Il cite encore des secondes NUÉES un passage qu'on lit dans cette pièce, v. 559. Donc nous avons la même comédie retouchée & jouée deux fois.

† Vers 590.

§ Vers 549. Ajoutez encore qu'il cite la pièce d'Eupolis, intitulée MARICA, où l'on supposoit Cléon mort.

§ Thucyd. & Diodor.

années première, seconde & tout au plus troisième de la même olympiade quatre-vingt-neuf. Si l'on joint à ce raisonnement l'autorité des préfaces grecques, il n'y aura plus de difficulté, & l'on trouvera qu'Aristophane est d'accord avec ses commentateurs, du moins pour la première représentation, dont il s'agit principalement.

D'un autre côté, Socrate âgé de soixante-dix ans, ne fut accusé par Anytus & Melitus, puis condamné par les Athéniens à s'empoisonner, que sous l'archonte Lachès, la première année de l'olympiade quatre-vingt-quinze*, c'est-à-dire vingt-trois ans après la mort de Cléon. Donc la date de la mort de Socrate étant certaine, & celle de la comédie des NUÉES ne l'étant pas moins, il y a eu un intervalle de plus de vingt-trois années entre cette comédie & cette mort. Concluons-nous avec M. Paulmier qu'Elie est entièrement récusable dans l'histoire qu'il raconte; non pas tout-à-fait: car après tout, il s'accorde avec les autres sur la haine des comédiens contre les philosophes, & en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cause de cette satire. Il y ajoute à la

* Diog. Euseb. Véritablement quelques-uns ne donnent à Socrate que soixante ans, & par-là ils avancent sa mort de dix ans, de sorte que suivant leur idée Socrate seroit mort treize ans après Cléon. C'en est assez pour le sentiment que je soutiens; mais il faut ajouter que la date de la mort de Socrate, âgé de soixante-dix ans, est la plus sûre & la plus universellement reçue.

vérité l'instigation d'Anytus & de Mélitus ; en quoi il pourroit bien s'être trompé : mais à cela près , son récit ne semble défectueux que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des NUÉES & la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avoit décrié Cléon ; c'est-à-dire , par haine personnelle , & apparemment sans concert avec Anytus. Ajoutons que , bien que sa comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate , elle a pu indisposer les esprits , puisque les accusations comiques devinrent des accusations très sérieuses , qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus & de ses partisans. Il y a encore un article reprehensible dans le récit d'Elie ; c'est , qu'il parle des NUÉES comme d'un spectacle extrêmement applaudi , tandis qu'Aristophane qui en doit être cru se plaint deux fois du mauvais accueil & de l'injustice que lui firent les juges , qui lui préférèrent les piéces de Cratinus & d'Amipsias. Il est vrai qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa comédie , & qu'à force de la vanter , il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois ; mais ce n'est-là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elie. J'ai cru devoir entrer dans ce détail après MM. Paulmier & Spanheim , & plus encore sur la confrontation d'Aristophane avec lui-

même, afin de marquer précisément ce qu'on doit penser de l'opinion trop générale où l'on est, qu'Aristophane tourna à cette occasion les esprits pointilleux des Athéniens, & les engagea à faire mourir sur le champ Socrate : ce qui n'est pas, ni ne sçauroit être. Les Athéniens, quoique défiants & jaloux de toute sorte de mérite extraordinaire, n'alloient pas certainement si vite sur la foi de leurs orateurs & de leurs poètes comiques. Ils rioient de tout, & permettoient tout à l'éloquence & à la satire ; mais on ne voit pas que Périclès, Cléon, Lamachus, Alcibiade & tant d'autres des premières personnes de l'état qui valaient bien Socrate simple philosophe, aient été les victimes de railleries sanglantes, & des accusations horribles d'Aristophane, qui nous dit en plus d'un endroit que ses concurrens en faisoient à son exemple autant que lui & aussi impunément.

P E R S O N N A G E S.

Strepsiade, homme riche & endetté, Phidipide, jeune dissipateur, fils de Strepsiade ; leur valet ; Socrate & son valet ; un chœur des Nuées ; le bon & le mauvais droit ; deux usuriers, Pafias & Amunias ; Chairéphon * ami de Socrate. La scène est près de la maison de Socrate à Athenes.

* Prononcez Cairéphon.

A C T E P R E M I E R.

Strepsiade couché sur un canapé peu loin de son fils, ne fait que se tourner & se retourner en attendant le jour. Il parle en lui-même, fort inquiet sur les dettes que lui fait contracter le luxe de son fils & de sa femme. Il éveille son valet, demande de la lumière, saute du lit, & s'entretient seul de ses affaires †. « Douze mines » à Pafias ! D'où ai-je contracté cette dette ! Ah ! » c'est pour ce cheval de prix que j'achetai à mon » dissipateur de fils... Item, trois mines à Amunias » pour rajuster un char. » L'on croit qu'Aristophane donne ici & ailleurs sur les doigts à Aminias Archonte de la deuxième année de l'olympiade 89 ; mais qu'il déguise un peu son nom, par égard à la loi qui défendoit de jouer sur le théâtre le premier magistrat. Que cela soit ou non, il censure souvent Amunias.

Strepsiade qui avoit passé sa vie à la campagne, se repent d'avoir quitté ses terres & sa vie champêtre * pour épouser une femme de la race de Mégaclos & d'Alcmaeon §, une femme dépensière, délicate & coquette, dont il a eu un fils du même

† Molière a imité ce monologue dans la première scène du MARI IMAGINAIRE, où Argante fait tout seul ses comptes, comme s'il étoit avec son apothicaire & son médecin.

* Comme dans la comédie du MARI CONFONDU chez Molière.

§ Maison des plus illustres d'Athènes.

M iv

génie. Il faut remarquer que durant ce monologue on entend Phidippide, le fils de ce bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne parle que de chevaux & de courses de char ¶ : ce qui rend le monologue du pere plus piquant & plus comique. Car cette manie de chevalerie est justement ce qui le désespere.

Après avoir fait ainsi le caractère de son fils, il va l'éveiller, mais doucement ; car il l'aime malgré sa mauvaise conduite. Il veut lui persuader de suivre une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit. C'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre, chez ces gens qui prouvent que le ciel est un four, & que les hommes sont des charbons ; parodie ridicule des comparaisons que faisoit Socrate ; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces philosophes, à sçavoir le maître & son disciple Chairéphon, de visionnaires, de fous, & de piedplats * ; mais le pere en pense bien autrement. Ce qui montre que les philosophes d'Athenes avoient leurs partisans & leurs censeurs outrés. La scene qui se passe entre le pere & le fils, à ce sujet, peint de toutes ses couleurs, un enfant gâté & un pere trop indulgent. Ménandre

¶ Il falloit être bien riche à Athenes pour se procurer ces divertissemens. Les républicains naturellement gens d'épargne, ne souhai-toient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de nourrir des chevaux.

* Ils alloient nus pieds.

& Térence ne firent pas mieux depuis. Strepfiade n'ayant pu gagner sur Phidippide qu'il se fit disciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades, & de prouver qu'il fait jour quand il est nuit, trouve ce secret trop beau pour le négliger. Il prend le dessein d'aller lui-même à cette école, bien persuadé qu'après une teinture de philosophie Socratique, il se tirera d'affaire avec ses créanciers & ne les payera qu'en paroles.

Il heurte donc à la porte de Socrate, dont le valet sort brusquement d'un air rêveur & fâché, de la même manière que le valet d'Euripide dans les ACHARNIENS, ou celui d'Agathon dans les FÊTES DE CÉRÈS *: car Aristophane se répète quelquefois; & l'avantage que je me flatte de procurer au public par ces analyses de toutes les comédies du poète Athénien, c'est de faire connoître tout son esprit, & de donner lieu aux lecteurs de le confronter avec lui-même: ce que n'ont pu faire ceux qui se sont contentés de donner quelques-unes de ses comédies en françois †.

* Voyez les ACHARNIENS, tom. X, & les FÊTES DE CÉRÈS au commencement du XIIe volume.

† Madame Dacier a traduit PLUTUS & les NUÉES, & M. Boivin les OISEAUX. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumières ni de l'avouer, à condition toutefois de ne pas m'asservir à leur manière de traduire, ni à toutes leurs pensées, sans les examiner en elles-mêmes, sur ARISTOPHANE & sur ceux dont ils les ont tirées.

Le valet de Socrate est donc une espèce de valet philosophe, comme ceux d'Euripide & d'Agathon sont des valets-poètes. Ces trois scènes de trois diverses comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui en hurlant trop fort lui a fait perdre le fil d'une grande & belle réflexion. Ce sont-là des traits de maître qui caractérisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, & lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompue.

LE VALET.

Il n'est permis de révéler ces mystères qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends; mais au moins songez que ce sont là de grands mystères. Socrate demandoit tout-à-l'heure à Chairéphon combien une puce sautoit de longueurs de ses petites pattes: car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au sourcil de Chairéphon, & avoit sauté de-là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il mesuré cela?

LE VALET.

On ne peut pas plus ingénieusement ; car ayant fait fondre de la cire , il a plongé les pattes de l'insecte qui s'est trouvé avoir des souliers. La cire refroidie , on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter , que de finesse d'esprit !

LE VALET.

Ce seroit bien autre chose , si vous sçaviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? Dites-la moi je vous conjure.

C'est une autre fadaïse de même goût , qui est de sçavoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant ; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs , & une explication physique de leur intestin rempli de vent *. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observoit la lune la bouche ouverte , tandis qu'un animal laissa tomber son ordure. Mais le tableau le plus satyrique & le plus marqué , c'est celui qu'il fait de son maître dérochant subtilement un manteau. « Hier nous n'avions rien à souper , dit-il. »

STREPSIADE.

Cela est fâcheux. Comment se tira-t'il de cette affaire-là ?

* C'est comme si l'on plaisantoit sur les raisonnemens physiques d'aujourd'hui.

Il répandit de la poussière sur la table, & tandis qu'il amusoit ses auditeurs avec un compas d'une main, de l'autre il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

Ma foi, Thalès n'y faisoit œuvre. Allons, ouvrez-moi promptement cette école de sagesse. Montrez-moi Socrate ; car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc. (on ouvre.) O Hercule, qui sont ces animaux-là ?

Le voilà bien étonné. A qui les comparez-vous, s'il vous plaît.

Aux prisonniers de Pyle * : ils en ont en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

Ils cherchent ce qu'elle a dans ses entrailles.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

* Le poëte parle des Lacédémoniens pris dans l'île de Sphaëterie par Démofthène & Cléon. (Voyez les CHEVALIERS.) Comme ils avoient beaucoup souffert, ils arrivèrent à Athènes dans une situation pitoyable. Ils y restèrent assez long-temps, & on ne les rendit que tard. Les philosophes affectoient d'être pâles & défigurés comme eux, de marcher sans chaussure, & de mener une vie fort austère.

Tandis que le valet est en humeur de faire le sçavant, Strepsiade l'interroge sur divers instrumens qu'il voit, des globes, des spheres & choses semblables.

S T R E P S I A D E.

Qu'est-ce que ceci ?

L E V A L E T.

C'est l'astronomie en personne *.

S T R E P S I A D E.

Et cela ?

L E V A L E T.

La géométrie.

S T R E P S I A D E.

Ouais, à quoi sert cette machine-ci.

L E V A L E T.

A mesurer la terre.

S T R E P S I A D E.

La terre ! Quoi celle qu'on distribue au sort après les conquêtes † ?

L E V A L E T.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

S T R E P S I A D E.

Grande nouvelle, parbleu ? Bonne chose pour l'état ! Quoi l'on nous partagera toute la terre ?

* Il fait le montreur de curiosités du cabinet.

† C'étoit l'usage des Athéniens de partager au sort les terres conquises aux colons qu'ils y envoyoient ; ainsi partagerent-ils quelques terres de Mitylene après sa défection (Thucyd. l. III.) ainsi le firent-ils à Samos, (Arist. ἀντ. l. II, c. VI.) & en Eubée, (Thucyd. l. I.)

Tenez, voici son contour. Voyez-vous ? Voilà Athenes.

STREPSIADE.

Oh, pour le coup je ne vous crois pas ; car je n'y vois point de juges assis *.

LE VALET.

Il ne faut point railler : voilà tout le domaine de l'Attique.

STREPSIADE.

Où sont donc mes chers compatriotes les Cicynniens ? (Cicynne est le pays de la tribu Acamantide dans l'Attique.)

LE VALET.

Les voici ; & voilà l'Eubée : vous n'en pouvez pas douter. Vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous ; je ne le sçai que trop : c'est Périclès qui nous l'a ainsi aliénée en la subjuguant & en l'accablant d'impôts § ; mais où est Lacédémone ?

* Trait contre la fureur que les Athéniens avoient de délibérer & de juger. C'étoit leur maladie qu'Aristophane leur reproche sur tout dans les *Guêpes* & ailleurs.

§ Après l'avoir subjuguée il partagea quelques terres aux Athéniens ; & depuis l'Eubée fut toujours extrêmement chargée (Thucyd. l. I.) au reste il y a dans ce passage un jeu de mots qu'on ne sçauroit rendre.

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui , trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez †.

LE VALET.

Cela ne se peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous , il vous en prendra mal ; mais dites-moi quel est cet homme guindé en l'air dans une corbeille.

LE VALET.

C'est lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah , Socrate , Socrate , &c. (Il le prie de descendre.)

Le philosophe abîmé dans une profonde méditation , paroît d'abord ne rien entendre. On crie à pleine tête ; il revient à lui & répond. L'entretien du valet avec le bourgeois avoit déjà préparé Socrate comme un ridicule achevé ; mais ce n'étoient que les premiers traits en comparaison de cette scène , & le ridicule croît toujours jusqu'à son comble dans tout le cours de la comédie.

† Ce mot est impayable pour le temps & les conjectures. Les ~~Et~~démoniens étoient les mobiles de la guerre du Péloponnèse.

Aristophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raison de ce qu'il se hâsse ainsi en l'air. « C'est, dit-il, que la terre attire toutes les » pensées subtiles de l'esprit, comme le creffon » sauvage tire à lui toute l'humeur destinée aux » plantes voisines. » Comparaisons familières dont ufoit Socrate pour rendre ses raisonnemens sensibles : car il est peint ici au naturel ; & je ne crois pas que le P. Rapin ait tout-à-fait eu raison de dire que Socrate entendoit mieux la fine raillerie qu'Aristophane qui le railloit. Ils étoient l'un & l'autre d'un génie à ne se rien céder sur l'article : mais l'un railloit en philosophe égayé, & l'autre en comique libertin ; ce qui fait la différence de leur génie railleur.

Le bourgeois, en ignorant malin, prend de travers la pensée de Socrate, pour la tourner en plaisanterie, puis il revient au fait. Son dessein est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes, sans qu'il lui en coûte rien. Il ne s'agit que de lui enseigner l'art de parler ; « car, » dit-il, les usuriers me menent grand train, & » la maladie des chevaux m'a perdu, maladie qui » en a consumé bien d'autres. Je vous conjure donc » par les dieux de m'aider en ceci. » Socrate l'interrompt pour lui demander par quels dieux il jure, ajoutant que dans son école on ne reconnoissoit

noïsoit point les dieux du pays*. L'autre le prie de lui dire par quels dieux on jure dans son école ; si c'est par des dieux de fer , comme ceux de Bizance , passage qui montre que les Bizantins se servoient de monnoye de fer. Après cette première insinuation qu'Aristophane veut faire comme la première leçon d'impiété que donne son philosophe , il lui fait faire un second pas : c'est d'interroger le nouveau disciple sur ses dispositions aux spéculations philosophiques , & de le sonder pour sçavoir , s'il veut entrer en rapport avec les grandes déesses de l'école de Socrate , c'est-à-dire , les Nuées : malice d'Aristophane , pour faire entendre que Socrate & ses sectateurs n'avoient pour objet de leur culte & de leurs contemplations que de pures chimères. On verra qu'il impute la même chose à Euripide , ami du philosophe , & à tous ceux qui le pratiquoient , hormis au grand Alcibiade , quoiqu'il le pince dans ses comédies.

Strepsiade consent à tout pour ne pas payer ses dettes. Son maître lui ordonne pour première épreuve de prendre une couronne & de se jeter sur un lit : chose qui donne lieu au disciple de badiner sur ce mystère qui a l'air d'un sacrifice , comme si on vouloit l'immoler. On le rassure en lui remontrant que ce sont là les initiations de

* C'étoit le fondement de l'accusation contre Socrate ; & c'est de quoi il se justifie dans son apologie chez Platon.

l'école. En effet, Socrate fait une invocation burlesque à l'air & aux Nuées, comme aux divinités suprêmes. Il les conjure de se rendre visibles & de paroître aux yeux du nouvel adepte, qui a regret de n'avoir pas apporté son double manteau, de peur d'être mouillé. C'est ainsi qu'Aristophane entrelarde de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, tous les mots sérieux de Socrate, pour les rendre encore plus impertinens, que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation est redoublée; & les Nuées en habits de femmes avec des masques singuliers, commencent à se montrer en l'air sur des machines figurées en nuages. C'est-là qu'elles font ce beau chœur que madame Dacier admire avec raison. Ces sortes de chœurs étoient toujours les endroits les plus travaillés & les plus poétiques des tragédies & des comédies grecques. Ceux d'Aristophane tiennent du sérieux & du comique, & quelquefois du sublime & du trivial: souvent ce sont des parodies. On a beau se replier pour les rendre: comme ils sont entièrement dépendans de la versification & de la musique grecque, on ne peut les faire goûter aux François ni en vers ni en prose.

Socrate dans son enthousiasme se sent ou se prétend exaucé. Le bruit du tonnerre, & la vue des déesses le frappent. Mais, malgré leurs chants redoublés, Strepfiade a l'esprit si bouché, & la

vue si peu philosophique , qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. « Sont-ce des héroïnes , dit-il ; » non , répond Socrate , ce sont les déesses des » paresseux. Ce sont elles qui donnent de l'esprit , » du sens , du jugement , l'art de parler d'une » maniere extraordinaire , imposante comme la » nôtre , & capable de captiver les cœurs. »

S T R E P S I A D E .

En effet , à peine ai-je entendu leur voix , que mon cœur a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui je brûle de raisonner sur la fumée , de bâtir & de renverser des argumens opposés , & de contredire tout ce qu'on dira.

Le villageois en disant cela ne voit pas encore les Nuées ; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout , vu la grossiereté de son disciple ; ce qui fait un jeu de théâtre aussi satyrique qu'il est vif , pour montrer que les élèves n'avoient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimères philosophiques. Enfin les Nuées descendent de leurs machines , remplissent tout le théâtre , & sont vues de Strepsiade qui les adore. « Tu ignorois , dit le philosophe , » que c'étoient là des déesses. Quoi , tu ne sçavois » pas qu'elles nourrissent les sophistes , les devins , » les médecins , les poètes , &c. » Strepsiade est fort étonné de leur voir des figures de femmes ,

N ij

lui qui avoit cru bonnement que ce n'étoit que du brouillard. Sur cela Socrate lui fait comprendre avec sa maniere ordinaire de philosopher, c'est-à-dire, par des questions réitérées, que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut & qu'elles veulent. De cette fadaise Aristophane tire une satire des plus fines qui se puissent, & désignant plusieurs des spectateurs, « quand par exemple » elles voyent (dit-il) Simon ce voleur public, » elles se métamorphosent en loups. »

S T R E P S I A D E.

C'est donc pour cela qu'apercevant hier le lâche Cléonyme *, elles se déguisoient en cerfs.

S O C R A T E.

Oui, & présentement comme vous voyez; parce qu'elles apperçoivent l'efféminé Clisthène, elles se sont transformées en femmes.

S T R E P S I A D E.

Je vous adore donc, ô puissantes déesses: si jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous supplie de m'accorder cette grace.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate; qu'elles veulent particulièrement obliger ainsi que Prodicus. Prodicus étoit un sophiste fort intéressé,

* Celui qui jeta ses armes à la guerre. On en a parlé.

& fou de son prétendu ſçavoir ; Aristophane ne le met ici en parallele avec Socrate que pour faire plus de peine au vrai ſage par la comparaifon qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées Socrate prend occaſion de débiter des impiétés , & de traiter Jupiter de chimere. Il eſt incompréhenſible qu'on le ſouffrît , quoique ce fut pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raifonnement de ce philoſophe , pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter , c'eſt que ce ſont les Nuées ſeules qui donnent de la pluie , & qu'on n'a jamais vu Jupiter pleuvoir ſans elles *. L'explication du tonnerre , conforme à celle de Descartes , eſt la ſuite de cette leçon. Mais elle dégénere en poliçonnerie , choſe que ne manque jamais Aristophane , ſoit qu'il en trouve occaſion ou non. Enfin , toute la ſcene aboutit à exiger de Streptſiade qu'il renonce aux dieux du pays , pour ne reconnoître de divinités que les Nuées. On veut faire entendre que c'étoit le premier ſacrifice que Socrate exigeoit de ceux qui vouloient être ſes diſciples , & qu'il l'obtenoit

* Voyez la belle médaille d'Antonin le Débonnaire , T. AIA. K. ANTONEINOC , avec un Jupiter qui pleur ſans nuages. Aſſis ſur ſon trône , il laiſſe tomber de la corne d'abondance une pluie ſéconde ſur la terre qui eſt à ſes pieds. C'eſt un monument de la pitié & de la tendreſſe des Ephéſiens envers Antonin. ΕΥΣΕΒΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ , ΠΙΟΥΡΩΝ ΕΦΗΣΙΩΡΩΝ. Cette médaille eſt chez le Roi.

aisément : car le bourgeois en passe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'espoir de ne pas payer ses créanciers. A cette condition, jointe à celle de mener une vie dure & philosophique, les Nuées lui accordent sa demande, qui est de corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laissez-vous, disent-elles, conduire par Socrate, & vous réussirez.

Strepsade est content de tout ce qu'on lui propose, d'être vêtu de haillons, de souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, les outrages, tout ; d'être philosophe en un mot, pourvu qu'on lui apprenne l'art qu'il desire de sçavoir. Le maître commence par flâter son élève d'une gloire pareille à la sienne, comme d'être consulté d'une foule d'admirateurs, & choses semblables, sans compter le gain * réel qui en reviendra ; puis il l'exerce, & le fonde par l'avis du chœur : scène plaisante. Car le bourgeois interrogé sur ses talens, sur sa mémoire & sur sa disposition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour se souvenir de ce qu'on lui doit, & de disposition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate pour l'éprouver veut en venir aux coups d'étriviers. Il lui fait mettre bas son manteau, & le bourgeois gardant toujours son caractère d'innocent très railleur, balance un moment entre la crainte &

* Accusation injuste : Socrate étoit fort désintéressé.

l'espoir de ressembler à Chairéphon , le plus cher , mais le plus pâle des disciples de Socrate. Il consent toutefois d'entrer dans l'école du maître , & se soumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle digression * du chœur qui est double, une partie appartenant aux secondes Nuées , & l'autre aux premières. Il est bon de donner ce morceau tout entier , parce qu'il jette un grand jour sur tout ce qui regarde Aristophane , & en particulier sur la date & le sort de cette pièce. Immédiatement après que Socrate a fait entrer son disciple chez lui , c'est-à-dire , dans l'autre de Trophonius † , comme l'appelle plaisamment Strepfiade , pour railler cette école de gens qui ne rioient jamais , non plus que ceux qui avoient été dans l'autre , le chœur dit un mot au maître & à l'élève ; puis se tournant vers les spectateurs , il leur parle en ces termes :

* *Παράθεσις.*

† Trophonius étoit un homme qui s'étoit érigé en donneur d'oracles qu'il rendoit du fond d'une caverne près de Delphes. Cet autre devint célèbre dans la suite. On y alla toujours depuis chercher des oracles : mais comme c'étoit un repaire de serpens , on y jetoit quelques gâteaux emmiellés par précaution ou par cérémonie superstitieuse ; & c'est ce qui fait dire à Strepfiade qu'il devoit avoir des gâteaux avant que d'entrer dans la maison de Socrate. On dit qu'on ne rioit plus au retour de l'autre de Trophonius. Cela passé en proverbe.

N iv

« Messieurs , j'atteste Bacchus * , mon pere &
 » mon maître , que je vous dirai la vérité. Puissai-je
 » être vainqueur en ces jeux , & passer dans votre
 » esprit pour aussi bon écrivain , que je vous crois
 » bons connoisseurs ! Aussi vous ai-je déjà donné
 » cette comédie comme la meilleure que j'eusse
 » faite , en vous priant de l'entendre avec autant
 » d'application & de soin que j'en avois mis à la
 » composer. J'eus pourtant le malheur d'être
 » vaincu par d'indignes concurrens § , destinée
 » que je ne méritois pas. C'est de cela même
 » que j'ose me plaindre à vous & aux honnêtes
 » gens pour qui seul je travaille ; non que je veuille
 » vous abandonner : car je n'ai pas oublié le
 » succès que vous donnâtes à ma première comé-
 » die ¶ , & l'accueil que vous fîtes au jeune
 » homme sage & au jeune débauché qui en font
 » le jeu † , comme je n'étois pas encore dans
 » l'âge prescrit par les loix * pour donner des
 » pieces de théâtre , j'exposai incognito ce pre-
 » mier fruit de mes veilles. On le releva , & vous

* Il atteste Bacchus comme le dieu des poëtes comiques , parce que les comédies se jouoient aux fêtes de Bacchus.

§ Cratinus & Amiphas. Ils en disoient apparemment autant d'Anis-
tophane.

¶ Les Daïtaliens , peuple de l'Attique.

† Galien en a conservé un fragment qui confirme cela.

* Il falloit avoir trente ou quarante ans.

le reçûtes favorablement. Depuis cette faveur, j'ai toujours compté sur vos suffrages. Or je viens aujourd'hui, messieurs, vous offrir une comédie, qui, comme une autre Electre §, cherche à reconnoître ses amis. Si elle trouve les cheveux de son frere, elle les reconnoîtra bien *. Jugez, je vous prie, par vous-même de la décence avec laquelle mon Electre (MA COMÉDIE) paroît. Elle ne vient point avec des habits déchirés pour faire rire les enfans †. Elle ne s'avilit point par des railleries fades sur les chaüves, & moins encore par des danses des- honnêtes. Vous ne la verrez point introduire par un vieillard qui frappe de son bâton tout ce qui se présente pour faire plus aisément passer ses mauvaises plaisanteries. Elle ne paroît point avec des flambeaux comme une furie, & ne cause point à faire des hélas ridicules. Elle s'appuie de son seul mérite & de sa propre vertu. Je ne me glorifie pourtant pas de ces choses. Je cherche beaucoup moins à vous plaire en répétant deux ou trois fois la même chose que de vous produire des images nouvelles.

satyrique à la reconnoissance d'Electre & d'Oreste dans la seconde partie.

dire qu'elle reconnoîtra au moindre signe d'approbation qui ont autrefois applaudi aux D'ITALIENS.

satyriques contre les poëtes ses concurrents.

» différentes les unes des autres, & toutes singu-
 » lières. Je puis me vanter d'avoir terrassé le
 » redoutable Cléon *. Mais je ne l'ai pas insulté
 » depuis sa mort †. La conduite de mes rivaux
 » est bien différente : depuis qu'Hyperbolus a
 » donné prise, ils ne mettent sur le théâtre
 » qu'Hyperbolus & sa mere. Eupolis a donné
 » d'abord à ce sujet sa comédie MARICA §, où il
 » n'a pas rougi de piller mes CHEVALIERS, en y
 » ajoutant seulement de sa façon une vieille qui
 » fait une danse deshonnête; encore a-t'il volé
 » cette vieille à Phrynicius, qui la faisoit dévorer
 » par un monstre marin. Le poëte Hermippus est
 » venu ensuite : voilà encore Hyperbolus en jeu.
 » Enfin, tous à la file tombent sur Hyperbolus ‡,
 » & me dérobent mes anguilles § le plus subti-

* Dans la comédie des CHEVALIERS, &c ailleurs.

† *νεκρώς*, jacenti; mort ou terrassé. Le terme est véritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame Dacier a cru devoir en juger autrement, sur ce qu'Aristophane dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avoit beaucoup de changemens dans les secondes NUÉES, pour lesquelles ce discours étoit fait.

§ Les scholiastes assurent que dans cette comédie d'Eupolis, il étoit parlé de Cléon comme mort.

‡ Homme de basse naissance, faiseur de lampes de cuivre. Il avoit arrouvé comme Cléon; le secret de se rendre redoutable jusqu'à oser attaquer les premières têtes de l'état.

§ Il parle d'anguilles dans sa comédie des CHEVALIERS. Ce sont

» lement qu'ils peuvent. Que ceux qui rient à
 » leurs pièces ne se divertissent pas aux miennes !
 » C'est tout le mal que je leur souhaite. Pour
 » vous, messieurs, si vous prenez goût à mes
 » idées, je vous donne parole de croire désormais
 » que vous êtes fins connoisseurs. »

Il est visible 1°. que ce discours a été fait pour la seconde représentation des Nuées ; 2°. que c'étoit la première comédie revue, corrigée, & augmentée ; 3°. que Cléon étoit mort quand on la représenta la seconde fois. La seule citation de MARICA où Eupolis parloit de Cléon mort, est une preuve sans réplique. Donc en joignant à ce discours un endroit des GUERRES, où il est dit que la première comédie des Nuées fut jouée un an auparavant, il est évident que les deux représentations se firent dans les années que nous avons assignées. Et quand même les Scholiastes nous tromperoient après s'être trompés eux-mêmes sur le fait de la comédie MARICA qui suppose Cléon mort, cela ne prouveroit autre chose, sinon que les deux représentations des NUÉES se sont faites avant la mort de ce général, ou avant la dixième année de la guerre du Péloponnèse : & par conséquent cette comédie n'en seroit pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet

les anguilles d'Éléus du lac Cōpye en Béotie. On avoit fait apparemment sur cela des allusions dont nous n'avons point la clef.

la première représentation. Car voici le discours que le chœur y fit aux spectateurs, & qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

« Messieurs, écoutez-nous bien, je vous prie,
 » (ce sont les Nuées qui parlent) nous sommes
 » fort en colère contre vous; & n'avons-nous
 » pas raison? Est-il un de vos dieux qui vous
 » enrichisse autant que nous le faisons? Toutefois
 » point de libations, point de sacrifices pour nous,
 » qui sommes vos déesses tutélaires. En effet, vous
 » mettez-vous en campagne mal-à-propos? Sur le
 » champ le tonnerre ou la pluie surviennent pour
 » vous faire rentrer. Par exemple, quand vous
 » vous avisâtes de mettre à la tête de vos armées
 » ce Paphlagonien, ce corroyeur, ce Cléon, nous
 » fronçâmes le sourcil, nous fîmes du fracas, la
 » foudre tomba, la lune quitta sa route *, le
 » soleil retira son flambeau, & vous menaça de
 » ne plus luire pour vous, si vous élisiez Cléon
 » pour général. Vous l'élûtes pourtant. C'est le
 » proverbe : les délibérations vont ici tout de tra-
 » vers, & les dieux réparent tout §. Or, voulez-
 » vous sçavoir comment tout sera réparé. Le voici.
 » Prenez-moi cet oiseau de proie †, ce voleur de

* Il y eut une éclipse de lune vers le temps où Cléon fut envoyé à Pyle en qualité de général. Aristophane en parle dans ses *CHÉVALIERS*. Quelque-temps après il y en eut une de soleil.

§ Démosthène en dit autant aux Athéniens, dans ses *harangues*.

† *Larus*, oiseau aquatique fort vorace, dit Suidas,

- » Cléon, & mettez-le au pilori. Alors tout re-
 » viendra dans son premier état, & vos fautes
 » se tourneront en heureux succès. »

Dans le premier morceau, Cléon étoit mort ;
 dans le second, il étoit plein de vie. Ces deux
 morceaux ont donc été faits en deux années diffé-
 rentes. Mais quelque tour qu'on veuille y don-
 ner, il sera toujours vrai de conclure d'Aristophane
 seul, que cette piece fut faite & jouée entre l'é-
 poque de l'affaire de Pyle sous Cléon, & celle de
 la mort de Cléon : donc entre la septieme & la
 dixieme année de la guerre du Péloponnèse : donc
 plus de vingt-trois ans avant la condamnation de
 Socrate *. Cela est démontré.

Il y a encore un troisieme morceau adressé aux
 Spectateurs. Mais c'est une plaifanterie bien moins
 importante que celle que nous venons de voir. Les
 Poètes disent qu'elles saluent les Athéniens de la
 de la lune, qu'elle est pourtant un peu pic-
 contr'eux, de ce que malgré tous les biens
 elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs
 beaux †, elle n'éprouve d'eux que de l'ingrati-
 tude. Mettez-lui le cou dans une piece de bois trouée.

Ou du moins treize ans avant cette mort, si Socrate mourut
 agénaire, comme quelques-uns l'ont écrit : sentiment peu suivi.

Il paroît par-là, & par beaucoup d'autres endroits où Aristo-
 phane raille l'épargne des Athéniens, qu'ils étoient en effet fort
 nans.

rude , parce que toutes les fêtes sont dans une horrible confusion , & qu'on s'en prend à elle ; que les dieux , par exemple , s'attendent à des sacrifices qui ne viennent point au jour marqué , qu'on voit des jeûnes au lieu de festins , & des procès au lieu de vacations , que dans l'olympé on fait un bruit horrible contr'elle , comme si elle étoit la cause du peu de soin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'est pas aisé de rendre raison de cette confusion des fêtes dont parle Aristophane , les diverses conjectures qu'on apporte n'étant que de pures conjectures , & trop longues à développer. Soit que le nombre d'or , ou le cycle de Méton fût alors introduit ou non , il y a toujours des difficultés : & il sembleroit vraisemblable que le désordre dont on parle , seroit plutôt venu d'avoir voulu ajuster les fêtes à ce Cycle , qu'autrement *. Nous aurons moins lieu de nous étendre beaucoup sur le reste de cette comédie.

* Voyez le sçavant M. Ezech. Spanheim dans l'édition d'Aristophane de M. Kuster : c'est son sentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le cycle de Méton ne fut adopté que depuis cette pièce. Les Grecs , pour retrouver le même point de rencontre du soleil avec la lune , avoient pris d'abord huit années , puis onze , toujours avec erreur considérable. Méton s'avisa le premier en mettant huit & onze de fixer le terme de dix-neuf ans , où le retour de la lune & du soleil se trouva sans erreur sensible pour ces temps-là.

A C T E II.

Socrate après avoir dépouillé son disciple de son manteau, apparemment pour s'en accommoder, & après lui avoir donné quelques commencemens d'instruction, le ramène sur le théâtre en jurant par le chaos & l'air qu'il n'a pas encore trouvé d'esprit si épais que Strepfiade. Mais Strepfiade est, comme on l'a vu, un bourgeois de bon sens & malin, qui sans paroître y toucher tourne son maître en ridicule. Aristophane veut faire entendre qu'un sens droit que les philosophes traitent de grossier, est rétif à la philosophie, tant elle est opposée au sens commun.

Le maître appelle son élève pour continuer sa leçon, & lui ordonne de tirer son canapé & de s'y coucher. L'autre obéissant malgré lui, badine sur les Corinthiens qui le prennent au collet, & qui concourent avec Socrate à le piller. Il appelle ainsi certains insectes dont il soupçonne que les meubles philosophiques de son maître sont infestés. Toute la scène roule sur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate suivant sa manière de philosopher, & à Strepfiade pour les relever par un contraste comique : par exemple, Socrate commence à-peu-près comme le maître de philosophie dans le *BOURGEOIS-GENTIL*.

HOMME *. « Ça que souhaitez-vous d'apprendre ?
 » Les mesures , l'harmonie , la cadence ? »

STREPSIADE.

Oui parbleu les mesures. Car il n'y a pas long-temps qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure.

Socrate poursuit son discours & Strepsiade le sien , l'un & l'autre répondant toujours à sa pensée. Le dernier vient au fait , & demande à quoi lui servira l'harmonie. « Pour faire l'agréable » dans les compagnies ? C'est bien là de quoi il » s'agit. Je ne me soucie , dit-il , ni de Pyrrhiques , ni de Dactyles. Apprenez-moi à culbuter » le bon droit. »

Plus Strepsiade va au fait , plus Socrate affecte de s'en éloigner , & de lui faire voir qu'il faut acquérir auparavant bien d'autres connoissances. Il lui donne une leçon de grammaire ; mais bien maligne. Car en lui enseignant à distinguer les noms des choses qui appartiennent aux hommes & aux femmes , il donne sur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches , particulièrement à Cléonyme & Amunias.

Socrate ordonne ensuite tout de bon au disciple de se coucher , de méditer , de s'attacher à une pensée , & s'il ne peut la démêler , de passer

* Moliere a visiblement imité la scene d'Aristophane.

à une autre , de fixer son imagination , de diviser , de définir , de contempler , enfin de chercher dans sa tête le moyen de frustrer ses créanciers. Ce jeu de théâtre , qui exprime toutes les petites façons des méditatifs d'alors , leurs grimaces sçavantes , & les tours de souplesse qu'on leur imputoit , anime extrêmement cet acte. Mais si les FEMMES SÇAVANTES de Moliere ont eu d'abord de la peine à plaire au monde poli à cause de leur caractère singulier , il n'est pas possible d'espérer que celui des philosophes Athéniens lui plaise , quelque finement qu'il soit représenté. Pour suivons sans nous arrêter considérablement sur chaque chose.

S T R E P S I A D E.

Que voulez-vous donc que je cherche dans mon esprit ?

S O C R A T E.

Dites-moi vous-même ce que vous voulez trouver.

S T R E P S I A D E.

Je vous l'ai dit mille fois , le moyen de ne point payer.

Voilà la vraie maniere de Socrate , quoique travestie. Il faisoit éclore les pensées d'autrui sans dire les siennes ; ce qui le faisoit appeler LA SAGE-FEMME DES ESPRITS.

Tome XI.

O

Le bourgeois las de se tourner sur son lit dit enfin qu'il a trouvé le secret qu'il cherchoit. C'est une plaisanterie à laquelle on ne s'attend point.
 « Si j'acherois, dir-il, une sorciere de Theffalie,
 » que par son moyen je prisse la lune, & que
 » je l'enfermassé dans un étui comme un miroir..... »

S O C R A T E.

Hé bien qu'en arriveroit-il ?

S T R E P S I A D E.

S'il n'y avoit plus de lune, je ne payerois plus d'intérêts.

S O C R A T E.

Comment cela ?

S T R E P S I A D E.

La chose est toute claire. Il n'y auroit plus de mois, & par conséquent plus de payement au bout.

Socrate lui propose à son tour une autre subtilité de même force. Il demande comment il se tireroit d'affaire s'il étoit condamné à payer cinq talens. Le bourgeois rêve quelques momens, suivant le conseil de son maître qui lui dit de donner l'essor à son esprit, comme les enfans le font aux hannetons qu'ils attachent à un fil. C'est que Socrate disoit que l'ame avoit des ailes pour s'élever au-dessus des choses terrestres ; de sorte que ces

comparaisons lui étoient familières. Strepfiade trouve enfin un expédient rare, qui seroit de se mettre derrière le greffier, d'exposer un miroir ardent aux rayons du soleil, & de brûler toutes les écritures qu'on feroit contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun commentateur ait dit un seul mot de ces cinq talens. Mais il s'agit visiblement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de péculat *. Cela saute aux yeux. Mais que signifie l'allusion du miroir ardent ? Je l'ignore. Il y en a bien d'autres que nous ne connoissons pas. Par exemple, pour éviter une condamnation par corps, Strepfiade n'imagine point d'autre secret que de s'aller pendre. Peut-être aussi n'y a-t'il point d'autre finesse dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du génie grossier de son disciple, désespère d'en faire un philosophe, & lui conseille d'amener son fils en sa place. L'autre y consent en disant que son fils avoit de l'esprit étant enfant, ce qu'il prouve aussi naïvement que le médecin Diafoirus au sujet de son fils Thomas. Molière a copié à beaucoup d'endroits de cette comédie.

A C T E I I I.

Strepfiade, comme possédé de l'esprit Socratique & de l'enthousiasme des Nuées, pousse son fils

* Voyez les ACHARNIENS Tome XI.

Phidippide hors du logis, & jure par les Nuées qu'il n'y restera pas plus long-temps. « Sors, dit-il, coquin, & vas manger, si tu veux, les bonnes de Mégaclys. » Apparemment que cette maison, à laquelle Strepsiade s'étoit allié, avoit dissipé tout son bien, hormis le palais de Mégaclys. Le sel comique de cette scene est précisément le même que celui du Bourgeois-Gentilhomme, qui veut instruire sa femme & sa servante des leçons qu'il a reçues de ses maîtres. La copie est plus conforme à nos mœurs; mais elle est moins vive que l'original dont Moliere avoit bien étudié tous les traits. A la vérité, Strepsiade ne fait pas ici à son fils un récit tranquille, comme le Bourgeois-Gentilhomme à madame Jourdain & à Nicolle: mais il parle dans le même goût avec plus de vivacité. Car ayant la tête remplie des grands mystères qu'il croit avoir appris chez Socrate, il en dit une partie sans suite ni liaison à son fils, en le contraignant d'aller promptement tenir sa place à la même école.

Phidippide qui croit que son père extravague, le regarde du même œil que madame Jourdain fait son mari enharnaché en Turc. Il ne laisse pas d'obéir sans rien comprendre à ce qu'on lui dit; & voilà tout le plaisant de ce dialogue. Dès les premiers mots le fils jure par Jupiter. Ce serment choque le père, qui lui dit que cela étoit

bon autrefois , mais que depuis Socrate il n'y a plus de Jupiter.

P H I D I P P I D E .

Qui dit de pareilles impiétés !

S T R E P S I A D E .

Qui ! Socrate , Diagoras le Mélien * , & Chairephon qui sçait calculer les sauts des puces.

P H I D I P P I D E .

Quoi , mon pere , êtes-vous assez insensé pour croire ces bourrus atrabilaires ?

S T R E P S I A D E .

Doucement , mon fils , s'il vous plaît. Ne dites point de mal de ces sages qui ont tant de lumières , & qui portent l'épargne jusqu'à ne connoître ni barbiers , ni parfumeurs , ni baigneurs , tandis que tu me dévores les entrailles , comme si j'étois mort. Mais il ne s'agit plus de cela. Va les trouver , & deviens leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnoître ici des traits du MALADE IMAGINAIRE , à l'égard des medecins.

P H I D I P P I D E .

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

* Diagoras étoit de Mélos. Ainsi quand Aristophane dit le Mélien , il faut entendre Diagoras. Il passoit pour athée , & les poëtes comiques vouloient donner cette idée des philosophes pour les perdre. Mais s'en faut bien que Socrate niât la divinité. Il n'y a qu'à lire Platon.

Tout ; les connoissances les plus estimées , la vérité même , par exemple que tu n'es qu'une bête & qu'un sot. Mais attends un moment je reviens.

Mon pere a perdu l'esprit. Quel parti dois-je prendre ? Dois-je le faire déclarer fou en justice, ou le livrer aux bourreaux de medecins*, comme un homme à mettre en terre en peu de jours ?

Le pere revient avec un coq & une poule qui s'expriment par le même mot grec. Socrate en avoit fait autant à son égard en lui donnant une leçon de grammaire. Il l'imité & demande à son fils ce que c'est que l'un & l'autre volatile. Le fils répond comme le pere avoit répondu à Socrate. « Vous n'êtes qu'une bête, lui dit Strepsiade, & » vous ne sçavez pas les premiers élémens de la » grammaire. » Il y a là quelque raillerie cachée sur quelque événement, comme celle de Moliere dans le BOURGEOIS-GENTILHOMME, qui admiroit & répétoit la leçon qu'on lui avoit donnée sur la maniere de prononcer les voyelles, les consonnes & les syllables, allusion maligne à un livre § qui

* Madame Dacier a passé ce vers. Le scholiaste l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le sens que j'ai suivi me paroît le véritable.

§ Le livre de la parole.

avoir eu de la réputation dans le monde. L'original de ces traits est Aristophane. On perdra dans la suite la trace de plusieurs bons mots de Molière, comme des siens.

Strepsiade assure qu'il a appris bien d'autres belles choses de cette nature ; mais que son grand âge lui ayant ôté la mémoire, il est à propos que son fils se mette en sa place chez ces grands philosophes.

Phidippide remarquant que son père n'a ni manteau, ni souliers : « c'est donc pour toutes ces » subtilités, dit-il, que vous avez perdu votre manteau. »

S T R E P S I A D E.

Oh non, je ne l'ai pas perdu ; mais je l'ai converti en pure philosophie †.

P H I D I P P I D E.

Et vos souliers qu'en avez-vous fait ?

S T R E P S I A D E.

Je les ai employés POUR LE BESOIN, comme Périclès le fit des trésors de la citadelle,

Ceci regarde un fait singulier de Périclès. Suidas dit, qu'il employa une grande partie de ces trésors pour la guerre du Péloponnèse, & qu'en rendant ses comptes il se contenta de dire, au sujet de cinquante talens, qu'il les avoit employés POUR LE

† Il veut faire entendre que Socrate étoit intéressé à le voler.

BESOIN. On ne le pressa pas davantage. Les Lacédémoniens l'ayant sçu, confisquerent les biens de Cléander, & condamnerent Plistoanax à une amende de cinq talens, prétendant que ces deux généraux de Lacédémone, dont l'un étoit leur roi, avoient épargné une partie de l'Attique, pour avoir été corrompus par des largesses secrètes ; & que Périclès n'avoit répondu si obliquement en rendant ses comptes, que pour épargner aux rois de Sparte la confusion de leur bassesse & de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher son fils chez Socrate, en lui disant : « Viens, mon enfant, viens avec moi. Si tu fais mal, c'est moi qui t'y oblige : obéis seulement, & souviens-toi que je n'ai que trop eu d'égard moi-même à tes caprices dans l'enfance. La première obole *

* Aristophane l'appelle obole héliastique, ainsi nommée du lieu où se tenoient les plus nombreuses assemblées des Athéniens. On n'y donnoit d'abord aux assistans qu'une obole, ou la sixième partie d'une dragme ; ensuite on en donna deux, & enfin trois à la réquisition de Cléon, qui se fit un mérite de cette augmentation. Le poète comique tourne par-tout & mille fois en ridicule cet honoraire, qui lui paroissoit sordide. C'étoit en effet peu pour chaque particulier, & beaucoup pour l'état, puisque les trois oboles valoient cinq sols de notre monnoie. M. Ezéch. Spanheim dans ses notes sur les nuées, nous a donné une suite de sept différentes monnoies depuis la dragme attique, jusqu'à la demi-obole inclusivement. Toute cette monnoie est d'argent. Il y en a eu d'airain : & Aristophane nous l'apprend quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs. Ces sept pièces ont toutes d'un côté la tête de Pallas & de l'autre le hibou son oiseau, avec les deux on

» que je reçus pour l'assemblée publique , je l'em-
 » ployai à t'acheter un petit chariot aux fêtes de
 » Jupiter. »

Phidippide dit à part que son pere se repentira de la violence qu'il lui fait ; & il lui tiendra en effet parole. Socrate paroît ; le pere lui livre son fils. « Je l'ai enfin persuadé , dit-il, malgré qu'il » en eût. » Ce mot tombe à plomb sur la maniere de philosopher dont ufoit Socrate , qui mettoit les gens au point de se rendre malgré eux , en les faisant donner dans des absurdités , dont ils ne pouvoient se tirer sans revenir à son sentiment.

S O C R A T E parlant de Phidippide.

C'est apparemment un innocent qui n'est pas encore fait à se tenir suspendu en l'air comme nous*.

P H I D I P P I D E entre ses dents.

Puisses-tu l'être tout de bon !

S T R E P S I A D E.

Ah coquin , tu dis des injures à ton maître.

trois premieres lettres du nom de la déesse , comme toutes les autres monnoies d'Athenes. La cinquieme est singuliere , en ce qu'elle porte d'un côté une double tête d'homme & de femme à visages adossés en forme de Janus avec la couronne. C'est la figure de Cécrops , ancien roi d'Athenes. La tête de femme montre qu'il procura & facilita les mariages pour peupler l'Attique. Cette monnoie battue en son honneur plusieurs siècles après lui , marque la vénération des Athéniens pour sa mémoire.

* A méditer.

Voyez avec quelle grimace il a dit cette sottise. Hé comment pourroit-il apprendre à éluder un procès, à chicaner sa partie adverse, & à jeter de la poussière aux yeux des juges ? Hyperbolus * donneroit pourtant un talent pour en sçavoir autant.

STREPSIADE.

Oubliez ses impertinences, & daignez lui donner vos soins. Il a naturellement du génie : car n'étant encore qu'enfant, il faisoit des petits châteaux, des vaisseaux, des chariots, des grenouilles, des grenadés ; il falloit voir ! Qu'en pensez-vous † ? Ne croyez-vous pas qu'il puisse apprendre ces deux MOYENS ¶ favoris qui sont les pivots de votre doctrine, le JUSTE & l'INJUSTE ? S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'esprit d'apprendre l'INJUSTE.

SOCRATE.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

STREPSIADE prenant congé.

Je suis votre valet. N'oubliez pas au moins de l'armer de pied en cap contre le JUSTE.

* C'est le faiseur de lampes dont nous avons déjà parlé. Il y mettoit (dit-on) de mauvais alliage, & il s'enrichissoit par ses friponneries, à en croire Aristophane.

† Voilà Thomas Diafoirus.

¶ Toute la philosophie morale de Socrate rouloit sur ces deux idées

A peine le bourgeois s'est-il retiré, que le Juste & l'Injuste paroissent en personne. L'allégorie est hardie, & les personnages sont bizarres, mais dignes d'Aristophane, & plaisans pour qui connoissoit ou connoît Socrate & ses discours éternels sur le Juste & l'Injuste. Il faut donc imaginer ces deux choses comme des acteurs que le poëte avoit apparemment orné d'un air aussi grotesque, que ses autres mascarades.

Le Juste défie son rival de paroître devant les spectateurs. Mais l'Injuste qui connoît les Juges à qui il a affaire, se montre sùt-le-champ, bien assuré, dit-il, de l'emporter sur son concurrent devant de tels arbitres; bon commencement de satire qui dure pendant toute la scène; car le premier prétend être le plus fort*; & l'autre allègue qu'il est toujours victorieux quoique plus foible. L'un veut que ce soit chez les foux (en montrant les spectateurs ou les philosophes) & l'autre prétend que c'est chez les sages; en montrant les mêmes. L'un dit qu'il n'a qu'à se montrer pour triompher; l'autre nie qu'il ait au monde aucune ombre de justice. Quoi, pas même chez les Dieux? Non, pas même chez Jupiter. Cela est dit pour rendre les philosophes exécrationables par leurs

* *απειρεσις*, le plus fort. C'est le nom de Juste chez les philosophes. *νικτωρ*, le plus foible. C'est le nom de l'Injuste. Il y a ici bien des antithèses qui portent sur ces deux dénominations.

impiétés. Le Juste accable en effet d'injures son rival, comme un impie : l'autre affectant un air de philosophe, ne répond à chaque outrage que par des applaudissemens, comme Socrate & comme les sergens de comédie, qui disent bon cela à chaque insulte qu'ils reçoivent. Aussi l'Injuste ajoute-t-il : « Hé, ne vois-tu pas que tu me proposes dignes de l'or à pleines mains ? » Les vivacités redoublées de l'un & de l'autre font un grand jeu de théâtre ; mais tout n'en est pas selon nos manières. Les reproches que le premier fait au second de corrompre les Athéniens & de perdre la jeunesse, les répliques du second, & la dispute des deux à qui se saisira de Phidippide pour l'insultuer, (comme la vertu & le vice par rapport à Hercule *,) ne montrent que trop à quel point les poètes comiques portoient la liberté de dénigrer Athènes ; & jusqu'où les Athéniens entendoient raillerie, sans s'embarrasser de ce que la postérité penseroit d'eux, & moins encore de se corriger de leurs défauts.

Le chœur est contraint de mettre le hola ; tant la contestation s'échauffe. Il veut qu'elle devienne une dispute réglée, & que chacun des concurrens expose au long ses raisons : « dont » dépend (dit-il) la destinée de la philosophie, » & des querelles de nos amis les philosophes. »

* Hercules in bivio.

Le Juste fait le premier sa harangue. Il décrit la sévère discipline du vieux tems, où la Justice fleurissoit, la docilité des jeunes gens, leur assiduité, leur attention, leur respect à l'égard de leurs maîtres, leur éducation dure, leur modestie, la beauté de la musique d'alors bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis*, l'importance de cette austérité & ses suites heureuses, la pudeur, la bienfaisance, & la sobriété.

« Vraiment (dit l'Injuste) cela étoit bon du » tems qu'on portoit des cigales d'or aux che- » veux, &c. » Ces bijoux, dont on a parlé ailleurs, étoient à la mode du tems des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau siècle ne laissoient pas d'être magnifiques. Celui qui fait le personnage de la Justice répond à son adversaire, que la peinture qu'il a faite est celle des anciens héros, & non des jeunes gens du tems présent élevés dans la mollesse, sans force, sans vigueur, sans ame. Il exhorte Phidippide à suivre de si belles leçons, à haïr le barreau source de chicanes, à ne rien faire de honteux, à respecter ses parens, à honorer les vieillards, à éviter les danseuses; enfin à être vertueux de tout point.

* Ce Phrynis avoit amolli la musique ancienne; & les anciens étoient de grands préjugés de la qualité de la musique pour ou contre la régularité des mœurs.

C'est un contraste des anciennes & des nouvelles mœurs d'Athènes.

L'injuste leve les épaules & rit en petit-maître, pour engager Phidippide à regarder ces discours-là comme des chansons; mais le Juste insiste, & montre à ce jeune homme, que s'il veut le croire il jouira d'une sagesse toujours parfaite, il se distinguera dans les exercices, il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les sottises qu'on dit & qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaisir des promenades sçavantes & utiles; qu'il sera toujours sage & heureux; qu'au contraire, s'il vit comme les autres jeunes gens de son âge, il deviendra misérable, & que, pour comprendre tous les malheurs ensemble, il sera aussi infâme qu'Anaximachus: mort sanglant contre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précédé.

Quoique le chœur soit composé de Nuées, déesses imaginaires, il ne laisse pas suivant son office de louer les vertueuses leçons que l'on vient de voir; mais l'Injuste prend à son tour la parole. Il lui pesoit d'avoir gardé un si pénible silence. Il dit d'abord que les philosophes l'ont appelé à tort LE PLUS FOIBLE, puisqu'il a imaginé le premier l'art de s'opposer aux loix & au bon droit: ce qui méritoit des récompenses sans nombre *. « Car (dit-il) quoi de plus beau qu'un art,

* Plus de mille stateres.

« qui tout INFÉRIEUR qu'on l'appelle , est sûr de
 » l'emporter dans les jugemens ? » Il adresse en-
 suite le discours à Phidippide , en s'arrêtant comi-
 quement sur les usages d'Athènes qu'a blâmés son
 adversaire. « Il a parlé (dit-il) de bains chauds :
 » grandes merveilles ! Hé Hercule aimoit-il les
 » bains froids ? » Défaite comique digne de l'art
 attribué ici à Socrate. Quelle que soit la tradition
 fabuleuse , il est certain qu'on appeloit HÉRA-
 CLÉENS les bains chauds ; & c'est ce qui donne
 lieu à la pointe.

Le défenseur de l'injustice passe ensuite à la fré-
 quentation du barreau , & à l'art des harangues.
 « Nestor n'étoit-il pas harangueur , selon le té-
 » moignage d'Homère ? » L'Injuste attaque la vertu
 & la sagesse par des raisonnemens aussi frivoles
 pour insinuer que ce sont ceux de la philosophie
 de Socrate. « Car à quoi a jamais servi la vertu ?
 » A rien de bon. Quoi , à Pélée ? Le beau pré-
 » sent que lui firent les dieux , une épée * ! Hyper-
 » bolus a bien mieux fait ses affaires en faisant
 » des lampes. Il a friponné ; il s'est enrichi aux
 » dépens du public. »

Fondé sur ces principes , l'Injuste demande à
 Phidippide , comment il se tireroit des aventures
 qui arrivent tous les jours aux jeunes gens , sans

* Dans un danger qu'il couroit , Mercure , dit-on , lui donna une
 Ape pour se défendre.

l'art de tourner le blanc au noir ; & il l'exhorte à faire du pis qu'il pourra , bien assuré de trouver une ressource inmanquable dans le secours que lui donnera son nouveau maître.

Le partisan de la justice demande à son tour ce qui arriveroit si ce jeune homme étoit noté d'infâmie , pour avoir suivi de si pernicieuses leçons. Cela fait naître une de ces satyres cyniques , qui rendent abominables les Athéniens censurés & leur censeur. Le tout est singulier.

L'INJUSTE.

Que diras-tu , si je viens à bout d'avoir raison contre toi ?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort , & je me tairai : voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu , quels gens sont-ce que nos orateurs ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiseurs de tragédies ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos magistrats ?

LE

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à présent les spectateurs : quel est le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? Examine.

LE JUSTE en regardant de tous côtés.
Examinons.

L'INJUSTE.

Hé bien ?

LE JUSTE montrant divers spectateurs.

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre..... & ce petit-maître là-bas.....

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (Aux spectateurs.) Messieurs, prenez mon manteau *. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Socrate appercevant Strepsiade qui revient ; lui demande s'il persiste à vouloir que son fils soit philosophe de la bonne façon. « Oui, répond le » bourgeois ; instruisez-le comme il faut ; châtiez-

* Il fait semblant de jeter son manteau , comme s'il vouloit sauter dans le parterre.

» le, s'il est nécessaire : & sur-tout rendez-lui la
 » langue aussi affilée qu'un glaive à deux tran-
 » chans : l'un fera pour les menues babioles de
 » chicane, l'autre pour les causes qui en valent
 » la peine. »

S O C R A T E.

Laissez-moi faire. Je vous le rendrai, sur ma
 parole, un des plus fins chicaneurs de l'Attique.

P H I D I P P I D E à part.

C'est à-dire, pâle, maigre, & philosophe accompli.

L E C H Œ U R.

Phidippide, entrez. (à part.) Quelqu'un pourra
 s'en repentir.

Dès que le jeune homme est entré chez Socrate, les Nuées adressent la parole aux juges de la comédie, qui étoient apparemment dans un lieu distingué du cirque. Elles leur promettent que s'ils rendent justice au spectacle, elles procureront à leurs champs de la pluie ou du beau temps à propos, & une heureuse fertilité, résolues au reste de grêler sur leurs vignes & de désoler tout, s'ils s'avisent de dédaigner de si grandes divinités, & de juger de travers. Ce sont leurs termes.

A C T E I V.

Strepsiade fort inquiet rode autour de l'école en comptant les derniers jours du mois à la ma-

niere des Grecs *, « cinq, quatre, trois, deux, » de la troisieme dixaine du mois ; » & il sent approcher le jour redouté, à sçavoir le dernier du mois, appelé aussi la vieille & nouvelle lune. C'étoit le jour marqué pour le payement des intérêts. Le sujet de son inquiétude, c'est que tous ses créanciers consignent de l'argent chez les juges pour les frais des poursuites, & menacent de le ruiner, s'il ne les paie promptement. Que faire ? Car de payer il n'en est pas question. « J'ai beau, » dit-il, leur faire des propositions raisonnables, » & leur dire : Ecoutez. Des trois sommes que » je vous dois, ne prenez pas l'une, donnez du » temps pour l'autre, & quittez-moi de la troisieme †. Loin de se payer de cela, ils me » traitent de fripon, & me menacent de me » traîner au barreau. A la bonne heure : que » m'importe après tout, pourvu que Phidippide » soit devenu beau parleur. Voyons où il en est : » heurtons. »

* En rétrogradant : ainsi comptoient-ils les dix derniers jours du mois. Cela signifie, le 26, le 27, le 28, le 29 juillet. Scaliger dit que les anciens n'avoient d'abord que trois principaux nombres, *ἓν* un, *δύο* deux, *τρία* trois ; & qu'ensuite ils disoient, puis un autre encore, *χ' ἄρτιον*, d'où vient, quatre : qu'au-delà ils disoient *καὶ ἓν καὶ* & un de plus, cinq, cinq. Le reste jusqu'à dix vint peu à peu.

* Il paroît faire allusion au partage du lion dans la fable d'Esop.

Socrate se montre , & après avoir reçu un présent du bourgeois (c'est un sac de farine) , il lui apprend que son fils en sçait déjà assez pour donner un soufflet au bon droit , & pour nier une dette , eût-elle été contractée devant mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard , qui se moque par avance de ses créanciers , en leur opposant un élève de Socrate. Phidippide paroît , & son pere l'embrasse avec transport. « Viens , mon » fils , viens que je t'embrasse. A ta pâleur je juge » que tu sçais contredire & nier hardiment ; qu'en » un mot tu entends le fin de la chicane la plus » déliée , & que tu excelles dans les manieres de » ton pays. Que dis-tu là..... va je n'en doute » point. Tu m'as l'air de faire croire aux gens » qu'ils ont tort quand ils ont raison , & de le » leur soutenir en face. Oui , tu as maintenant » la mine d'un bon & franc Athénien. Aussi , » puisque tu m'as perdu , est-ce à toi de me » sauver. »

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé , hé , je l'avoue : je crains un peu cette vieille & nouvelle lune.

PHIDIPPIDE.

Beau sujet d'inquiétude ! Vieille & nouvelle ! Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela soit : car mes créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en justice , & de configner.

PHIDIPPIDE.

Laissez-les faire. Ils perdront leurs consignations : car il n'est pas possible qu'un jour en soit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! Une femme peut-elle être jeune & vieille en même temps ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alleguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils ne prennent pas l'esprit de la loi.

STREPSIADE.

Quel est-il ?

PHIDIPPIDE.

Ma foi , Solon aimoit le peuple *.

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille & la nouvelle lune.

* Trait indirect & malin (à ce que je crois) contre Solon & la démocratie qu'il avoit introduite. Il falloit qu'Aristophane fût un peu aristocratique : car il feint dans les OISEAUX qu'on le lui reproche.

Phidippide soutient qu'il y avoit deux différens jours marqués par les loix de Solon , à sçavoir , 1°. le dernier jour du mois ou de la vieille lune ; afin que le débiteur pût comparoître & éviter les frais de la consignation ; 2°. le lendemain ou le jour de la nouvelle lune * , auquel le procès se faisoit en forme contre les débiteurs négligens.

S T R E P S I A D E.

Pourquoi donc les magistrats , sans attendre le premier jour du mois , commencent-ils le procès dès le trentieme du précédent , en recevant les consignations ?

P H I D I P P I D E.

C'est qu'ils font comme les maîtres-d'hôtel , qui goûtent aux plats avant que de les servir.

S T R E P S I A D E brusquement.

Hola , vous , messieurs les spectateurs , pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes , tandis que mon fils & moi faisons nos affaires à vos dépens ? &c.

Ce trait est vif , & l'on ne sçauroit imaginer une insulte plus à bout portant , si l'on peut parler ainsi : mais les Athéniens rioient de tout , & d'eux-mêmes les premiers. Il ne manquoit plus à Strep-

* Le premier jour du mois s'appeloit chez les Grecs ΜΕΟΜΕΝΗ , nouvelle lune ou nouveau mois. Ils ne connoissoient point les calendes ; d'où vient le proverbe , AUX CALENDES GRECQUES.

siade que d'éprouver par les effets la science que lui vient d'apprendre son fils. L'occasion s'en présente : car à peine a-t'il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler , qu'il est arrêté lui-même par l'usurier Pafias , à qui il doit douze mines avec les intérêts. Cet usurier est accompagné d'un témoin. Il demande son argent , tout prêt à configner au jour de la vieille & de la nouvelle lune ; c'est-à-dire au trentième. Mais Strepsiade se moque de lui , & faisant usage de ce qu'il a appris , il prend les gens à témoin qu'on l'appelle en justice en deux jours différens , l'un de la vieille & l'autre de la nouvelle lune : il conviant qu'à la vérité il avoit juré par Jupiter de rendre la somme ; mais que depuis on l'a instruit qu'il n'y avoit point de Jupiter. Il fait à Pafias la même question de grammaire que lui avoit fait Socrate. Pafias ne répondant pas à la façon de Socrate , Strepsiade le met dehors , & se rit de ses menaces , assurant que quand il a été assez bête pour promettre de payer , son fils ne sçavoit point encore la philosophie.

Pafias est suivi d'Amunias , autre créancier , qui après avoir fait , au sujet d'un chariot brisé , des lamentations que Strepsiade compare malignement à celles des dieux dans une tragédie de Carcinus , prétend être payé du principal & des intérêts. Le bourgeois se tire de ce nouvel embarras par de nouvelles gambades. Il traite le créancier de fou,

& pour lui montrer qu'il n'est qu'une bête :
 « Que pensez-vous, dit-il, de la pluie ? Est-ce
 » de l'eau céleste, ou attirée par le soleil ? Je ne
 » sçais, ni ne m'en soucie, répond le créancier.
 » Vous ne méritez donc pas d'être payé, reprend
 » l'autre. »

A M U N I A S.

Composons. Si vous n'avez pas la somme entière, payez au moins l'intérêt.

S T R E P S I A D E.

L'intérêt ! Quelle bête est-ce là ?

A M U N I A S.

C'est le produit de l'argent, ne croît-il pas par jours & par mois ?

S T R E P S I A D E.

Vous parlez d'or. Mais répondez un peu à une petite question que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer soit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

A M U N I A S.

Non. Que fait cela ?

S T R E P S I A D E.

Comment, scélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croisse d'une manière si exorbitante ! Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte

un bâton §. (Il le chasse aussi-bien que le témoin qui l'accompagnoit, suivant l'usage ; & il rentre chez lui.)

Pour préparer le dénouement , le chœur déteste de pareilles friponneries , & l'art qui leur a donné lieu. Il en prédit la punition à l'égard de Strepfiade & des philosophes : car Aristophane , après avoir représenté tant d'impiétés & de crimes , ne pouvoit se dispenser de ménager un retour qui corrigeât ces fâcheuses impressions ; & c'est ce qu'il fait avec beaucoup d'art dans le cinquième acte.

ACTE V.

Strepfiade accourt en criant au meurtre , & implorant du secours contre son fils qui le maltraite cruellement. Le fils le suit , & soutient de sang-froid qu'il a bien fait de battre son pere. Il montre qu'il a parfaitement retenu & pratiqué les leçons de l'Injuste : car il renouvelle cette scene , & à chaque injure , d'infâme , de parricide , &c. que lui dit son pere , il répond tranquillement : VOUS ME COMBLEZ DE JOIE , VOUS ME COUVREZ DE ROSES. Il fait en un mot le philosophe * , comme l'Injuste l'avoit fait à l'égard

§ Grec : Un aiguillon.

* Plutarque , TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES ENFANS , traduction d'Amyot , dit : « Ne se courroucer du tout point , c'est bien une

de son rival qui l'outrageoit. Phidippide fait plus avec son air tranquille & socratique : car en prenant le chœur à témoin , il prétend prouver en forme à son pere , quelque moyen qu'il choisisse des deux que Socrate enseigne , que c'est avec justice qu'il l'a frappé.

Le pere raconte la cause de la querelle. C'est que Phidippide au lieu de chanter à table , comme on l'en prioit , quelques vers de Simonide , a traité cet usage de ridicule * , & Simonide de méchant

» vertu singulière : mais il n'y a que ceux qui sont parfaitement sages
 » qui le puissent du tout faire , comme estoit Socrate , lequel ayant
 » esté fort outragé par un jeune homme insolent & téméraire , jus-
 » ques à lui donner des coups de pied , & voyant que ceux qui se
 » trouvoient lors autour de luy s'en courrouçoient amèrement , & en
 » perdoient patience , & vouloient courir après : Comment , leur
 » dit-il , si un asne m'avoit donné un coup de pied , voudriez-vous
 » que je luy en redonnasse un autre ? Toutefois il n'en demoura
 » pas impuni , car tout le monde luy reprocha tant ceste insolence ,
 » & l'appella-l-on si souvent & tant , le regibbeur & donneur
 » de coups de pied , que finalement il s'en pendit & étrangla
 » luy-mesme de regret. Et quand Aristophane feist jouer la comédie
 » qu'on appelle les NUÉES , en laquelle il respand sur Socrate toutes
 » les sortes & manieres d'injures qu'il est possible , comme quelqu'un
 » des assistans à l'heure qu'on le farçoit & gaudissoit ainsi , lui de-
 » manda : Ne te courrouces-tu point , Socrate , de te voir ainsi per-
 » bliquement blâmer ? Non certainement , répondit-il , car il m'est
 » advis , que je suis en ce théâtre ne plus ne moins qu'en un grand
 » festin , où l'on se gaudit joyeusement de moi . »

* Ce mot est dit contre Euripide , qui dans sa MÉTÈE fait dire à la confidente de cette princesse , que la musique devoit être interdite des festins , où la joie est assez naturelle , sans chercher à la ranimer.

poète : que de plus il a eu l'insolence de préférer Euripide à Eschyle ; cet Euripide qui a osé parler d'incestes * dans ses tragédies. Strepsiade avoue qu'il n'a pu y tenir. La dispute s'est échauffée ; des paroles on est venu aux coups : & c'est le fils qui a frappé son pere. Celui-ci, au récit de cette insolence, fait de nouveaux reproches à Phidippide, en lui rappelant en détail tous les soins qu'il a eu de son enfance : morceau comique pour parodier ce que dit Phenix à Achille au neuvieme livre de l'ILIADÉ, ou plutôt ce que dit Euripide dans quelques-unes de ces tragédies, à l'imitation de cet endroit d'Homere.

« Je m'imagine, dit le chœur, que nos petits-
 » maîtres sont dans l'impatience de sçavoir ce
 » que va dire ce jeune homme, afin de s'en au-
 » toriser. » Il prend en effet la parole. « Quel
 » plaisir, dit-il, d'apprendre des nouveautés &
 » d'être en état de se moquer des loix ! Quand
 » je n'étois occupé que de chevaux, je ne pouvois
 » pas dire trois mots sans broncher ; mais à pré-

A l'égard du vieux Simonide, on le traite ici comme le Pibraz des Athéniens, & apparemment les gens à la mode trouvoient que Simonide n'y devoit plus être. Il étoit pourtant un des plus grands poëtes, & toujours estimé des gens de bon goût.

* Il entend les mariages de frere & de sœur de même mere. ὁμομητρίαν ἀδελφόν. Car les freres & sœurs de même pere & de différentes meres pouvoient s'épouser par les loix de Solon.

» sent que mon pere m'a guéri de cette manie;
» & m'a rendu philosophe, je suis sûr de lui
» prouver à lui-même qu'un fils a droit de battre
» son pere. »

Les raisons du jeune homme sont ajustées au théâtre, comme l'on peut croire, afin de faire tomber tout l'odieux de cette pernicieuse doctrine sur celle de Socrate; comme s'il enseignoit ces belles choses. Phidippide dit, par exemple, qu'un pere bat son fils parce qu'il l'aime. Or, un fils ne doit-il pas aimer son pere & lui prouver son amour? Il ajoute que les vieillards sont doublement enfans, & qu'ils méritent d'autant plus d'être châtiés, que leurs fautes sont plus considérables; qu'en vain on allegue les loix; que celui qui les a portées étoit homme; qu'il a persuadé aux autres de les admettre; que tout homme raisonnable a les mêmes droits que le législateur; & pareils raisonnemens, tous imaginés pour faire haïr Socrate & ses sectateurs. Le pere allegue vainement Jupiter & les dieux. Phidippide lui réplique: « Hé » c'est de vous-même que j'ai appris qu'il ne faut » reconnoître d'autres dieux que les tourbillons » & les Nuées. » Le pere désespéré de voir l'esprit de son fils entierement gâté & incorrigible, veut s'en prendre aux Nuées. Elles lui répondent que c'est sa faute, puisque c'est de lui-même qu'il

s'est porté à faire des injustices criantes , & à ne pas payer les créanciers.

S T R E P S I A D E .

Hé , que ne m'avertissiez-vous ? Pourquoi trompiez-vous un homme simple tel que moi ?

L E C H Œ U R .

Nous en usons ainsi avec tes pareils , quand ils s'aveuglent jusqu'à devenir injustes & scélérats. Nous les plongeons dans l'infortune , afin de leur apprendre par une triste expérience à craindre les dieux *.

Voilà Strepfiade puni par la cause , l'occasion ; & les complices de son injustice , c'est-à-dire , par son fils , les Nuées , & le commerce avec Socrate. Dans la douleur où il est plongé , il se repent d'avoir abandonné les dieux pour suivre une dangereuse philosophie. Il demande grâce à Mercure ; & feignant d'en être inspiré , il appelle ses gens , fait apporter des échelles , des haches & des torches , monte sur le toit de l'école de Socrate , & y fait appliquer le fer & le feu. Socrate & Chai-réphon , avec une suite de philosophes , en sortent tout enfumés & tout désolés. Strepfiade les con-

* Mot remarquable pour faire voir qu'Aristophane n'étoit pas un athée déclaré , comme quelques-uns l'ont prétendu. Athènes ne l'au-roit pas souffert.

gédie d'un air comique : les Nuées se retirent , & le spectacle finit brusquement pour ne pas donner lieu aux spectateurs d'examiner de trop près le peu de vraisemblance qu'il y a dans cet incendie théâtral.

LES NUÉES,
COMÉDIE D'ARISTOPHANE

PERSONNAGES.

STREPSIADE.

PHIDIPPIDE.

VALET de Strepfiade.

SOCRATE.

DISCIPLE I de Socrate.

DISCIPLE II de Socrate.

CHÉRÉPHON, ami de Socrate.

CHŒUR de Nuées.

LE JUSTE.

L'INJUSTE.

PASIAS.

AMUNIAS.

UN TÉMOIN.

QUELQUES PERSONNAGES MUETS.

La scène est près de la maison de Socrate à Athènes.

LES

LES NUÉES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, LE
VALET DE STREPSIADE.

STREPSIADE.

HAÏ, haï, grand dieu, que les nuits sont
longues ! Le jour ne paroîtra-t'il donc jamais ? Il

i Grec : Que l'histoire (la chose) des nuits est interminable !
Sofie se plaint également dans Plaute de la longueur des nuits.
AMPHIT. II, 123.

*Neque ego hac nocte longiorem me vidiſſe cenſeo ;
Niſi item nūam, verberatus quam dependi perpetem.*

Le Sofie de Molière ſe plaint auſſi de la nuit. AMPHIT. act. I, ſc. I.

Quoi ! Si pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire ?

Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,

Et le détail de ſa victoire,

Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?

Tome XI.

Q

y a déjà long-temps que j'ai ouï le chant du coq ; & mes valets ronflent encore comme s'il n'étoit que minuit ! Ils n'en ufoient pas ainfi autrefois ! Que maudit soit la guerre , pour mille raisons , mais principalement parce qu'il ne m'est pas permis de châtier ces coquins ¹ ! Et ce brave fils que j'ai , là s'est-il éveillé de toute la nuit ? Ne ronfle-t'il pas aussi , empaqueté dans ses cinq couvertures ? Mais voyons un peu , enfonçons-nous aussi dans le lit.... Hélas , il n'y a pas moyen ² de dormir par l'idée de la dépense à faire , des chevaux à entretenir , & des dettes à payer , & le tout à cause de ce beau fils. (s'entretenant seul.) Voyons donc l'état de mes dettes. Quant à lui il ne pense qu'à entretenir ses cheveux , pour briller soir à cheval , soit sur un char ; il ne rêve que chevaux , & moi je meurs de chagrin , car voici le jour qu'il faut payer les intérêts ³. Hola , garçon , allume ma

¹ Aristophane met les esclaves au nombre de ceux auxquels la guerre étoit avantageuse , voyez la PAIX , v. 451 , parce que pendant la guerre il leur étoit facile , au moindre mauvais traitement de leur maître , de passer chez l'ennemi.

² Les gens endettés dorment difficilement. Aussi Menæchme répond au médecin , dans Plaute , Menæch. act. V , sc. V , v. 30 :

M E D.

Perdomiscin' usque ad lucem ? Facilen' tu dormis cubans ?

M E N.

Perdomisco , si resolvi argentum , quoi debeo.

³ Grec : Car la lune amène le vingtième jour du mois , auquel il faut payer les intérêts. Voyez Salmasi , DE MODO USURARUM , p. 549.

lampe & donne-moi mon livre , afin que je voie combien & à qui je dois , & que je suppute les intérêts. Douze mines à Pafias ! Pourquoi ces douze mines à Pafias ? A quoi les ai-je employées ? Ho , c'est le prix de ce cheval ¹. Ah , que je suis malheureux ! N'étoit-il pas préférable pour moi de perdre ce jour-là un œil d'un coup de pierre ?

PHIDIPPIDE. Il rêve.

Ha , Philon , il y a là de la supercherie ; gardez votre rang.

STREPSIADE.

Voilà ce qui me tue. Même en dormant , il s'occupe de courses de chevaux !

PHIDIPPIDE. (il continue à rêver.)

Combien faut-il que ces chariots fassent de courses ?

STREPSIADE.

Ma foi , tu en fais bien faire à ton pere , des courses ! Mais , quelle dette y a-t'il après celle de Pafias ! Trois mines à Amunias pour des roues & un char.

PHIDIPPIDE. (il continue à rêver.)

Fais rouler ce cheval sur le sable & l'emmene au logis ².

¹ Grec : Du coppatia. Les Grecs marquoient leurs chevaux avec différentes lettres , & leur donnoient différens noms.

² Après de grandes courses , quand les chevaux étoient couverts de sueur , on les faisoit rouler sur le sable avant de les rentrer à l'écurie.

Eh, ta forte dépense fera cause qu'il nous en faudra bientôt sortir¹ du logis, car je suis à la merci des autres à cause de mes dettes. On menace de tout saisir chez nous.

PHIDIPPIDE.

D'où vient, mon pere, que vous vous tourmentez tant, & que vous n'avez fait toute la nuit que vous tourner de côté & d'autre ?

STREPSIADE.

L'idée des fergens² me chaffe du lit.

PHIDIPPIDE.

Hé laissez-moi dormir, je vous en prie.

STREPSIADE.

Ho bien, dors donc ; mais auparavant sçache que toutes mes dettes retomberont sur toi. Haï ! Que toutes sortes de malheurs puissent arriver à celle qui se mêla de me marier, & de me faire

¹ Grec : Rouler hors du logis. ἐξέλκας, jeu de mots, avec ἐξάλισας, qui signifie le lieu où l'on faisoit rouler les chevaux sur le sable.

² δέμαρχος, démarque, chef d'un bourg. M. Brunck cite au sujet de ce mot une scholie d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, dont Guill. Postel paroît avoir eu connoissance. Il observe, ainsi que le scholiaste, qu'Aristophane fait allusion ici aux punaises. Les démarques tenoient registre de toutes les dettes des habitans du bourg auquel ils étoient préposés : & ils faisoient ceux qui négligeoient de payer au terme fixe. Voyez Guill. Postel, DE MAGISTRAT. ATHEN. cap. XVI. Il y cite & commente ce vers d'Aristophane.

épouser ta mère ! Avant cela je passois les jours les plus heureux à la campagne. Sans recherche dans mes habits & dans mes manières, j'avois des ruches, des brebis & du marc d'olives en abondance. Mais depuis que j'ai été assez sot pour prendre à la ville une femme dépensière, délicate & plus glorieuse que la superbe Corfyra¹, enfin la nièce de Mégaclys, de ce grand Mégaclys, moi qui étois un bon villageois, je n'ai pas eu un moment de bon temps. Quand je l'eus épousée, je portois dans mon lit auprès d'elle l'odeur de vin nouveau, de figues seches, & de laine de brebis; elle de son côté ne sentoit qu'essences précieuses, que coquetterie, que dépense, que festins². Je ne dirai pas qu'elle fut oisive, elle travailloit plus que je ne voulois³,

1 Suidas dit, d'après les anciens scholiastes, que cette Corfyra avoit été femme du tyran Pisistrate : mais suivant d'autres, elle fut femme d'Alemæon, ce qui s'accorderoit avec le 614^e vers des Acharniens, où Mégaclys est désigné sous le nom de Corfyra.

2 *Illæ vero unguentum, crocum, collabellæ, ostrea, sumtus, heluatiões, coliadem & genetylidem.* Voyez les scholies manuscrites dans les notes de M. Brunck : l'italien, traduit ainsi : Ma lei pot d'odoriferi ontioni, di zaffrano, di cose che ella teneva in bocca di gran spendere, d'essere troppo liberale, d'esser venusta, di gentil sangue.

3 *ἑρτά*, elle pressoit les fils avec une baguette, une spatule, un peigne.... Terme de hauteliffierie pour désigner un morceau de bois dur, en forme de couteau, dont le dos est de plusieurs pouces d'épaisseur, qui va toujours en diminuant jusqu'au tranchant avec lequel on frappe sur les fils de la tapisserie pour les rapprocher. Aristophane

& quelquefois en lui montrant ce manteau, je prenois prétexte de lui dire : Ma mie, vous pressez trop les fils.

LE VALET.

Je viens vous dire qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe.

STREPSIADE.

Ha, coquin, pourquoi m'avoir allumé une lampe qui consume tant d'huile ? Viens ici que je te fasse pleurer.

LE VALET.

Eh, pourquoi ?

STREPSIADE.

Parce que tu mis hier une trop grosse mèche....
Quand mon fils fut venu au monde, nous eûmes dispute ma femme & moi touchant le nom que nous lui devons donner. Elle ne choisissoit que de grands noms, comme Xantippe, Carippe, Callipide ; car elle y vouloit toujours de la chevalerie ¹. Et moi je voulois lui donner le nom de son grand pere Pheidonide ². Nous fûmes long-temps à disputer ; mais à la fin nous trouvâmes un mi-

joue ici sur la double signification de ce mot, qui veut dire aussi prodiguer.

¹ Grec : Elle vouloit que dans son nom on y fit entrer le mot cheval... Xantippe, qui a des chevaux roux ; Carippe, qui aime les chevaux ; Callipide, bel homme de cheval.

² Ménager.

lieu , & nous convînmes qu'on l'appelleroit Phidippide ¹. Sa mere lui disoit en le pressant sur son sein : Mon fils , quand te verrai-je , monté sur un char & vêtu de pourpre , entrer triomphant dans la ville comme Mégacles ? Moi je lui disois : Quand te verrai-je enveloppé dans une peau , ramener des chèvres du haut du mont Phellée. Mais il n'a point suivi mes conseils : au contraire , sa passion des chevaux est venue mettre le désordre dans ma fortune. C'est pourquoi ayant ruminé toute cette nuit , j'ai enfin trouvé un expédient infailible. Ha , si je puis le faire goûter à ce dormeur , me voilà trop bien. Mais il faut que je l'éveille tout-à-l'heure. Comment m'y prendrai-je pour l'éveiller agréablement ? Oui comment ? Phidippide , cher petit Phidippide.

P H I D I P P I D E.

Que vous plaît-il , mon pere ?

S T R E P S I A D E.

Baïse-moi , mon fils , & mets-là ta main droite ².

¹ D'un nom où cheval & épargne se trouveroient réunis.

² Il lui présente en même-temps la sienne. Manière dont les anciens engageoient leur foi dans leurs conventions mutuelles , & qui a toute sa vigueur dans le fond de nos campagnes , où les mœurs conservent encore leur premier caractère de pureté. La scholie manuscrite rapportée par M. Brunck , cite Homere à ce sujet. (*Il.* *ζ.* 233.)

PHIDIPPIDE.

La voilà. Que voulez-vous ?

STREPSIADE.

Dis-moi un peu, m'aimes-tu ?

PHIDIPPIDE.

Oui, par Neptune le dompteur de chevaux.

STREPSIADE.

Ah, ne me parle jamais de ce Neptune, il est la cause de tous mes maux. Mais, mon fils, s'il est vrai que tu m'aimes de tout ton cœur, crois-moi, fais ce que je m'en vais te dire.

PHIDIPPIDE.

Que voulez-vous donc que je fasse ?

STREPSIADE.

Change désormais ta manière de vivre, viens écouter les conseils que j'ai à te donner.

PHIDIPPIDE.

Allons, voyons. Parlez.

STREPSIADE.

Mais les suivras-tu ?

PHIDIPPIDE.

Oui, j'en jure par Bacchus.

STREPSIADE.

Tiens, regarde. Vois-tu cette petite porte, cette maisonnette ?

¹ τῶν κίλιον est pour τῶν κίλιον : de même dans les GRENOUILLES,
v. 511. κῆρον est pour καὶ οἶνον.

P H I D I P P I D E.

Oui : hé bien , mon pere , de quoi s'agit-il ?

S T R E P S I A D E.

C'est-là le lieu des méditations de ces ames sages qui prouvent que le ciel est un four qui nous environne , & que nous en sommes les charbons ¹. Ces gens-là , moyennant quelque argent , enseignent à gagner les causes , justes ou non ².

P H I D I P P I D E.

Qui sont-ils donc ?

S T R E P S I A D E.

Je ne sçais pas bien leur nom , mais ce sont de bonnes gens , livrés aux grandes méditations.

P H I D I P P I D E.

Oh , je vois. Ce sont ces misérables , ces vrais

¹ Mademoiselle Le Fevre remarque avec raison dans cet endroit , qu'Aristophane met sur le compte de Socrate toutes les sévérités des autres philosophes. C'est Hippon , célèbre arabe , Samien , de la secte des Pythagoriciens , qui a le premier avancé cette doctrine sur le ciel ; & le poëte comique Cratès l'a joué sur cela dans sa piece intitulée LAMPRE. Voyez Plutarque , tom. XX , p. 403 , Paris ; Cusac. Et HISTOR. PHILOSOPH. Stapleii , Venetiis 1731 , à l'article de Pythagore , part. VIII , cap. XXIV.

² Voici une nouvelle occasion de faire la remarque précédente. Tout le monde sçait que Socrate ne mit jamais ses leçons à prix. Protagoras fut le premier à exiger de l'argent pour ses instructions. Il se faisoit donner cent mines par tous ceux qui étoient curieux de l'entendre. Périclès fut du nombre. Mais Socrate étoit d'un déintéressement connu du moindre particulier d'Athenes ; & chacun des spectateurs sçavoit fort bien que ce reproche ne pouvoit tomber que sur la dénomination de philosophe & non sur la personne de Socrate.

charlatans à visages pâles , aux pieds nuds ; ce Socrate entr'autres & ce Chæréphon.

STREPSIADE.

Ah , ah , tais-toi , n'extravague point ici. Mais si tu te foudries tant soit peu des intérêts de ton pere , associe-toi à ces gens-là , & envoie promener toute la chevalerie.

PHIDIPPIDE.

Par Bacchus je ne le ferois pas , quand vous me donneriez tous les faisans de Léogoras ¹.

STREPSIADE.

Vas , je t'en prie , vas le plus chéri des mortels ; & permets qu'ils t'instruisent.

PHIDIPPIDE.

Qu'apprendrai-je donc là ?

STREPSIADE.

On dit qu'ils enseignent deux sortes de moyens , le juste & l'injuste. Que le dernier , quand on sçait bien s'en servir , peut faire gagner les plus méchantes causes. Si tu veux donc apprendre ce moyen , je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai faites pour toi.

PHIDIPPIDE.

Je ne puis vous obéir. Car si j'étois pâle & défait comme ces gens-là , je n'oserois seulement regarder mes camarades d'équitation.

¹ Léogoras étoit le Lucullus des Athéniens. Le poëte comique Platon l'a joué sur sa friandise. Mademoiselle Le Fevre.

STREPSIADE.

Par Cérès, tu n'as donc qu'à chercher qui te nourrira, toi, tes chevaux de voiture & de selle, je n'en veux plus entendre parler, va-t'en au diable.

PHIDIPPIDE.

Mais le grand Mégaclês ne me souffrira pas sans chevaux. Je m'en vais au logis, je ne me soucie gueres de vos menaces.

SCENE II.

STREPSIADE seul.

QUOIQUE j'aie eu là du dessous, je ne me croirai pas vaincu¹; & après avoir invoqué les dieux, je m'en vais à l'école de ces grands philosophes, me mettre à étudier les belles choses qu'ils enseignent. Mais, vieux, pesant & sans mémoire, comment pourrai-je apprendre les plus fines subtilités de toutes ces belles sciences? Allons, il ne faut pas se désespérer, heurtons à cette porte. Hola, garçon.

¹ Grec : Mais je ne resterai pas étendu par terre, quoique j'aie été terrassé.... Métaphore ingénieuse, remarque M. Brunck, tirée de l'exercice de la lutte, où on ne réputoit vaincu que celui qui avoit été terrassé trois fois. Celui qui avoit été jetté par terre avoit le droit de se relever la première & la seconde fois, & de retourner au combat.

SCÈNE III.

STREPSIADE, LE DISCIPLE DE SOCRATE.

LE DISCIPLE.

Au diable donc : qui frappe là-bas ?

STREPSIADE.

Strepsiade, fils de Phidon, du bourg de Cynne.

LE DISCIPLE.

Tu es bien grossier de venir, sans aucune considération, donner du pied dans cette porte¹, & faire avorter les conceptions de mon esprit².

STREPSIADE.

Excusez-moi, car j'habite dans le fond des cam-

¹ Métaphore : C'est ainsi que Plaute en emploie une tirée d'animaux qui ne frappent pas des pieds, mais de la tête. Trucul. 1. II. 2, 1.

Quis illic est, qui tam protorve nostras ædes arietat ?

² Mademoiselle Le Fevre trouve ceci fort plaisant dans la bouche d'UN PORTIER, dit-elle. Mais μαθητής ne signifie ni valet, ni portier, mais uniquement un disciple ; un auditeur. Socrate n'étoit pas homme à avoir portier ou valet. Il travailloit pour suffire à ses besoins les plus urgents. Il ne faut chercher le plaisant de ceci, que dans l'expression du poëte, ἐν μβλοκῆς : métaphore & allusion mordante, au métier de la mere de Socrate, qui étoit accoucheuse, & au titre que se donnoit souvent ce philosophe, qui s'appeloit ACCOUCHEUR DES PENSÉES. Voyez à ce sujet la première des Questions Platoniques, parmi les œuvres mêlées de Plutarque.

pagnes. Mais dites-moi ce que je peux vous avoir fait perdre de vue.

L E D I S C I P L E.

Il n'est permis de dire ces choses qu'aux disciples.

S T R E P S I A D E.

Vous n'avez qu'à me les dire sans craindre ; car je viens ici pour être disciple.

L E D I S C I P L E.

Soit. Mais au moins, songez que ce sont là des mystères. Tout-à-l'heure une puce a piqué Chéréphon au sourcil , & de là étant sautée sur la tête de Socrate , ce dernier a demandé à Chéréphon combien il croyoit que cette petite bête sautoit de longueurs de ses petites pattes.

S T R E P S I A D E.

Et comment a-t'il pu mesurer cela ?

L E D I S C I P L E.

Fort adroitement. Il a fait fondre de la cire , & ayant pris la puce , il lui a trempé les pattes dedans , & lorsque cette cire a été refroidie , la puce s'est trouvé avoir des fouliers. On les lui a ôtés , & par leur moyen on a mesuré sans peine l'espace qu'elle avoit sauté ¹.

¹ Voilà une plaisanterie dont toute la ville d'Athènes voyoit l'allusion : on sçavoit parfaitement qu'elle avoit rapport au sujet d'une des conférences de Périclès avec Protégoras , comme le remarque très bien M. Hardion (dans sa Dissertation sur l'Origine & les Progrès

STREPSIADE.

Grand dieu, quelle subtilité d'esprit !

LE DISCIPLE.

Que diriez-vous donc, si je vous dévoilois une autre belle idée de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? Dites-la moi, je vous en prie.

LE DISCIPLE.

Charéphon le Sphettien lui ayant demandé si le bruit des cousins, en volant, vient de leur trompe ou de leur derriere...

STREPSIADE.

Hé bien, qu'a-t'il répondu touchant ces cousins ?

LE DISCIPLE.

Il lui a dit que ce petit animal a l'intestin fort étroit, & que le vent y passant avec violence, il faut de toute nécessité que le derriere du cousin fasse ce bruit.

STREPSIADE.

Le derriere du cousin est donc une trompette ?

de la Rhétorique dans la Grece, tome XV des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, p. 157.) Xantippe, l'aîné des fils de Périclès, tournoit volontiers ces longues conférences en ridicule, « & contoit que pendant la célébration des jeux publics, un athlete » ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimus » de Pharfale, Périclès & Protagoras avoient passé une journée entiere à chercher s'il falloit imputer cet accident ou au javelot ou » à la main qui l'avoit lancé, ou aux ordonnateurs des jeux. » Socrate devoit être le premier à rire d'une pareille plaisanterie.

Oh, que celui qui a fait cette belle découverte est heureux ! Oh, qu'un accusé se moquerait bien de ses juges avec ces belles connoissances !

LE DISCIPLE.

Il y a quelque-temps qu'un lézard vénimeux¹ lui fit perdre une belle pensée.

STREPSIADE.

Comment, je vous prie ?

LE DISCIPLE.

Comme il observoit le cours & les révolutions de la lune, & qu'il avoit la bouche ouverte, cette bête y fit tomber son ordure du haut du toit.

STREPSIADE.

Ah, le charmant lézard qui fait dans la bouche de Socrate !

LE DISCIPLE.

Hier, nous n'avions rien pour souper.

STREPSIADE.

Eh bien, quel remede trouva-t'il à cela ?

LE DISCIPLE.

Se trouvant au lieu destiné pour la lutte, « il répandit de la poussière sur la table, & tandis qu'il amusoit ses auditeurs avec un compas d'une main,

¹ ὄψ' ἀσκαλαβότου. Stellio lacerti genus, dit le P. Hardouin, est, quo Galli, Germani, Anglique carent. Plin. tom. I, pag. 606. Voyez lib. HISTOR. NATUR. XXIX, 28.

de l'autre il décrocha subtilement un manteau avec un fer recourbé. »

S T R E P S I A D E .

Thalès , après cela , n'est plus une si grande merveille ¹. Ouvrez , ouvrez-moi bien vite cette école & montrez-moi Socrate à l'instant ; car je brûle d'être adepte. Mais ouvrez donc. (on ouvre.) O Hercule ! Quelles bêtes font-ce là !

L E D I S C I P L E .

Dè quoi vous étonnez-vous ? A qui trouvez-vous donc qu'ils ressembtent ?

S T R E P S I A D E .

Aux prisonniers de guerre que l'on prit à Pyle sur les Lacédémoniens. Mais pourquoi regardent-ils à terre ?

L E D I S C I P L E .

Ils cherchent ce qu'elle a dans son sein.

S T R E P S I A D E .

Ils cherchent donc des oignons ? Mes pauvres gens , ne vous mettez pas en peine , je sçais où il y en a des plus gros & des meilleurs. Mais que font tous ceux-là qui sont tout-à-fait panchés ?

¹ Plaute a imité ce vers , CAPTIV. II , 2 , 24 :

*Egeper ! Thalens talento non eman Milesium.
Nana ad sapientiam hujus nimius nugator fuit.*

LE DISCIPLE.

Ils veulent pénétrer jusqu'au plus profond du Tartare.

STREPSIADE.

Et leur derrière, pourquoi regarde-t'il le ciel ?

LE DISCIPLE.

Il apprend de lui-même l'astronomie. Mais entrez, de peur que Socrate ne vous trouve ici.

STREPSIADE.

Ha, pas encore, pas encore ; qu'ils demeurent ici, afin que je leur communique une petite affaire que j'ai.

LE DISCIPLE.

Mais ils ne peuvent pas demeurer si long-temps à l'air.

STREPSIADE.

Dites-moi, au nom des dieux, ce que c'est que tout cela ?

LE DISCIPLE.

C'est là l'astronomie.

STREPSIADE.

Et cela ?

LE DISCIPLE.

La géométrie.

STREPSIADE.

Et à quoi cela est-il bon ?

LE DISCIPLE.

A mesurer la terre.

Tome XI.

R

STREPSIADE.

Quoi, celle que l'on distribue après la victoire?

LE DISCIPLE.

Ho non; toute la terre universelle.

STREPSIADE.

Charmente nouvelle! Idée merveilleusement utile pour l'état!

LE DISCIPLE.

Tiens, voilà tout le tour de la terre. Le vois-tu? Regarde, voilà Athenes.

STREPSIADE.

Que dites-vous là! Je n'en crois rien, car je n'y remarque point de juges sur leurs sieges.

LE DISCIPLE.

Voilà pourtant tout le territoire de l'Attique!

STREPSIADE.

En quel endroit sont les Cicynniens mes compatriotes?

LE DISCIPLE.

Les voici. Et voilà l'Eubée. Comme tu vois, cette île est d'une très grande étendue¹.

STREPSIADE.

Oui, Périclès & vous, l'avez rendue d'une grande étendue pour le revenu². Mais où est La-cédémone?¹ παρτάταται est d'une grande étendue.² παρτάβη, l'avez chargée d'impôts. Jeu de mots, comme l'on voit, sur la double signification du mot grec παρτάβησθαι, qui veut dire être étendu & être chargé d'impôts.

COMÉDIE.

259

LE DISCIPLE.

Où elle est ? La voilà.

STREPSIADE.

Ho, ho ! Elle est bien près de nous ! N'allez pas oublier de l'éloigner bien loin d'ici.

LE DISCIPLE.

Il n'y a, de par tous les dieux, pas moyen.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous. Mais quel est cet homme juché en l'air dans un panier ?

LE DISCIPLE.

C'est lui-même.

STREPSIADE.

Qui ? Lui-même.

LE DISCIPLE.

Socrate.

STREPSIADE.

O ! Socrate ! Allez me l'appeler tant que vous pourrez.

LE DISCIPLE.

Appelez-le vous-même ; pour moi , je n'en ai pas le temps.

Aristophane nous a également représenté Euripide élevé au haut d'une machine de théâtre. Voyez les ACHARNIENS.

SCÈNE IV.

STREPSIADE, SOCRATE.

STREPSIADE.

SOCRATE, ô Socratino.

SOCRATE.

Que veux-tu, chétif mortel ?

STREPSIADE.

Avant toutes choses, je vous prie, dites-moi
ce que vous faites là.

SOCRATE.

Je me promène dans les airs, & je contemple
le soleil.

STREPSIADE.

C'est-à-dire que vous ne pourriez d'ici-bas jeter
vos regards ¹ sur les dieux comme vous le faites
d'où vous êtes, si toutes fois ²....

SOCRATE.

Il est vrai : je n'ai jamais bien pénétré, comme
il faut, les choses célestes, que quand j'ai suspendu

¹ Jeu de mots. *επισφωρῶς*, je regarde, je considère. *ὑπερσφωρῶν*,
vous regardez du haut en bas, vous méprisez.

² La scholie manuscrite ajoute, pour compléter la phrase : **Si**
toutes fois il est permis de considérer les dieux.



Cavel. Del.

Socrate et Strepsiade.

Delignon. Sulp.

mon esprit & mêlé mes pensées les plus déliées avec l'air le plus subtil. Etant à terre & voulant contempler de là des choses si élevées, il est impossible de faire la moindre découverte, car malgré qu'on en ait, la terre attire à elle tout ce que l'esprit a de subtil & d'épuré. Le cresson en fait autant.

STREPSIADE.

Comment ! Le cresson tire à lui tout ce que l'esprit a de subtil ? Ha, descendez, cher petit Socrate, pour m'instruire sur ce qui m'amène ici.

SOCRATE.

Pourquoi donc es-tu venu ?

STREPSIADE.

C'est que je veux apprendre la rhétorique, car je suis accablé de dettes, & furieusement tourmenté par mes créanciers : tous les jours encore je suis obligé de leur donner des gages.

SOCRATE.

Comment t'es-tu endetté comme cela, sans t'en apercevoir ?

STREPSIADE.

C'est une certaine maladie de chevaux qui m'a perdu ; une maladie qui dévore tout dans un moment. Apprenez-moi donc bien vite un des deux moyens que vous enseignez, ce moyen avec lequel

1 Grec : Comment ! L'esprit attire le plus subtil sur le cresson !

R iij

on fait voir qu'on ne doit rien ; & je vous jure par les dieux que je vous donnerai tout ce que vous souhaiterez.

S O C R A T E.

Et par quels dieux jures tu ? Car il faut que tu sçaches que nous n'en reconnoissons point.

S T R E P S I A D E.

Comment jurez-vous donc ? Est-ce par le fer comme les Byfantins ¹ ?

S O C R A T E.

Veux-tu connoître les choses célestes parfaitement, veux-tu sçavoir ce qu'elles sont ?

S T R E P S I A D E.

Oui, certes, si tant est qu'il y en ait.

S O C R A T E.

Veux-tu avoir quelqu'entretien avec les Nuées, nos déesses ?

S T R E P S I A D E.

Oui, assurément.

S O C R A T E.

O bien affies-toi sur ce lit sacré.

S T R E P S I A D E.

M'y voilà assis.

S O C R A T E.

Prends cette couronne.

¹ Equivoque & jeu de mots sur *νέμισμα*, qui signifie contenance, monnaie publique. Strepfiade prend ce mot dans cette dernière signification.

S T R E P S I A D E.

Eh, à quoi bon cette couronne ? N'allez pas,
 Ô Socrate, me sacrifier comme Athamas ¹.

S O C R A T E.

Non, non, n'aie point de peur ; nous en usons
 toujours ainsi avec ceux que nous initions à nos
 mystères.

S T R E P S I A D E.

Mais, de grâce, quel bien me reviendra-t'il
 de tout cela ?

S O C R A T E.

On n'entendra plus que toi parler : tu feras plus
 brisé ² aux affaires : demeure là seulement.

S T R E P S I A D E.

Parbleu vous avez raison ; si cela continue, je
 ferai moulu.

S O C R A T E.

Bon homme, il faut se tenir dans un silence

¹ Allusion à une pièce perdue de Sophocle, intitulée ATHAMAS
 COURONNÉ, où Athamas, le front ceint d'une couronne, aux pieds
 de l'autel de Jupiter, alloit être sacrifié aux manes de Phryxus qu'on
 croyoit mort.

² τρίμμα, κρέταλον, παιτάλη. Tous ces mots sont équivoques,
 remarque très bien mademoiselle Le Fevre. Le premier signifie une
 chose brisée, & un homme rompu dans les affaires ; le second signifie
 une castagnette, un grand causeur, & un homme brisé à force de
 coups ; le troisième désigne la fine fleur de la farine, un homme
 fin & rusé, & un homme réduit en poudre. Pendant que Socrate
 employoit ces expressions, il laissoit tomber des petites pierres sur la tête
 de Strepsiade, en guise de farine dont on aspergeoit les victimes.

R iv

religieux , & écouter attentivement ma priere.
O air immense , grand roi qui tenez la terre suspendue ; vous , ciel lumineux ; & vous , vénérables déesses , Nuées , redoutables meres de la foudre & des tonnerres , levez-vous , apparaissez à un philosophe.

STREPSIADE.

Non pas encore , non pas encore , il faut auparavant que j'aie mis mon manteau en double sur ma tête , afin que je ne sois pas mouillé. Que je suis malheureux de n'avoir pas apporté de chez moi de quoi me couvrir.

SOCRATE.

Venez donc bien vite , grandes Nuées , faites-vous voir à cet homme , soit que vous soyez sur les sommets glacés du divin Olympe , soit que vous dansiez avec les nymphes dans les jardins de l'Océan votre pere , ou que vous puisiez de l'eau avec vos urnes d'or aux embouchures du Nil ; soit enfin que vous soyez aux Palus Mœotides ou sur le haut du Mimas que la neige couvre toujours , écoutez mes prieres , & recevez favorablement nos sacrifices.

SCÈNE

CHŒUR DE NUÉES, SOCRATE,
STREPSIADE.

LE CHŒUR.

NUÉES, éternelles divinités, faisons nous voir,
nous, qui par la légèreté & par la liquidité de nos
corps, sortons du sein du bruyant Océan notre
pere, & nous élevons au-dessus du sommet des
montagnes ombragées par les forêts, pour voir de-là
les promontoires les plus éloignés, les trésors des
campagnes, les cascades des fleuves, l'étendue de
la terre, & la vaste & orageuse mer. Le grand œil
du monde brille d'une éclatante lumière. Eloignons
donc les nuages obscurs qui nous environnent,
& faisons voir en terre nos corps immortels en
nous montrant égales à toute la terre.

SOCRATE.

Ô vous vénérables Nuées, vous avez manifesté
à moi mes prières. Et toi, as-tu entendu la voix
au travers des tonnerres ?

STREPSIADE.

Où je vous révere, grandes déesses, & je suis
entré du bruit que vous venez de faire en-

rendre , que je ne puis m'empêcher de tonner¹ aussi de mon côté , & permis ou non , je veux me mettre à mon aise² ?

S O C R A T E .

Ne raille pas , & ne vas pas faire comme ces misérables comiques ; mais exprime les louanges des déesses , car elles y prennent toutes un singulier plaisir.

L E C H Œ U R .

Allons , meres des tempêtes & des pluies , allons dans le pays fertile de Pallas , allons voir cette terre de Cécrops , féconde en grands hommes : c'est-là qu'il y a des mystères sacrés³ : c'est-là qu'on voit la maison sacrée destinée aux saintes cérémonies⁴ ; les présents offerts aux dieux du ciel ; les temples élevés & les statues : là on a toujours un accès facile auprès des immortels ; les autels y sont couverts de fleurs , & en tout temps on y fait des sacrifices & des festins. Là , on célèbre , au printemps , la fête de Bacchus , & l'air y retentit de la cadence des danseurs , & du son éclatant des flutes.

¹ Tirar corèze.

² Hò voglia di cacare.

³ Il parle des mystères de Cérès , qu'il étoit défendu de divulguer sous peine de la vie. Mademoiselle Le Fevre.

⁴ Le temple de Cérès qui étoit à Eleusyne. La même.

STREPSIADE.

Au nom de Jupiter, Socrate, je vous prie de me dire qui sont ces femmes qui viennent de dire ces belles choses, sont-ce quelques héroïnes ?

SOCRATE.

Non, ce sont les Nuées célestes, les grandes divinités des paresseux : elles nous donnent des connoissances, de l'esprit, de l'éloquence, l'art des prestiges, la loquacité, la ruse & l'intelligence.

STREPSIADE.

Depuis que leur voix s'est fait entendre, mon ame n'a cherché qu'à s'élever, & brûle d'envie de s'épancher en raisonnemens subtils, de philosopher sur la fumée, & de contredire à tout, en avançant de petites maximes en opposition à celles qu'on auroit établies. Je souhaite donc passionnément de voir ces déesses, s'il est possible.

SOCRATE.

Regarde de ce côté-ci, vers le mont Parneth,

1 Des philosophes occupés uniquement à la vie contemplative.

2 Montagne, maintenant Casha, au midi de l'Attique. Il y a dans le grec *ὑπὸ τῆς Πάρνης*. On ne sçait dans l'édition de Kuster si on doit y lire *τὸν* ou *τῆς*, tant l'abréviation y est ambiguë : aussi l'édition de Hollande faite d'après celle de Kuster, porte *τὸν*. M. Brunck fait à ce sujet une réflexion bien digne du zèle dont il est animé pour le progrès des lettres, & qui devoit être goûtée dans ce moment sur-tout où l'on se propose de ranimer l'étude du grec en réimprimant les auteurs classiques. Il est certain, dit ce sçavant académicien, que les ligatures, liaisons & abréviations usitées dans le

car je vois ces déesses qui s'avancent tout doucement.

STREPSIADE.

Où, je vous prie ? Montrez les moi.

SOCRATE.

En voilà une grande troupe ; elles viennent de côté par ces fondrières & par ces forêts.

STREPSIADE.

Qu'est-ce donc que ceci, d'où vient que je ne les vois pas ?

SOCRATE.

Tiens : à l'entrée.

STREPSIADE.

A peine enfin commencé-je à les voir.

SOCRATE.

Tu dois maintenant les voir fort bien, à moins que tu n'aies dans les yeux de la chassie grosse comme une citrouille.

grec, & qui en rendent la lecture si difficile, n'ont été imaginées par les scribes avant l'imprimerie, que pour multiplier leur gain & accélérer leur besogne, & pour transcrire les manuscrits à moindre frais en employant moins de parchemin ou de papier. Mais à présent que l'imprimerie a levé tous ces obstacles, on ne devrait pas avoir recourt à ces notes difformes, inventées par le besoin & la disette. Il seroit à souhaiter, continue M. Brunck, que M. F. A. Didot, qui porte aujourd'hui l'imprimerie à un si haut degré de perfection, n'eût point adopté ces caractères de l'ancienne barbarie. Il n'y a qu'un homme de mauvais goût qui ait pu lui conseiller de les conserver.

STREPSIADE.

Oui, je les vois : elles remplissent tout cet endroit. O vénérables déesses !

SOCRATE.

Tu ignorois que c'étoient là des déesses, & tu ne les mettois pas au nombre des divinités ?

STREPSIADE.

Non, je vous jure, je croyois que c'étoit simplement du brouillard, de la rosée & de la fumée.

SOCRATE.

Tu ne sçavois donc pas qu'elles nourrissent nombre de sophistes, de devins, de médecins, d'effémînés¹, de poètes dithyrambiques, de discourcours sur les météores ; en un mot elles nourrissent tous ces paresseux, parce qu'ils font des vers à la louange de ces déesses.

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'ils chantent dans leurs vers : LE COURS IMPÉTUEUX DES NUÉES HUMIDES ÉCLIPSANT LA LUMIÈRE ; LES TEMPÊTES FURIEUSES, QUI SONT LES CHEVEUX DE CES TYPHONS A CENT TÊTES ; CES OISEAUX AÉRIENS LIQUIDES ET ARMÉS DE SERRES CROCHUES, QUI PLANENT DANS LES AIRS, ENFIN LES PLUIES DES EAUX DES HUMIDES

¹ σφραγιδευχαρικομήτης. Mot composé, observe le grand étymologiste, ἀπὸ τοῦ σφραγίς, καὶ ὄνυξ, καὶ ἀργός, καὶ κόμη, qui déigne un paresseux uniquement occupé de ses cheveux & de garnir avec des bagues ses doigts jusqu'aux ongles.

NUÉES ¹ ! C'est pour ces beaux vers qu'ils mangent
DES TRONÇONS DE GROS ET EXCELLENS CISTRES ² ET
LES CHAIRS DES GRIVES AILÉES.

S O C R A T E.

Cela n'est-il pas juste ?

S T R E P S I A D E.

Mais dites-moi, je vous prie, si elles sont véritablement des Nuées, comment se fait-il qu'elles ressemblent à des femmes : elles ne le sont pour-tant pas ?

S O C R A T E.

Que font-elles donc ?

S T R E P S I A D E.

Je ne sçais pas bien : je trouve qu'elles ressemblent à des flocons de laine, mais nullement à des femmes, pas en la moindre chose. Elles ont pourtant des nez.

S O C R A T E.

Réponds un peu à ce que je vais te demander.

S T R E P S I A D E.

Demandez vite tout ce qu'il vous plaira.

¹ Tout ce morceau est écrit en style dithyrambique, & veut être lu dans l'original même.

² κιστρα. J'ai conservé la forme du mot grec, à l'instar du traducteur italien. Hétychius distingue le cistre ou κιστρα du κιστριον, ou mulier, cabot.... Ces derniers mots soulignés sont encore dithyrambiques. Voyez les Observations sur le Traité de la Musique dans Plutarque, au sujet du dithyrambe.

SOCRATE.

En regardant le ciel n'as-tu jamais vu de Nuées ressembler à un centaure, à un léopard, à un loup ou à un taureau ?

STREPSIADE.

Je l'ai vu mille fois. Hé bien qu'est-ce que cela dit ?

SOCRATE.

Elles prennent toutes les formes qu'elles veulent. Si elles voyent quelqu'un de ces corrupteurs de jeunesse ¹ à grands cheveux & à poitrine velue, comme le fils de Xénophante ; aussi-tôt pour se moquer de sa débauche, elles prennent la figure de centaures ².

STREPSIADE.

Et lorsqu'elles voyent Simon, qui a tant volé le public ³, que font-elles ?

SOCRATE.

D'abord pour faire voir le naturel du personnage, elles se transforment en loups.

¹ ἄγροι. *μαιδονίπαι δ'εἰ*, observe Eustathius, pag. 1448, f. IV, oùς ἄγριους ἐφ' ἡ σεμνότερον ἰ Κορινθίους. Harpocraton fait la même remarque d'après Eschine.

² Rien de plus lascif & dissolu que les centaures.

³ Eupolis avoit déjà reproché à ce Simon d'avoir volé le trésor d'Héraclée.... Heureux les états où ces semonces publiques préviennent de plus grands abus !

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'hier apercevant ce Cléonyme qui s'est débarrassé de son bouclier pour mieux fuir, elles ont pris la figure de cerfs, parce qu'elles se sont aperçues de sa très grande lâcheté.

SOCRATE.

Et présentement, tiens, vois-tu ? Parce qu'elles voyent Clithene, elles se sont métamorphosées en femmes.

STREPSIADE.

Bon jour, grandes déesses, je vous salue ; & si vous avez jamais rompu le silence pour quelque mortel, je vous conjure de m'accorder la même grâce, & de me faire entendre votre voix.

LE CHŒUR.

Bon jour, vieillard, qui es au monde depuis si long-temps, vieillard qui pourchasses la sagesse ; & toi, qui est le maître des plus subtiles bagatelles, dis-nous les choses dont tu as besoin, car de tous les sophistes qui discourent des météores, il n'y a que Prodicus & toi que nous souhaitons d'obliger ; Prodicus, à cause de sa grande sagesse & de ses belles connoissances, & toi, parce que tu marches dans les rues d'un air superbe & majestueux en jetant les yeux de côté & d'autre, que tu souffres beaucoup à marcher nuds pieds, & que tu nous regardes avec respect.

STREPSIADE.

STREPSIADE.

O terre, quelle voix ! Qu'elle est sainte, vénérable & prodigieuse !

SOCRATE.

Ce sont là les seules déesses ; tout le reste n'est que sottise.

STREPSIADE.

Mais ce Jupiter Olympien, dites-moi, je vous prie, n'est-il pas dieu aussi ?

SOCRATE.

Quel Jupiter ? Ne dis pas ces impertinences, il n'y a point de Jupiter.

STREPSIADE.

Que dites-vous là ? Qui fait donc pleuvoir ? Enseignez-moi cela avant toutes choses.

SOCRATE.

Ce sont ces déesses, & je te le prouverai par bonnes raisons. En effet, qui a jamais vu de la pluie sans nuées ? Si c'étoit ce dieu qui fit pleuvoir, il faudroit qu'il le fit pendant un temps clair & serein.

STREPSIADE.

Ah, par Apollon, vous avez bien touché ce point : avant que de vous avoir entendu, je croyois, lorsqu'il pleuvoit, que c'étoit Jupiter qui pissait dans un crible. Mais dites-moi, quel est celui qui tonne ? C'est une chose qui m'épouvante terriblement.

Tome XI.

S

Ce sont les Nuées qui font ce bruit là en se roulant.

STREPSIADE.

Hé de quelle manière, ô esprit audacieux ?

SOCRATE.

Lorsqu'elles sont pleines d'eau, & que suspendues dans les airs elles ne peuvent plus soutenir leur poids, il faut nécessairement qu'elles tombent les unes sur les autres & qu'elles crevent. C'est ce choc qui fait le bruit que nous entendons.

STREPSIADE.

Mais qui les contraint de tomber ainsi & de crever, n'est-ce pas Jupiter ?

SOCRATE.

Nullement ; c'est Tourbillon¹.

STREPSIADE.

Tourbillon ? Voilà ce que j'avois ignoré, qu'il

¹ *Δίωξ* : Démocrite & Protagoras, son disciple, prétendoient que rien n'existoit hors de nous. Ils établissoient que le mouvement est le principe général des choses, & que tous les êtres que nous croyons appercevoir sont produits par les différentes déterminations de ce mouvement, & par leur mélange réciproque & continuuel : c'est ce que Démocrite appeloit *Δίωξ*, & Protagoras *Δίωξ*. Or, cette doctrine n'appartenoit aucunement à Socrate qui la tournoit en ridicule, & qui la rendoit méprisable aux yeux de tous ses disciples, qu'il préféroit attacher à l'étude de la sagesse & à la perfection des facultés intellectuelles. Voyez les Dissertations de M. Hardion, tome XV des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, pag. 149.

n'y eût point de Jupiter , & que Tourbillon régnaît en sa place ? Mais vous ne m'avez pas encore éclairé sur le bruit du tonnerre.

S O C R A T E .

Tu n'as pas entendu te dire que les Nuées étant pleines d'eau , & tombant les unes sur les autres , elles font ce fracas à cause de leur DENSITÉ.

S T R E P S I A D E .

Le moyen de croire cela ?

S O C R A T E .

Je vais te le faire comprendre par toi-même. Pendant la fête des Panathénées , quand tu as mangé tout ton sou , & que tu as remué un peu ton corps , n'en a-t'il pas résulté aussitôt certains tonnerres ?

S T R E P S I A D E .

Ho oui , par Apollon , & de terribles . La viande dont il est rempli fait un tintamarre épouvantable , & tout de même que le tonnerre. D'abord il fait entendre ce petit bruit PAX , ensuite papax , puis après papappax ; & quand j'en viens à la décharge ¹ , il fait comme ces déesses papapappax.

S O C R A T E .

Et bien , considère donc un peu , si ton ventre qui est si petit , fait tant de bruit , combien l'air , dont l'étendue est immense , doit-il toner terri-

¹ Et quando caco.

blement, & c'est pour cela que les mots PÉTER
& TONER sont fynonimes.

STREPSIADE.

Mais je vous prie de me dire d'où vient la
foudre que nous voyons toute en feu, qui nous
brûle quand nous en sommes frappés, & qui
quelquefois ne fait que nous toucher légèrement ?
Il est évident que c'est Jupiter qui la lance sur les
parjures.

SOCRATE.

Hé le sot extravagant, tu es bien de l'autre
monde¹ ! Et si Jupiter lançoit la foudre sur les
parjures, comment n'auroit-il pas déjà mis en
cendre Simon, Cléonyme & Théorus ? Au con-
traire, c'est sur les propres temples de ce dieu
que la foudre tombe le plus souvent, sur le sacré
promontoire de Sanium, ou sur les plus hauts
chênes. Hé pourquoi cela, car un chêne n'est point
parjure² !

¹ Tu sens bien le bon vieux temps, le temps de Saturne.

² Lucrèce a saisi ce raisonnement, & l'a décoré de toutes les grâces
de la poésie latine :

Quod si Jupiter atque alii fulgentia divi
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
Et jaciunt ignes, quo quoque est cunque voluptas,
Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,
Non faciunt, icli flammis ut fulguris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre ?

Lucr. VI, 386.

S T R E P S I A D E.

Je ne sçais pas Au reste , vous me semblez
voir assez bien. Mais , je vous en prie , qu'est-ce
que la foudre ?

S O C R A T E.

Quand un vent sec s'est enfermé dans les Nuées ,
il les enfle comme une vessie , ensuite les rompant
par sa véhémence , il en sort avec impétuosité ,
& il s'enflame de lui-même par sa propre agi-
tation.

S T R E P S I A D E.

Par ma foi j'ai fait , sans y penser , l'expérience
de ce que vous dites là ; une fois pendant la fête
de Jupiter je faisois griller des ventres de vic-
times pour toute ma parenté , & les ayant mis
sur le feu sans les ouvrir , tout d'un coup le vent
qui étoit dedans s'échauffe , les creve , me souffle
aux yeux , & me brûle tout le visage.

L E C H Œ U R.

Toi qui desires apprendre de nous les sciences
& la sagesse , ô que tu feras heureux entre tous les

Et peu après , v. 416 :

Postremo cur sancta deum delubra , suasque
Discutit infesto præclaras fulmine sedes :
Et bene facta deum frangit simulacra ? Suisque
Demit imaginibus violento vulnere honorem ?
Altaque cur plerumque petit loca ? Plurimaque hujus
Montibus in summis vestigia cernimus ignis ?

S iij

Athéniens & tous les Grecs, pourvu que tu aies de la mémoire & de l'application, & que tu puisses supporter les privations ; si tu ne te lasses point ni en demeurant debout ni en marchant ; si tu peux souffrir le froid ; si tu ne te soucies point de dîner, si tu t'abstiens de vin, de tous les exercices du corps, & de toutes autres folies ; enfin, si tu es bien persuadé, comme le doit être un homme d'esprit, qu'il n'y a rien de plus beau que de mériter la supériorité par sa conduite, par sa prudence, & par son éloquence.

STREPSIADE.

N'ayez pas de doute sur la fermeté & dureté de mon ame toujours rongée de soucis qui m'ôtent le sommeil, sur la frugalité de mon estomach, qui se contente même de sariète, sur ma vie pénible ; car en cas de besoin, mon corps endurci serviroit d'enclume.

SOCRATE.

Assure-nous donc que désormais tu ne reconnoîtras pas d'autres dieux que ceux que nous reconnoissons, à sçavoir le Chaos¹, les Nuées & l'Eloquence ; ces trois là, dis-je.

STREPSIADE.

Non, sans doute, & je pourrois trouver tous les autres dieux dans mon chemin, que je ne

1 C'est le même que le dieu Tourbillon.

leur parlerois pas seulement , que je ne leur ferois pas de sacrifice , pas la moindre petite libation , & que je ne leur offrirois pas un grain d'encens.

L E C H Œ U R.

Cela étant , dis-nous donc hardiment ce que tu désires de nous , car si tu nous honores , si tu nous admires , & si tu cherches à devenir habile homme , nous ne te refuserons rien.

S T R É P S I A D E.

Grandes déesses , ce que je vous demande est tout-à-fait peu de chose , faites que je passe de cent stades ¹ tous les Grecs en éloquence.

L E C H Œ U R.

Nous te l'accordons , de manière que , personne , à commencer d'aujourd'hui , ne remportera d'aussi fréquens avantages que toi , par les maximes dont tu pourras farcir tes plaidoyers.

S T R É P S I A D E.

Oh , je ne cherche point à plaider les plus grandes causes , mais seulement à corrompre le bon droit & à me tirer des parties de mes créanciers.

L E C H Œ U R.

Tu ne souhaites pas grand'chose , tu seras satisfait , laisse-toi donc conduire sans crainte par nos ministres.

¹ Ch'io sia'l miglior dictore de Greci per cento stadii.

STREPSIADE.

Je ferai ce que vous me commandez, car la nécessité me presse; & cela, à cause de tous ces chevaux que j'ai achetés, & de ce beau mariage qui m'a ruiné absolument.

(A part.) Présentement qu'ils fassent de moi tout ce qu'ils voudront, je leur abandonne mon corps; qu'ils fassent pleuvoir sur moi la faim, la soif, la misère, le froid, qu'ils fassent une outre de ma peau, pourvu que je ne paye point mes dettes. Qu'on m'appelle insolent, babillard, effronté, impudent, infâme, menteur, répertoire de vieilles rubriques, vieux renard, scélérat, hypocrite, coquin, pendard, impie, pernicieux, vieux vilain; pourvu encore une fois que chacun de ceux que je rencontrerai s'en tienne à ces injures, ces maîtres-ci peuvent faire de moi tout ce qu'ils voudront; & s'ils le desirent, j'en jure par Cérès, qu'ils farcissent mes intestins, & qu'ils les servent aux philosophes.

LE CHŒUR.

(A part.) Cet homme à l'esprit fort, & au-dessus de toute foiblesse. Sâche donc qu'en apprenant de nous ce que tu desires, tu acquerras entre les hommes une gloire qui t'élèvera jusqu'au ciel.

STREPSIADE.

Que m'arrivera-t'il donc?

LE CHŒUR.

Tu meneras seul avec nous, la vie la plus heureuse pendant le reste de tes jours.

STREPSIADE.

Sera-t'il possible que je voie tout cela ?

LE CHŒUR.

Au point que tu auras tous les jours à ta porte une foule de gens qui viendront pour s'entretenir avec toi, & pour te consulter sur des affaires embarrassées & cela te vaudra beaucoup. (à Socrate.) Mais commencez à donner à ce bonhomme une leçon des choses que vous voulez lui enseigner. Réveillez les forces de son esprit, & voyez de quoi il est capable.

SOCRATE.

O ça, dis moi un peu ton humeur, afin que te connoissant bien, je voie de quelles nouvelles machines je dois me servir.

STREPSIADE.

Hé, par tous les dieux, que voulez-vous dire avec vos machines ? Est-ce que vous avez dessein de me prendre d'assaut ?

SOCRATE.

Non, mais je veux t'interroger un peu, & voir si tu as de la mémoire.

C'est selon , parbleu ; si quelqu'un me doit , je m'en souviens fort bien ; mais si je dois à quelqu'un , j'ai la plus méchante mémoire du monde.

SOCRATE.

As-tu quelque disposition naturelle à l'éloquence ?

STREPSIADE.

A l'éloquence ? Point du tout ; mais je suis porté naturellement à tromper.

SOCRATE.

Comment pourras-tu donc apprendre ?

STREPSIADE.

Aisément : n'en foyez pas en peine.

SOCRATE.

O bien prépare-toi , afin que quand je te présenterai une question sçavante sur les choses célestes , tu la saisis à l'instant.

STREPSIADE.

Est-ce que je ferai pour la science comme les chiens pour tout ce qu'ils avalent.

SOCRATE.

Voilà un homme bien grossier & bien ignorant. Bon homme , j'appréhende que tu n'aies besoin de quelques coups de fouet. Voyons un peu ce que tu ferois si on te barroit ?

STREPSIADE.

Je serois battu : mais après avoir souffert quelque temps , je prendrois des témoins , & un peu après je citerois en justice.

SOCRATE.

Allons , mets bas le manteau tout présentement.

STREPSIADE.

Quel mal ai-je fait ?

SOCRATE.

Aucun ; mais c'est la coutume d'entrer tout nud.

STREPSIADE.

Mais je ne suis point venu chercher un objet volé :

SOCRATE.

Ote-le donc , pourquoi tant barguigner.

STREPSIADE.

Dites-moi donc , je vous prie , si je suis dili-

1 Ceci , remarque très bien mademoiselle Le Fevre , fait allusion à une loi observée chez les Grecs , & depuis chez les Romains. Quand quelqu'un avoit été volé , & qu'il soupçonnoit que ses effets étoient récelés dans une maison , il se présentoit à la porte de cette maison pour chercher l'objet volé. Mais il étoit obligé avant d'entrer , 1°. de désigner parfaitement la chose volée : 2°. de se dépouiller tout nud & de ne garder qu'une chemise sans ceinture : 3°. de jurer par les dieux qu'il espéroit trouver dans cette maison l'objet volé. C'est ce que les Romains appeloient QUERERE FURTUM PER LANCEN ET LICIUM. Il y a un article exprès sur ces recherches dans les XII Tables.

gent, & que j'aie de l'inclination à apprendre ;
auquel de vos disciples ressemblerai-je ?

S O C R A T E.

Tu ressembleras tout-à-fait à Charréphon.

S T R E P S I A D E.

Ah, malheureux que je suis ! Je serai donc
comme un mort ?

S O C R A T E.

Non, non, tais-toi, suis-moi seulement tout-à-
l'heure, dépêche, allons hâte-toi.

S T R E P S I A D E.

Donnez-moi donc premièrement un gâteau au
miel. O que j'ai de peur en entrant là-dedans ! Il
me semble que je descends dans l'autre de Tro-
phonius ¹.

S O C R A T E.

Marche, pourquoi t'arrêtes-tu à cette porte ?

¹ « Ce passage est fort plaisant : mais pour le bien entendre, il
» faut sçavoir qu'un certain Grec, appelé Trophonius, homme fort
» avide de gloire, s'étoit bâti dans la Béotie une petite cellule sous
» terre, où il rendoit des oracles. Cet autr fut bientôt célèbre dans
» toute la Grece, & on y alloit de tous côtés. Après la mort de
» Trophonius, ce ne fut plus qu'un repaire de serpens. Le peuple
» superstitieux crut que ces serpens étoient l'ame du prophète, & il
» continua d'y aller avec la même dévotion ; mais ceux qui y des-
» cendoient avoient soin de se munir de gâteaux au miel, qu'ils jet-
» toient aux serpens pour en être garantis. Voilà pourquoi Strepsiade
» demande un gâteau au miel..... On ne peut rien imaginer de plus
» mordant. » Mademoiselle Le Fevre.

Entre. Tu dois tout espérer de ton courage.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

I^{re} D'ÉMI-CHŒUR.

QUE toutes sortes de prospérités arrivent à ce bon homme, qui bien que courbé sous le faix des années a pourtant encore la force de s'appliquer à l'étude de la sagesse & des nouvelles découvertes. Spectateurs, je jure par Bacchus, dont je suis l'élève, que je vais vous dire franchement tout ce que je pense. Ainsi puisse-je vaincre mes rivaux & passer dans votre esprit pour habile poète : & comme je suis persuadé que vous êtes fort équitables & bons connoisseurs, j'ai voulu vous donner la meilleure de toutes mes pièces, & celle que j'ai travaillée avec le plus de soin. Vous sçavez que la première fois que vous en avez vu la représentation, j'ai eu le malheur d'être vaincu par des gens ineptes, destinée que je ne méritois pas. C'est de quoi je me plains aujourd'hui à tous les honnêtes gens de parmi vous, pour lesquels seuls

je prends la peine de composer. Vous voyez bien que cette injustice ne m'a point porté à vous récuser pour juges ; je me souviens encore de l'approbation & des applaudissemens que vous donnâtes à ma première pièce ¹ sans me connoître. Comme j'étois alors fort jeune & que les loix ne permettoient pas que j'élevasse cet enfant sous mon nom, je fus contraint de l'exposer, mais il trouva bientôt un pere qui le releva, qui vous le présenta, & vous le reçûtes favorablement. Depuis ce temps-là j'ai toujours beaucoup espéré de votre jugement & de vos suffrages. Aujourd'hui donc, cette nouvelle pièce paroît sur la scene comme une seconde Electre pour voir si elle trouvera ses anciens amis ; elle les reconnoîtra bientôt si elle apperçoit les cheveux de son Oreste. Examinez sa conduite & sa chasteté. Elle ne vient point avec des habirs deshonnêtes, déchirés & ridicules pour faire rire les enfans. Elle ne s'amuse ni à railler les chauves, ni à danser la cordace ² ;

¹ Grec : A mon petit Modeste & à mon petit Débauché. C'étoient deux personnages, des ITALIENS, première pièce d'Aristophane.

² M. Burette, dans son second Mémoire sur la danse des anciens, (Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tom. I, pag. 126.) observe, d'après le témoignage d'Eunapius, qu'Aristophane est le premier qui ait mis sur le théâtre la cordace & l'hypotchematie. Mais ce passage d'Aristophane nous prouve que ces sortes de danses avoient été introduites avant lui, puisqu'il raille & tourne en

elle n'introduit point de vieillard qui en prononçant ses vers frappe de son bâton tous ceux qu'il rencontre , pour les empêcher de prendre garde à ses railleries fades. Elle ne vient point comme une furie avec des flambeaux , elle ne remplit point ce théâtre de hélas , hélas ! Elle paroît devant vous en se confiant sur sa beauté & sur ses beaux vers. Pour moi , qui pourrois bien me glorifier de l'avoir faite , je n'en suis pas pour cela plus vain ; je ne cherche pas non plus à vous tromper en vous présentant deux ou trois fois la même chose un peu déguisée , j'étale toujours sur la scène non-seulement de nouveaux sujets , mais des sujets qui ne se ressemblent point & qui sont toujours également intéressans. Vous êtes témoins que depuis que j'ai abattu le redoutable Cléon , je ne l'ai plus insulté ; mais depuis qu'Hyperbolus a donné prise sur lui , tous nos poètes ne cessent de le fouler aux pieds , c'est toujours Hyperbolus & sa mere qui sont le sujet de leurs pieces. Eupolis a porté d'abord sur le théâtre sa MARICA¹ , où il a eu l'insolence de piller mes CHEVALIERS ,

ridicule les auteurs qui y ont recours. Il est pourtant vrai de dire qu'Aristophane a mis ces danses sur la scène dans les GUÊPES jouées quelque temps après les NUËES ; mais uniquement à titre de dérision.

¹ Titre d'une comédie qu'Eupolis fit contre Hyperbolus. μαρικά , dit Hésychius , νικηδὼν αἰ. δὲ. ὑπερβολῶν. καὶ τοῦ ἀπ' αὐτοῦ βαρβαρῶν.

croyant avoir assez bien déguisé ma pièce en y ajoutant une vieille qui danse la cordace, dont il a voulu vous régaler. Encore cette vieille n'est-elle pas de son invention, il l'a dérobée à Phrynichus, qui la faisoit dévorer par un monstre marin. Après Eupolis, Hermippus a aussi joué Hyperbolus, & tous nos autres poëtes ensuite se sont déchaînés contre ce misérable, mais ils ont toujours suivi les idées & les images que j'ai données dans mes CHEVALIERS¹ : que ceux donc qui rient à leurs pièces ne se divertissent point aux miennes². Sachez cependant que de m'accorder vos suffrages & de voir cette comédie avec plaisir, c'est le seul moyen de donner bonne opinion de vous à la dernière postérité.

II^e DEMI-CHŒUR.

Nous implorons pour ce chœur la protection du grand Jupiter, qui est le roi de tous les immortels, & celle du terrible dieu qui porte le trident, & qui du moindre coup en ébranle la terre & la mer d'une manière si épouvantable. Nous la demandons aussi à l'Air notre illustre & vénérable pere, de qui toutes les créatures tiennent la vie ; enfin, nous invoquons le dieu qui de ses rayons

¹ Voyez l'extrait du P. Brumoy.

² ὅστις οὐ τοῦτοις γελᾷ, τοῖς ἐμοῖς μὴ χερσέτω.

Qui Bavium non odit, ames tua carmina, Mœvi.
remplit

remplit tout ce vaste univers, & dont le pouvoir
est reconnu des dieux & des hommes.

1^{er} DEMI-CHŒUR.

O très sages spectateurs, écoutez attentivement
ce que nous avons à vous dire : nous sommes ici
devant vous pour nous plaindre de l'injustice que
vous nous faites. Votre ville a reçu plus de bien
de nous que de tous les autres dieux ensemble,
cependant nous sommes les seules divinités à qui
vous n'offrez ni sacrifices, ni libations ; vous sça-
vez bien que c'est nous qui avons soin de vous,
& qui veillons toujours pour votre conservation.
Lorsque vous vous disposez mal à propos & à
contrerems à vous mettre en campagne pour aller
attaquer vos ennemis, aussi-tôt nous tonons, &
nous envoyons la pluie. En effet, lorsque vous
prîtes pour votre général cet ennemi des dieux,
ce corroyeur Paphlagon, nous fronçâmes le sourcil,
& nous vous donnâmes des marques de notre in-
dignation. Le tonnerre sortit avec violence du
milieu des éclairs, la lune quitta son chemin or-
dinaire, & le soleil retira son flambeau, & dit
qu'il cesseroit de vous éclairer, si Cléon étoit à la
tête de vos troupes. Cependant vous ne laissâtes
pas de l'élire. On a donc raison d'affurer, Que
les mauvais conseils regnent dans cette ville, mais
que toutes les fautes que vous faites, les dieux

Tome XI.

T

ont soin de les faire tourner à bien . Nous allons vous enseigner ce que vous devez faire pour corriger la dernière. Prenez ce Cléon , cette mouette vorace ¹ , & après l'avoir convaincu de rapine & de péculat , mettez-lui une muzelière , & serrez lui le cou dans une travée. Par ce moyen vous reviendrez comme vous étiez auparavant , vos fautes même vous feront avantageuses & tout vous profitera.

I^e D E M I - C H Œ U R .

Venez , grand Apollon , qui êtes adoré sur les hauts sommets du Cynthius. Accourez , ô Diane , qui avez dans Ephèse un temple saint & magique , où vous êtes servie par les filles des Lydiens. Venez aussi déesse tutélaire des Athéniens , Pallas , qui vous servez avec tant d'adresse de votre égide. Et vous , qui présidez sur le sacré Parnasse , & qui , avec des flambeaux allumés , célébrez de nuit vos fêtes , suivi d'une multitude innombrable de femmes de Delphes , qui , toutes saisies de fureur , dansent autour de vous , enjoué Bacchus , faites-nous sentir les effets de votre protection.

¹ Il étoit passé en proverbe , que les Athéniens étoient plus heureux que sages. Eupolis avoit dit dans une de ses comédies ,

Ω πόλις πόλις , ὡς ἱτυχεῖς μαλλοὶ ἢ καλῶς φρονεῖς.

² Voyez les CHEVALIERS , v. 256.

1^{re} D E M I - C H Œ U R.

En venant ici , nous avons trouvé sur notre chemin la lune qui nous a d'abord chargées de saluer de sa part les Athéniens & leurs alliés : puis nous a dit qu'elle est fort en colere des injures qu'elle reçoit tous les jours , nonobstant les graces dont elle vous comble. Premièrement, elle vous épargne tous les mois plus de demi-douzaine de flambeaux, car le soir en sortant chacun dit à son valet , N'ACHETE PAS DE FLAMBEAU , LA LUNE ÉCLAIRE. Elle ajoute qu'elle vous fait encore mille autres biens. Vous êtes pourtant si ingrats , que vous n'observez point du tout les jours , & que vous les laissez aller confusément & sans ordre. Cela jete cette pauvre déesse dans une peine que vous ne sçauriez vous imaginer , car toutes les fois que les dieux se voyent trompés , & que vous ne leur donnez ni les fêtes ni les sacrifices qu'ils attendoient , selon l'ordre du calendrier , ils ne sont pas plutôt de retour au ciel , qu'ils lui font un bruit épouvantable ; ils la querellent , & ils la menacent de la chasser. C'est aussi véritablement une chose horrible ; les jours que vous devriez faire des sacrifices , vous mettez les criminels à la question , & vous vous amusez à rendre justice. Et d'un autre côté , pendant que nous autres dieux célébrons des jeûnes , & que nous pleurons la mort de Memnon ou de Sarpedon , ce sont justement ces jours là que

T ij

vous vous réjouissez , & que vous faites vos libations & vos sacrifices. C'est par cette raison qu'Hyperbolus ayant été député cette année à l'assemblée des amphictyons nous lui avons ôté sa couronne, pour lui apprendre qu'il faut régler les jours selon le cours de la lune ¹.

1 On voit dans ce discours du chœur aux spectateurs, une allusion à l'avarice des Athéniens & à leur goût pour l'épargne. On en voit une autre très ingénieuse dans le reproche que le poëte fait aux Athéniens sur leur négligence à réformer leur calendrier, & sur leur opiniâtreté à suivre l'ancien comput plein d'erreurs. C'est par ces allusions fréquentes aux usages du temps qu'un poëte peut être assuré de passer à l'immortalité, ne fut-ce que comme historien fidèle.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

S O C R A T E , S T R E P S I A D E.

S O C R A T E.

NON, je jure par les Vapeurs, par le Chaos & par l'Air, que je n'ai de ma vie vu un homme si grossier, si stupide, si sot & si oublieux : les jeux¹ les plus simples qu'on lui enseigne, il les oublie sur l'heure même. Je veux cependant le faire encore venir ici. Strepsiade, viens, & apporte ton petit lit.

S T R E P S I A D E.

Je ne le puis, à cause des punaises.

S O C R A T E.

Dépêche, mets-le là, & prends bien garde à ce que je vais te dire.

S T R E P S I A D E.

Me voici.

S O C R A T E.

O ça, par où veux-tu commencer, & que

¹ σκαλαθυμάτια ; glossa, μικρά καὶ ἐντελῆ παίγνια. Allusion au jeu de fossette.

veux-tu apprendre, parle : t'enseignera-t-on à compter les mesures ou les vers, ou le rythme.

STREPSIADE.

O parbleu les mesures, sans difficulté ; car dernièrement un marchand de farine me trompa de deux chœnix.

SOCRATE.

Ce n'est pas ce que je te demande ; je veux savoir quelle mesure te paroît la plus belle, celle de trois ou celle de quatre ?

STREPSIADE.

Je n'en trouve pas de plus belle que le demi-septier ¹.

SOCRATE.

Çà ne veut rien dire, mon ami.

STREPSIADE.

Voulez-vous parier que le demi-septier égale la mesure de quatre ².

SOCRATE.

Vas te faire pendre, que tu es dur & grossier ;

¹ ἡμισέτιον : pour comprendre ceci, il faut savoir que le médimne contenoit quarante-huit chœnix. ἐπτεῖρ, le septier, en étoit la sixième partie & égaioit par conséquent huit chœnix. Ainsi ἡμισέτιον, le demi-septier, égaioit quatre chœnix. Le chœnix pesoit un peu plus de deux livres. « Il contenoit, observe M. Brotier sur le Numa de Plutarque, à-peu-près ce qu'il falloit pour la nourriture journalière d'un homme. »

² Le tetrametre, ou mesure de quatre,

mais peut-être apprendras-tu plutôt quelque chose sur le rythme.

S T R E P S I A D E.

Le rythme me fera-t'il vivre ?

S O C R A T E.

Il te rendra facétieux en compagnie , & tu sçauras quelles sortes de rythmes ce sont que le rythme guerrier , & le rythme par le dactyle ¹.

S T R E P S I A D E.

Le rythme par le dactyle ? Mais certes je le connois.

S O C R A T E.

Voyons donc.

S T R E P S I A D E.

Je n'en connois pas d'autre que celui-ci : & quand j'étois enfant, je me servoais de celui-là ².

S O C R A T E.

Que tu es butor & grossier !

S T R E P S I A D E.

Mais, pauvre homme, je ne veux rien apprendre de tout cela.

S O C R A T E.

Que veux-tu donc apprendre ?

¹ Voyez la troisième observation sur le chapitre XIII du Traité de la Musique, de Plutarque, édition de Cusfac, t. XXII, p. 480. Le rythme dactylique y est expliqué.

² Quis alius nisi penis hinc ? Ante hac vero quam puer effeminatus hic presto mihi erat.

STREPSIADE.

Ce moyen , ce moyen , dis-je , de faire valoir la plus méchante cause.

SOCRATE.

Mais il faut que tu apprennes bien d'autres choses auparavant , & que tu connoisses quels sont les mâles parmi les quadrupedes.

STREPSIADE.

Est-ce que je ne connois pas les mâles , vous me prenez donc pour un fou ? Un belier , un bouc , un taureau , un chien , un merle ¹ , sont des mâles.

SOCRATE.

Vois-tu ce que tu fais là ? Tu appelles la femelle comme le mâle.

STREPSIADE.

Comment ?

SOCRATE.

Comment ? Un merle & un merle.

STREPSIADE.

Oui , par Neptune , ce n'est que trop vrai. Eh ! comment donc appeler la femelle ?

SOCRATE.

Une merlesse , sot ; & le mâle un merle.

¹ ἀλεκτρούριον , un coq. Mais je conserve la dénomination de Merle , employée exprès par mademoiselle Le Fevre , pour avoir un nom qui réponde en notre langue au mot grec qui se dit également du mâle & de la femelle.

S T R E P S I A D E.

Une merlesse, dites-vous ? Par le Chaos il a raison. Pour ce seul mot là, j'emplirai pour vous le huche de farine.

S O C R A T E.

Ne voilà-t'il pas encore. Le huche ! Tu fais un mâle d'une femelle.

S T R E P S I A D E.

Comment fais-je un mâle d'une femelle, en disant le huche ?

S O C R A T E.

Certainement. C'est comme le Cléonyme.

S T R E P S I A D E.

Comment ? Expliquez cela.

S O C R A T E.

Huche & Cléonyme ne font qu'un.

S T R E P S I A D E.

Mais, mon cher, Cléonyme n'avoit pas de huche, il broyoit sa farine dans un mortier rond. Comment est-ce donc qu'il faut dire ?

S O C R A T E.

Comment ? La huche, comme tu dis la Socrate.

S T R E P S I A D E

Ah j'entends, la huche au féminin ; c'est bien

Je conserve au mot Huche l'article masculin employé par mademoiselle Le Feyre, pour faire sentir le raisonnement de Socrate.

dit : & ce feroit encore mieux , si on disoit LA
CLÉONYME , comme on dit la huche.

S O C R A T E.

Il faut encore que tu sçaches les genres des
noms , pour connoître les noms d'homme , & les
noms de femme.

S T R E P S I A D E.

Je connois fort bien quels sont les noms de
femme.

S O C R A T E.

Dis-les donc.

S T R E P S I A D E.

Lucilla , Philinna , Clitagora , Demetria :

S O C R A T E.

Et les noms d'homme.

S T R E P S I A D E.

Je vous en dirai mille. Philoxene , Melesias ,
Amynias.

S O C R A T E.

L'impertinent ! Ce ne sont pas des noms
d'homme.

S T R E P S I A D E.

Vous ne les regardez pas comme noms d'homme ?

S O C R A T E.

Non : en effet , comment dirois-tu si tu ren-
controis Amynias.

S T R E P S I A D E.

Comment je dirois ? Je lui crierois : Approche, approche, belle Amynia.

S O C R A T E.

L'apperçois-tu ? Voilà que tu en fais une femme.

S T R E P S I A D E.

Ma foi j'ai raison ; aussi que ne va-t'il à l'armée. Mais pourquoi m'amuser à apprendre ce que nous sçavons tous ?

S O C R A T E.

Tu ne sçais ce que tu dis. Mais couche-toi là.

S T R E P S I A D E.

Pourquoi faire ?

S O C R A T E.

Pour songer un peu à tes affaires.

S T R E P S I A D E.

Ah, je vous en prie, ne me forcez pas de m'étendre sur ce lit ; & s'il faut que je sois couché pour méditer, qu'il me sois libre de me coucher à terre.

S O C R A T E.

Non, cela ne peut être autrement.

S T R E P S I A D E.

Malheureux que je suis ! Que je vais avoir à souffrir aujourd'hui de ces punaises !

Médite présentement & réfléchis ; & comme tu as l'esprit lourd , tourne-toi souvent de côté & d'autre , & s'il te vient quelque pensée que tu ne puisses pas bien démêler à ta fantaisie , abandonne-là promptement & tâche d'en trouver une autre. Sur-tout que le doux sommeil ne vienne pas fermer tes paupieres.

STREPSIADE.

Haï , haï , haï !

SOCRATE.

Qu'as-tu donc , pourquoi cries-tu ?

STREPSIADE.

Je n'y puis tenir. Ces maudits Corinthiens ¹ me font enrager : ils me dévorent les flancs , ils sucent tout mon sang , ils m'anéantissent , ils m'arrachent le derriere & me mettent à la mort ².

SOCRATE.

Patience , mon ami , patience.

STREPSIADE.

Eh le moyen de prendre patience ? Mon argent s'en est allé , ma peau est dans un état méconnois-

¹ *οἱ Κορίνθιοι*. Les Athéniens étoient pour lors en guerre avec les Corinthiens : & *κίπρις* , punaise , fait la moitié du nom des Corinthiens. Schol. manusc.

² Et *stirpanomi i testicoli* , & *mi forano il culo* , & *m'amazzano*.

fable , je n'ai plus ni sang , ni fouliers , & pour comble de misères , on me fait chanter ici à la belle étoile.

S O C R A T E.

Hola , que fais-tu donc ? Ne veux-tu pas méditer ?

S T R E P S I A D E.

Par Neptune , je médite de toute ma force.

S O C R A T E.

Sur quoi médites-tu donc ?

S T R E P S I A D E.

Sur ce que ces punaises me laisseront de reste.

S O C R A T E.

Tu périras misérablement.

S T R E P S I A D E.

Mais , ô mon cher , c'en est déjà fait de moi.

S O C R A T E.

Il ne faut pas être si délicat , couvre ta tête.
Il s'agit de trouver des ruses & des stratagèmes.

S T R E P S I A D E à part.

Hélas , qui me procureroit la ressource d'une peau de brebis pour me mettre à l'abri des punaises !

Il y a ici un jeu de mots , appelé *PARONOMASIE* , qui ne roule que sur le double sens qu'on peut donner au mot *ἀπιστεπτικός* , frauduleux , capables de priver. Socrate dit donc à Strepsiade qu'il s'agit de trouver des moyens frauduleux , capables de priver (ses créanciers) *ἀπιστεπτικός*. Mais Strepsiade plus occupé , pour le mo-

Voyons un peu ce qu'il fait. Hola, dors-tu ?

STREPSIADE.

Non, par ma foi, je ne dors pas.

SOCRATE.

N'as-tu rien trouvé encore ?

STREPSIADE.

Non, parbleu.

SOCRATE.

Rien du tout ?

STREPSIADE.

Rien du tout, si ce n'est mon ventre¹ que je tiens de la main droite.

SOCRATE.

Allons, ne te recouvriras-tu pas bien vite pour réfléchir encore ?

ment, du mal que lui font les punaises, que de celui que lui préparent ses créanciers ; Hélas, s'écrie-t'il, qui pourroit me procurer la ressource (γάμην) d'une peau de mouton garnie de sa laine (ἱξ ἀπρανίδων,) pour que les punaises s'y attachent, pour les priver, les empêcher de me tourmenter (ἀποστεινυρίδα). Je me suis étendu sur ce jeu de mots, d'après l'explication de la scholie grecque manuscrite. Mademoiselle Le Fevre ne l'avoit point entendu. De plus, je trouve occasion d'y faire remarquer une allusion à l'usage qu'avoient les Athéniens de se garantir des punaises en se couvrant de peaux de moutons garnies de leur laine.

¹ Niente altro che un testicolo de la destra.

STREPSIADE.

Que voulez-vous que je cherche, dites-le moi donc, Socrate ?

SOCRATE.

Dis toi-même ce que tu veux trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai déjà dit plus de mille fois ; je veux trouver le moyen de ne point payer mes dettes.

SOCRATE.

Courage donc, couvre-toi bien ; & en dégageant ton esprit de la matière, applique-le fortement à ton sujet, regarde, examine, partage.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je suis !

SOCRATE.

Demeure là. Si tu ne trouves pas ton compte à une première pensée, abandonne-la promptement, & songe à autre chose ; un moment après reprends la même pensée & la tourne jusqu'à ce que tu aies trouvé.

STREPSIADE.

O mon très cher petit Socrate.

SOCRATE.

Qu'y a-t'il, mon bon homme ?

STREPSIADE.

Ma foi j'ai trouvé cette ressource frauduleuse.

ἡ γὰρ μοι ἀποσπρητική. Mademoiselle Le Ferre a traduit : Ce

Voyons.

STREPSIADE.

Dites-moi un peu. Si je louois une forciere de Theffalie , & que par son moyen je fisse descendre de nuit la lune , & que je la gardasse renfermée dans quelque boîte ronde comme un miroir.....

SOCRATE.

Quelle utilité en retirerois-tu ?

STREPSIADE.

Vous me le demandez ? Si la lune ne paroîssoit plus nulle part , je ne payerois plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

C'est que les intérêts se payent à chacune des douze révolutions de la lune.

SOCRATE.

Fort bien : mais je m'en vais te proposer une autre subtilité. Si tu étois condamné à une amende de cinq talens , comment ferois-tu pour éviter de payer ? Dis-moi.

STREPSIADE.

Comment ? Comment ? Je ne sçais ; mais il faut chercher.

stratagème privatif ; c'est-à-dire , capable de priver mes créanciers d'être payés , ou de me mettre à l'abri de leurs poursuites , ou de la nécessité de les payer.

SOCRATE.

COMÉDIE.

305

SOCRATE.

Ne retiens point ton esprit, ne le fixe pas opiniâtrement sur cet objet. Donne-lui l'essor, laisse-le voler où il voudra, comme le haneton attaché par la patte à un fil¹.

STREPSIADE.

J'ai trouvé un expédient des plus adroits, pour me mettre à l'abri de l'amende. Vous allez en convenir.

SOCRATE.

Dis donc.

STREPSIADE.

N'avez-vous jamais vu chez les droguistes cette pierre diaphane² avec laquelle ils allument du feu ?

SOCRATE.

Tu veux dire du crystal ?

STREPSIADE.

C'est cela précisément.

¹ Allusion ingénieuse aux jeux de l'enfance.

² τὴν λίθον.

³ τὴν ὕαλον λέγεις ; il s'agit ici de crystal. Pline nous dit que des médecins croyoient que le meilleur moyen pour pratiquer un cautere, étoit de se servir d'une boule de crystal placée à l'opposite des rayons du soleil. Invenio medicos, quæ sunt urenda corporum, non aliter utilius id fieri putare, quam crystalinâ pilâ adversis positâ folis radiis. HIST. NAT. XXXVII, 10. & liv. XXXVI, 67. Cum additâ aquâ vitreæ pilæ sole adverso, in tantum excandescunt, ut vestes exurant. Sur quoi le P. Hardouin cite Laétance.

SOCRATE.

Eh bien , que feras-tu ?

STREPSIADE.

Si en prenant ce crystal , lorsque le greffier écrirait la condamnation , & en me tenant un peu derrière , je l'exposais au soleil & que je fisse fondre toutes les lettres de l'amende écrite contre moi ¹.

SOCRATE.

Fort bien , j'en jure par les grâces.

STREPSIADE.

Que je suis ravi d'avoir fait disparaître cette condamnation de cinq talens !

SOCRATE.

Allons , trouve encore promptement quelque chose.

STREPSIADE.

Quoi ?

SOCRATE.

Le moyen d'éviter une condamnation par corps , sans que tu eusses des témoins qui déposassent en ta faveur.

STREPSIADE.

Il n'y a rien de plus aisé.

¹ Autre allusion à la manière d'écrire des anciens. Mademoiselle Le Fevre & le P. Brumoy ont négligé d'y faire attention : ils ont traduit , DE FAIRE BRULER. Il n'est pas question dans le grec de combustion , mais de fusion , *ἐκτῆσαιμι*. On écrivait ces condamnations sur des tablettes enduites de cire.

SOCRATE.

Dis-le donc.

STREPSIADE.

Le voici. Le jour qu'on devoit juger le procès avant qu'il fût mis sur le tapis, je monteroie dans une voiture, & j'irois me pendre.

SOCRATE.

Ce n'est rien dire.

STREPSIADE.

Eh, parbleu, c'est tout; pensez-vous que l'on pourfuivât un mort?

SOCRATE.

Que tu es sot! Va je ne t'enseignerai pas davantage.

STREPSIADE.

Pourquoi? Au nom des dieux, mon cher Socrate.....

SOCRATE.

Tu oublies dans un moment tout ce que tu as appris: voyons, dis-moi, quelle est la première chose dont je viens de t'instruire.

STREPSIADE.

Que je voie un peu, qu'est-ce qu'il m'a dit d'abord.... Ce qu'il m'a dit d'abord....? Eh, où prépare-t-on la farine?... Hai, ouais.... Comment cela s'appelle-t-il?

SOCRATE.

La peste soit du plus sot & du plus oublieux de tous les vieillards.

V ij

LES NUÉES,
STREPSIADE.

Hélas, que deviendrai-je donc ? Je suis perdu sans ressource, si je n'apprends à me bien servir de ma langue ; que ferai-je ? Grandes Nuées, donnez-moi quelque bon conseil.

LE CHŒUR.

Vieillard, si tu as un fils, mets-le en ta place, c'est le conseil que nous te donnons.

STREPSIADE.

Oui, j'en ai un fort beau & fort bien fait ; mais il ne veut rien apprendre. Que ferai-je ?

LE CHŒUR.

Tu le souffres donc ?

STREPSIADE.

Il ne songe qu'à faire le beau & qu'à se parer ; il est de la race de Césura, fils d'une de ces femmes du grand air. Mais je m'en vais lui parler : s'il refuse de m'obéir, j'ai résolu de le chasser. Socrate, au nom des dieux, allez m'attendre chez vous, je reviendrai dans un moment.

1 Mademoiselle Le Fevre ajoute-là : Mais il est comme les grands seigneurs, il ne veut, &c.... Ce n'étoit pas là un reproche qu'on eût pu faire à la jeune noblesse d'Athènes. D'ailleurs il est ridicule de faire de ces sortes d'interpolations, même dans les traductions.

S C E N E I I.

STREPSIADE, LE CHŒUR.

L E C H Œ U R.

Tu vois que tu vas tirer mille biens de notre faveur & de notre protection, voilà ce grand philosophe disposé à faire tout ce que tu demandes de lui. Mets donc à profit autant & le plus vite que tu pourras cet homme émerveillé, énorgueilli de l'espoir de te former ; car ces bonnes dispositions ne durent presque pas.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

NON , par les Nuées , tu ne demeureras pas plus long-temps dans ma maison , vas-t'en manger les colonnes de Mégaclês.

PHIDIPPIDE.

Hélas ! Mon pauvre pere , qu'avez-vous donc ? Vous n'êtes pas en votre bon sens ; non , par le grand Jupiter Olympien.

STREPSIADE.

Voilà-r'il pas ! PAR JUPITER OLYMPIEN ! Quelle extravagance à ton âge de croire qu'il y ait un Jupiter !

PHIDIPPIDE.

Eh , de quoi riez-vous donc ?

STREPSIADE.

Je ris de ce que tu n'es qu'un enfant , un sot ; & que tu raisones comme un homme de l'autre monde. Crois-moi , viens , afin que tu en fçaches davantage ; je t'apprendrai ce qui te mettra dans

le cas d'être un homme. Mais il ne faudra pas que tu communiques cela à personne, au moins.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, quoi, qu'est-ce ?

STREPSIADE.

Tu viens de jurer par Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Oui, sans doute.

STREPSIADE.

Vois qu'il est avantageux de s'instruire : il n'y a point de Jupiter, mon cher Phidippide.

PHIDIPPIDE.

Qu'y a-t'il donc ?

STREPSIADE.

Tourbillon regne présentement dans le ciel, & en a chassé Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Bons dieux, quelle extravagance !

STREPSIADE.

Crois qu'il en est ainsi.

PHIDIPPIDE.

Eh, qui vous en a tant appris ?

STREPSIADE.

Socrate le Mélien & Chæréphon¹, qui sçait mesurer le faut des puces.

¹ Tous les Méliens, observe mademoiselle Le Fevre, avoient la réputation d'être Athées depuis le philosophe Diagoras, qui s'avisa de nier la Divinité. Voilà pourquoi Aristophane donne ce nom à Socrate,

P H I D I P P I D E.

Quoi donc , mon pere , en êtes-vous à ce point de folie que de croire ces bourrus atrabilaires?

S T R E P S I A D E.

« Doucement, mon fils, ne dites pas de mal de ces sages qui ont tant de lumieres, & qui portent l'épargne jusqu'à ne connoître ni barbiers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tandis que tu me dévores les entrailles comme si j'étois mort. Mais vas les trouver au plus vîte, & deviens leur disciple en ma place. »

P H I D I P P I D E.

Et que pourroit-on en apprendre de bon ?

S T R E P S I A D E.

Est-il bien vrai que tu me le demandes ? Oh tout ce qu'il y a de science parmi les hommes. Tu connoîtras toi-même combien tu es ignorant & grossier. Mais attends-moi ici un moment.

P H I D I P P I D E.

Grands dieux, que dois-je faire, mon pere extra-

qui étoit d'Athènes, mais que le poëte vouloit représenter avec les mœurs de ceux de l'île de Mélos. Le P. Brumoy a, sans autorité, ajouté le nom de Diagoras dans cet endroit. Sa note ne le justifie pas. Socrate ne reconnoissoit pas les dieux des Athéniens. C'en étoit assez pour qu'Aristophane lui prêtât les sentimens de gens qui ne croyoient pas aux dieux.

Ἰ ἀληθές ; vraiment ? Est-ce vrai ce que j'entends ? Est-il bien vrai que tu me fais cette question ? Ce n'est qu'un mot dans le grec ; mais que j'ai préféré rendre par une circonlocution : car, quoique nous disions comme les Grecs en pareil cas ; vraiment ?

vague ! Dois-je prouver en justice qu'il est fou , ou le livrer pieds & mains liés aux faiseurs de bieres ?

S T R E P S I A D E.

O ça , voyons un peu. Que penfes-tu que je tienne là ?

P H I D I P P I D E.

Un merle.

S T R E P S I A D E.

Fort bien. Et ici ?

P H I D I P P I D E.

Un merle.

S T R E P S I A D E.

Ils ne font donc tous deux qu'une même chose ? Tu es bien ridicule. Ne vas pas dire ailleurs cette impertinence. Mais désormais appelle celle-ci une merlesse , & celui-ci un merle.

P H I D I P P I D E.

Une merlesse , dites-vous ? Ce sont donc là les belles choses que vous avez apprises de ces enfans de la terre ?

S T R E P S I A D E.

Ho, vraiment , ils m'en ont bien appris d'autres ; mais ma vieillesse est cause que j'ai tout oublié à mesure que j'ai appris.

1 Pour faire entendre , observe mademoiselle Le Fevre , qu'ils étoient aussi impies que les géants qui firent la guerre aux dieux.

PHIDIPPIDE.

Est-ce pour cela que vous avez perdu votre manteau ?

STREPSIADE.

Je ne l'ai pas perdu, je l'ai employé aux frais de mon instruction.

PHIDIPPIDE.

Et vos souliers, qu'en avez-vous fait, pauvre homme ?

STREPSIADE.

Je les ai employés OU IL FALLOIT, comme Périclès¹. Mais allons, marche, viens avec moi & ne t'inquiète pas de faire des fautes, pourvu que tu les fasses en obéissant à ton père. Lorsque tu n'avois que trois ans, & que tu ne faisois encore que bégayer, j'avois une complaisance aveugle pour toi, & je me souviens que de la première obole que je touchai à Hélixe, je t'achetai un petit chariot au marché de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Vous vous repentirez un jour de tout ceci.

¹ C'est là le mot de Périclès, lorsque dans sa reddition de compte, il en fut venu à parler de dix talens qu'il avoit employés à corrompre Plistonax, qui étoit entré sur le territoire de l'Attique. Périclès ne voulut point donner de publicité à ce fait ; il se contenta de dire qu'il avoit employé ces dix talens OU IL FALLOIT : ce sont les expressions de Plutarque, qui ajoute que « le peuple l'alloua, sans vouloir enquerir comment, ny en quoy, ny advenir s'il estoit vray. » Trad. d'Amyot, tom. II, pag. 227, 228. Cuffac.

Bon. C'est bien à toi de m'obéir. Holà, Socrate, holà, je vous amène mon fils, que j'ai enfin persuadé, malgré qu'il en eût.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SOCRATE.

SOCRATE.

APPAREMMENT que c'est un sot, & qu'il ne s'accommoderoit pas d'être tous les jours suspendu dans les airs.

PHIDIPPIDE.

Puissiez-vous l'être tout de bon, puisque vous y êtes accoutumé !

STREPSIADE.

Tu n'iras pas au diable ? Tu vas injurier ton maître !

SOCRATE.

Puissiez-vous être pendu tout de bon, a-t'il dit ! Quelle sottise lui est échappée, & quelle grimace il a faite ! Eh, comment pourroit-il apprendre à se tirer d'un procès, à éluder les témoignages qu'on porteroit contre lui, & à persuader les juges en sa faveur ? Hyperbolus donneroit un talent pour apprendre tout cela.

1 Et comme il a tordu les lèvres, la bouche !

Ne prenez pas garde à ses impertinences , enseignez-le seulement , il a naturellement de l'esprit. Quand il étoit tout petit enfant , il faisoit à la maison des châteaux , des petits navires , des chariots de cuir , & avec de l'écorce de grenades il faisoit des grenouilles. Croyez-moi , il apprendra sans peine ces deux moyens que vous enseignez ; s'il ne peut apprendre le juste , il apprendra au moins l'injuste.

S O C R A T E.

Je le donnerai à instruire à tous les deux.

S T R E P S I A D E.

Je m'en vais ; souvenez-vous donc de le rendre capable de réfuter fortement tout ce qui lui paroîtra juste.

L E C H Œ U R¹.

S C E N E III.

LE JUSTE, L'INJUSTE, SOCRATE,
LE CHŒUR, PHIDIPPIDE

L E J U S T E.

VIENS ici , descends & te montre seulement ; si tu es si hardi.

* On lit dans le texte (λείπει τὸ μέλις τοῦ χροῦ.)

L' I N J U S T E.

VAS TE PROMENER, JE N'AI QU'A PARLER POUR
TE PERDRE DANS L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE ¹.

L E J U S T E.

Toi , me perdre ? Hé qui es-tu donc ?

L' I N J U S T E.

L'art de parler ².

L E J U S T E.

Tu ne me vaut pas.

L' I N J U S T E.

Cependant , quoi que tu te vantes , j'aurai
l'avantage sur toi.

L E J U S T E.

Par quel moyen , par quel art ?

L' I N J U S T E.

En imaginant tous les jours de nouveaux expé-
diens.

L E J U S T E.

Ces expédiens sont en vogue aujourd'hui , pas
le moyen de ces fous-là.

L' I N J U S T E.

C'est bien plutôt par le moyen de ces sages.

L E J U S T E.

Je te perdrai entierement.

L' I N J U S T E.

Et comment t'y prendras-tu ?

¹ Vers parodiés du TÉLÉPHE d'Euripide.

² Grec : λόγος.

LE JUSTE.

Je ne dirai rien que de juste.

L'INJUSTE.

Mais en un moment je renverferai tout ce que tu auras dit ; car premièrement je nie qu'il y ait de la justice dans le monde.

LE JUSTE.

Tu le nies.

L'INJUSTE.

O ça, voyons, où en trouves-tu donc ?

LE JUSTE.

Chez les dieux.

L'INJUSTE.

Hé, si cela étoit, est-ce que Jupiter lui-même n'auroit pas été puni pour avoir mis son pere aux fers ?

LE JUSTE.

Ah, grands dieux, est-il possible que la malice aille si avant ! J'ai mal au cœur, vite un bassin.

L'INJUSTE.

Tu es un vieux radoteur & un sot.

LE JUSTE.

Et toi un infame & un abominable.

L'INJUSTE.

Ce sont là des roses pour moi.

LE JUSTE.

Un impie.

L' I N J U S T E.

C'est me couronner de fleurs.

L E J U S T E.

Un parricide.

L' I N J U S T E.

Tu ne vois pas que tu me verses de l'or à pleines mains.

L E J U S T E.

Auparavant, c'étoit du plomb, & non de l'or qu'on te verfoit.

L' I N J U S T E.

Tout cela m'est glorieux.

L E J U S T E.

Tu es bien insolent !

L' I N J U S T E.

Et toi bien fort.

L E J U S T E.

Tu es cause que les jeunes gens ne veulent point que je les instruisse. Les fous Athéniens approuveront un jour le genre d'instruction que tu leur donnes.

L' I N J U S T E.

Que tu es sale.

L E J U S T E.

Tu es dans le bonheur présentement, mais naguères tu mandiois, tu te comparois à Téléphe le Mylien, qui n'avoit à ronger que les sentences de Pandelerus ; sa besace en étoit fournie ¹.

¹ Aristophane en veut ici à Euripide, ami de Socrate, & paraisan

O que tu me parles là d'une grande sagesse !

LE JUSTE.

O que l'extravagance des Athéniens est grande de te nourrir ainsi , toi qui corromps toute la jeunesse !

L'INJUSTE.

Ne voudrois-tu point instruire ce jeune homme , vieille bête ?

LE JUSTE.

Il le faudra bien assurément , si l'on veut qu'il se sauve de la corruption , & qu'il n'apprenne pas simplement à babiller.

L'INJUSTE.

Viens ici , mon enfant , laisse lui dire toutes ses extravagances.

LE JUSTE.

Il t'en cuira si tu lui touches.

LE CHŒUR.

Cessez ces querelles & ces injures. Toi , qui avois soin autrefois des premiers hommes , fais voir ce que tu leur enseignois. Et toi aussi , dis-nous ce que c'est que ta nouvelle doctrine , afin que lorsqu'il vous aura entendu tous deux , il puisse choisir.

de la philosophie : son Téléphe en Mysie nous est déjà très connu par les ACHARNIENS. Le Pandelete dont il est ici question étoit un chicanneur de ces temps-là. Mais Aristophane en veut principalement ici , observe M. Brunck , aux démagogues , qui n'étoient pas plutôt à la tête des affaires , qu'on les voyoit passer de la pauvreté à la plus grande opulence.

LE

LE JUSTE.

C'est ce que je demande.

L'INJUSTE.

Et moi aussi.

LE CHŒUR.

O ça, qui parlera le premier ?

L'INJUSTE.

Qu'il commence ; & quand il aura parlé, je lui décocherai, en guise de flèches, des propositions & des maximes nouvelles. Après cela, s'il veut encore souffler, les traits de mon éloquence tomberont sur lui comme autant de frelons qui lui arracheroient le visage & les yeux.

LE CHŒUR.

Et bien, faites voir tout présentement par de beaux discours, par de sérieuses pensées & par des raisons convaincantes, lequel de vous deux l'emportera. Car de cette dispute dépend tout le bonheur ou tout le malheur de la sagesse, pour laquelle nos amis ont aujourd'hui une si grande contestation. Toi donc, qui ornois autrefois de tant de belles qualités nos devanciers, parle, avec force, des choses que tu aimes tant, & fais voir à tout le monde ce que tu es.

LE JUSTE.

Je vais faire voir ce qu'étoit l'ancienne discipline, quand je florissais, & lorsque j'avois la liberté d'enseigner la tempérance, & que j'étois

Tome XI.

X

soutenu par les loix. Premièrement, il ne falloit pas qu'on entendît seulement souffler un jeune homme. Tous les matins les jeunes gens d'un même quartier alloient ensemble chez le maître de musique, ils marchaient avec une sage contenance par les rues, & ils étoient nuds, la neige fût-elle tombée comme la farine tombe d'un tamis ¹. Chez le maître, ils étoient assis sans se toucher. Ils apprennent à chanter ou l'hymne de la redoutable Pallas, ou quelque autre cantique, s'attachant à l'harmonie qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'eux s'avisait de chanter d'une manière bouffonne, ou d'un ton efféminé, alors celui qui cherchoit à moduler ainsi à l'instar de ceux de Chio & de Siphnio ², & à mêler dans son chant de ces inflexions recherchées ³, semblables à celles qui regnent aujourd'hui dans les airs de Phrynis, étoit châtié sévèrement & couvert de coups comme un homme qui perdoit la musique. Dans la palæstre ⁴,

¹ καὶ κρινοῦς καταίφει. Allusion à l'art de buteler la farine.

² Ce vers a été retranché de toutes les éditions antérieures à celle de M. Brunck. Voyez en la raison dans Suidas, au mot χιάζω & Hésychius & Suidas au mot σιφιάζω.

³ Ταύτας τὰς δυσκολικάμπτους. Voyez la note III sur le Dialogue de la Musique de Plutarque, tome XXII, page 177. On y parle, d'après M. Burette, de l'origine de Phrynis, des innovations introduites par ce musicien; en un mot, on y explique en quoi consistoient ses airs efféminés, appelés δυσκολικάμπτους & ἰωνικάμπτους.

⁴ ἐν παιδοτρίβειν. Les fonctions du παιδοτρίβειν, ou maître

ils étoient assis les cuisses tendues & rapprochées ; pour que ceux qui étoient en face , ne pussent rien voir d'indécent , & en se levant ils balayoient la salle , & veilloient à ne laisser aux libertins aucun vestige de l'empreinte des marques de leur sexe. On ne voyoit pour lors aucun enfant s'oindre au dessous du nombril , aussi le reste de leur corps ¹ étoit couvert d'un duvet semblable à celui des coings : aucun ne prenoit des sons de voix maniérés & cadencés , & ne se prostituoit par des regards lascifs. On ne leur permettoit de manger ni raifort , ni anis , ni percil , ni poisson , ni grives ; enfin , on ne souffroit pas qu'ils eussent les jambes croisées ².

dans l'art athlétique , étoient , dit Platon dans son GORGIAS , p. 452 , de rendre les corps des jeunes gens beaux & robustes , (à l'aide des frictions & des onctions. Galen. DE SIMPL. MEDICAM. II , 4 & 6.) Voyez sur ce mot (v. 362) les Notes d'Exéch. Spanheim , dans l'édition de Kuster.

¹ Le parte pudendi.

² Aristophane reproche à Euripide cette manière efféminée , t. X , p. 376. Plaute a imité cet endroit dans sa description de la première éducation donnée aux jeunes Romains. In Bachid. III. 3.

Ante solem exorientem nisi in palæstram veneras ,
Gymnasil præfecto haud mediocris poenas penderes.
Id quod obtigerat , hoc etiam ad malum arcessebat
malum ,
Et discipulus & magister perhibebantur improbi
Ibi cursu , luctando , hastâ , disco , pugillatu , pilâ ,
Saliendo sese exercebant magis , quam scotto , aut saviis

X ij

Voilà bien de l'antiquaille ! Tout cela remonte aux fêtes Diipoliennes ou Buphoniennes ¹, aux temps de Cécidas ², & de la mode des cigales ³ dans les cheveux.

LE JUSTE.

C'est pourtant cette même discipline qui forma sous moi ces grands hommes qui se signalèrent à la bataille de Marathon. Mais toi, tu enseignes aujourd'hui aux jeunes gens à se charger d'habits ; de sorte qu'aux panathénées, je suis en fureur de voir qu'ils n'ont pas la force de tenir leur bouclier ⁴, quand il s'agit de danser en l'honneur de Pallas. C'est pourquoi, mon cher enfant (à Phidip-pide), choisis-moi sans balancer, & tu apprendras à haïr les procès, à ne plus fréquenter les baigneurs, à

Ibi suam ætatem extendebant, non in latebrosis locis.

Inde de hippodromo & palæstra ubi revenisses domum,

Cincticulo præcinctus in sella apud magistrum assideres :

Cum librum legeres, si unam peccavisses syllabam,

Fieret corium tam maculosum, quam est nutricis pallium.

¹ Deux noms différens pour désigner la même fête. Voyez Meurs.
GRÆ. FERIATA.

² Très ancien poëte dithyrambique.

³ Voyez Thucydide dans la préface de son Histoire de la Guerre du Péloponnèse. Il nous dit que les vieillards portoient leurs cheveux retroussés avec une cigale d'or ; & il n'y a pas long-temps, ajoute l'historien, qu'on a quitté cette mode à Athenes & en Ionie.

⁴ Aliquis Clypeum peni prætendens negligit Tritogeniam.

avoir horreur des choses déshonnêtes , à ne pouvoir souffrir les railleries sur cet article , à te lever devant les vieillards , à ne donner jamais de chagrin à tes parens , à ne faire absolument rien de honteux , car tu dois être un modele de pudeur ; tu apprendras encore à n'aller jamais voir une danseuse , de peur qu'en la regardant avec plaisir on ne te jette la pomme ² , & que tu ne perdes ta réputation. Enfin , tu apprendras à ne contredire jamais ton pere en quoi que ce soit , tu ne lui reprocheras point son grand âge ³ , & tu n'oublieras jamais les peines qu'il a eues à t'élever.

L' I N J U S T E .

Par ma foi , mon pauvre garçon , si tu crois tous ces contes , tu ressembleras aux enfans d'Hypocrate ⁴ , & tout le monde t'appellera grand niais ⁵.

¹ Meretricula.

² Malo me Galathea petit lasciva puella. Virgil. *ÆGLOG.* III, 64.

³ Tu ne lui donneras pas le sobriquet de Japet.

⁴ Cet Hypocrate , général des Athéniens , avoit trois fils , Téléippe , Démophon & Périclès , tous trois si stupides & si niais , que leur bêtise avoit passé en proverbe : & c'est sans doute ce qui a fait croire à Ruhnkenius (ad *TIMÆI LEXICON* , pag. 187) , qu'Aristophane jouoit ici sur les mots *νίῃσι* , de *νίῃς* , fils , & *νῆσι* de *νῆς* , cochon.

⁵ *βλῆτομαμαν* de *βλίτον* , Blitum , blette , légume d'un goût des plus fades & des plus insipides ; d'où les nigauds , les niais sont appelés BLITEI. Plaut. *Trucul.* IV, 4, 1.

Blitea & lutea est meretrix , non quæ sapit in vino ad rem suam.

Au contraire , tous les jours on te verra briller dans les lieux d'exercice ; tu ne t'amuseras point à dire des bagatelles au barreau , comme tant d'autres aujourd'hui ; tu n'auras point de procès pour des sujets légers , qui pourroient causer ta ruine , tant la calomnie est à craindre. Mais , au retour du printemps , quand le zéphir agite le platane & l'ormeau , tu iras à l'académie avec la couronne de calamus blanc , tu te promeneras avec quelque ami honnête à l'ombre des oliviers sacrés ¹ , tu sentiras le smilax & la marjolaine ; tu passeras la vie dans un loisir honnête ². Si tu suis

Notre mot blitres ou belitres pourroit bien venir de la même source , au moins si l'on en croit quelques étymologistes versés dans la botanique ; car chaque art fournit volontiers des étymologies à sa maniere.

1 Voyez au sujet des *μυρίαι*, Meursius ATTIC. LECT. IV, 6.

2 Voici le texte de ces vers , que j'ai traduit en suivant l'interprétation & le sens proposés par mademoiselle Le Fevre ; mais que la différence des textes a fait traduire différemment par le traducteur italien , que je citerai également.

στεφανωσάμενος καλὰ μὲν λευκῷ μετὰ σώφρονος ἡλικιώτου ,
 σμίλακος ὅζων , καὶ ἀπραγμοσύνης , καὶ λεύκης φυλλοβολούσης ,
 πρὸς ἐν ὥρᾳ χαίρων , ἐπὶ τὰν πλατάνων πετέας ψιθυρίζῃ.

Mot à mot, Couronné d'un roseau blanc , avec un honnête jeune homme ton égal , tu sentiras le smilax , le repos & le peuplier blanc. Tu jouiras ainsi du printemps , quand le platane & l'ormeau murmurent , (s'agitent doucement.) L'Italien traduit : Incoronato d'un calamo bianco da un discreto compagno , sapendo di buono , di smilace , (M. Brunck a rétabli dans le texte le mot smilax , d'après

mes maximes , tu auras toujours de l'embonpoint , le teint frais , les épaules larges , la langue courte , un gros derriere & le reste petit ¹. Mais si tu veux vivre comme les gens d'aujourd'hui , tu auras le visage pâle , les épaules étroites , la poitrine resserrée , la langue longue , un derriere décharné , le reste fort grand ² , une judiciaire lente , qui te fera trouver honnête tout ce qui est honteux , & honteux tout ce qui est honnête ; enfin , tu seras couvert d'infâmie comme Antimachus.

L E C H Œ U R.

Que ta sagesse est admirable & divine , que tes discours ont de force & d'attraits ! Heureux les hommes qui vivoient du temps que tu étois florissant ! Et toi , qui as tant d'orgueil , & qui fais profession d'une éloquence vaine & trompeuse , parle , réponds à ce qu'il vient de dire , tu as besoin de toutes tes forces dans ce combat ; emploie donc des raisons plus solides que celles dont tu es accoutumé de te servir , ou te prépare à être l'objet du mépris & de la risée de tout le monde.

L' I N J U S T E.

Il y a long-temps qu'il me pèse de détruire tout

(l'autorité des manuscrits.) d'apragmosime , & di pioppa , che suori produce le foglie ne'l tempo di prima vera , alegrandoti quando il platano e l'oïmo mormora.

¹ Il membre virile picciolo.

² La verga grande.

ce qu'il vient d'avancer. Les philosophes m'appellent l'Injuste , parce que je suis le premier qui aie eu l'heureuse audace de m'opposer aux loix , & c'est une chose digne de toutes les couronnes & de toutes les récompenses , que d'entreprendre les causes les plus méchantes & de les gagner. (à Phidippide.) Vois un peu comme je vais réfuter la belle doctrine dont il fait tant le fier : il te défend d'abord d'aller chez les baigneurs. Mais, je te prie (au Juste), quelle raison as-tu donc de blâmer les bains chauds ?

LE JUSTE.

Parce qu'ils sont très-pernicieux , & qu'ils rendent les hommes lâches.....

L'INJUSTE.

Arrête ; car je te tiens présentement , & tu ne pourras échapper. Dis-moi , lequel a été le plus brave de tous les fils de Jupiter , & lequel , à ton avis , a fait les plus grands exploits ?

LE JUSTE.

Je n'en trouve point de plus brave qu'Hercule :

L'INJUSTE.

Et où as-tu vu des bains froids sous le nom d'Hercule ? Cependant y a-t'il jamais eu un homme plus fort ?

Les bains chauds étoient appelés du nom d'Hercule , parce que Minerve montra un jour à ce héros fatigué des bains chauds sur le bord de la mer , près des Thermopyles : c'est pour cela qu'Aristote,

L E J U S T E.

Voilà les belles raisons que les jeunes gens ont toujours dans la bouche, & qui font que les bains sont si fréquentés & les palæstres abandonnées.

L' I N J U S T E.

Tu blâmes l'éloquence, & moi je la loue ; car si elle étoit mauvaise, le grand Homere n'auroit jamais fait Nestor si grand orateur, ni tous les autres sages qu'il a chantés. De là je passe à cette autre espece d'éloquence, que l'on appelle *CHRÉTIANE* : il dit que les jeunes hommes ne doivent pas la cultiver, & moi je soutiens le contraire : il ajoute qu'il faut être honnête ; voilà deux maximes des plus pernicieuses : car dis-moi un peu, as-tu jamais vu arriver du bien à quelqu'un pour son honnêteté ? Parle, & fais voir si je n'ai pas raison.

L E J U S T E.

Beaucoup de gens s'en sont bien trouvés. Hé, n'est-ce pas pour cela que les dieux envoyèrent une épée à Pelée !

L' I N J U S T E.

Une épée ! Il est vrai que le pauvre malheureux

dans le panégyrique d'Hercule, nous dit : Que les bains les plus agréables portent le nom de ce fils de Jupiter. Mademoiselle Le Fevre. Voyez Eustath. ad *ILIAD.* p. 1273, l. II., & ad *ODYSS.* l. II. 16, p. 1594.

1 Voyez, Hésychius in *Παλιῶς μάχαιρα*, & Appollonii Rh. scholiast. ad I, 124.

reçut là un beau présent ! Hyperbolus en faisant des lampes de méchant aloi , a-t'il eu une épée ? Non , non , par Jupiter , il a gagné plusieurs talens.

LE JUSTE.

Mais pourtant cette sagesse valut à Pelée l'honneur qu'il eut d'épouser Thétis.

L'INJUSTE.

Il est vrai ; mais elle le quitta bientôt. Il n'étoit pas entreprenant , ni homme à se livrer de nuit à certains mouvemens : or , une femme aime au contraire être dans l'agitation *. Tu n'es donc qu'un vieux fou. (à Phidippide.) Mon fils , considère donc les désagrémens qu'on trouve à être honnête , & vois que tu seras privé de quantité de plaisirs , de femmes , de garçons , de jeux , de ris & de festins. Eh , je te prie , est-ce vivre que de vivre ainsi toujours en divorce avec les plaisirs ? Passons aux foibles inféparables de la nature : As-tu fait quelque sottise , es-tu devenu amoureux de la femme de ton voisin , cet amour a-t'il eu des suites ? Es-tu pris sur le fait ? Te voilà perdu ; tu ne sçais point plaider ta cause. Au lieu qu'en suivant mes conseils , tu n'as qu'à jouir de la vie : saute , danse , réjouis-toi , & ne trouve jamais rien de déshonnête : si tu es surpris en adultère , tu te tireras d'affaires facilement , & par ton éloquence tu

* La donna facendosi chiavare , pigliava appiacere.

prouveras que tu n'es point coupable, tu rejetteras tout sur Jupiter ; tu diras que ce dieu se laisse tous les jours vaincre par l'amour, qu'il ne peut résister aux femmes, & qu'on ne doit pas demander d'un homme qu'il ait plus de force qu'un dieu¹.

L E J U S T E.

Mais si en suivant tes belles maximes il est épilé & empalé, comment son éloquence persuadera-t'elle qu'il n'a pas un large derriere²?

¹ TERENCE a profité de cet endroit d'Aristophane, dans son *EUVUQUE* (III, 5.) où il représente Chœrea, à l'exemple de Jupiter, prêt à satisfaire son amour pour une jeune fille qui lui étoit confiée.

. Dum apparatur, virgo in conclavi sedet,
Suspectans tabulam quamdam pictam, ubi inerat pictura
hæc: Jovem

Quo Pacto Danæ misisse aiunt quondam in gremium
imbrem aureum.

Egomet quoque id spectare cœpi: & quia consimilem luserat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat
mihi:

Deum se se in hominem convertisse, atque in alienas
tegulas

Venisse clanculum, per impluvium, fucum factum mulieri,
At quem deum? Qui templa cœli sonitu concutit.

Ego homuncio hoc non facerem? Ego illud vero ita feci
ac lubens.

² Les scholiastes d'Aristophane nous apprennent au sujet du mot *παρὰ πλάτος*, qu'on empalait avec un gros raifort les gens surpris en adultère: de là le nom de *εὐπλάτους*, large derriere, étoit une vraie note d'infâmie: de là l'emploi qu'Aristophane va faire de ce mot, en qualifiant les différents ordres de l'état.

L'INJUSTE.

Bon, qu'en fera-t'il s'il a un large derriere ?
Quel inconvénient y a-t'il ?

LE JUSTE.

Quoi donc , pourroit-il jamais lui arriver rien de
plus fâcheux ?

L'INJUSTE.

Mais que diras-tu , si je te fais voir que j'ai
raison contre toi ?

LE JUSTE.

Je me tairai. Et quoi de plus ?

L'INJUSTE.

O ça , dis-moi , quels gens sont-ce que les ora-
teurs ?

LE JUSTE.

De ces infâmes ?

L'INJUSTE.

Il me le semble au moins : & les auteurs tra-
giques ?

LE JUSTE.

De ces infâmes.

L'INJUSTE.

Tu as raison. Et les magistrats , quels gens
sont-ce ?

LE JUSTE.

De ces infâmes.

1 ἐξ ὑποφρέων. Le mot INFAME traduit toujours ici ce mot
grec , pour ne pas revenir trop souvent sur une expression pas plus de
guise en bonne compagnie , que l'objet qu'elle désigne.

L' I N J U S T E.

Tu vois donc bien que tu ne dis que des forises ;
& parmi les spectateurs , le plus grand nombre
n'en est-il pas ? Examine.

L E J U S T E.

Attends, je vais les considérer.

L' I N J U S T E.

Hé bien , as-tu vu ?

L E J U S T E.

En vérité , il y a beaucoup plus de ces infâmes
que d'autres. Et sans aller plus loin , tiens , en
voilà un , & celui-là encore , & cet autre que voilà
là-bas avec ses beaux cheveux.

L' I N J U S T E.

Qu'as-tu à dire à cette heure ?

L E J U S T E.

J'ai perdu. Présentement donc , messieurs les
infâmes , je vous prie , au nom des dieux , de prendre
mon manteau , je me range de votre parti.

SCENE IV.

SOCRATE, STREPSIADE,
PHIDIPPIDE, LE CHŒUR.

SOCRATE.

Hé bien donc, veux-tu emmener ton fils, ou
veux-tu me le laisser, afin que je l'instruise?

STREPSIADE.

Instruisez-le, châtiez-le, & vous souvenez sur
toutes choses de lui affiler bien la langue des deux
côtés, que l'un soit pour les moindres petits pro-
cès, & l'autre pour les plus grandes causes & les
plus injustes.

SOCRATE.

Ne te mets pas en peine, tu l'emmeneras chez
toi, excellent chicaneur.

PHIDIPPIDE à part.

Oui, ma foi, bien pâle & bien défait.

SOCRATE.

Entre maintenant.

PHIDIPPIDE.

J'imagine que tu pourras te repentir de ce que
tu fais-là.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Nous voulons apprendre à nos juges ce qu'ils gagneront, s'ils rendent justice à ce chœur. Lorsque vous voudrez labourer vos terres dans la saison, nous ferons pleuvoir pour vous tous les premiers, ensuite pour tous les autres : quand vos vignes seront chargées de raisins, nous les conserverons, & nous empêcherons qu'elles ne soient gâtées par la sécheresse ou par la trop grande abondance d'eau. Mais si quelque mortel est assez hardi pour mépriser des déesses comme nous, qu'il écoute les maux que nous lui ferons. Ses vignes ne lui produiront point de vin, & ses champs les mieux cultivés tromperont ses espérances : car lorsque les oliviers auront commencé à pousser, & que ses vignes seront taillées, nous exciterons des orages qui les désoleront. S'il se met en état de recouvrir sa maison, aussitôt à coups de grêle nous mettrons en pièces toutes les tuiles. Enfin s'il se marie, ou quelqu'un de ses parens ou de ses amis, nous ferons tomber toute la nuit un déluge d'eau ; de sorte qu'il aimeroit mieux être en Egypte, que d'avoir jugé de cette pièce avec peu d'équité.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

STREPSIADE.

CINQ, quatre, trois, puis deux, ensuite ce jour que je crains, que j'abhorre, que je déteste, plus que tous les autres, va venir tout d'un coup, ce maudit jour de la vieille & nouvelle lune. Haï! tous ceux à qui je dois me menacent de configner, & ils jurent qu'ils me ruineront en frais, quoique je leur fasse les propositions du monde les plus raisonnables: bonnes gens, leur dis-je, de ces trois sommes que je vous dois, ne prenez pas l'une, donnez-moi du temps pour l'autre, & quittez-moi entierement de la troisieme. Mais ils font les sourds, & ils ne veulent pas se payer de cette monnoie. Ils me chargent d'injures, ils disent que je suis un injuste, un chicaneur, un fripon; ils se disposent à m'appeler devant les juges, & à me faire exécuter. Qu'ils fassent donc; je me moque d'eux, si Phidippide a déjà appris à se bien servir de sa langue. Je sçaurai bientôt ce qui en est, je vais heurter à la porte du maître. Garçon, hola, garçon, garçon.

SCENE.

SCÈNE II.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

Bon jour, Strepsiade.

STREPSIADE.

Bon jour, Socrate, je vous prie de recevoir ce sac de farine, car il est juste qu'un disciple témoigne par quelque petit présent l'estime qu'il a pour son maître. Mais dites-moi un peu, hé bien, mon fils a-t'il appris cette rhétorique que vous avez mise en vogue?

SOCRATE.

Oui, il l'a apprise.

STREPSIADE.

Fort bien. O divine fourberie !

SOCRATE.

De manière que tu peux présentement te tirer de quelque procès que ce soit.

STREPSIADE.

Quoi, quand même il y auroit eu des témoins lorsque j'empruntai ce que je dois ?

SOCRATE.

Oui, sans doute, & encore plus facilement, quand il y en auroit eu mille.

Tome XI.

Y

Ho , ho , je m'en vais donc chanter de toute ma force. Par ma foi , messieurs les usuriers , vous n'avez qu'à vous aller pendre ; vous voilà perdus , vous , vos livres de compte , votre principal , les intérêts , & les intérêts des intérêts : présentement vous ne sçauriez plus me faire aucun mal : on m'éleve dans cette maison un fils , dont la langue tranche des deux côtés , & qui éblouira tout le monde par son éloquence ; qui va être mon soutien , le restaurateur de ma maison , la terreur de mes ennemis , & qui me délivrera bientôt de tous mes chagrins. Appelez-le , & me le faites venir tout-à-l'heure. O mon fils , ô mon enfant ! Sors de cette maison , & écoute la voix de ton pere .

S O C R A T E .

Le voilà , il est homme présentement.

S T R E P S I A D E .

O mon cher fils , mon cher fils !

S O C R A T E .

Tu n'as qu'à le prendre & à l'emmenner.

S C E N E I I I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

S T R E P S I A D E.

Io, id, mon cher enfant, iou, iou, que j'ai de joie de te voir le teint de cette couleur ! C'est à cette heure que tu as la mine de bien nier tes dettes, & d'être un bon chicaneur ; c'est maintenant que tu as les belles manieres de ton pays ! Hé bien, que dis-tu ? Ho, je n'en doute plus, te voilà tout propre à faire que les battus payent l'amende ; c'est-là ce qui s'appelle le visage d'un franc Athénien : il faut donc que tu me tires de peine, puisque c'est toi qui m'y as mis.

P H I D I P P I D E.

Hé, mon pere, que craignez-vous donc ?

S T R E P S I A D E.

Cette vieille & nouvelle lune.

P H I D I P P I D E.

Est-ce qu'elle peut être vieille & nouvelle tout ensemble ?

S T R E P S I A D E.

Mes créanciers me menacent de configner sitôt qu'elle sera venue.

Y ij

PHIDIPPIDE.

Ils perdront leur argent ; car il n'est pas possible qu'elle soit vieille & nouvelle en même-temps.

STREPSIADE.

Cela n'est pas possible ?

PHIDIPPIDE.

Hé non , sans doute. Car , par exemple , comment est-ce qu'une femme pourroit être jeune & vieille ?

STREPSIADE.

Oh , c'est une chose qui est établie par les loix.

PHIDIPPIDE.

Mais on n'entend point ce que veulent dire ces loix.

STREPSIADE.

Hé , que veulent-elles dire ?

PHIDIPPIDE.

Solon , cet ancien législateur , aimoit fort le peuple.

STREPSIADE.

Et bien , que cela fait-il pour la vieille & nouvelle lune ?

PHIDIPPIDE.

Il voulut que l'affignation se fit pour deux jours , pour le jour de la vieille & pour celui de la nouvelle lune , & que ceux qui vouloient poursuivre

quelqu'un en justice, consignassent le jour de la nouvelle.

STREPSIADE.

Mais pourquoi a-t'il parlé de vieille ?

PHIDIPPIDE.

Pourquoi, pauvre homme ! C'est afin que ceux qui seroient cités devant les juges, eussent tout le dernier jour du mois pour comparoître & pour se tirer d'affaires sans procès, & qu'ils ne pussent accuser qu'eux-mêmes, s'ils étoient tourmentés dès le matin du premier jour du mois suivant.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les magistrats ne reçoivent-ils pas les consignations le premier jour du mois, mais le jour de la vieille & nouvelle lune ?

PHIDIPPIDE.

C'est que ces messieurs-là sont comme certains magistrats¹ ; ils avancent les poursuites d'un jour ;

¹ *πορεύθαι*. Il est impossible, observe M. Brunck, qu'on puisse se dispenser de regarder comme certains magistrats, ou autres espèces de gens consacrés par la religion, les personnes qu'Athénæe désigne (lib. IV.) par le mot de *πορεύθαι*. Il est fâcheux, ajoute le sçavant académicien, que les fonctions & l'existence de ces *πορεύθαι* n'aient pas fait le sujet des recherches des personnes qui se sont exercées à dépouiller ce qui regarde les antiquités d'Athènes. Voyez, Samuel Petit, *LEGES ATTIC.* pag. 274. Les fonctions de ces *πορεύθαι* me paroïtroient avoir eu pour objet de s'assurer de la salubrité des mets qui étoient servis dans les fêtes solennelles, dans les repas publics, dans les festins sacrés. Ils étoient obligés de goûter à ces mets, & d'en certifier la bonté. Ainsi les Athéniens avoient les *γυναικόμενοι*,

pour avoir occasion de s'emparer plus promptement des objets conignés.

S T R E P S I A D E aux spectateurs.

Pourquoi vous tenez-vous assis là comme des nigauds ? Nous autres gens d'esprit, nous faisons ici nos affaires à vos dépens : vous êtes ma foi nos dupes, pauvres sots, pauvres cruches, pauvres animaux. Mais il faut que j'entonne un chant de triomphe à notre honneur. O trop heureux Strepsiade, que tu es habile, & quel fils tu élèves. C'est ce que me diront mes amis, charmés de ton éloquence, quand tu gagneras les procès les plus injustes. Entrons donc, afin que je te régale.

qui étoient chargés non-seulement de veiller au luxe, au maintien des femmes, mais encore au luxe & au nombre des convives. Voyez Gulielm. Postel, DE MAGISTRAT. ATHEN, cap. XXXII. Il pouvoit se faire que ces *epitribas* devançassent l'exercice de leurs fonctions dès la veille des fêtes pour avoir occasion de faire bombance à deux reprises. Le traducteur italien a passé par-dessus la difficulté : *Perche parono i creditori patire, che subito portino via le buone mani, per questo hanno proposto un di.*

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

SCÈNE IV.

PASIAS, STREPSIADE, UN TÉMOIN.

PASIAS à part, avec un témoin.

FAUT-IL donc perdre son bien ? Non , je ne puis m'y résoudre. Il valoit bien mieux se défaire d'une sottte honte , que de se mettre dans l'embarras où je suis ¹. Mon ami , je vous amene pour vous servir de témoin , & je vois bien qu'avec la peine que je vous donne , j'aurai encore le déplaisir de me faire un ennemi d'un voisin. Mais je ne sçaurais qu'y faire ; il faut être Athénien , & ne pas déshonorer son pays par une sottte honte : appelons Strepsiade : hola.

STREPSIADE.

Qui est-ce ?

PASIAS.

Je vous assigne pour compatoître devant les juges , au jour de la vieille & nouvelle lune.

¹ Térence dans l'acte IV, scene I, de l'ANDRIENNE.

..... Hic, ubi opus est,
Non verentur : illic, ubi nihil opus est, ibi verentur.

Et Plaute, *ÆPIDIC.* II, 1,

Plerique homines, quos cum nihil refert pudet : ubi
pudendum est,

Ibi eos deserit pudor, cum usus est ut pudeat. . . .

Y iv

Je vous prends à témoin, qu'il me fait assigner pour comparoître à deux différens jours. Mais pour quelle cause me faites vous assigner ?

P A S I A S.

Pour ces douze mines que je vous prêtai, lorsque vous achetâtes ce coursier tigré.

STREPSIADE.

* Un coursier ? Moi, j'ai acheté un cheval ? Eh ; ne sçavez-vous pas tous tant que vous êtes, que je hais comme le diable les chevaux & toute la chevalerie ?

P A S I A S.

Et vous me jurâtes même par tous les dieux, que vous me payeriez au plutôt.

STREPSIADE.

O parbleu, c'est que mon fils n'avoit pas encore appris les argumens invincibles qu'il sçait présentement.

P A S I A S.

Et parce qu'il les sçait présentement, vous voulez nier cette dette ?

STREPSIADE.

Hé, quel autre avantage pourrois-je donc tirer de la science ?

P A S I A S.

Mais si je veux vous prendre à serment, aurez-vous la hardiesse d'attester les dieux que vous ne me devez rien ?

STREPSIADE.

Et quels dieux ?

PASIAS.

Jupiter, Mercure, Neptune.....

STREPSIADE.

Ho, oui par Jupiter, & je me sou mets de plus à vous donner trois oboles, pour que vous me déferiez le serment.

PASIAS.

Que les dieux te confondent pour cette impudence.

STREPSIADE.

Parbleu, on rendroit un grand service à cet homme de le faler¹ un peu.

PASIAS.

Quoi donc, prétendez-vous me railler ?

STREPSIADE.

Il y en aura assez de six livres,

PASIAS.

Je jure par le grand Jupiter, & par tous les autres dieux, que vous ne vous moquerez pas toujours de moi impunément.

STREPSIADE.

Par ma foi, vous me réjouissez avec vos dieux. Ce Jupiter, par qui vous jurez tous, est un grand divertissement pour les gens d'esprit.

¹ C'est-à-dire, de l'écorcher, de mettre la peau dans le sel, pour en faire une outre à vin. Voyez les NUVES, 441 ; les CHEVALIERS, 369.

PASIAS.

Ah, misérable ! Il viendra un temps que tu seras puni de tous ces blasphèmes. Mais veux-tu me payer ou non ? Réponds, & ne me retiens pas davantage.

STREPSIADE.

Donnez-vous un peu de patience ; je vais tout-à-l'heure vous répondre fort clairement. (Il entre.)

PASIAS.

Que croyez-vous qu'il fera ?

LE TÉMOIN.

Je crois qu'il vous payera.

STREPSIADE.

Où est celui qui me demande de l'argent ? Ha, vous voilà. Dites-moi un peu, comment appelez-vous cela ?

PASIAS.

Comment je l'appelle ? Un merle.

STREPSIADE.

Après cela, vous me demandez de l'argent ; grossier comme vous êtes ? Par ma foi, je ne donnerai pas une obole à un homme qui appelle une merlesse un merle.

PASIAS.

Quoi, tu ne veux donc pas me payer ?

STREPSIADE.

Non pas que je sçache. Mais veux-tu mettre fin

à tous ces discours , & déguerpir tout présentement de devant cette porte ?

P A S I A S.

Je m'en vais ; mais sçachez que je vais con-
signer de ce pas , ou que ce jour soit le dernier
de ma vie.

S T R E P S I A D E.

Vous allez encore perdre cet argent-là ; avec
les douze mines que vous me demandez ; je suis
fâché que vous fassiez cette perte ; mais pourquoi
avez-vous dit sotement un merle pour une
merlesse ?

S C E N E V.

AMUNIAS , STREPSIADE , UN TÉMOIN.

A M U N I A S.

HÉLAS , malheur de moi !

S T R E P S I A D E.

Ho , ho , qui est donc celui-ci qui fait tant de
lamentations ? Ne seroit-ce point quelqu'un des
dieux de Carcinus ?

A M U N I A S.

Quoi ? Vous voulez sçavoir qui je suis ? Je suis
l'être le plus malheureux.

1 Coup de patte contre les lamentations des dieux introduits sur le
théâtre par un Carcinus , poëte tragique. Voyez les *œuvres*.

C'est pour toi.

A M U N I A S.

O SORT CRUEL ! O FORTUNE QUI AVEZ BRISÉ
MON CHARIOT ! O PALLAS, VOUS M'AVEZ RUINÉ !

S T R E P S I A D E.

Quel mal, je te prie, t'a fait Tlepoleme autre-
fois ?

A M U N I A S.

Ne me raillez point ; mais ordonnez plutôt à
votre fils de me rendre l'argent qu'il me doit,
principalement à cette heure que je suis dans le
malheur.

S T R E P S I A D E.

De quel argent me parles-tu là ?

A M U N I A S.

De celui que je lui ai prêté.

S T R E P S I A D E.

A ce que je puis entendre, te voilà fort mal
dans tes affaires, assurément.

A M U N I A S.

Hélas ! Je suis tombé en exerçant mes chevaux.

* Parodie tirée d'une tragédie où l'on introduisoit Alcme, qui
déplorait en ces termes la mort de son frere Lycimnius, tué par
Tlepoleme. Voyez, au sujet de ce dernier, Homere en plusieurs en-
droits de l'ILIADÉ.

S T R E P S I A D E.

Tu extravagues : Tu feras tombé en démente de dessus quelque âne ¹.

A M U N I A S.

Comment, je rêve quand je demande ce qu'on me doit ?

S T R E P S I A D E.

Il n'est pas possible que tu sois en ton bon sens.

A M U N I A S.

Pourquoi donc ?

S T R E P S I A D E.

Tu me parois avoir la cervelle bien troublée.

A M U N I A S.

Et moi je te jure par les dieux, que si tu ne me rends mon argent, tu feras traîné devant les tribunaux.

¹ Il y a ici un jeu de mots dans le grec :

τί δ᾽ ἄτα ληΐς, ὅσπερ ἀπὸ ὄνου καταπιών.

ἀπὸ ὄνου καταπιών, tomber de dessus un âne, & ἀπὸ νοῦ καταπιών, tomber en démente. Il est fort difficile de ne pas prêter à l'équivoque en prononçant les mots ἀπὸ ὄνου & ἀπὸ νοῦ. Ainsi dans Diogene Laërce, Stilpon dit à Cratès : ὦ Κράτης, δοκίμῳ μοι χρεῖαν ἔχειν ἰματίου καινοῦ pour καὶ νοῦ. Le même jeu se trouve dans Plaute, Mil. glor. IV, 7.

Maris causa hercle istoc ego oculo utor minus :

Nam si abstinuissem a mare, tanquam hoc uterer.

A MARE est mis là en deux mots pour AMARE, aimer.

O ça, dis-moi. Crois-tu que toutes les fois que Jupiter fait pleuvoir, ce soit de l'eau nouvelle qu'il fasse tomber, ou si c'est toujours la même que le soleil attire là-haut ?

A M U N I A S.

Je ne sçais, ni ne m'en soucie.

S T R E P S I A D E.

Hé, comment mériterois-tu qu'on te payât, tu n'as aucune connoissance des choses célestes ?

A M U N I A S.

Mais si vous n'avez pas d'argent présentement, payez-moi au moins l'intérêt,

S T R E P S I A D E.

L'intérêt, & quelle bête est ce là ?

A M U N I A S.

Et que feroit-ce, sinon l'argent qui se produit insensiblement, & qui chaque mois & chaque jour augmente la somme que l'on a prêtée.

S T R E P S I A D E.

Fort bien. Mais dis-moi, crois-tu que la mer soit plus grande présentement qu'elle n'étoit autrefois ?

A M U N I A S.

Non parbleu, je crois que c'est la même chose, & il ne feroit pas bien qu'elle fût plus grande.

S T R E P S I A D E.

Comment, maraud, tu dis que la mer où tous

les fleuves du monde se vont rendre, n'est pas plus grande présentement qu'autrefois, & tu prétends que ton argent augmente tous les jours ? T'enfuiras-tu d'ici ? Un éguillon, un éguillon.

A M U N I A S.

Je prends tout le monde à témoin de ce traitement.

S T R E P S I A D E.

T'en iras-tu ? Qu'est-ce donc que tu attends ? Marcheras-tu ; haï, vieille rosse, marcheras-tu ?

A M U N I A S.

N'est-ce pas là la plus injuste de toutes les violences ?

S T R E P S I A D E.

Veux-tu donc t'en aller ? Par ma foi, je te piquerai sur la queue, vieux cheval de volée. T'enfuiras-tu donc ? Tu as bien fait, car j'allois te donner de l'exercice avec tes roues & ton chariot.

I N T E R M E D E.

L E C H Œ U R.

VOYEZ ce que c'est que d'aimer l'injustice & les fourberies ; ce vieillard n'a souhaité de s'instruire que pour frustrer ses créanciers. Mais il est impossible qu'il ne lui arrive aujourd'hui quelque affaire fâcheuse, & que tout d'un coup ce mal-

heureux sophiste ne soit puni des friponneries qu'il entreprend. Il y a fort long-temps qu'il desiroit d'avoir un fils assez éloquent & assez bon chicaneur pour renverser les loix, & gagner les procès les plus injustes : il a enfin trouvé ce qu'il cherchoit; mais il souhaitera peut-être bientôt que ce beau fils soit muet.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

STREPSIADE , PHIDIPPIDE , LE CHŒUR.

STREPSIADE.

Io, io, voisins, parens, compatriotes, secourez-moi de tout votre pouvoir, l'on me tue. Ah la tête ! Ah les mâchoires ! Oh, pendard, tu bats ton pere !

PHIDIPPIDE.

Oui, mon pere.

STREPSIADE.

Voyez avec quel front il avoue qu'il m'a battu !

PHIDIPPIDE.

Sans doute.

STREPSIADE.

Ah, scélérat, voleur, parricide !

PHIDIPPIDE.

Redites encore, courage, continuez, inventez de nouvelles injures ; vous ne sçauriez me faire plus de plaisir.

Tome XI.

Z

LES NUÉES,

STREPSIADE.

Infâme !

PHIDIPPIDE.

Vous me couvrez de roses.

STREPSIADE.

Tu oses battre ton pere !

PHIDIPPIDE.

Assurément ; & je ferai voir clair comme le
jour que j'ai eu raison de vous battre.

STREPSIADE.

O l'impie ! Et comment peut-on avoir raison
de battre son pere ?

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouverai , & vous en ferez con-
vaincu.

STREPSIADE.

Tu me le prouveras !

PHIDIPPIDE.

Oui, sur ma parole : choisissez seulement duquel
des deux moyens vous voulez que je me serve.

STREPSIADE.

De quels deux moyens ?

PHIDIPPIDE.

Du juste ou de l'injuste.

ἢ λακκόπρακτε, οὐ bardassa.

Inter Socraticos notissima fossa cinzdos.

Juvenal, SATIRA, II, 10.

S T R E P S I A D E.

Vraiment, quand je t'ai mis à l'école pour apprendre à parler contre les loix, je n'ai pas mal réussi, malheureux que je suis, si tu me peux prouver que les enfans ont le droit de battre leur pere.

P H I D I P P I D E.

Je vous le prouverai assurément, & si bien; que lorsque vous m'aurez entendu, vous n'aurez pas le moindre mot à me répondre.

S T R E P S I A D E.

Et bien, voyons donc ce que tu as à dire.

L E C H Œ U R.

Présentement, bon homme, c'est à toi de voir de quelle manière tu pourras venir à bout de ton fils: il est bien insolent & bien assuré, il a sans doute quelque chose sur quoi il s'appuie. Mais conte nous un peu quelle a été la cause de votre querelle.

S T R E P S I A D E.

Je vais vous le dire. Tantôt, vous avez vu que nous sommes entrés au logis: comme nous étions à table à faire bonne chere, j'ai prié ce bon fils de prendre sa lyre & de chanter le poëme que Simonide a fait sur la toison d'or. Aussi-tôt il m'a répondu que ce n'est plus la mode de chanter à table, & que ces chansons-là ne sont propres qu'à des femmes qui passent de la farine 1.

1 Trait contre Euripide, pour qui Phidippide avoit pris du goût

Hé bien, est-ce que vous ne méritiez pas que je vous donnasse mille coups pour cette demande? Vouloir qu'on chante à table comme des cigales!

Il m'a dit au logis ce qu'il me dit présentement, & il a ajouté que Simonide est un méchant poète; je vous avoue qu'à ces paroles j'ai eu bien de la peine à me retenir; mais enfin je l'ai fait. Ensuite je lui ait dit qu'il prît la branche de myrte, & qu'il me chantât donc quelque chose d'Eschyle, & voici ce qu'il m'a répondu. Pour moi, dit-il, je trouve qu'Eschyle est le premier de tous les poètes; mais il est enflé, il n'a point d'ordre, il est dur, & toujours guindé. Combien pensez-vous que ma bile s'est émue à ce discours? Cependant je me suis encore fait violence, & je lui ai dit: Eh bien, chante-moi donc quelque chose de ces poètes modernes dont on fait tant de cas, chante-en des plus beaux endroits. En même-temps il en a choisi un d'une pièce d'Enripide, où, peut-on le dans la société de Socrate. Comme ce poète vouloit que la musique fût bannie des festins, on voit ici jusqu'à son ton de mépris pour les femmes, qui égayaient la peine qu'elles prenoient pour moudre leur grain, en chantant des airs propres à cela, *ἡμιμύλοι ἀδαι*. Casaubon fait mention d'une de ces chansons, sur Athènes, XIV, 3. Aristophane n'omet aucune de ces allusions qui ont trait aux mœurs du moment, & qui donnent à la poésie cet air de vérité qu'on aime toujours y trouver. Nos premiers poètes connoissoient mieux qu'à présent le mérite & l'avantage de ce genre.

dire, ô grands dieux ! un frere épouse sa propre sœur. Il est vrai que je n'ai pu souffrir cette infâmie, & que d'abord je me suis mis à lui donner des malédictions, & à lui dire injure sur injure ; il m'en a dit à son tour, je lui en ai redit, & là-dessus mon pependard a sauté sur moi, m'a donné mille coups, m'a pris à la gorge, & m'a foulé aux pieds.

P H I D I P P I D E.

N'est-ce pas avec justice que je l'ai fait, puisque vous osez blâmer le plus sage des poètes ?

S T R E P S I A D E.

Lui, le plus sage, ô qu'as-tu dit là ? Mais je ferai encore battu !

P H I D I P P I D E.

Oui, par ma foi, & avec raison,

S T R E P S I A D E.

Comment, avec raison, impudent que tu es ? Moi, qui ai pris tant de soins de tes jeunes ans, que je jugeois de tes besoins au moindre mouvement de tes levres. Prononçois-tu le mot BRYN, aussi-tôt je te présentois à boire ; disois-tu MAMMAN, je te mettois aussi-tôt le pain à la main : à peine le mot CACCAN étoit-il sorti de ta bouche, que je te portois dehors, & que je te soutenois moi-même ; & aujourd'hui, j'ai beau me plaindre, &

x Tout ceci, remarque très bien mademoiselle Le Fevre, paroîtroit

Z iij

crier que je fais tout sous moi, tu ne cherches pas, ô scélérat, à me tirer d'embarras en me portant dehors ; au contraire, tu me maltraites au point que je ne puis plus me retenir ici même, par la violence de tes mauvais traitemens.

L E C H Œ U R.

Je m'imagine que tous les jeunes gens attendent avec beaucoup d'inquiétude & d'impatience le succès qu'aura ce jeune homme ; car s'il pouvoit par son éloquence faire approuver ce qu'il a fait, je ne donneroïis pas une obole de la peau de tous les vieillards. Maintenant donc, toi qui inventes des nouveautés, & qui veux à quelque prix que ce soit les établir, tâche de faire voir que ce que tu dis est juste.

P H I D I P P I D E.

O qu'il y a de plaisir à apprendre des nouveautés, & à pouvoir mépriser les loix établies ! Lorsque je m'appliquois uniquement à monter à cheval, & à faire des courses de chariot, je n'étois pas capable de dire trois paroles de suite sans faire des fautes. Mais présentement que cet homme m'a tiré de cette occupation, tout ce qu'il y a de plus

parodié du neuvième livre de l'Iliade, v. 480 & suiv. C'est Phœnix qui y parle des soins qu'il s'est donnés pour la première éducation d'Achille.

1 Grec : Un pois. Plaute, Mil. glof. II, 3, 45.

... Non ego nunc emam vitam tuam vitiosa nuce.

fin & de plus subtil dans la rhétorique m'est connu,
& je ne m'attache qu'à méditer les choses les plus
relevées ; je suis persuadé aussi que je vais prouver
facilement qu'il est juste de châtier son pere.

S T R E P S I A D E.

Oh, de par le diable, recommence plutôt ta
chevalerie ; il vaut bien mieux pour moi nourrir
l'attelage d'un chariot, que d'avoir mille coups
tous les jours.

P H I D I P P I D E.

Je vous demande, lorsque j'étois enfant, ne me
battiez-vous pas ?

S T R E P S I A D E.

Oui, sans doute, parce que je t'aimois & que
j'avois grand soin de toi.

P H I D I P P I D E.

Dites-moi donc, s'il vous plaît, n'est-il pas juste
que je vous rende la pareille, & que pour l'amitié
que j'ai pour vous, je vous frotte aussi, puisque
c'est aimer les gens que de les battre ? Car par
quel droit seriez-vous exempt de coups plutôt que
moi, il me semble que je suis né libre aussi bien
que vous. Est-ce que vous croyez que les enfans
seront battus, & que les peres ne le feront pas à
leur tour ?

1 Parodie du 702e vers de l'ALCESTE d'Euripide, où on lit :

Χαίρεις ὅπῳ Φῶς, πατέρα δ' ὃ καίρειν δόκεις ;

Z. iv

Comment donc ?

PHIDIPPIDE.

Direz-vous que les loix ont ordonné qu'il n'y ait que les enfans qui soient battus ? Et moi je vous répondrai que les vieillards sont deux fois enfans ; il est même d'autant plus juste qu'ils soient châtiés , qu'il est moins supportable de leur voir faire des fautes.

STREPSIADE.

Mais il n'y a point de loi qui ordonne que les peres soient traités de la sorte par leurs enfans.

PHIDIPPIDE.

Le premier qui a fait les loix , & qui par ses beaux discours a persuadé aux anciens de les recevoir , n'étoit-il pas homme comme vous & moi ? Pourquoi donc ne me fera-t'il pas permis de faire aussi une loi , qui ordonne aux enfans de battre leurs peres ? Le passé est passé , nous vous pardonnons tous les coups que vous nous avez donnés avant l'établissement de cette loi , & nous voulons bien avoir été battus impunément , mais à l'avenir il est juste que les choses soient égales , & que nous vous battions aussi à notre tour. Regardez un peu

Et dans cet endroit d'Aristophane , on lit :

Κλάναι παῖδες , πατέρα δ' ὃ κλάινει δούρει :

Ce même vers d'Euripide est copié mot à mot , ΘΕΣΜΟΘ. v. 133.

les coqs & tous les autres animaux, voyez comme ils se défendent contre leurs peres : il me semble qu'il n'y a point de différence entre eux & nous, excepté qu'il n'ont point de loix.

S T R E P S I A D E.

Eh bien, puisque tu veux imiter les coqs en toutes choses, que ne vas-tu donc chercher à manger dans les fumiers, & que ne vas-tu aussi te jucher ?

P H I D I P P I D E.

Ho, parbleu ce n'est pas la même chose, & Socrate ne vous passeroit pas celui-là.

S T R E P S I A D E.

Avec tout cela, je t'en prie, ne me bats point ; si tu le fais, tu t'en repentiras à quelque heure.

P H I D I P P I D E.

Comment.

S T R E P S I A D E.

Oui, car il convient que j'aie la liberté de te châtier, comme tu auras celle de châtier ton fils quand tu en auras un.

P H I D I P P I D E.

Oui ? Et si je n'en ai point ? J'aurai toujours été battu par provision, & vous mourrez en vous moquant de moi.

S T R E P S I A D E.

Mes bons amis, mon fils a raison, & il faut se

rendre à ce qu'il dit, n'est-il pas bien juste que nous soyons battus si nous faisons des sottises ?

PHIDIPPIDE.

Mais écoutez encore une autre raison.

STREPSIADE.

Me voilà mal dans mes affaires.

PHIDIPPIDE.

Peut-être que quand vous l'aurez entendue, vous ne ferez pas fâché d'avoir été battu.

STREPSIADE.

Comment donc ? Parle, quel avantage m'en reviendra-t'il ?

PHIDIPPIDE.

C'est que je battrai aussi ma mère.

STREPSIADE.

Que dis-tu là, que dis-tu là ? C'est un crime encore plus grand que le premier ¹.

¹ Mademoiselle Le Fevre dit à ce sujet : Cela est plaisant. Il y a aujourd'hui bien des maris qui se consoleroient d'être battus, si leurs femmes étoient battues. Mais, observe très judicieusement le sçavant M. Brunck, dont je vais traduire la note en entier, quel rapport cette observation ridicule peut-elle avoir avec le sens de ce vers d'Aristophane, dont la bonne demoiselle n'a pas plus senti le sel, que la polissonnerie du vers 653 ? L'ignorant bourgeois Strepsiade s'étoit laissé persuader qu'il n'étoit pas contraire aux loix de la nature, qu'un pere fût battu par son fils. Mais quand Phidippide ose dire qu'il battra sa mère, alors son pere entre en fureur, ne peut entendre un pareil blasphème, convaincu qu'il n'y a aucun sentiment plus profondément gravé dans l'homme que l'amour des enfans pour le sein maternel. Voilà le vrai sens de ces mots *τί φης*, que dis-

P H I D I P P I D E.

Mais qu'aurez-vous à me dire, si avec ma rhétorique je vous prouve qu'on est obligé en conscience de battre sa mere ?

S T R E P S I A D E.

Hé qu'aurois-je à te dire, sinon que tu ailles te jeter dans l'eau, avec ton Socrate & ta belle rhétorique ? O Nuées, c'est vous qui êtes cause de

tu ? Que dis-tu ? Ce crime est encore plus affreux que le premier Or, voici la critique renfermée dans ce vers. Aristophane y fait allusion aux principes des philosophes & d'Euripide, dont il démontre la fausseté, non par des raisonnemens, mais par un moyen bien supérieur par le vif sentiment que la nature a gravé dans le cœur de Strepsiade. Les philosophes enseignoient donc que le pere étoit le seul auteur de notre existence, & que la mere n'y contribuoit que comme la terre par rapport aux semences qu'elle reçoit & fait pousser par sa chaleur. Tout le monde connoît ce passage de l'ORESTE d'Euripide, où ce maticide s'excuse ainsi envers Tyndare, pere d'Hélène, sa mere : (tom. V, pag. 79.)

MON PERE M'A ENGENDRÉ, TA FILLE M'A MIS AU JOUR ; C'EST UN
CHAMP QUI REÇOIT LE GRAIN QU'UN AUTRE LUI CONFIE. SANS
PERE UN ENFANT SEROIT POUR JAMAIS PRIVÉ DE L'EXISTENCE

Et sans mere, infâme Euripide ? s'écria ici une voix à la représentation de cette piece. (Voyez la note, tom. V, ib.) Or, un jeune homme imbu d'une pareille doctrine, à la moindre contradiction qu'il éprouvoit de sa mere, ne se croyoit-il pas dispensé du respect & de l'amour qu'il lui devoit ?

Ni mademoiselle Le Fevre, ni le P. Brumoy, n'ont saisi l'allusion de ce vers d'Aristophane. Il ne falloit rien moins que la sagacité de M. Brunck, & sa profonde connoissance des anciens, pour trouver la clef d'un passage qui nous donne un nouveau motif de la haine bien fondée qu'Aristophane portoit à Euripide & aux philosophes.

mes malheurs , car je m'étois reposé sur vous du
soin de toute ma conduite.

LE CHŒUR.

C'est bien toi-même qui t'es attiré toutes ces
disgraces , en t'appliquant au mal.

STREPSIADE.

Pourquoi ne m'avertissiez-vous pas de cela ? Au
lieu de vouloir tromper un simple villageois , &
un vieillard ?

LE CHŒUR.

Nous en usons toujours de même avec ceux qui
sont si portés au mal ; & nous les plongeons dans
le malheur , afin que par une triste expérience , ils
apprennent à craindre les dieux.

STREPSIADE.

Hélas , grandes déesses ! ce châtiment est bien
rude ; mais il est dans toute la justice ; car il ne
falloit pas frustrer mes créanciers de ce qui leur
étoit dû. Présentement donc , mon cher fils , viens
avec moi , viens donner mille coups à ce scélérat
de Chéréphon , & à ce Socrate , qui nous ont
trompé tous deux.

PHIDIPPIDE.

Oh , je n'ai garde de maltraiter mes maîtres.

STREPSIADE.

Crois-moi , révere dorénavant ce Jupiter adoré
de tes peres.

PHIDIPPIDE.

Voilà-t'il pas , le Jupiter de tes peres ; que vous êtes insensé ! Y a-t'il donc quelque Jupiter au monde ?

STREPSIADE.

Oui , sans doute.

PHIDIPPIDE.

Et moi je vous dis que non : c'est Tourbillon qui regne & qui a chassé Jupiter ¹.

STREPSIADE.

Il ne l'a point chassé , c'est que je le croyois ; à cause de ce Tourbillon que voilà. Ah , que je suis misérable de t'avoir pris pour un dieu , maudit Tourbillon , qui n'es que de terre ².

PHIDIPPIDE.

Je vous laisse seul à dire vos niaiseries & vos extravagances.

¹ Phidippide rappelle ici fort ironiquement les propres expressions de son pere , qui lui a dit , en voulant l'instruire , qu'il n'y avoit pas de Jupiter , que Tourbillon régnoit en sa place , après l'avoir expulsé , comme Jupiter lui-même avoit expulsé Saturne.

² Aristophane fait allusion à un usage religieux des Athéniens , & tombent à cette occasion sur Socrate. Les Athéniens avoient coutume d'avoir dans leur vestibule une colonne (*Αγία*) en l'honneur d'Apolon. Socrate probablement au lieu de cette colonne , n'avoit qu'un globe de terre cuite , qui représentoit le monde , le mouvement du ciel & de la terre , *δ'ῖνος* : & c'est de ce globe dont Strepsiade veut parler ici.

SCENE II.

STREPSIADE.

Ah, malheureux ! N'ai-je pas été bien insensé lorsqu'à la persuasion de Socrate j'ai rejeté absolument tous les dieux ? Mais, mon cher Mercure, ne vous mettez pas en colere contre moi, & ne m'accablez pas, je vous en prie. Pardonnez à un homme hors de lui-même de s'être laissé duper. Daignez encore me conseiller, si je dois faire un procès à ces fourbes. Dites, que trouvez-vous le plus à propos que je fasse ?..... Ah, vous avez raison ! C'est sagement fait de ne vouloir point que je les poursuive en justice, & de m'ordonner de mettre le feu tout présentement à la maison de ces vendeurs de fumée ¹. Hola, hola, Xanthias, viens ici, apporte une échelle & une hâche, &

¹ L'idée de cette inspiration secrète a été fort bien imitée par Plaute. Menæchmus Soticles feint d'être en fureur, & parle ainsi à Appollon qu'il suppose présent. Menæch. V, 11, 87.

. Ecce Appollo mihi ex oraculo imperat,
Ut ego illi oculos exuram lampadibus ardentibus,

Et plus bas, 95 :

Pugnis me veras in hujus ore quicquam parcere ?
Ni jam ex meis oculis abscedat in malam magnam crucem
Faciam, quod jubes, Appollo.

Hi tu aimes ton maître , viens monter sur cette école , & donne tant que tu pourras dans la charpente , jusqu'à ce que tu l'aies fait tomber sur eux. Qu'on m'apporte un flambeau allumé , afin que moi-même je me venge aujourd'hui de ces sophistes pleins d'imposture & de vanité.

S C E N E I I I.

DISCIPLE I^{er} , STREPSIADE , SOCRATE ,
CHÆRÉPHON , DISCIPLE II.

DISCIPLE I^{er}.

HAï , haï , haï.

STREPSIADE.

Allons , mon flambeau , fais une belle grande flamme , & mets toute cette maison en feu.

DISCIPLE I^{er}.

Eh , que fais-tu là misérable ?

STREPSIADE.

Ce que je fais ? Rien , rien. J'ai une petite dispute de philosophie avec les poutres & les solives de cette maison.

DISCIPLE II.

Hélas ! Qui est-ce donc qui met le feu à ce logis ?

STREPSIADE.

C'est l'homme à qui vous avez pris l'habit.

Tu nous vas abîmer , tu nous vas abîmer !

STREPSIADE.

C'est cela même que je veux faire , pourvu que la hâche ne trompe point mes espérances , & que je ne me rompe pas le cou.

SOCRATE.

Hola , parle. Eh , toi qui es sur ce toit , que fais-tu là ?

STREPSIADE.

Je me promene dans les airs , & je contemple le soleil.

SOCRATE.

Hélas , malheureux que je suis , je vais étouffer !

CHÆRÉPHON.

Et moi , je vais donc être brûlé ?

STREPSIADE.

Et pourquoi aussi contemples-tu là-haut avec tant de curiosité tous les mouvemens de la lune ? Hola , Xanthias , poursuis-les , frappe , donne des-fus , pour plusieurs raisons ; mais principalement parce qu'ils se sont joués des dieux avec tant d'insolence.

LE CHŒUR.

Allons , mes compagnes , allons-nous en ; c'est assez dansé pour aujourd'hui.

RÉFLEXIONS

R É F L E X I O N S

SUR LES NUÉES.

LES Nuées sont une véritable école des peres ; & dans un siecle moins curieux de sujets bizarres & presque dénués de vraisemblance , on n'eut pas manqué d'envifager cette piece sous ce point de vue morale, & de lui donner le titre de l'ÉCOLE DES PERES. Les grands succès, bien mérités, que vient d'obtenir la piece que M. Pyeyre nous a donnée sous ce titre , auroient été beaucoup plus brillans, à mon avis , s'il n'avoit pas fait de Courval un pere estimable. « Le comique , observe très judicieusement M. Bret¹, résulte moins d'un exemple » à suivre , que de celui qu'on propose à fuir. De » là vient le peu de succès de tant d'instructions » purement morales que l'on divise par scenes , » au lieu de les donner par chapitres dans un » ouvrage d'un autre genre. » C'est l'écueil qu'Aristophane a sçu éviter. Strepfiade est un pere idolâtre de son fils ; il l'aime jusques dans ses défauts ; il le souffre se livrer à ses goûts & à ses

¹ Avertissement sur le MALADE IMAGINAIRE de Moliere.

fantaisies ; il craint de le contrarier ; & ne veut pas en un mot se donner la peine d'arrêter une dissipation ruineuse. Enfin , le mal vient à son comble : les dettes accumulées du fils excitent une réclamation générale contre le pere ; la voix des créanciers le frappe dans son engourdissement , & le prive de tout repos. Il ouvre alors les yeux sur l'abyme profond où l'a précipité sa criminelle complaisance ; il s'adresse inutilement aux dieux & aux hommes dont il a rejeté ou négligé les lumières ; il est contraint de recourir à des moyens injustes , & devient par-là au milieu de ses malheurs , le jouet & le plastron de tous ses concitoyens & de son propre fils même. Voilà cependant la moralité mise en action dans les Nuées.

Cette moralité est d'ailleurs assaisonnée du comique le plus piquant. Il n'est pas possible de faire mieux ressortir que ne le fait Aristophane , le ridicule qui résulte de l'amour aveugle d'un pere pour son fils : il n'est pas possible de rendre , avec plus de vérité , la nécessité où se trouve un homme ainsi aveuglé , de se jeter dans de nouveaux principes de conduite peu analogues à l'exakte équité , de recourir même aux voix les plus injustes pour sortir d'embarras. La justice a beau reclamer ses droits , la conscience a beau faire ses représentations , il ne peut plus les goûter , il ne les écoute pas. La voix de l'injustice est pour lui l'or-

gane de la raison la plus faine : il est la dupe du charme de la séduction ; il croit enfin toucher au moment du bonheur lorsqu'il est forcé de reconnoître, à ses dépens, que les conseils de l'erreur deviennent toujours le fléau de celui qui les recherchent. C'est à cette reconnoissance qu'Aristophane finit ses Nuées : il laisse le spectateur rempli du ridicule dont Strepsiade s'est couvert : il abandonne aux réflexions du public tout ce que l'on peut se figurer sur l'embarrassante position d'un pere ridiculisé par sa propre faute ; & il ouvre à l'auteur tragique un champ vaste pour exciter la pitié & la terreur en peignant un fils monstrueux & ingrat, dont l'ame avilie & dépravée, cause au pere un repentir affreux sur sa propre foiblesse, & le conduit par des progrès rapides jusqu'au comble du désespoir.

On voit aisément, d'après le but qu'Aristophane se propose dans cette piece, que les philosophes n'y doivent jouer, & n'y jouent réellement qu'un role secondaire. Tout homme disposé à oublier ce qu'il se doit & ce qu'il doit aux siens, s'il a reçu quelques principes, est toujours flatté de conserver aux yeux des autres l'air de la prudence & de la sagesse ; & pour se faire totalement illusion, il s'efforce même de se prouver que la religion ne condamne aucunement sa conduite. C'est pour cela que Strepsiade conçoit l'idée d'aller trouver

A a ij

les philosophes , & de s'autoriser de leurs conseils. Aristophane met Socrate en jeu au nom de tous les autres , dans cette circonstance , parce qu'à cette époque l'école de ce philosophe étoit la plus célèbre d'Athènes ; parce que sa maniere de raisonner tenoit beaucoup à ce que nous appellons communément , PLAIDER LE FAUX POUR SÇAVOIR LE VRAI ; en un mot parce que Socrate déclamoit assez volontiers contre les comédies , & s'abstenoit d'aller au théâtre quand on donnoit ce genre de spectacle. Ceci est une vengeance poétique , une guerre de métier qui n'auroit jamais dû influer sur l'opinion qu'on peut se faire de la personne d'Aristophane , du mérite de sa piece , & de l'art merveilleux qu'il y met à développer les suites funestes de la folle condescendance des parens pour leurs enfans : condescendance qui entraîne toujours avec elle une très mauvaise éducation , & qui n'est que trop souvent payée par l'ingratitude la plus affreuse.

Au reste, la comédie des Nuées, considérée comme une satire contre les philosophes , n'est pas un ouvrage tellement hors de nos mœurs, si fort contraire à notre maniere de voir & de faire , & opposé à nos idées , que nous ne puissions citer plusieurs ouvrages qui jouissent parmi nous de la plus grande célébrité & qui réunissent les suffrages de tous les gens de goût , quoi qu'au mérite très rare , à la vérité , du style & du comique , ils joignent , ainsi

que les Nuées, la satire la plus sanglante & la plus amère contre des personnes honorées de l'estime publique. Les Alcibiade, les Euripide, il est vrai, alloient à l'école de Socrate, tandis qu'Aristophane représentoit ce philosophe sur le théâtre avec tout l'odieux & le ridicule de l'impiété & de la corruption des mœurs. Mais le grand Condé¹, Corneille², Bourdaloue, étonnoient l'Europe par l'éclat de leur génie & de leurs vertus, tandis que les PROVINCIALES faisoient rire toutes les sociétés sur la morale erronée, impie, &c. &c. des instituteurs qui venoient de les former. Ainsi le succès des Nuées à Athenes ne doit donc pas plus nous étonner que celui des PROVINCIALES à Paris. Ces deux ouvrages, à la forme près, se ressemblent infiniment : le premier attaque cette artificieuse & séduisante éloquence qui étoit alternativement l'organe du Juste & de l'Injuste : le second poursuit avec aigreur cette morale relâchée qui sçait se prêter à tous les goûts du libertin & de l'impie : l'un & l'autre sont un modèle de style, de raillerie, & de

¹ Le Grand Condé fut élevé dans le collège des Jésuites de Bourges, comme les autres élèves, sans aucune distinction.

² Corneille fut toujours reconnoissant, ainsi que le Grand Condé, de l'éducation qu'il avoit reçue chez les Jésuites.

³ Racine disoit des PROVINCIALES, que c'étoit une comédie, avec la différence que les dramatiques ordinaires prennent leurs rôles dans le monde, &c. que Pascal avoit choisi ses personnages dans les couvens & dans la Sorbonne. NOUV. DICTIONNAIRE HIST. CAEN, 1786, art. Pascal.

fatyre ¹. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'on y trouve le même fonds d'idées , le même plan & la même marche. C'est à l'école du Juste & de l'Injuste (ou du Probabilisme) que les adversaires de Pascal vont s'instruire : c'est là qu'un Jean d'Alba apprend qu'il a droit de voler ses maîtres ; c'est là que Strepsiade avoit reçu du philosophe Athénien , pareille leçon & à ses dépens ; c'est là que des gens qui ne devoient se distinguer que par leur douceur , apprennent à outrager & à frapper même les personnes les plus constituées en dignité ; c'est là que Phidippide avoit appris qu'il lui étoit permis de battre son pere ; enfin c'est là qu'on s'instruit dans l'art de faire des raisonnemens dignes de celui sur le saut de la puce. M. de Fontenelle nous dit avec bonne foi dans ses Remarques : « Les niaiseries qu'on fait faire à Socrate sur la mesure du saut de la puce , sont très ridicules : mais je ne crois pas que cela fut fondé. » Que pensoit-il donc sur le raisonnement que l'auteur des PROVINCIALES met dans la bouche de ses adversaires , au sujet du soufflet de Compiègne ? « Il est constant , mes peres , (y lit-on , lettre XIV^e , à la

¹ Si l'on considère , dit l'auteur du SIECLE DE LOUIS XIV , les PROVINCIALES du côté des choses , on y attribue adroitement à toute la société des Jésuites , les opinions extravagantes de quelques Jésuites Flamands & Espagnols. On les auroit peut-être aussi bien déterrées ailleurs ; mais c'étoit aux seuls Jésuites qu'on en vouloit. NOUV. DICT. *ibid.*

» fin), par l'avou de l'offensé , qu'il a reçu sur sa
 » joue un coup de la main d'un Jésuite ; & tout
 » ce qu'ont pu faire vos amis , a été de mettre
 » en doute s'il l'a reçu de l'avant-main , ou de
 » l'arrière-main ; & d'agiter la question , si un
 » coup de revers de la main sur la joue , doit
 » être appelé SOUFFLET ou non. Je ne sçais à qu'
 » il appartient d'en décider ; mais je croirai ce-
 » pendant que c'est au moins un soufflet probable.
 » Cela me met en sûreté de conscience. » Je
 pourrais pousser plus loin les détails de cette com-
 paraison ; mais il me suffit de l'avoir indiquée pour
 donner une idée plus avantageuse d'Aristophane à
 ceux qui ne jugent que par comparaison , & pour le
 faire apprécier tout ce qu'il vaut dans les Nuées.

Je m'étois proposé de donner à ce parallèle beau-
 coup plus d'étendue , mais les bornes de cette édi-
 tion m'obligent d'abandonner ce projet. Je l'ai
 communiqué à M. le comte de Noyan , aussi dis-
 tingué par son goût pour l'excellente littérature
 que par ses connoissances variées dans les différentes
 parties des sciences qu'il cultive avec le plus grand
 succès , & autant pour leur gloire que pour leurs
 progrès. Il m'a fort engagé à m'occuper de ce pa-
 rallele. « Rien , m'écrivait-il ce mois de novembre
 » dernier , n'est plus ingénieux que le projet de
 » comparer la comédie grecque avec les PROVIN-
 » CIALES : l'un & l'autre ouvrage semblent éga-

» lement saisir les ridicules ; l'un & l'autre les
 » combattent avec un esprit infini ; & l'on n'a
 » point encore, je crois, dans la langue françoise
 » d'ouvrage de ce genre qui soit mieux fait que
 » les PROVINCIALES : la comparaison que vous en
 » ferez avec les NUÉES ne sçauroit qu'être infini-
 » ment piquante & agréable. » D'autres plumes
 plus en état de répondre à l'attente de M. le
 comte de Noyan & du public éclairé, rempliront
 quelque jour cette tâche qui ne sera pas sans uti-
 lité : car les philosophes à Athenes, & les adver-
 saires de Pascal à Paris, ont formé des élèves, &
 ont eu une influence, tels qu'on ne peut gueres
 se refuser au desir de pénétrer les principes &
 d'étudier la méthode de ces célèbres instituteurs
 qui ont fleuri dans les belles époques de l'un &
 de l'autre empire.

LES GUÊPES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

JOUÉE la neuvième année de la guerre du Péloponnèse, sous l'archonte Aminias, aux fêtes lénéennes, la deuxième année de l'olympiade quatre-vingt-neuf. La date est autorisée par l'ancien sujet grec, par un scholiaste, & par Aristophane lui-même dans un discours du chœur aux spectateurs.

RACINE a trouvé cette pièce si plaisante, qu'il nous l'a donnée sous le nom des PLAIDEURS : mais, à dire la vérité, je crois que ce sujet lui a paru plus agréable que la manière d'Aristophane, au moins par rapport à nos mœurs ; car autant il y a de différence entre notre barreau & celui d'Athènes, autant & plus en trouvera-t-on entre les PLAIDEURS & les GUÊPES. Il est vrai que Racine a profité de beaucoup de bons mots d'Aristophane ; qu'il en a pris quelques jeux de théâtre, & certains morceaux presque entiers ; qu'enfin il a saisi l'esprit de son original : mais il ne s'est pas astreint

à le copier, d'autant plus sage en ceci, comme dans ses autres imitations, qu'il n'auroit pas manqué d'ennuyer la France avec les mêmes traits qui avoient si agréablement amusé la Grece. Il ne sera pourtant pas impossible en examinant en détail le poète grec, d'y reconnoître le poète françois, ni de rendre l'un intelligible & agréable par le moyen de l'autre. On perdra beaucoup de traits du premier; car le moyen de trouver le mot pour rire dans plusieurs plaisanteries grecques, qui supposent des usages de barreau qui ont plus de deux mille ans, usages obscurs, ou ignorés, ou imparfaitement connus. On ne rit point quand il est besoin de longues circonlocutions, pour avertir le lecteur qu'il faut rire. Malgré ces difficultés qui nous feront perdre bien de bonnes choses, ou du moins qui nous empêcheront d'en sentir tout le sel, nous tâcherons de tirer des *euêres*, l'ébauche des *PLAIDEURS*, & de faire conclure que la comédie grecque étant beaucoup plus personnelle dans ses applications que la françoise, à cause de la liberté des anciens à nommer les masques, a dû extrêmement satisfaire la malignité du peuple le plus médifant qui fût jamais, & le divertir beaucoup à ses dépens.

Le sujet d'Aristophane consiste dans une fiction ingénieuse d'un magistrat devenu fou de jugemens & de sentences, mais fou à lier. Il a un fils plus

sage, qui, touché de son état, imagine un moyen singulier de guérir son pere en flattant sa passion, Ce moyen exposé comiquement se tourne en satire inimitable contre la folie commune des magistrats & du peuple qui, sans s'embarrasser des suites d'une guerre où il s'agissoit de la ruine de l'état, ne s'occupoit que de jugemens & de condamnations. Racine n'a pas eu, à beaucoup près, si beau jeu dans ses PLAISIRS. Il falloit être Aristophane & avoir terrassé, comme il s'en vante, un Cléon le plus redoutable & le plus dangereux des Athéniens, pour oser ainsi berner la république en corps. Certainement ce poëte ne se donne point une louange ouvrée, quand il fait dire au roi de Perse * que ses comédies étoient l'école du bon sens, où les Athéniens pouvoient apprendre à se réformer, & à triompher de leurs ennemis ¹.

ACTE PREMIER.

Sosie & Xanthias, les deux esclaves chargés de garder Philocléon le fou de la comédie, paroissent couchés à sa porte, accablés de sommeil. Ils raisonnent entr'eux à moitié endormis, & ils se racontent leurs songes en bâillant. Xanthias dit qu'il

* Dans la comédie des ACHARNIENS, tome X.

¹ Voyez le Développement du Discours, du P. Brumoy, sur la comédie grecque, art. IV, tom. X, pag. 269.

a vu un oiseau de proie s'élever dans les airs, voler vers le barreau avec un bouclier entre ses griffes; mais que Cléonyme a jetté ce bouclier. C'est une de ces énigmes que les conviés se proposoient à table. Elle signifie, suivant l'explication qu'en donne le poëte, que Cléonyme étoit un lâche & un voleur. Sosie raconte qu'il a vu une assemblée de moutons avec des manteaux & des cannes *, au milieu desquels étoit une baleine, animal vorace, qui présidoit avec une voix de porc. Xanthias devine bien que c'est Cléon dont il s'agit: car il dit en se bouchant le nez que ce songe sent bien le cuir.

Autre songe énigmatique: Sosie a vu Théorus rempant lâchement aux pieds de la baleine; & il a rêvé qu'Alcibiade * avec son affectation à parler gras, s'étoit écrié, « voyez, voyez Théorus métamorphosé en flatteur » †. C'est que FLATEUR & CORBEAU en grec ne diffèrent que d'une lettre qui se change aisément par ceux qui ont la langue épaisse. La plaisanterie est continuée sur cette équivoque qu'on ne peut rendre; & il est à remarquer qu'en une cinquantaine de vers qui précèdent l'exposition du sujet, quatre des principales têtes

* Il peint les vieillards Athéniens dans le sénat.

§ C'est le grand Alcibiade.

† κίραξ corbeau, κίλαξ flatteur.

d'Athènes sont drapées , à sçavoir , Cléonyme , Cléon , Théorus & Alcibiade , belle préparation pour la satyre générale. Un des esclaves se tournant ensuite vers les spectateurs , expose le sujet en forme de prologue. Il leur annonce qu'ils ne trouveront dans cette piece ni les ris impertinens des Mégariens § , ni les bouffonneries des poètes qui jettent des babioles * au parterre pour le divertir , ni un Hercule glouton & dupé , ni une seconde satyre d'Euripide ou de Cléon † ; mais de bons mots , qui , à la vérité , ne valent pas tout-à-fait ce que vaut le parterre , mais qui valent mieux qu'une mauvaise comédie. Ainsi Aristophane apostrophoit comiquement les spectateurs qu'on est aujourd'hui sur le pied de flatter , quand on leur adresse la parole.

Après ce début , Xanthias déclare que son maître Philocléon , c'est-à-dire , le partisan de Cléon , a une maladie fort singulière , & que son fils a

§ Apparemment ceux de Mégare rioient naïvement , ou faisoient d'impertinentes railleries. Peut-être Aristophane drapé-t'il ici quelque comédie au sujet des Mégariens.

* Des fruits.

† On n'est pas embarrassé de sçavoir quelle étoit la première satyre contre Cléon : c'est la comédie des CHEVALIERS. A l'égard d'Euripide , il faut juger qu'il avoit déjà été joué dans quelque piece d'Aristophane qui n'est pas venue jusqu'à nous , ou qu'Aristophane parle des traits qu'il lui lance en passant dans les ACHARNIENS , car les deux pieces qui nous restent contre Euripide , à sçavoir les GRENOUILLES & les FÊTES DE CÉRÈS , sont certainement postérieures aux GUÊPES.

chargé les valets de le garder nuit & jour. « Mais » on ne devinera jamais , dit-il , quelle est la » maladie , si nous ne la déclarons. Aminias* le » joueur, fils de Pronapus , dit que c'est la maladie » du jeu ; il se trompe. Un autre dira que c'est le » vin ; autre erreur. » Les deux esclaves poursuivent cette énumération , toujours aux dépens de quelque Athénien. Cela suspend la curiosité du parterre en le réjouissant. Xanthias annonce enfin nettement quel est le mal incurable de son vieux maître : c'est qu'il veut toujours juger, qu'il a jour & nuit l'oreille au guet & l'œil sur l'horloge † , comme s'il étoit au tribunal ; que ses doigts sont tournés à force de s'imaginer qu'il manie les petites pierres qui servent de suffrages , comme s'il rouloît un grain d'encens pour le mettre au feu ; qu'il se plaint que son coq a été corrompu par argent pour l'éveiller trop tard ; ou comme dir Racine :

Qu'il fit couper la tête à son coq de colere ,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

Plusieurs traits pareils de folie enracinée sont cause que son fils Bdelycléon , c'est-à-dire , ennemi

* Ou Amunias , c'en est un autre que l'archonte Aminias : & il se pourroit faire que l'Aminias dont parle souvent Aristophane , fût toujours le fils de Pronapus , & jamais l'archonte Aminias.

† Il y avoit une clepsidre ou horloge d'eau , afin de mesurer le temps accordé aux avocats pour haranguer.

de Cléon , le fait garder à vue , de peur qu'il ne s'échappe , jusqu'à faire exactement fermer portes , fenêtres & soupiraux , tant le juge insensé est adroit à s'évader.

En effet , le fils vient promptement avertir les deux esclaves que son pere est apparemment entré dans la cheminée , par où il pourroit sortir. On badine sur cette nouvelle espee de fumée , & on l'empêche d'aller plus loin. Toutes les précautions qu'on employe pour garder ce vieillard font un jeu de théâtre fort vif. « Laissez-moi , dit-il , laissez-moi aller juger , ou bien le scélérat Dracontides * se tirera d'affaire. » Bdelycléon a beau alléguer un oracle de Delphes , user de ruse & de force , Philocléon peste , crie , jure , & fait cent efforts pour se procurer la liberté. Il dit qu'il veut aller vendre son âne , parce que c'est jour de marché. Le fils répond qu'il le fera lui-même , & il ordonne qu'on amene cet animal. Mais craignant que ce ne soit un prétexte à son pere pour s'évader , il va lui-même délier l'âne & l'amene. Il est fort surpris en sortant d'apprendre que Philocléon s'est attaché au ventre de la bête , comme Ulysse au bélier du Cyclope † , grand sujet de bouffonnerie & de spectacle digne de la foire. Il

* Fameux scélérat.

† Dans l'odyssée , Ulysse se mit sous un bélier pour éviter le Cyclope aveuglé.

y a seulement un proverbe digne d'être observé ; à sçavoir, DISPUTER DE L'OMBRE D'UN ÂNE *. On croit que Démosthène donna lieu le premier à ce proverbe ; car comme il haranguoit en faveur d'un homme qu'il vouloit dérober au supplice , ne pouvant venir à bout de se faire écouter du peuple , il s'avisa de conter cette historiette. J'allois , dit-il , à Mégare sur un âne que j'avois loué. Au milieu du chemin la chaleur étant extrême , & n'y ayant point d'arbres ni d'ombre aux environs , je voulus me mettre un moment à couvert du soleil sous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arrêta, en me disant froidement qu'il ne m'avoit pas loué l'ombre de l'âne. La dispute s'échauffa.... A ces mots , les Athéniens ayant prêté silence pour entendre la suite de l'aventure , Démosthène , dit-on , releva éloquemment la puérilité de ses auditeurs , en leur reprochant leur attention pour une bagatelle , à une histoire d'âne , tandis qu'ils la refusoient lorsqu'il s'agissoit de la vie d'un homme.

Bdelycléon fait rentrer son pere. Celui-ci appelle Cléon & les juges à son secours. On a beau barrer portes & fenêtres , il grimpe comme un rat jusqu'au plancher. Quant au fils , il défend à ses domestiques de s'endormir : car quoique l'aurore ne soit pas encore levée , il craint que les juges qui vont

* Suidas,

passer

passer en foule , ne viennent appeler son pere à grands cris , suivant leur coutume. Les esclaves proposent de les écarter à coups de pierres. « Gardez-vous-en bien , dit le jeune maître , » cette engeance est colere & de la nature des » Guêpes. » Il décrit ici figurément l'humeur acariâtre , dure & inflexible des vieillards qui vont paroître sur la scene. Leur déguisement indique leur caractère ; car ils remplissent incontinent le théâtre sous la figure bizarre de Guêpes , masquerade horrible , mais du goût de l'ancienne comédie , qui cherchoit autant à faire rire par le spectacle que par les bons mots. Après tout , cela devoit rendre extrêmement ridicule les principaux juges d'Athenes ; car quel spectacle que des Guêpes monstrueuses avec des manteaux , des bâtons & tout l'attirail de la magistrature ? Ce chœur , ou plutôt le coriphée anime ses suivans , dont il nomme quelques-uns , à vaincre les glaces de l'âge , & à se presser pour aller au barreau juger le procès intenté par Cléon au riche Lachès *. Il ajoute que Cléon souhaite qu'on fasse provision de mauvaise humeur pour ne pas épargner le coupable. Il les fait souvenir du temps de leur jeunesse , où ils courroient avant le jour pour voler les vendeuses de pain. Comme le jour ne paroît pas encore ,

* Général Athénien qui avoit commandé en Sicile.

leurs petits enfans portent des lanternes pour les éclairer , & les avertissent des bourniers qu'il faut éviter. Les réprimandes comiques que leur font leurs peres en y joignant les coups , peignent au naturel la méchante humeur , la rudesse & l'avarice fardide de ces vieillards. Ils s'apperçoivent que Philocléon leur manque ; & comme ils sont devant sa porte , & qu'il aime leur musique , à ce qu'ils disent , ils se déterminent à lui donner une rhabade pour le réveiller. Elle exprime leur surprise de ne point avoir ce juge rigide qui étoit toujours à leur tête ; loin d'arriver le dernier. Ils conjecturent que ce doit être goutte ou gravelle , ou fauté de pantoufles * qui l'arrête , ou plutôt l'évasion de quelque malheureux qu'il auroit voulu condamner , mais qui pour se sauver aura découvert à la république les secrètes trames des Samiens †.

* Allusion à quelque accident comique.

† Vraisemblablement Caryston éluda quelque jugement , en découvrant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perse du temps de Périclès. Samos & Milet étoient en guerre pour la ville de Priene , & les Samiens étoient supérieurs. Mais les Athéniens se firent d'autorité les arbitres de la querelle , & citerent les uns & les autres à leur tribunal. Les Samiens refusent d'obéir. Périclès va les châtier , abolit le gouvernement des nobles , & prend cinquante otages des principaux , avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs otages & se révoltent. Périclès revient à eux. On combat vivement près de l'île Tragin. Périclès ferre la ville , & commet une faute en se retirant. Son lieutenant est attaqué. Les Samiens gagnent la bataille , font plusieurs Athéniens prisonniers , & pour leur rendre les

Mais on le console par l'espérance d'avoir bientôt à juger un autre criminel qui a trahi la Thrace. Il entend apparemment Cléon, qui étoit alors à la tête des troupes athéniennes, & qui fut tué l'année suivante, vers Amphipolis.

On voit que dans ce premier acte l'on retrouve celui de Racine : même folie dans le juge, même précaution pour le garder. Mais Aristophane a plus donné dans la farce. Les traits personnels qui faisoient le grand goût des spectateurs grecs, n'en étant plus un pour nous, il est difficile de comparer ces deux pièces. Quoiqu'elles soient les mêmes pour le fonds, elles sont aussi différentes pour la manière & le tour qu'Athènes & Paris.

A C T E II.

Philocléon répond au cœur par les fentes de sa porte, que depuis long-tems il entend l'agréable

outrages qu'ils en avoient reçus dans une autre occasion; où les Athéniens avoient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque samienne, ceux-ci marquent le front de leurs captifs d'une figure de hibou, marque ordinaire de la monnoie athénienne. C'est par allusion aux Samiens ainsi maltraités qu'Aristophane dit :

Les Samiens sont hommes fort lettrés.

Plutarq. trad. d'Amyot; vie de Périclès, chap. LI.

Plutarque ajoute qu'on accusoit Périclès d'avoir fait déclarer la guerre contre les Samiens en faveur de ceux de Milet, à la requête d'Alpafée, qui étoit Milésienne. Il prit à la fin Samos & en détruisit les fortifications.

Bb ij

concert de ses confreres, mais qu'il a le malheur de ne pouvoir y joindre sa voix, ni aller faire avec eux quelque misérable au conseil. Il prie Mercure de le changer en fumée ou en cendre, afin d'échaper par les airs, ou encore mieux de le métamorphoser en petite pierre noire pour servir à la condamnation des plaideurs. Il apprend au chœur que c'est son fils qui le retient dans cette triste captivité ; il prie les vieillards de parler bas, de peur de réveiller ce redoutable geolier, qui pourtant ne lui veut d'autre mal, que de l'obliger à vivre heureux & sans procès, comme si l'on pouvoit vivre heureux sans juger. Il y a ici un trait décoché en passant contre Cléon ; car le juge insensé dit que son fils est d'intelligence avec Cléon pour renverser le gouvernement populaire. Le chœur cherche dans son esprit quelque artifice pour tirer son ami de captivité : mais toutes les issues sont fermées, & Philocléon ne sçauroit sortir de sa prison, fut-il un autre-Ulysse. A ce mot, on le fait souvenir qu'il a assez bien imité dans sa jeunesse les ruses du roi d'Ithaque, en volant finement des pains, & en sautant adroitement les murs. C'est la deuxième fois qu'il est parlé de ces subtilités nocturnes attribuées à la jeunesse d'Athenes. Aussi Philocléon répond-il qu'il étoit jeune alors, & en état d'escalader les murs, mais que cet heureux temps n'est

plus ; que d'ailleurs il a une sentinelle importune qui veille toujours. Réduit à ronger le treillis de ses fenêtres , & à descendre ensuite par le moyen d'une corde , il fait un jeu de farce tant par le spectacle que par les bons mots , dont on peut excepter celui-ci , que le prisonnier adresse au chœur : « Au moins , mes amis , si je me romps » le cou , enterrez-moi au barreau. »

Bdelycléon se réveille en sursaut , & accourant au bruit il trouve son pere suspendu à la corde. Aidé de ses valets , il veut le rentraîner dans le logis. Le pere appelle à grands cris ses confreres. Le chœur des Guêpes prend fait & cause , s'arme de tous ses aiguillons , envoie chercher Cléon , fait tant de bruit par ses menaces réitérées , que Bdelycléon est contraint de sortir avec ses gens pour tâcher de leur faire entendre raison. Mais il ne gagne rien avec des Guêpes qui le poursuivent à grands coups d'aiguillon lui & ses gens ; autre jeu comique accompagné de beaucoup de plaisanteries contre les magistrats & les juges. Car il se fait un combat risible entre les esclaves & les Guêpes pour enlever de part & d'autre Philocléon , non sans un assez bon nombre de traits satyriques qui font le sel de ce jeu. Théorus y est peint comme un impie & un adulateur parvenu au gouvernement à force d'intrigues & de bassesses. On l'appelle au secours. On y parle d'un Philippe , fils de Gorgias ,

B b iij

comme d'une victime des juges-Guêpes. On y joue sur le nom de DRACONTIDES, appliqué au roi Cécrops changé en dragon, sur Eschine comparé à la fumée, sur le poète Philoclès & ses vers durs, sur Amynias & son ambition, enfin sur Bdelycléon lui-même, que le chœur traite de tyran, d'ennemi d'Athènes, & d'ami de Lacédémone, parce qu'il se révolte contre les juges, & qu'il empêche son père de juger*.

Outré de ce reproche, Bdelycléon sait bien leur rendre cet odieux nom de tyran, & leur prouver qu'ils le méritent à plus juste titre, eux qui affectent de juger despotiquement de la moindre bagatelle, eux qui ont si bien établi ce reproche de tyrannie & de conjuration, qu'on ne connoissoit point depuis un grand nombre d'années, que rien n'est plus fréquent au marché même, où si quelqu'un achète une sorte de poisson précieux, l'on dit, voilà un homme qui vise à la tyrannie. « Et » moi, ajoute-t'il, parce que je veux procurer à » mon père une vie heureuse, comme celle du » poète Morichus †, & indépendante de cette » vermine qui ronge les plaideurs §, ils me

* Le chœur reproche encore à ce jeune homme d'être ami des Lacédémoniens, à cause qu'il a la barbe longue comme eux. Ils ne se satisfont point.

† Faiseur de tragédies, & grand amateur de la bonne chère.

§ Aristophane exprime cette injure par un mot de quatorze syl-

« traitent de conjuré & de tyran. » Philocléon répond que chacun a son goût ; mais que pour lui il ne voit de félicité que dans le barreau, & qu'il aime mieux un ragoût de procès, que les mets les plus délicieux. Son fils lui propose de lui démontrer qu'il a tort en tout point, sur-tout qu'il est véritablement esclave.

PHILOCLÉON.

Moi esclave ! Je prétends bien être roi.

BDELYCLÉON.

Roi de théâtre, sans doute : mais, dites-moi ; je vous supplie, mon père, quel revenu tirez-vous de votre prétendu royaume ?

PHILOCLÉON.

Un gain prodigieux. Je prends ces messieurs pour arbitres.

BDELYCLÉON.

J'y consens. Qu'on laisse mon père en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aie raison, & que vous recusiez les arbitres ?

PHILOCLÉON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Notes. Il a plusieurs de ces termes comiques, & Plaute l'a tiré de cela.

Bb iv

Le chœur flatté de se voir établi juge accepte le parti , exhorte son confrere à bien soutenir la cause commune , & consent , si Philocléon perd , à devenir la fable d'Athenes.

ACTE III.

Philocléon commence , & son fils prend des tablettes pour écrire les points capitaux & singuliers. Le pere tâche de prouver qu'un juge est véritablement roi. Car peut-on imaginer une souveraineté , une félicité , une grandeur pareille à celle d'un vieux magistrat ? A peine est-il au tribunal qu'il se voit escorté de licteurs de quatre coudées.

« Alors les premiers de l'état , continue-t'il , s'en » viennent me présenter une main qui a volé le » peuple , & tombant à mes pieds ils s'écrient » d'une voix soumise , ayez pitié de moi , ô mon » pere , si jamais vous fûtes en cas pareil. Hé » bien , si je ne fauvis ces malheureux , sçau- » roient-ils seulement que je suis au monde. »

B D E L Y C L É O N.

Les cliens , bon : je noterai ceci dans mes tablettes.

P H I L O C L É O N.

Sorti du barreau je ne songe plus à ce que j'ai promis. Pour suivons ; je reçois les prières de ceux

qui veulent éluder un jugement ; & quelles caresses ne fait-on pas à un juge pour le gagner ? Les uns nous font dépositaires de leurs maux , qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres cherchant à nous égayer nous récitent quelques morceaux du comédien Esope. Quelques-uns tâchent de nous dérider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par-là , ils nous amènent leurs enfans & leurs femmes qui jettent des cris pitoyables pour nous émouvoir , tandis que les peres tremblans nous adorent comme des dieux , pour tâcher d'obtenir grâce..... Cela ne s'appelle-t'il pas régner ?

B D E L Y C L É O N.

Je noterai encore ceci.

Philocléon à ces avantages ajoute celui d'entendre l'acteur Œagre , ou quelque joueur de flûte , qui pour remercier leur juge , lui donnent chacun un essai de ce qu'ils savent faire , l'un en récitant quelque bel endroit de sa Niobe , l'autre en jouant quelque belle pièce de musique.

Autre avantage plus réel , ou plutôt friponnerie insigne qu'Aristophane reproche aux magistrats d'Athenes , la voici » Si un pere en mourant ,
» dit Philocléon , laisse une riche héritiere , devenus
» les maîtres du testament , nous l'ouvrons ;
» & sans égard aux volontés du pere , nous

» donnons la fille en mariage à celui qui sçait
 » mieux l'art de nous persuader *, c'est-à-dire
 » au plus offrant, & voilà un privilege que n'a
 » nul souverain. Autre avantage encore. Quand
 » le sénat & le peuple sont partagés sur une affaire
 » importante, par exemple, sur le jugement de
 » quelque criminel, c'est à nous autres vieillards
 » qu'on remet la cause. C'est alors qu'on voit un
 » coquin d'Evathlus, & un Cléonyme † lâche &
 » rempant nous assurer qu'ils sont à nous, & qu'ils
 » ne cherchent que le bien public. Enfin, nulle
 » affaire considérable n'est jugée dans l'assemblée
 » du peuple, qu'elle n'ait pris forme à notre tri-
 » bunal, & c'est véritablement de nous que
 » partent les arrêts. Ajoutez à ceci que Cléon
 » lui-même, avec sa voix de Stentor, loin d'oser
 » nous contredire, nous fait la galanterie de
 » chasser les mouches autour de nous, & que
 » Théorus, ce complaisant à gages, qui ne le
 » cede en rien à Euphémus, ne dédaigne pas de
 » prendre l'éponge pour nettoyer notre chaussure.
 » En feriez-vous autant pour un pere ? Sont-ce
 » là des biens à dédaigner ? En jouir est-ce être
 » esclave, comme vous osez témérairement l'a-

* En disant ceci, il y a apparence qu'il faisoit le geste d'un homme qui compte de l'argent.

† C'est le même dont il est tant parlé ailleurs.

» vancer ?..... Mais un dernier avantage , & beau-
» coup plus aimable , que j'oublois , ce sont les
» caresses que je reçois chez moi au retour du
» barreau avec mes trois oboles. »

Il décrit plaisamment l'accueil que lui font sa fille & sa femme à l'aspect de ces trois oboles , comment chacune d'elles s'empresse à lui laver les pieds , à lui préparer à manger , & à le CHOYER. Pour conclusion , Philocléon dit que tout juge est redouté & courtié , que pour lui il l'éprouve jusques dans sa maison ; & qu'enfin Jupiter n'est pas plus roi que lui. Tous ces détails , & ceux où nous descendrons encore , font connoître la magistrature d'Athenes ; & il n'y a rien à perdre des traits qui caractérisent une nation telle que l'Athénienne.

Le chœur de Guêpes est enchanté de l'éloquence & de l'exactitude de son confrere. Celui-ci goûte cette louange , & jouit par avance de son triomphe , comme si son fils qu'il insulte n'avait rien à répliquer à un discours de cette sorte.

Le fils commence sa harangue en disant qu'il est fort difficile de guérir une maladie invétérée telle qu'est celle des Athéniens , & de son pere. Puis il vient au fait. Par la supputation des revenus qui vont au trésor public , il compte deux mille talens ; combien en revient-il aux six mille juges

qui inondent Athenes , à ne donner que trois oboles par tête , sans compter les jours de vacation ? Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens , c'est-à-dire , comme l'avoue Philocléon , que les juges ne touchent pas la dixième partie du trésor public. Au reste , le calcul est facile. Car il n'y avoit que dix mois de payement pour les juges * , les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or , en donnant trois oboles par tête à six mille hommes , on trouvera quinze talens employés par mois ; & les dix mois donneront cent cinquante talens : ce qui s'accorde parfaitement avec l'évaluation de la monnaie attique. Car un talent valoit soixante mines , & une mine cent dragmes. Le talent étoit donc de six mille dragmes. Or , les six mille juges recevoient trois oboles ou une demi-dragme chacun jour de barreau. D'où il s'ensuit qu'ils jugeoient tous les jours en dix mois par chaque année §.

* Les fêtes montoient au moins à deux mois , apparemment sans compter celles où l'on ne laissoit pas d'exercer la justice par erreur , ou autrement , comme Aristophane le reproche aux Athéniens dans les *NUÉES*. Ce calcul de fêtes évaluées à deux mois est pris du scholiaste.

§ Suivant l'estimation la plus vraisemblable , le talent valant mille écus , la mine cinquante livres , la dragme dix sous , &c. il est aisé

Il est bon de remarquer qu'Aristophane fait cette supputation pour tourner en ridicule 1°. le mauvais gouvernement de l'état qui employoit près d'un dixième de ses revenus pour payer la justice qui auroit dû se rendre GRATIS : 2°. l'avarice des juges qui couroient avidement après un honoraire qui n'étoit presque rien pour chacun d'eux, puisqu'il n'alloit qu'à cent cinquante dragmes par an tout au plus, en supposant qu'on ne manquât pas un seul jour d'audience, & qui étoit considérable pour l'état. 3°. Sur le nombre exorbitant des juges. Enfin le ridicule tombe en partie sur Cléon, qui, le premier, avoit fait augmenter cet honoraire d'une obole par jour.

Bdelycléon supposant toujours que les cent cinquante talens, pris sur le trésor public, sont une bagatelle, dit plaisamment à son pere, « à qui donc » va le reste des deux mille talens ? »

P H I L O C L É O N.

A. qui ? A ces gens..... mais non, ne révélons pas la honte d'Athènes, & soyons toujours pour le peuple.

de conclure que le juge le plus assidu ne gagnoit que soixante-quinze livres par an.

1 Voyez dans la traduction de cette pièce un autre résultat déterminé d'après une nouvelle évaluation du talent comparé à notre monnaie actuelle.

Il entend ici , par les voleurs du trésor public , les partisans & les flatteurs du peuple , tels qu'étoit Cléon. C'étoit d'ordinaire les orateurs , & ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées. Il étoit rare que leur conduite fût nette , quand ils avoient occasion de s'enrichir par leur crédit ou leurs charges. Aussi Bdelycléon fait-il sentir à son pere que ce sont-là ceux dont les vieillards-juges sont les esclaves & les dupes. Car tandis que les premiers , à force de se rendre redoutables aux villes & aux citoyens , s'attirent des respects , des sommes , & des présens considérables , les seconds perdent tout leur crédit auprès des Grecs , & n'ont pour toute récompense que les restes de ces Messieurs , c'est-à-dire , précisément trois oboles ; encore est-ce à condition d'arriver à temps au barreau. Car le signal donné , il n'est plus question d'entrer , & par conséquent point d'oboles , tandis que le fils de Chairée * , un jeune orateur , sera introduit ; & remportera une dragme pour avoir plaidé ; que s'il reçoit un présent de quelque riche scélérat qui veuille se tirer d'affaire , il partagera le gâteau avec les premiers magistrats ; de sorte que l'un portant l'autre on ferme les yeux & l'affaire s'accommode , tandis que le juge réduit à juger fait sa cour au trésorier pour en tirer

* Prononcez CAIRÉE.

son triobole , sans s'appercevoir du manège de ces messieurs.

Ainsi parle le fils à son pere , qui bien étonné de ces friponneries qu'il avoit ignorées , commence à croire qu'il pourroit bien être plus esclave que roi. En effet , on lui fait sentir que l'intérêt des grands est de tenir les juges & le peuple dans la pauvreté & dans l'esclavage ; qu'ils les flattent toutefois pour s'attirer le titre de bienfaiteurs , comme fait Cléon : & que cependant ils épuisent les villes en impôts , qui seroient plus que suffisans pour nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faisoit du temps des victoires de Marathon. La supposition qu'on fait ici est remarquable ; c'est que si les mille * bourgs ou dépendances de l'Attique se bornoient chacune à entretenir vingt personnes , il y auroit vingt mille hommes entretenus à peu de frais , au lieu que tout le peuple souffre malgré les revenus immenses qu'on tire de tant de lieux.

Bdelycléon finit par dire que quand les brigands publics se voyent pressés par la crainte au sujet de leur administration , ils ne manquent pas de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée , & cinquante grandes mesures † de bled par tête ,

* Il y en a qui croient que le nombre MILLE est pris pour un grand nombre indéterminé. D'autres le prennent à la lettre.

† Médimnus , grande mesure attique contenant quarante-huit

tandis qu'ils n'en donnent que cinq. Il fait allusion à une tentative qu'on avoit faite l'année précédente sur l'Eubée, & à une distribution du bled que Psammetichus roi de Lybie avoit envoyé aux Athéniens, vingt-trois ans auparavant, dans un temps de disette. La distribution s'en fit avec épargne, & après avoir séparé les étrangers au nombre de quatre mille sept cent soixante, d'avec les citoyens qui montoient à quatorze mille deux cents quarante, c'est ce qui fait dire à Bdelycléon que son pere eut même de la peine alors à se faire regarder comme citoyen dans cette odieuse distribution. « Voilà » pourquoi, continue-t-il, je me suis déterminé » à vous tenir renfermé, pour avoir soin moi-même de votre entretien, & pour ne vous exposer plus à la risée de ces vains prometteurs. Car » encore une fois, je me suis chargé de vous fournir » tout ce que vous demanderez, hormis le trioble qui vous tient si fort au cœur. » Il falloit qu'Aristophane fût bien assuré de plaire au peuple, pour oser ainsi dévoiler le mystère du gouvernement présent & passé.

Quoique le chœur fût extrêmement prévenu contre Bdelycléon, il se rend à des raisons si fortes, jusqu'à souhaiter d'avoir un pareil curateur. Le pere n'ayant rien à répliquer à un fils si géné-

chénices, c'est-à-dire un minot selon Amyot, déjà cité sur cet article.

seux,

reux, si sensé, & approuvé par les arbitres mêmes,
 soupire, hésite, balance. La force de l'habitude
 l'emporte chez lui sur la raison. « Quoi, dit-il,
 » je ne jugerois plus ! Ah, loin de moi vos flat-
 » teuses promesses. J'aime mieux entendre l'huif-
 » fier crier, QUI N'A PAS ENCORE DONNÉ SON
 » SUFFRAGE ? QU'IL SE LEVE. Oui je ne soupire
 » qu'après l'urne du barreau, & le comble de mes
 » vœux est d'y mettre mon suffrage le dernier de
 » tous *. Rappelons mon courage ébranlé. Je suis
 » si éperdu, que dans le barreau même j'aurois
 » peine à convaincre Cléon de friponnerie. »

Le fils, ne pouvant rien gagner sur un pere aussi
 entêté que le DANDIN de Racine, s'avise d'un strata-
 gème qu'on voit dans la comédie des PLAIDEURS †.

L É A N D R E.

Hé doucement.

Mon pere, il faut trouver quelque accommodement,
 Si pour vous sans juger la vie est un supplice,
 Si vous êtes pressé de rendre la justice,
 Il ne faut point sortir pour cela de chez vous :
 Exercez le talent, & jugez parmi nous.

D A N D I N.

Ne raillons point ici de la magistrature,
 Vois-tu, je ne veux point être juge en peinture.

* Ceci est une parodie du Bellérophon d'Euripide.

† Les PLAIDEURS, act. II, sc. XIII.

Tome XI.

C c

L É A N D R E.

Vous serez au contraire un juge sans appel,
 Et juge du civil comme du criminel.
 Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences :
 Tout vous sera chez vous matière de sentences.
 Un valet manque-t'il de rendre un verre net ;
 Condamnez-le à l'amende ; & s'il le casse , au fouet.

D A N D I N.

C'est quelque chose : encor passe quand on raisonne.
 Et mes vacations qui les payera ; personne ?

L É A N D R E.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

D A N D I N.

Il parle , ce me semble , assez pertinemment.

C'est à-peu-près la scène d'Aristophane , mais tournée à nos manières. Il y a seulement dans la scène grecque quelques traits qui marquent beaucoup plus vivement la passion , ou plutôt la fureur du vieillard pour le barreau. Car Philocléon en consentant d'être juge chez lui , veut que tout ait l'air & l'appareil du lieu où l'on juge ; & son fils lui promet cent avantages ridicules qu'on ne trouveroit point dans ce lieu ; par exemple , de se chauffer , de manger s'il veut , & de satisfaire ses besoins en jugeant. Philocléon veut de plus qu'on lui apporte une statue ou figure de Lycus : plaisante imagination. Ce Lycus * étoit un des fils de

* Suidas.

Pandion , qui avoit l'air d'un loup. Son image ou sa statue étoit placée dans le barreau. Les juges se rangeoient dix à dix autour de cette statue ; & c'étoit là qu'ils attendoient les présens qu'on ne manquoit gueres de leur apporter pour les corrompre. Cet usage d'environner Lycus à ce dessein passa en proverbe.

A peine le vieux juge , pour achever de réduire son tribunal domestique sur le pied du tribunal public , a-t'il demandé un sacrifice , suivant l'usage , afin de faire l'inspection des entrailles , qu'on entend chez Racine , les cris des valets qui courent après un chien qui a volé un fromage.

P E T I T J E A N .

Tout est perdu †.... Citron.....

Votre chien..... vient là-bas de manger un chapon.

Rien n'est sûr devant lui , ce qu'il trouve il l'emporte §.

† Les PLAIDEURS , act. II , sc. XIV.

§ Racine apparemment a voulu imiter Aristophane jusques dans ses parodies ; car le poëte françois par ce vers burlesque parodie un des plus beaux morceaux de Malherbe dans l'ode à Henri IV sur le voyage de Sedan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.

RIEN N'EST SUR EN SON RIVAGE
CE QU'IL TROUVE IL LE RAVAGE ,

C c ij

Bon, voilà pour mon pere une cause. Main forte ;
Qu'on se mette après lui : courez tous.

D'ANDRIN.

Point de bruit,

Tout doux : un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE.

Ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique :
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

Voilà l'idée d'Aristophane. Mais le Grec la pousse beaucoup plus loin que le François. Celui-ci se soutient par un épisode à notre maniere : celui-là remplit tout le reste de la comédie de ce jugement ridicule. Aussi devoir-il être beaucoup plus agréable pour les Athéniens que pour nous, par les allusions

Et traînant comme buissons
Les chênes & leurs racines
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.
Tel & plus épouventable
S'en alloit ce conquérant
A son pouvoir indomptable
Sa colere mesurant.
Son air avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace,
Et les éclairs de ses yeux
Étoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

fréquentes que fait Aristophane à toutes les formalités du barreau d'Athènes sur les moindres bagatelles.

Les préparatifs se font avec beaucoup de cérémonies comiques. On apporte diverses choses, des tablettes, des vases pour les suffrages, des branches de myrte, de l'encens, & du feu, toutes choses qui donnent lieu à des plaisanteries propres de ce temps-là. On fait une invocation aux dieux, mais fort maligne. Car on demande pour Philocléon, ou plutôt pour tous les juges d'Athènes qu'il représente, un esprit plus doux & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent impitoyablement.

Après cette cérémonie Bdelycléon appelle les juges, comme si la chose étoit fort sérieuse, en menaçant de ne plus recevoir personne, quand la cause sera commencée. Le thesmothete *, c'est-à-dire le valet qui fait le personnage de ce magistrat, dit en deux mots. « Écoutez le crime dont » le chien Cidathénien § accuse le nommé Labès

* Les magistrats qu'on appeloit THESMOTHETES (nom tiré du pouvoir de porter des loix) connoissoient des accusations & des plaintes. Ils portoient la parole sur ces sortes d'affaires. Mais leur principal office étoit de revoir les loix chaque année, & de les corriger, suivant le besoin, par des interprétations convenables.

§ Cidathène, Exone, bourg de l'Attique 1.

1 Cydathène étoit un bourg de la tribu pandionide. Exone étoit de la tribu cécropide.

» chien Exonien. Le fait est un fromage de Sicile excroqué. La peine se bornera aux étrivieres. »

Voilà précisément la formule dont on se servoit pour établir le délit , & pour commencer la plaidoirie. Il paroît impertinent que des chiens soient les avocats ou les parties, l'un demandeur & l'autre défendeur. Mais il ne faut pas croire qu'Aristophane s'en tînt à l'écorce. Ces chiens, dont le pays est nommé, étoient deux plaideurs réels que le poète avoit en vue , & que les spectateurs connoissoient. Sous le nom de Labès il faut entendre Lachès, homme important dans l'état (comme nous l'avons dit.) qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par un présent de fromages. Le chien accusateur pourroit bien peut-être désigner Aristophane lui-même qui étoit Cida-thénien. Avec cette clef on doit passer au poète mille plaisanteries qui n'auroient nul sel sans cela, & qui avec cela même n'en ont gueres pour nous, parce que nous avons perdu la trace de quantité de circonstances & de menus faits qui y donnoient un tout autre prix. Racine n'a pas eu l'avantage d'Aristophane. Le coupable dans les PLAIDEURS n'est réellement qu'un chien. C'est pour cela sans doute que ce morceau a trouvé des critiques, quoiqu'il n'ait pas laissé de réjouir la ville & la

cour *. Tout le plaissant des PLAIDEURS consiste donc uniquement dans la folie d'un homme de robe qui fait le juge dans sa maison, comme le MALADE IMAGINAIRE se fait recevoir médecin, pour être le sien. Quant au plaissant des GUÊPES, il consiste non-seulement en cela même, mais encore dans le procès allégorique des deux chiens.

Malgré cette duplication d'objets qui renferment des mystères assez fins, il seroit peu agréable de suivre vers à vers cette scène, où un chien jappe & parle, où le juge boit & mange, & fait des bouffonneries, où les témoins sont des meubles de cuisine, où enfin tout est puérile & bas-comique en apparence. Un trait remarquable, c'est que quand l'avocat du chien accusateur fait valoir l'énormité du vol (un fromage, & un fromage de Sicile!) Philocléon trouve ce cas d'autant plus odieux, que le ravisseur n'a pas fait part du vol à son juge : grande injustice ! Il y a encore quantité de petites circonlocutions qui font entendre nettement qu'il s'agit de Lachès, & que ce général avoit fait sa main dans la Sicile. Sur quoi Philocléon trouve le fait si notoire, qu'il croit en avoir assez pour juger sans entendre l'accusé. Celui-ci, en effet, ne répond rien & demeure muet (dit le juge) comme fit autrefois Thucydide. C'est qu'un Thucydide, autre que l'historien, & fils de Mi-

* Voyez la préface de Racine.

létias, homme qui joua un grand rôle à Athenes du temps de Périclès, dont il étoit l'ennemi déclaré, fut soupçonné & accusé de trahison ; & comme il ne dit rien pour sa défense, il fut banni par l'ostracisme.

Bdelycléon pour faire les choses plus régulièrement, & ne pas laisser périr un accusé sans défense, se fait l'avocat du chien. Il commence par un exorde sérieux-comique, & continue sur ce ton, en imitant, comme il y a apparence, quelque avocat à la mode. Tout ce plaidoyer est du même goût que celui de Racine, hormis qu'il ne bar pas la campagne. C'est que ce n'étoit pas l'usage des orateurs athéniens. A la fin l'on apporte les petits du chien pour émouvoir le juge, comme dans les PLAIDEURS. Il feint d'être attendri ; mais quand ce vient à jeter le suffrage, il demande le vase de condamnation *. On lui donne l'un pour l'autre, de sorte qu'il absout en croyant condamner.

Le vieillard impitoyable est presque pâmé d'étonnement. Il ne sçauroit revenir de sa surprise & de sa douleur. Avoir fait grâce, c'est pour lui une tache qu'il ne conçoit pas. Il en demande pardon aux dieux, & par-là il achève le comique & le ridicule qui tombe à plomb sur la dureté

* Il y avoit deux vases ; dans l'un on jettoit les suffrages favorables, dans l'autre les contraires.

Des juges Athéniens. Cependant son fils lui persuade de se retirer. « Venez, dit-il, j'aurai soin de vous » amuser par toutes sortes de plaisirs. Vous irez » aux festins, aux bals, aux spectacles. Laissez-là » les jugemens, & ne souffrez pas qu'un Hyper- » bolus vous duppe désormais. »

Le chœur fait ici sa digression ou son discours aux spectateurs, en les priant d'abord de ne pas prendre dans un mauvais sens tout ce spectacle. Ensuite parlant librement en faveur du poëte ; il dit qu'Aristophane a lieu de se plaindre de l'assemblée §, lui qui s'étoit livré & consacré au divertissement des Grecs, jusqu'à donner ses pièces à d'autres pour les jouer, lui qui loin de faire sa cour à personne & d'épargner les ridicules, n'avoit paru sur le théâtre que pour attaquer le plus redoutable homme de l'état ; cet homme à voix de torrent, ce monstre devant qui tout trembloit, & qui n'a pu le corrompre par les présens, ni le contenir par la crainte, en un mot Cléon *. Aristophane, à l'en croire, a tout bravé & tout osé en faveur du peuple, qui pourtant n'a pas goûté

§ A cause de la représentation des *NUÉES*, qui avoit mal réussi l'année précédente. Schol.

* Le poëte se compare en ceci à Hercule, qui sans s'arrêter aux hommes, a osé luter avec des monstres. Il dit la même chose dans un autre discours ; & par-tout il regarde comme un exploit des plus hardis, son audace à attaquer Cléon.

L'ANNÉE PRÉCÉDENTE la pièce des NUÉES, une des meilleures au sentiment du poëte. Ce morceau confirme nettement le scholiaste, & l'ancien auteur de la préface grecque, qui assurent la date des GUÊPES telle que nous l'avons fixée, un an après celle des NUÉES.

Dans le reste de ce discours, qui comme les autres de ce genre prend différens noms peu nécessaires à sçavoir, le chœur rend raison de la mascarade. Les vieillards sont devenus Guêpes pour marquer la promptitude des Athéniens à se défendre des ennemis, qui ont osé mettre la main dans la ruche. La Perse a éprouvé leur courage, & le danger qu'il y avoit à les irriter. Cette première comparaison est flatteuse pour Arhenes; mais il en suit une autre qui a bien l'air d'une raillerie. La république, dir-on, n'est en effet qu'un essaim. Le peuple est colere comme les Guêpes : comme elles les Athéniens ont leurs ouvrages & leurs occupations toutes pareilles. Une partie fait la cour à l'archonte : une autre s'attache au tribunal des onze* : les uns vont au barreau ; les autres se traînent dans la ville comme des vermissaux pour aller à leur tribunal : car tout étoit tribunal, à entendre Aristophane, & il y en avoit en effet un trop grand

* Le tribunal des onze consistoit dans onze juges, qui connoissoient plus particulièrement des vols, des brigandages & des prisonniers de toute espece.

nombre. Enfin, il y a, dit-il, des frêlons qui vivent du travail d'autrui ; il entend les orateurs & les intrigans, comme Cléon, & par-là il rend complète la comparaison des Athéniens avec un essaim.

A C T E I V.

Comme Philocléon a consenti de changer son train de vie, en s'abandonnant à la conduite de son fils, celui-ci conjure son pere de quitter son vieux manteau de juge, & de prendre un vêtement plus sortable ; en un mot, de se mettre comme les honnêtes gens. C'est un jeu de théâtre relevé par des plaisanteries dont il est difficile de démêler le fin, bon ou mauvais. Il en est de même de quelques contes que fait le vieillard en s'exerçant aux manieres du bel usage. Cela rend ridicule ceux qui se donnent pour faiseurs de contes & pour diseurs de bons mots, tels qu'on en trouvera dans la suite, qui en faisoient profession. Les récits de Philocléon consistent dans des allusions, & sentent toujours les manieres du barreau, dont il ne sçauroit se défaire. Son fils lui explique comment il faut s'y prendre pour briller à table en homme du bel air. Il feint que les convives du festin où on l'attend sont Théorus, Eschine, Phanus, Cléon, & Acesterus mauvais poëte tragique. Il exhorte donc son pere à chanter des airs dignes d'eux, & il commence lui-même : ce qui donne

lieu de tirer sur Cléon , sur Théorus , & sur chacun des prétendus conviés. Le pere & le fils sortent aussi-tôt pour aller au festin. Le chœur qui reste , fait en peu de mots des satyres violentes contre Amynias , soit l'archonte , soit l'autre dont nous avons parlé , contre la table somptueuse du riche Léogoras , contre la pauvreté d'Antiphon si grand homme d'ailleurs , contre un Automene & ses trois fils , enfin contre Cléon. La propriété affectée , l'avidité & les débauches horribles sont les traits dont il les note en passant. Racine n'a rien tiré de cet acte ni du suivant , & il s'est borné à peindre un juge insensé , au lieu qu'Aristophane lui fait changer de vie dans les deux derniers actes, où il le rend un débauché & un furieux de grave magistrat qu'il étoit.

A C T E V.

Bdelycléon est bien puni d'avoir voulu guérir son pere de sa folie de juger , par celle de boire : car tout cet acte représente un vieillard yvre , avec des couleurs qu'il ne sied pas d'examiner de près. Un valet roué de coups vient annoncer au chœur l'ivresse où il a laissé son maître , & tout ce qui s'est passé dans le festin où étoient Ippylus , Antiphon , Lycon , Lyfistrare , Théophraste , & Phrynicus , tous gens gueux & notés , à ce qu'on fait entendre. Il raconte enfin les incartades que

fait Philocléon à tous ceux qu'il rencontre dans son chemin. Son fils, en effet, qui le ramene, a beau faire pour le rappeler au bon sens, il ne peut en venir à bout ; & le pere rend au fils tout ce que le fils lui avoit dit pour l'engager à se donner du bon temps. Plusieurs personnes qu'il a insultées le suivent & demandent justice. Euripide est de ce nombre. Philocléon se moque d'eux & se tire d'affaire en petit-maître. C'est un quadre dont s'est servi Aristophane pour railler plus comiquement les jeunes gens, en mettant toutes leurs impertinences sur le compte d'un vieillard, qui prend leur caractère jusqu'à danser dans les rues. Il n'est pas de la décence d'en dire davantage : & d'ailleurs on ne sçauroit en tirer rien de fort utile ; sans compter l'obscurité de quantité de fables, qui sont des énigmes impénétrables, particulièrement au sujet des poètes tragiques.

LES GUÊPES,
COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

P E R S O N N A G E S.

SOSIE.

XANTHIE.

BDELYCLÉON.

PHILOCLÉON.

CHŒUR DE VIEILLARDS , habillés en Guêpes.

ENFANS avec des lanternes.

UN CHIEN accusé.

UN CHIEN accusateur.

THESMOTHETE.

UNE JEUNE BOULANGERE.

UN DÉNONCIATEUR.

UN HUISSIER.

LES TROIS ENFANS DE CARCINUS , habillés en
cancres.

EURIPIDE.

La scène est à Athenes dans la maison de Philocléon.

LES

LES GUÊPES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE, XANTHIE, esclaves couchés à la
porte de leur maître.

S O S I E.

Hé quoi ! Que fais-tu donc là, pauvre Xan-
thie !

X A N T H I E.

J'apprends à faire sentinelle toute la nuit.

S O S I E.

Sans doute que quelque sotise insigne t'a réduit
à coucher ainsi sur la dure. Mais sçais-tu quel est
l'animal que nous gardons ?

X A N T H I E.

Je le sçais. Mais laisse-moi dormir un peu.

Tome XI.

D d

S O S I E.

Tu t'exposes ; car une douce obscurité se répand
aussi sur mes yeux.

X A N T H I E.

Radotes-tu , ou veux-tu te donner des airs de
corybante ?

S O S I E.

Point du tout : je dois cet assoupissement à
Bacchus ¹.

X A N T H I E.

Tu as donc la même dévotion que moi pour
ce dieu. Car le sommeil , qui fait aller la tête
de çà & de là ² , a fondu comme une Mede sur
mes paupieres ; & certes je viens de faire de beaux
rêves.

S O S I E.

J'en ai fait un aussi , & unique jusqu'à présent
pour moi dans son espece. Mais voyons le tien
d'abord.

X A N T H I E.

J'ai vu un aigle de la grande espece qui diri-
geoit son vol vers le lieu de l'assemblée : il a faisi

¹ Dans le grec : Σαβαζίζω. Σαβαζίζω δὲ τὸν Διόνυσον οἱ Ἕλληνες
καλοῦσι. Scholi. Voyez Cicéron , liv. II , DE LEGIB.

² νυστακτής , qui emporte la tête de çà & de là , le sommeil
BRANLE-TÊTE , s'il étoit possible de se servir de cette expression.

avec ses ferres un bouclier d'airain ¹, & l'a emporté jusqu'aux nues : puis j'ai vu ce bouclier entre les mains de Cléonyme, qui le rejetoit.

S O S I E.

Cet oiseau représente évidemment Cléonyme ². Mais comment, se demandera-t-on, en jasant familièrement à table, peut-il se faire que le même individu soit un lâche sur terre, sur mer & dans les airs ?

X A N T H I E.

Hélas, hélas ! A quels malheurs dois-je donc m'attendre après un pareil rêve ?

S O S I E.

Allons, point de chagrin : il n'y aura rien de fâcheux pour toi, j'en jure par les dieux.

X A N T H I E.

Et cependant quel présage plus affreux que de voir un homme rejeter son bouclier ? Raconte maintenant ton rêve.

S O S I E.

Oh le mien est de grande importance : il a pour objet le vaisseau entier de la république.

¹ ἀσπίς : un serpent & un bouclier. Cette expression prête très bien à l'équivoque.

² Grec : Cléonyme ne diffère donc aucunement du gryphon. J'ai préféré la leçon du traducteur italien, qui traduit : Nossun dubio né dà Cleonymo.

Hâte-toi de me montrer le fond de cale de cette affaire.

SOSIE.

J'ai cru voir dans mon premier fomme, une assemblée de moutons assis dans le pnyx, avec des manteaux & des cannes. Au milieu d'eux, je croyois appercevoir une baleine carnivore qui pré-fidoit avec une voix de porc.

XANTHIE.

Fi, fi.

SOSIE.

Qu'y a-t'il ?

XANTHIE.

Laisse, laisse, n'en dis pas davantage. Ce songe sent diablement l'odeur infecte du cuir.

SOSIE.

Cette affreuse bête a pris ensuite une balance, & pesoit de la graisse de bœuf.

XANTHIE.

Oh, je suis perdu ! Elle veut distribuer le peuple en détail.

SOSIE.

J'ai vu en outre Théorus qui rampoit lâchement. Il avoit une tête de corbeau : alors Alcibiade m'a dit en grasseyant : REGALDE THÉOLUS AVEC SA TÊTE DE COLBEAU.

X A N T H I E.

Jamais Alcibiade n'a grasseyé plus à propos ¹.

S O S I E.

N'est-il pas étrange que Théorus soit ainsi changé en corbeau ?

X A N T H I E.

Point du tout : au contraire, c'est une très bonne chose.

S O S I E.

Comment ?

X A N T H I E.

Tu veux le sçavoir ? Eh bien, il étoit homme ; puis il a été métamorphosé tout-à-coup en corbeau : c'est nous dire très clairement qu'il nous quittera pour aller aux corbeaux ¹.

¹ α On dit davantage qu'Alcibiade avoit la langue un peu grasse, .
 β ce qui ne lui étoit pas mal, ains donnoit une certaine grace naïve
 α &c attrayante à son parler, de quoy Aristophane mesme fait mention
 β en un passage, où il se moque d'un Théorus, en contrefaisant la
 β prononciation de ceux qui parlent gras,

S O S I E.

Regarde-moy Théolus en la face,
 Ce me disoit, avec sa langue grasse,
 De Clinias le fils qui est si beau :
 Il a, vois-tu, la teste d'un colbeau.

X A N T H I E.

Son parler gras luy a certainement
 Fait rencontrer ce coup-là vraiment.

¹ Grec : Aller aux corbeaux ; c'est-à-dire au diable, aller se pendre,

D d iij

Je ne te donnerai pas deux oboles pour expliquer les songes aussi parfaitement ?

X A N T H I E.

Attends : après avoir prévenu les spectateurs de quelques petites misères, je veux leur exposer ce qui va fixer le fujet de leur attention.

Qu'on ne s'attende pas à quelque chose de trop sublime, ni à des niaiseries dérobées aux Mégariens¹ : nous n'avons pas même des noix dans une corbeille pour les faire jeter par un esclave aux spectateurs² : on ne trouvera point ici un Hercule glouton & dupé, ni une nouvelle satire contre Euripide ; & Cléon, tout bouffi qu'il est des faveurs de la fortune, n'aura pas à se plaindre au-

aller aux fourches patibulaires, désignées par le mot *κάραι*. On peut voir sur un pareil changement d'homme en corbeau, *ΑΙΘΥΙΑΣ*, XI, pag. 507.

¹ Voyez le tome X, page 407. On disoit à Athenes que les jeux propres à exciter le rire d'une populace grossière, étoient une invention mégarienne, ou venoient de Mégare, *Μεγαρικὰ μεχαρά*, parce que la très ancienne comédie avoit pris naissance chez les Mégariens, comme témoigne Aristote, *POETIC.*, cap. III.

² Les poëtes comiques, toutes les fois que le jeu de leurs piéces leur en fournissoit l'occasion, étoient dans l'usage de faire jeter au peuple par un des acteurs, tout ce qui formoit le dessert du service qui avoit eu lieu : ils vouloient par-là faire rire un instant, & se concilier les applaudissemens des spectateurs. Aristophane s'élève avec force contre un usage aussi ridicule dans le *PLUTUS*, v. 797, & dans la *PAIX*, v. 962. Note de M. Brunck.

jourd'hui de la moindre aigreur de notre part. Notre sujet n'est pas mal imaginé , & quoiqu'il ne s'élève pas au-dessus de votre portée , il vaut cependant mieux que toute autre rapsodie comique. Le fait est que nous avons un maître , qui dort dans la partie supérieure de cette maison , il a beaucoup de pouvoir. Or , il nous a chargé de garder son pere , pour qu'il ne sorte pas de l'appartement où il l'a renfermé. Ce pere a une maladie toute singuliere : personne ne la connoîtroit , ne la devineroit , ne la sçauroit , si je ne la déclarois. Au reste , si vous ne vous en raportez pas à moi , exercez vos conjectures. Amynías , le fils de Pronapus , dit que c'est la manie du jeu ; il se trompe.

S O S I E .

Très certainement. Ah , il en juge d'après lui-même,

X A N T H I E .

Non : car dans cette affaire-là il y a un peu de manie : & voilà quelqu'un , un Sosie , qui dit à Dercylus , que c'est la manie de la boisson.

S O S I E .

Ce n'est pas cela : puisque c'est-là la maladie des honnêtes-gens.

X A N T H I E .

Nicostrate le Scambonide ¹ prétend que c'est la manie des sacrifices & de l'hospitalité.

¹ Bourg de la tribu Léontide. Voyez Meursius , DE POP. ATTIC.

Cela, j'en jure, n'est pas possible ¹.

X A N T H I E.

C'est en vain que vous vous amusez à chercher ; vous ne trouverez pas. Si vous êtes curieux de le sçavoir ; un peu de silence, & je vais vous déclarer la maladie de mon maître. Il a la manie de juger, comme personne ne l'a eue. Cette fureur de juger lui fait tourner la tête : il se désespère s'il n'est pas le premier aux plaids ² : il ne ferme pas les yeux de toute la nuit : & s'il vient à s'oublier un instant, son esprit trotte aussi-tôt pour observer la clepsydre. Il est tant acoutumé à manier les suffrages, qu'il se réveille en pressant ses trois premiers doigts, comme pour mettre de l'encens dans une cassolette au retour de la nouvelle lune : & , en vérité, s'il trouve écrit quelque part : DEMUS ³,

¹ A'l sangue d'un cane ò Nicostrato, non è Filosseno, imperò che questo Filosseno è Cinedo. — Ludit comicus in ambiguitate nominis φιλόζηνος, quatenus vel appellativum est, vel proprium. M. Brunck. Socrate juroit aussi par le chien. ATHEN. IX, p. 370.

² C'est le mot de Racine : il faut le conserver.

. Il avoit le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux plaids, & le dernier ;
Et bien souvent tout seul ; si l'on l'eut voulu croire,
Il s'y seroit couché sans manger & sans boire.

AG. I, scen. I.

³ Voyez sur ce Demus, très beau jeune homme, Meursius, ATTIC.

FILS DE PYRILAMPE EST BEAU, il écrit lui-même à côté : LE VASE AUX SUFFRAGES EST BEAU. Son coq s'étant fait entendre dernièrement sur le soir, il soutint qu'il ne l'avoit éveillé plus tard qu'à l'ordinaire, que parce qu'un plaideur,

Dont l'affaire alloit mal,

Avoit graissé la patte à ce pauvre animal ¹.

A peine a-t'il soupé qu'il demande ses souliers : il court au tribunal, où se trouvant avant le jour, il s'endort, collé comme une huître, au pied de la colonne. Sa sévérité lui fait tracer pour tout le monde la longue ligne de condamnation ² sur ses

LECT. IV, 5. & Hésychius. M. Brünck rapporte, au sujet de ce jeune homme, une épigramme, dans ses notes sur cet endroit des *ΕΥΕΡΕΣ*. Il y a jeu de mots dans le grec : *Δῆμον καλόν, κημὶς καλός*. Platon parle de ce Demus dans son *GORGIAS*.

¹ Racine traduit ici mot pour mot Aristophane.

² J'ai fait passer ici le commentaire du scholiaste dans la traduction. Le grec dit seulement : Il étoit tellement sévère, qu'il traçoit la longue ligne pour tout le monde, & qu'il rentroit chez lui, comme l'abeille & le bombyle, les ongles chargés de cire. Le mot que j'ai ajouté au texte se trouve dans cette scholie sur les tablettes dont il est encore mention dans le 167c vers : *πινάκων καταδικαστικόν, ὅπου τὴν μακρὰν χαράσσοντες καταδικάζον ἢ τὴν μικρὰν, καὶ ἀπείλυν*. On lit dans les vers suivans :

ὥσπερ μέλιτι ἢ βομβυλίδι εἰσέρχεται,

ὑπὸ τοῖς ὄνυξι κηρὸν ὑποπιπλάσμενος.

Le bombylius dont il est ici question, est une espèce d'abeille : il a une fonction commune avec elle, qui est de recueillir la cire. Plin en fait mention, *HISTOR. NAT. XI, 25*.

tablettes de cire, aussi rentre-t'il chez lui comme l'abeille & le bombyle, les doigts chargés de cire. Son appartement est rempli de petits cailloux : c'est une greve ; & il augmente tous les jours sa provision de peur d'en manquer, & pour être à même de pouvoir toujours donner son suffrage. Telle est sa manie : & plus on lui fait de représentations, & plus ce mal empire. C'est pourquoi nous le tenons bien renfermé & bien baricadé, crainte qu'il ne s'évade, car cette maladie fait le désespoir du fils. Ce jeune homme avoit d'abord eu recours aux voies les plus douces, pour l'engager à ne plus reprendre son costume de juge, & à ne plus courir les rues avec cet équipage ; mais le pere ne s'est point laissé persuader. Ensuite on l'a baigné, purifié, & même on l'a soumis aux exorcismes des corybantes : mais aussi-tôt on l'a vu sauter avec son tambourin, & courir au tribunal ¹. Tous ces moyens restant sans succès, le fils a mené son pere à Egine, & l'a fait coucher de nuit dans le temple d'Esculape. Mais dès le grand matin, il s'est trouvé aux barrières du palais de justice. Après toutes ces tentatives, on l'a tenu de près dans sa maison, d'où on l'empêchoit de sortir : il trouvoit encore moyen de s'échapper par des conduits & par des trous : nous avons alors bouché

¹ ἐς τὸ Καίριον, subauditur δικαστήριον. C'étoit le nom d'un des nombreux tribunaux de justice à Athenes, M. Brunck.

toutes les issues , & les avons bourrées de maniere à n'y laisser aucun passage ; mais il a sçu enfoncer des piquets dans la muraille , & il sautoit de l'un à l'autre comme un choucas. Enfin , nous avons été contraints de tendre un filet tout autour de sa chambre , & nous le gardons ainsi encagé. Le nom de ce vieillard est Philocléon ¹ , & aucun nom , en vérité , ne pouvoit mieux lui convenir : le fils se nomme Bdelycléon ² , parce que ses goûts sont diamétralement opposés ³.

S C E N E II.

LES PRÉCÉDENS , BDELYCLÉON ,
PHILOCLÉON.

B D E L Y C L É O N .

XANTHIE , Sosie , hé bien dormez-vous donc ?

X A N T H I E .

Hélas , hélas !

S O S I E .

Qu'y a-t-il ?

¹ Ami , partisan , idolâtre de Cléon.

² L'ennemi de Cléon.

³ φρυγμισστικός , air dur & repoussant. Voyez ΑΤΗΝΕΑΣ , IV , pag. 162.

Bdelycléon nous appelle.

BDEL YCLÉON.

Quelqu'un de vous n'accourra-t'il pas ici au plus vite ? Mon pere est entré dans la cheminée ¹ : on y entend un bruit semblable à celui d'une souris qui ronge quelque chose dans un trou. Que l'un veille à ce qu'il ne sorte par l'ouverture ² qui mene aux bains , & que l'autre se tienne à la porte.

S O S I E.

C'est bon , mon maître.

BDEL YCLÉON.

Oh , par Neptune ! D'où peut venir ce bruit qui se fait dans la serre ³ ? Hé , hé , qui va là ?

¹ Grec : ἰνὸν , cheminée , fourneau.

² κατὰ τῆς πυλῆος τὸ πρῶμα. πυλῆος ; est mis par Pollux au nombre des instrumens propres aux bains.

³ κάπη , fumarium. Ce passage d'Aristophane n'a point été entendu jusqu'à présent. Il est précieux , & nous donne une idée d'une partie des maisons rustiques des anciens , tout-à-fait négligée & même ignorée parmi nous. Le livre I , chapitre VI , de Columelle explique très bien comment Philocléon a pu passer de la cheminée de son appartement dans les tuyaux qui étoient pratiqués pour porter la chaleur avec la fumée dans l'appartement du bain , qui étoit toujours attenant la maison du métayer , & comment il a pu se trouver dans la κάπη , fumario , fumerie , ou serre : parce que , suivant cet auteur , c'étoit dans cette piece qu'aboutissoient tous les tuyaux de chaleur qui passaient par les quatre angles de l'appartement des bains. Cette serre fumigatoire , formée en voûte , étoit surmontée par un conduit pour

PHILOCLÉON.

C'est la fumée qui sort.

BDELYCLÉON.

La fumée ? Mais de quel bois ?

PHILOCLÉON.

De figuier.

BDELYCLÉON.

Bon, c'est précisément la fumée la plus âcre. Mais ne descenderez-vous donc pas au plus vite ? Où est le couvercle, pour fermer le haut de la serre ? Je vais en outre ajouter une bonne tra-

donner issue à la fumée qu'on recueilloit ainsi, afin de dessécher le bois, conserver les fruits, hâter la maturité du vin, &c. « *Fumarium quoque, quò materia, si non sit jam pridem cæsa, festinato siccetur, in parte rusticæ villæ fieri potest| junctum rusticis balneis..... Vina celerius vetuscescunt, quæ fumi quodam tenore præcoccem maturitatem trahunt. Qua propter & aliud tabulatum esse debet, quò admoveantur, ne rursus nimia suffitione medicata sint.* » Ainsi Aristophane nous peint Philocléon engagé dans tous ces tuyaux destinés à porter la fumée, de la cheminée dans les bains, & des bains dans la serre ou fumerie. M. l'abbé Anquet de Ponçol, si avantageusement connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages de littérature, traduit le mot *FUMARIUM* par celui de *FUMERIE*, dans sa traduction de la XXXVI^e épigramme du Xe livre de Martial. Cette traduction est manuscrite & est accompagnée d'un très sçavant commentaire : elle m'a été communiquée par M. l'abbé de Londres, son frere, autant recherché dans la bonne société par ses connoissances agréables que par son zèle en amitié. J'ai souvent recours à cet ouvrage.

Il y a un très grand mouvement dans cette scène, & qui ne plairait peut-être pas de nos jours à cause de la trop grande étendue du local. Car voilà maintenant Bdelycléon au haut de la serre, pour clore entièrement le canal de la fumée.

verse par-dessus. Avisez maintenant à d'autres échappées. Mais hélas, rien au monde n'égale mon malheur ! On dira de moi que je dois le jour à la fumée ¹.

S O S I E à Xanthie.

Camarade, garde bien la porte : tiens-la fort & ferme. Je vais t'aller donner main-forte. Prends garde sur-tout à la traverse & au verrou, & vois s'il ne s'use pas.

P H I L O C L É O N.

Que prétendez-vous faire ? Infâmes que vous êtes, vous ne me laisserez pas aller juger ? Dramatides se tirera donc d'affaire ?

B D E L Y C L É O N.

Celà vous chagrinerait donc bien ?

P H I L O C L É O N.

Et sans doute : l'oracle de Delphes ne m'a-t'il pas annoncé que je périrois dès qu'un criminel pourroit esquiver ma sentence.

B D E L Y C L É O N.

O dieu ! Quel oracle !

P H I L O C L É O N.

Allons, je t'en prie, ne me fais pas crever ici de dépit.

¹ Grec : Que Fumée a été mon pere.

BDELYCLÉON.

J'en jure par Neptune. Non, Philocléon, je ne vous laisserai pas sortir.

PHILOCLÉON.

Eh bien je vais ronger le grillage qui m'entoure¹.

BDELYCLÉON.

Bah, vous n'avez pas de dents.

PHILOCLÉON.

Que je suis malheureux ! Comment me déferai-je de toi ? Comment ? Une épée, vite ; ou les tablettes² pour les sentences de mort.

BDELYCLÉON.

Il a de fâcheux desseins.

PHILOCLÉON.

Non, du tout, non ; mais je veux aller vendre mon âne avec son bât : parce que c'est le jour du marché³.

BDELYCLÉON.

Est-ce que je ne pourrais pas, je vous le demande, faire cette commission ?

PHILOCLÉON.

Non pas comme moi.

¹ Le voilà de retour dans son appartement.

² *πίνακιν τιμωτικῶν*. Voyez au sujet de ces tablettes employées dans les tribunaux grecs. Pollux, VIII, 16.

³ Grec : Parce que c'est la néoménie.

Je la ferois bien mieux. Voyons donc cet âne.
(Philocléon sort un instant pour aller chercher l'âne.)

XANTHIE.

Quel bon moyen il a trouvé là ! Comme il a
sçu adroitement se procurer l'occasion d'échapper
un instant !

BDELYCLÉON.

Ça ne le menera pas bien loin : je me suis
aperçu de sa ruse. Aussi-tôt qu'il va rentrer , je
lui ôterai le moyen de sortir de nouveau, en menant
moi-même l'âne au marché. (Philocléon entre avec
l'âne, auquel Bdelycléon adresse la parole.) — Pauvre
petit baudet , tu as l'air triste ! Est-ce parce qu'on
te mène au marché ? Serois-tu désespéré de ne pas
porter un Ulysse ?

XANTHIE.

Mais certes ! Celui-ci porte quelqu'un suspendu
sous lui.

BDELYCLÉON.

Qui seroit-ce donc ? Regarde.

XANTHIE.

Le voilà.

BDELYCLÉON.

Qu'est-ce que c'est que cela ? Hé , hé ! Qui
va là ?

PHILOCLÉON.

PHILOCLÉON.

PERSONE ¹, en vérité.

BDELYCLÉON.

Personne, dites-vous? Et de quel pays?

PHILOCLÉON.

Je suis de DRASIPPIDE en Ithaque.

BDELYCLÉON.

Ah, ah, je vais vous apprendre, à vos dépens, à ne pas vous nommer personne. Impur animal, pourquoi as-tu souffert cela? Tu m'as bien l'air d'être la chetive monture d'un huissier ².

PHILOCLÉON.

Je plaiderai contre vous, pour vous forcer de me lâcher.

BDELYCLÉON.

Pourquoi vouloir, dites-le, plaider contre nous?

PHILOCLÉON.

Pour l'ombre de l'âne.

BDELYCLÉON.

Vous êtes rempli de méchanceté & de folie.

¹ Parodie de l'ODYSSÉE, X, 365.

² Parce que dans un pays processif comme l'Attique, les chemins étoient couverts d'huissiers chargés d'aller chercher les témoins ou ceux qui étoient cités en justice, de manière qu'ils n'alloient jamais sans suite. Aussi dans le vers 1416 de cette pièce, on reconnoît un homme de cette espèce, *τοὶ γὰρ τοὶ κλητῆρ' ἔχουσιν*.

Moi méchant ? Oh non , certes. Tu ne vois pas dans cet instant que je suis le meilleur des hommes : mais tu pourras en juger en goûtant les mets délicats ¹ d'un vieux juge hélien ².

B D E L Y C L É O N.

Rentrez , rentrez avec l'âne.

PHILOCLÉON en se retirant.

O juges , mes chers confrères , & vous , ô Cléon ; à mon secours.

B D E L Y C L É O N.

Allez crier en lieu clos. Garçon , mets-moi une bonne quantité de pierres contre la porte , remets de nouveau le verrou , baricade-la en outre avec une bonne piece de bois , contre laquelle tu appuyeras en même-temps ce grand mortier.

S O S I E.

Hélas donc ! D'où me vient cette petite motte qui est tombée sur moi ?

X A N T H I E.

Ce fera quelque souris qui aura détaché cela de quelque part.

¹ Grec : *ὀρεγδορπον* , les tectines. Mets dont les anciens étoient très friands.

² Voyez les CHEVALIERS , page 56.

S O S I E.

Une souris? Point du tout : mais c'est un Juge
des gouttières qui s'est juché au haut du toit.

SCIENCE T H. L. E. 2011 51.

Ah que je suis malheureux ! Cet homme-là est
un oiseau, il s'envolera. Où, où est le filer ? Gare,
gare, gare donc.

B D E L Y C L É O N.

En vérité, j'aimerois mieux garder Scione,
que mon propre père.

S O S I E.

Maintenant que nous l'avons fait descendre,
& qu'il ne peut s'évader sans notre permission,
pourquoi ne prendrions-nous pas un peu de som-
meil ?

B D E L Y C L É O N.

Mais, pauvre diable, les juges ses confrères ne
vont pas tarder à venir l'appeler à grands cris.

C'est là que Racine a pris cette idée :

P E T I T J E A N.

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

.....

Vous verrez qu'il va juger les chats.

Acte II, scène VIII.

1 Ville de Thrace qui abandonna le parti des Athéniens pour se
donner aux Lactédémoniens la première année de la quatre-vingt-
neuvième olympiade.

E e ij

S O S I E.

Que dites-vous là ? Il ne fait pas encore jour :

B E R E L Y C L É O N.

Cela est très vrai. Et cependant ils paroissent aujourd'hui plus tard que de coutume ; car ils viennent ordinairement dès le milieu de la nuit, avec leurs lanternes à la main, & l'appellent en chantant les vers mélodieux des PHRYNICIENNES du vieux Phrynie.

S O S I E. O N.

Oh, s'il le faut, nous les écarterons bien à coups de pierres.

B E R E L Y C L É O N.

O malheureux ! Mais cette espèce de vieillards est d'une nature irritable, & ressemble à un essaim de Guêpes. Ils ont comme elles, un aiguillon très aigu, dont ils piquent : ils le lancent comme un trait, & sautent en bourdonnant.

S O S I E.

N'ayez point de soucis : que j'aie seulement des pierres, & j'écarterai tout un guêpier de juges.

¹ ἀρχαιομελισσιδωνοφρυιχάρατα. Un seul mot forgé par Aristophane. Je parlerai de ce Phrynique dans une note sur le vers 1491.

² Grec : Ils ont κέντρον ἐν τῇ ὀφύῳ ἐκείνῳ. L'aiguillon de la Guêpe est en effet placé à l'extrémité du ventre.

SCÈNE III.

CHŒUR DE VIEILLARDS, ENFANS
qui les accompagnent.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

AVANCEZ, allez ferme. Vous restez, ô Comias ? Certes, vous valiez mieux que cela autrefois ; vous étiez roide comme une peau de chien, & maintenant Charinas vous devance à la marche. O Strymodore de Conthyle, le meilleur des juges, Evergidès, ou Chabès le Phlyen feroit-il par hazard ici ? Nous voici encore, bravo, bravo, bravissimo ! tout ce qui reste de cette jeunesse qui se signaloit à Byzance, où nous deux, toujours inséparables, montions ensemble la sentinelle ; & où, en faisant nos rondes de nuit, nous déroptions le mortier de bois de cette faiseuse de pain, & après l'avoir mis en morceaux nous nous en servions pour cuire quelque peu de mauvais légumes. Amis, pressons le pas ; il s'agit aujourd'hui de juger Lachès. On dit généralement qu'il regorge ¹ d'argent. C'est pour cela que Cléon, notre protecteur, nous fit dire hier de paroître

¹ Grec : Que ses ruchés regorgent, &c. C'est ce Lachès qui est jugé ci-après sous le nom du Chien Labès. Il n'y a pas moyen d'en douter d'après ce vers-ci.

E e iij

de bonne heure avec force mauvaise humeur ,
pour ne pas épargner le coupable. Car il lui en veut.
Allons , chers confreres , pressons nous avant qu'il
fasse jour. Continuons notre route , chacun pré-
cédé de sa lampe pour regarder de côté & d'autre ,
de peur qu'on ne fonde inopinément sur nous de
quelque coin.

UN ENFANT.

Papa , papa , prenez garde à ce borbier.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Hé hé ? Ramasse donc par terre quelque chose
pour aviver la lampe.

UN ENFANT.

Non , non : je le ferai à merveille avec ce doigt.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Pourquoi , étourdi , alonger ainsi la mèche ;
dans une si grande disette d'huile ? Tu ne sçais
pas ce qu'elle coûte .

UN ENFANT.

Hélas donc ! Si vous continuez à nous fraper ,
nous éteindrons nos lampes & nous nous en retour-
nerons chez nous ! Alors , sans lumière , vous
irez peut-être barboter dans la boue , comme
l'attagas.

1 Grec : Avec une provision de mauvaise humeur pour trois jours.
Allusion à l'usage militaire, Voyez le tom. X , pag. 363.

2 L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense ,
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Parbleu , j'en corrige de bien plus grands que toi. Mais je m'apperçois que mes pieds sont engagés dans la boue. Je serois bien étonné si dans quatre jours au plus d'ici, nous n'avions pas des pluies abondantes , tant la mèche de ces lampes est couronnée par des champignons énormes ; car le plus ordinairement , cela n'arrive pas sans pluie. Les fruits tardifs ont besoin d'eau & de vents frais. Que vous dirai-je, mes chers confreres , sur ce qui peut être arrivé à notre collegue qui habite cette maison-ci ? Pourquoi n'est-il pas au milieu de nous ? Jusqu'à présent il ne s'étoit pas encore accoutumé à se faire remorquer : il étoit toujours à notre tête, chantant les airs de Phrynique ; car il aime la musique. Mon opinion , ô citoyens, seroit de faire une pause ici , & de lui donner une aubade pour le réveiller : peut être que le plaisir d'entendre nos airs , le forcera de se produire dehors.

Pour quelle raison ce vieillard ne paroît-il point au-devant de nous sur sa porte & ne donne signe de vie ? Auroit-il perdu ses souliers ? Se seroit-il heurté dans l'obscurité les doigts du pied contre quelque chose ? La cheville du pied de ce vieillard seroit-elle enflée ? Et peut-être aussi qu'il souffre des reins. Il étoit sans contredit le plus ardent de nous tous , & lui seul étoit inexorable. Quelqu'un le supplioit-il , il baissoit la tête aussi-tôt & répondoit :

E e iv

Vous tentez l'impossible¹. C'est peut-être à cause de ce malheureux qui nous a échappé hier, en nous en imposant & nous assurant, Qu'il étoit dévoué à la république des Athéniens, & Qu'il avoit le premier découvert ce qui se passoit à Samos : il en aura été affecté, & peut-être la fièvre le retient-elle à présent au lit : car voilà l'homme..... Mais, ô mon brave, allons, debout, ne vous accablez pas vous-même, & ne vous échauffez pas la bile. D'ailleurs, nous sommes saisis d'un de ces riches personnages, qui ont livré la Thrace ; il faut que vous travailliez à le déshonorer & à le punir capitalement.

Avance, mon fils, avance.

U N E N F A N T.

Mon cher papa, me donneriez-vous ce que je pourrois vous demander.

U N P E R S O N A G E D U C H Œ U R.

Certainement, mon petit-fils. Dis donc ce que tu desires que je t'achete de bon. Je m'imagine que tu vas, petit drôle, me demander des osselets.

U N E N F A N T.

Oh non, mon bon petit papa : mais, des figues : c'est bien meilleur.

U N P E R S O N A G E D U C H Œ U R.

Tu n'en auras pas : devrois-tu en mourir.

¹ Grec : Vous fricassez une pierre.

U N E N F A N T.

Eh bien, j'en jure, je ne veux plus vous éclairer.

U N P E R S O N A G E D U C H Œ U R.

Mais avec mon chétif falaire de juge, j'ai maintenant à acheter pain, bois, & bonne chère : & tu me demandes en outre des figues ?

U N E N F A N T.

Eh quoi, mon pere ! Et si l'archonte défendoit à l'instant l'exercice de la justice, où trouverions-nous donc de quoi dîner ? Entrevoyez-vous quelque bonne ressource, ou ne nous reste-t'il que le CHEMIN SACRÉ D'HELLÉ ?

1 Parodie de Pindare, suivant le scholiaste. Hellé, enlevée dans les airs par un bétier, fut effrayée du bruit des flots en traversant la mer ; elle tomba & se noya dans cet endroit qu'on appelle depuis l'Helléfont. Il y a dans le grec :

. †

ΠΟΝ ΕΛΛΑΣ ΙΕΡΟΝ.

M. Brunck veut que *οὐρανὸν* soit là pour *πρωτομὸν* ; & que les deux expressions suivantes soient ajoutées uniquement pour jeter du ridicule. Mais je dois observer qu'il est beaucoup plus naturel de supposer, que l'enfant s'inquiète sur l'alternative des bonnes ou des mauvaises espérances que peut avoir son pere ; & qu'imbu de son histoire mythologique & de son Pindare, il place là l'histoire d'Hellé. « Avez-vous quelque espoir, dit-il, fondé, ou ne nous reste-t'il que de nous aller noyer, comme Hellé ? » Au lieu que suivant M. Brunck & les autres interprètes avant ce sçavant, il faudroit traduire, en négligeant les deux dernières expressions : « Avez vous quelque espoir fondé, ou, l'idée d'un tribut ? » Ce qui seroit beaucoup trop fin & beaucoup trop recherché pour un enfant, qui voit toujours les extrêmes : d'ailleurs celui-ci privé de ses figues, inquiet sur son dîner, & véritablement désespéré de la perspective qu'il entrevoyoit, ne peut ni ne doit prendre le ton railleur.

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Hélas , hélas ! Non , en vérité , je ne sçais comment je pourvoirai à nos besoins.

UN ENFANT.

O mere infortunée ! Pourquoi m'avez-vous donc mis au jour , puisque vous ne m'avez laissé aucun moyen de pourvoir à ma subsistance ?

UN PERSONAGE DU CHŒUR.

Ce petit sac ne me serviroit donc plus que d'un vain ornement.

UN ENFANT.

Hélas , hélas ! Nous ne devons nous attendre qu'à des larmes.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

PHILOCLÉON enfermé, LE CHŒUR.

P H I L O C L É O N.

MES amis, je sèche sur pied depuis que votre voix a pénétré jusqu'à moi par cette fenêtre. Mais je ne puis me mettre à votre tête en chantant. Que faire ? Je suis observé par tous ces gens-ci, parce que je brûle d'aller avec vous jeter mes suffrages dans l'urne, & de prononcer quelque condamnation. O Jupiter, agitez fortement vos foudres, & faites que tout-à-coup je devienne fumée, ou un Proxeniade, ou le fils de Sellus le prestigitateur¹. O roi, touché de mon état pitoyable, n'hésitez pas à m'accorder ce bienfait : ou que votre tonnerre me réduise incontinent en cendre,

ἢ ἡ Προξενιάδην, ἢ τὸν Σέλλου, τοῦτον τοὶ ψευδαμαμαξῶν.

De deux traducteurs latins, l'un traduit : Ut..... vel Proxeniades vel Selli filium falsicreantis ; l'autre, Et me fac.... aut Proxeniadem, aut Selli filium, qui mentitur labruscam. Le traducteur italien a : Et fammi subito in fumo divenire, ò in una prosseniade, ò quello baione di Sello.

& que je fois porté par les vents dans de la faumure acide en fermentation : ou métamorphosez-moi en cette pierre sur laquelle on compte les suffrages ¹.

LE CHŒUR.

Et qui donc vous retient ainsi, & vous ferme toute issue ? Parlez : nous sommes vos amis.

PHILOCLÉON.

C'est mon fils. N'élevez pas la voix : il repose dans mon anti-chambre : parlez bas.

LE CHŒUR.

Mais, ô imbécille, pour quel motif prétend-t'il vous captiver ainsi ? Quelle raison allègue-t'il ?

PHILOCLÉON.

Il ne veut pas, mes amis, que je juge ni que je me mêle d'aucune condamnation. Il est tout disposé à me procurer la gaieté des galas : & moi je m'y refuse.

LE CHŒUR.

Ce scélérat, cet ennemi du peuple & de Cléon, n'a proféré de telles choses que parce que vous dites la vérité sur l'administration ² ?

PHILOCLÉON.

Il n'aurait certainement jamais osé se permettre de pareils propos, s'il n'étoit dans quelque conjuration.

¹ *χρησίστας*, voyez Pollux, VIII, 16.

² Grec : Touchant les vaisseaux.

LE CHŒUR.

Les choses étant ainsi, il est grand temps d'imaginer quelque stratagème, qui vous mette à même de venir à nous à l'insçu de ce geolier.

PHILOCLÉON.

Quel feroit-il ? Cherchez-le. Car je me prêterai à tout, tant je desire aller siéger avec vous pour le suffrage.

LE CHŒUR.

Voyez, si de votre côté il n'y auroit pas quelque fente où vous pratiqueriez une issue, par où, comme un autre Ulysse, vous passeriez couvert de haillons ?

PHILOCLÉON.

Tous les trous sont bouchés ; une fourmi¹ ne trouveroit pas où passer. Cherchez quelque autre moyen, car celui-là est impraticable.

LE CHŒUR.

Vous rappelez-vous donc comment à la prise de Naxos, vous descendîtes du haut d'un rempart, à l'aide de quelques broches volées, que vous fichiez dans le mur ?

PHILOCLÉON.

Je me le rappelle : mais à quoi bon cela ? L'état des choses n'est plus le même. J'étois jeune alors, plein de vigueur, & en état d'aller à la picorée :

¹ *mouse*, est, suivant quelques-uns, une fourmi ailée.

je n'étois surveillé par personne : je pouvois m'échapper au danger par la fuite : maintenant , au contraire , tous les chemins sont couverts de sentinelles dispersées à dessein de m'observer. J'en ai entr'autres deux à ma porte , qui , armées de broches , m'observent comme un chat qui auroit emporté de la viande.

LE CHŒUR.

Mais , ô doux ami , hâtez-vous donc de tirer de vous quelque ressource : voilà l'aurore.

PHILOCLÉON.

Je ne vois pas de meilleur parti que de ronger mon filer. O Diane , pardonnez-moi d'en venir à cette extrémité.

LE CHŒUR,

C'est agir en homme curieux de sa liberté : allons ; mettez votre mâchoire en jeu.

PHILOCLÉON.

Voilà qui est rongé ; mais ne dites mot : prenons bien garde que Bdelycléon n'entende quelque chose.

LE CHŒUR.

Mon ami , ne craignez rien , rien : car s'il remue , nous l'en ferons repentir , & nous le forcerons à prendre sa propre défense. Nous lui apprendrons à ne pas fouler aux pieds les ordres des déesses. Allons , fixez une corde à la fenêtre ,

entourez-en votre corps , & laissez-vous descendre ,
animé d'une fureur digne de Diopithe.

P H I L O C L É O N.

Attendez. Si mes surveillans s'aperçoivent de
quelque chose , & veulent me retirer & me rentrer
en dedans , que ferez-vous ? Dites vite.

L E C H Œ U R.

Nous vous secourrons , & nous mettrons une
résistance opiniâtre pour qu'ils ne puissent vous
retenir. Voilà ce que nous ferons pour vous.

P H I L O C L É O N.

Affuré de votre appui , je descends avec con-
fiance : mais ressouvenez bien , s'il m'arrive quelque
accident funeste , de m'emporter vous-même , pour ,
en m'arrosant de vos larmes , m'enterrer au bar-
reau.

L E C H Œ U R.

Il ne vous arriyera rien : n'ayez pas de peur.
Allons , cher ami , laissez-vous couler avec cou-
rage , après avoir invoqué les dieux de la patrie .

P H I L O C L É O N.

O Lycus , génie tutélaire , héros dont j'approche
tous les jours de si près ! Toi qui te repais avec
plaisir , ainsi que moi , des larmes & des plaintes
continuelles des accusés , tu as sans doute choisi ce
séjour à dessein de ne rien perdre de leurs soupirs ;
tu es , de tous les héros , le seul qui ait voulu

1 Appollon & Jupiter étoient les dieux tutélaires des Athéniens.

vivre au milieu des malheureux ; prends pitié de moi, & sauve un de tes plus fideles assistans : je te promets en revanche de ne plus lâcher ni eau, ni autre ordure : auprès de ta balustrade ¹.

S C E N E II.

LES MÊMES, BDELYCLÉON, SOSIE, XANTHIE.

B D E L Y C L É O N à Sofie.

HOLA ! hé, debout.

S O S I E.

Qu'est-il survenu ?

B D E L Y C L É O N.

J'entends comme des voix bourdonner à mes oreilles.

S O S I E.

Notre vieillard se feroit-il glissé quelque part ?

¹ Nec mingam nec magno strepitu ventrem exonerabo.

² *παρά τὰς κάρνας*. Cette balustrade autour de la statue de Lycus, étoit faite avec des pieux & des branches de bois flexible. C'est une très bonne plaisanterie, observe avec raison M. Brunck, de représenter Philocléon s'adressant à Lycus comme au dieu tutélaire de la patrie. Ce Lycus étoit fils de Pandion ; on lui avoit élevé une statue près de la place aux jugemens, d'où elle étoit désignée sous le nom de τὸ ἐπὶ Λύκῃ δικαστήριον. Voyez Pollux, VIII, 121. Meursius, *1. 2. att. III, 9.*

BDELYCLÉON.

B D E L Y C L É O N.

Et certes il fait mieux : il s'évade à l'aide d'une corde.

S O S I E.

O malheureux , où allez-vous ? Je ne vous laisserai pas descendre.

B D E L Y C L É O N.

Monte au plus vite par l'autre fenêtre , en jouant avec cette branche d'olivier ¹ , de manière à ce qu'il la sente s'il prenoit une marche contraire à la tienne.

P H I L O C L É O N.

Ne viendrez-vous donc pas à mon secours , ô vous tous qui devez avoir des procès cette année , ô Smicythio , & Tisiade , & Chremo & Pheredipne ? Quand donc , si vous ne le faites à présent , avant que je sois tout à fait remonté , me secourrez-vous ?

L E C H Œ U R.

Hé bien donc , que tardons nous de donner libre carrière à cette colere que nous déployons ordinairement contre quiconque trouble un de nos essaims ? Voici , voici le moment de darder

¹ *επισπείωντας*. C'étoit , dit Suidas d'après le scholiaste d'Aristophane , des branches d'olivier chargées de fruits & enveloppées de laine. On avoit coutume d'en attacher aux portes des maisons pour soulager la faim. Sosie s'est emparé de cette branche qui étoit sous sa main. Il est question de cet usage de branches d'olivier suspendues aux portes dans les CHEVALIERS , pag. 90.

avec force cet aiguillon , dont nous perçons les coupables. Mais , ô enfans , posez-là vos manteaux & courez vite , en jetant de grands cris , rapporter tout ceci à Cléon ; dites-lui de venir tenir tête à un ennemi de la république , & qui périra misérablement , puisqu'il ose avancer qu'il n'est pas nécessaire de juger.

B D E L Y C L É O N .

O aimables gens , écoutez un peu & n'élevez pas la voix si haut.

L E C H Œ U R .

Nous l'éleverons , certes , jusqu'aux cieux. Nous n'abandonnerons pas ce malheureux.

B D E L Y C L É O N .

Cela n'est-il pas insupportable , & d'une tyrannie manifeste ?

L E C H Œ U R .

O citoyens , ô Theorus ennemi des dieux , & tout ce qu'il y a de nos partisans !

X A N T H I E .

Par Hercule ! ils sont armés d'aiguillons. Ne les apercevez-vous pas , ô mon maître !

B D E L Y C L É O N .

Ce sont ceux sous lesquels Philippe , fils de Gorgias , a succombé dans les tribunaux.

L E C H Œ U R .

Tu en deviendras aussi la victime. Que chacun de nous se tourne par ici , tombons en bon ordre

sur lui à coups d'aiguillon , ferrons les rangs , redoublons de rage & de fureur , pour qu'il sache dorénavant quel essaim il a irrité.

XANTHIE.

Parbleu , cela me paroît un peu difficile s'il s'agit ici de combattre. Je ne suis pas sans peur quand je vois ces aiguillons.

LE CHŒUR.

Lâchez cet homme ; ou , nous vous le déclarons , vous allez chanter le bonheur des tortues : vous souhaiterez être à couvert sous leurs dures écailles.

PHILOCLÉON.

Courage maintenant , ô juges mes confreres : Guêpes pour la facilité à vous mettre en colere , précipitez-vous de rage , en partie sur le derriere : que d'autres enfoncent leurs aiguillons tout autour des yeux & dans les doigts.

BDELYCLÉON.

O Mida , ô Phryx , ô Mafyntia , ici du secours ! Saisissez cet homme , & ne le lâchez à qui que ce soit ; à moins que vous ne veuilliez périr de faim sous le poids de chaînes énormes. J'ai déjà plusieurs fois entendu le bruit des coups donnés avec les branches.

LE CHŒUR.

Si vous ne le laissez , vous allez sentir de l'aiguillon.

Ff ij

O grand Cecrops, notre chef, représenté maintenant par un Dracontide, souffrirez-vous que je sois le jouet de ces barbares, à qui j'ai arraché des larmes de quoi remplir quatre chœnix ?

LE CHŒUR.

Dira-t-on que la vieillesse n'est pas en proie à mille désagréments ? Voilà que ces deux misérables tiennent leur maître de force & le subjuguent : ils oublient les peaux, les petites tuniques, & les bonnets de cuir qu'il leur achetoit, & tout ce qu'il faisoit en hiver pour garantir leurs pieds de la rigueur de la saison. Ils ne savent rougir de rien, & n'ont aucune considération à raison de leurs anciennes chausses.

PHILOCLÉON.

Ne me lâcheras-tu donc pas à l'instant, ô toi mauvaise bête, & ne te rappelleras-tu pas qu'un jour t'ayant surpris à voler des raisins, je t'attachai à un olivier, & que je te corrigeai à coups d'étrivières au point de faire des jaloux ? Mais je vois que tu n'es qu'un ingrat. Allons laisse-moi, & toi aussi, & toi encore, avant que mon fils n'accoure ici.

LE CHŒUR.

Attendez, attendez : vous allez tout à l'heure expier ces attentats. Il faut que vous connoissiez

la maniere des gens irascibles, équitables, & qui ont du caractère ¹.

B D E L Y C L É O N.

Fraper, fraper, Xanthie ; & chasse ces Guêpes loin de la maison.

X A N T H I E.

C'est ce que je fais ; faites de votre côté beaucoup de fumée pour les éloigner plus efficacement.

S O S I E.

N'irez-vous pas aux corbeaux ? Ne fuirez-vous pas ? Donnez du bâton.

X A N T H I E.

Pour vous, excitez de la fumée en jetant au feu ce fils d'Eschine. C'étoit donc à nous de vous donner enfin la chasse.

B D E L Y C L É O N.

Mais certes, il ne vous eut pas été aussi facile de vous en défaire, si malheureusement ils se fussent repus des vers de Philoclès ².

¹ Grec : Qui voient, qui mangent le cresson. *Nasturtium* nomen accepit à *narium tormento*. Et inde *vigoris significatio* proverbio id vocabulum usurpavit, veluti torporem excitantis. *Plin. HIST. NAT. XIX, 44.* On croyoit, remarque M. Brotier sur cet endroit, que ceux qui mangeoient du cresson devenoient vigoureux & courageux. C'est pour cela qu'on disoit aux gens foibles & sans caractère, *ἄριστος κρόσσον*, mangez du cresson.

² Poète tragique très maltraité pour ses mauvais vers & pour sa laideur, par Aristophane, *ΘΕΣ. 163. OPNI. 281.*

Les malheureux n'ouvriront-ils donc pas les yeux sur la tyrannie qui s'est introduite à notre insçu ? Peux-tu nier, ô scélératissime, & inséparable d'Amyntas, que tu nous fais fouler aux pieds les loix établies par notre ville, & que tu t'arrogas toute l'autorité sans donner aucun motif & sans mettre de ménagement dans tes propos.

B D E L Y C L É O N.

Pourrions-nous donc avoir une explication & nous racomoder ensemble sans en venir aux mains & sans des cris perçans ?

LE CHŒUR.

Irois-je m'expliquer avec toi, ô ennemi du peuple, partisan de Brasidas ! Toi, qui vives au despotisme, qui portes des franges de laine, & qui laisses croître ta barbe ?

B D E L Y C L É O N.

Je crois en vérité que je ferai bien mieux d'abandonner totalement mon pere, plutôt que d'être journellement exposé à de pareilles horreurs.

LE CHŒUR.

Bah, vous n'y êtes pas encore, suivant le pro-

1 Grec : Vous n'en êtes encore ni au perfil ni à la rue. Proverbe appliqué chez les Grecs à tous ceux qui n'en étoient point encore au commencement d'une affaire. Ce proverbe vient de ce que les jardins étoient ordinairement entourés d'une bordure de perfil & de rue ; & ceux qui n'avoient pas passé cette bordure, étoient censés n'être pas encore entrés dans le jardin.

verbe trivial : ce n'est rien que ce que vous souffrez ; mais il vous en cuira lorsque l'orateur révélera vos iniquités & citera vos complices.

B D E L Y C L É O N.

Au nom des dieux , ne décamperez-vous donc pas d'ici ? Sinon je suis résolu à vous rosser & à vous en donner tout le long du jour.

L E C H Œ U R.

Nous tiendrons bon , tant qu'il restera quelque portion de nous-mêmes , puisque tu vifes à la tyrannie.

B D E L Y C L É O N.

Mais tout , à vos yeux , est tyrannie & conjuration , qu'on soit gravement ou légèrement accusé : je n'avois même pas ouï , depuis cinquante ans , une seule fois le nom de tyrannie. A présent , il est plus commun que le poisson salé ; tellement que ce nom retentit dans tous les coins du marché. Si quelqu'un en effet y va pour acheter des orphes ¹ , & qu'il refuse des membrades , le vendeur de cette dernière espèce de poisson lui crie aussi-tôt : CELUI-CI VEUT SE NOURRIR EN TYRAN. Qu'un autre aille demander du poireau pour accommoder des anchois , la marchande , en le regardant de travers , lui parle ainsi : DITES-MOI ,

¹ ὀρφῆς , orphus , l'orphe. Plin (XXXII , 54.) en fait mention d'après Ovide (HALIEUTIC. v. 103.) , & dit que ce poëte est le seul qui parle de ce poisson , & de quelques autres espèces dont il cite les dénominations.

VOUS DEMANDEZ DU POIREAU ; VISEZ-VOUS À LA TYRANNIE ? PENSEZ-VOUS QU'ATHÈNES DOIVE VOUS FOURNIR CES ASSAISONNEMENTS ?

XANTHIE.

Et parbleu hier, vers midi, je vais chez une personne. Je veux y faire le sauteur¹, & elle me demande, pleine de rage, SI JE PRÉTENDS FAIRE REVIVRE LA TYRANNIE D'HIPPIAS.

BDELYCLÉON.

Voilà des choses charmantes à entendre. « Et moi, parce que je veux procurer à mon père une vie heureuse comme celle du poète Morychus » & éloignée du ton calomniateur, pervers & délateur des plaideurs, je suis accusé d'agir par des vues de conjuration & de tyrannie.

PHILOCLÉON.

Et c'est bien fait. Car pour moi, je préfère au lait de poule cette manière de vivre que tu veux me faire quitter : je ne suis fou ni de raies², ni d'anguilles ; mais je mangerois bien plus volontiers une bonne petite condamnation renfermée dans la boîte aux scrutins.

¹ Et una meretrice heri, ch'io veniva da mezzo di, perche gli disse di cavalcare, mi rispose accorciatassi, se mi haveva statuito la tirannia de Hippias. Voyez ATHÈNES, XIII, p. 581. Horace, satyr. II, VII, 50 :

Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum,

² Βατίον, batia, raie. Plin., XXXII, 25.

BDELYCLÉON.

Voilà, je le sçais, les mets qui vous flatent le plus. Mais si vous pouvez m'écouter un instant, & entendre ce que j'ai à vous dire, j'imagine que je vous démontrerai votre erreur.

PHILOCLÉON.

Je suis dans l'erreur, parce que j'aime juger?

BDELYCLÉON.

Vous ne voyez pas que vous apprêtez à rire à ces hommes, dont vous êtes non-seulement le très humble serviteur, mais encore l'esclave sans vous en douter.

PHILOCLÉON.

Tais-toi, avec ton esclavage. Je prétends bien être Roi.

BDELYCLÉON.

Ce n'est certes pas vous : & en croyant régner, vous n'êtes qu'un véritable esclave. Apprenez-moi donc, mon pere, quelle considération vous vous êtes acquise en attirant à vous tous les tributs de la Grece ?

PHILOCLÉON.

Mais beaucoup : j'en fais juge tous mes confreres.

1 Le P. Brumoy n'a pas entendu ce vers, qui a été traduit avec toute la précision du grec par le traducteur Italien : *Però dimi ò padre, che honore hai tu che galdi la Grecia ?* Voilà le vrai sens du Grec, qui est bien plus naturel dans la bouche de Bdelycléon, qui veut faire rougir son pere sur son vil asservissement.

B D E L Y C L É O N.

« J'y consens. Qu'on laisse mon pere en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnerez-vous en cas que j'aie raison, & que vous recusiez les arbitres ? »

P H I L O C L É O N.

A ne jamais boire de vin¹, qui est la récompense du bon génie.

L E C H Œ U R.

Pour vous, qui êtes des nôtres, il faut que vous nous donniez du neuf, pour que vous ne paroissiez pas vous en tenir aux mêmes expressions que ce jeune homme. Vous voyez la querelle importante où vous êtes engagé. Tout est perdu, si, ce qu'on ne peut soupçonner, vous veniez à succomber.

B D E L Y C L É O N.

Qu'on m'apporte ici bien vite des tablettes.

L E C H Œ U R.

Mais vous ne paroîtrez nullement de peu d'importance, en vous montrant avec cet attirail.

B D E L Y C L É O N.

Je veux, pour soulager ma mémoire, prendre note de tout ce qu'il dira².

¹ Il paroît que Philocléon aimoit le vin ; & son fils sçaura profiter de cette passion pour le détourner de celle de juger. Il est bon de faire cette remarque pour préparer au dénouement.

² J'ai suivi dans cet endroit depuis POUR VOUS QUI ÊTES DES

P H I L O C L É O N.

Que dites-vous, EN CAS QUE JE VIENNE A
SUCCOMBER ?

L E C H Œ U R.

Le conseil des vieillards feroit réputé d'aucune utilité, & moins que rien. Nous servirions de risée : dans toutes les rues, on nous traiteroit de thallophores¹ & de sacs à calomnie. Allons, ô vous, qui allez prendre la défense de notre pouvoir, déployez hardiment toute la force de votre éloquence.

P H I L O C L É O N.

Je vais prendre ma course dès la barrière, & je démontrerai que notre pouvoir n'est inférieur à aucun autre. Quelle félicité, ou quelles délices,

MÔTRES, la distribution des vers indiquée par le sçavant M. Brunck. Tous les autres interprètes, qui n'ont pu profiter de ses judicieuses observations, ont présenté un sens interverti, hâché, obscur, & à prétention. M. Brunck seul a compris la nécessité de rétablir & a rétabli l'ordre dans ces vers transposés par l'ignorance des copistes.

¹ θαλλοφόροι, porteurs de branches, de rames : de φόρος porteur, & θαλλός branche, rame, thalle, suivant l'expression encore usitée dans le Nivernois. Ces thallophores jouoient leurs rôles dans les grandes panathénées. Ils portoient tous des branches d'olivier. Tous les vieillards n'étoient pas indistinctement pris pour cette fonction : on choisissoit pour cela ceux qui étoient d'une belle figure, & qui faisoient paroître sur le déclin de leurs jours encore quelques restes de vigueur. C'est ce que l'on apprend par le banquet de Xénophon, où on lit : *τιμώριον δὲ, Θαλλοφόρους δὲ τῇ Ἀθηνᾷ τοὺς καλοὺς γέροντας ἐκλέγονται, συμπαραμαρτυντας πᾶσιν ἡλικίᾳ τοῦ κάλλους.*

ou quel bonheur plus grand que celui d'un juge ?
 Et quand il est vieux , quel être plus redoutable ?
 A peine dès le grand matin suis-je au tribunal ,
 que je suis gardé par de grands hommes de quatre
 coudées. Aussi-tôt je me vois caressé par une main
 souple qui a sçu ravir le trésor de l'état : alors
 « le coupable tombe à mes pieds , s'écrie d'une
 voix soumise : Ayez pitié de moi , ô mon pere , »
 s'il vous est jamais arrivé de dérober quelque chose ,
 soit dans les premieres places de l'état , soit dans
 l'aprovvisionnement des troupes ¹. « Hé bien , si
 je ne fauvis ces malheureux , sçauroient-ils feu-
 lement que je suis au monde. »

B D E L Y C L É O N.

Je veux noter sur mes tablettes ce que vous
 dites-là des cliens.

P H I L O C L É O N.

De retour chez moi , chargé de placets , tout
 fiel à part , « je ne songe plus à ce que j'ai pro-
 mis ; mais je reçois toutes sortes de prieres de la
 part de ceux qui veulent éluder un jugement ; &

¹ Voilà où Racine a pris ce qu'il fait dire à Dandin , acte I ,
 scene IV :

Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? Un pilier d'antichambre ;
 Combien en as-tu vu , je dis des plus hupés ,
 A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés ,
 Le manteau sur le nez , ou la main dans la poche ;
 Enfin pour se chauffer , venir tourner ma broche ?

quelles caresses ne fait-on pas au juge pour le gagner ? Les uns nous font dépositaires de leurs maux qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres nous font des contes. Ceux-ci nous débitent quelque morceau du comédien *Æsope* ; ceux-là tâchent de nous décider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par là , ils nous amènent leurs petits enfans , » garçons & filles. J'écoute , & tous s'inclinent & se mettent à brailler en même temps : ensuite le pere tremblant me supplie par eux comme un dieu , pour que je le blanchisse. Aimez - vous , ajoute-t-il , la voix d'un agneau , foyez touché de celle de ce petit garçon : Aimez-vous les sacrifices chers à *Vénus* ¹ ; écoutez cette petite fille. A de pareils propos on relâche quelque peu de la mauvaise humeur. N'est-ce pas là magnifiquement régner & se narguer des richesses ?

B D E L Y C L É O N.

Autre note pour mes tablettes , Votre mépris des richesses. Rappelez - moi les avantages dont vous jouissez comme souverain de la Grece.

P H I L O C L É O N.

S'agit-il d'examiner l'âge des enfans ; nous avons droit de les regarder tous huds ². Qu'*Æagre* foit

¹ *ἔστι δὲ αὖ τοῖς χερσίδ' αἰῶν.* Voyez tom. X, pag. 409 & 410, dans la note.

² Voyez Petit , *LEG. ATTIC.* pag. 227 ; Guil. Postel , *DE MAGIST.*

cité à l'audience , nous exigeons de lui , avant tout jugement , qu'il nous récite le plus bel endroit de sa *NIOBÉ*. Pour tout remerciement d'avoir gagné son procès ; le joueur de flûte bien emmu-felé : nous joue une marche à notre sortie. Si un pere en mourant laisse une riche héritiere , & s'il détermine dans son testament celui à qui il veut la marier , nous laissons tristement dans la pous-sière , le testament avec les coquilles qui recou-vrent le cachet ². « Nous n'avons aucun égard aux volontés du pere , & nous donnons la fille en mariage à celui qui sçait mieux l'art de nous per-

ATHENIEN. cap. XVIII , explique très bien la fonction des démarques , magistrats chargés d'examiner les jeunes gens qui étoient dans l'âge de puberté. Il fait la comparaison de ce qui se pratiquoit à Athènes , & de ce qui se pratique encore dans tout l'empire Ottoman , où le militaire est toujours nombreux & composé des plus beaux hommes : avantage qui n'est dû qu'à cette institution , particuliere à l'Asie & à quelques institutions chrétiennes , ce qui fournit à Florens l'occasion de faire quelques plaisanteries. L'italien traduit littéralement : E dunque leceto vedere le vergognose parti de gli comprobati giovani.

¹ ἐν φρεσίν : la museliere , dit M. Brotier , de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres , étoit une « bande de cuir que les joueurs » de flûte s'attachoient au-dessus & au-dessous de la bouche , pour » que leurs joues ne parussent pas enflées & leur visage difforme. » Marsyas fut l'auteur de cette invention. Voyez le *Traité* , Com- » ment il faut refréner la colere , chap. XII. » Tome XIII du *Plu-tarque* d'Amyot , pag. 282 , édit. nouv. Paris , Cusfac.

² Les anciens recouroient la signature & le sceau de leurs actes essentiels avec des coquilles , pour les mieux conserver & ne les point laisser détruire par le frottement , le mouvement , &c.

suader. » Tout en faisant cela , nous ne devons compte de notre conduite à personne. « Voilà un privilège que n'a nul souverain. »

B D E L Y C L É O N.

Je vous félicite pour tous les avantages dont vous jouissez : mais j'en excepterai l'injustice que vous vous permettez au sujet du testament de l'héritière.

P H I L O C L É O N.

« Autre avantage encore, quand le sénat & le peuple sont partagés sur une affaire importante ; par exemple , sur le jugement de quelque criminel , c'est à nous autres vieillards qu'on remet la cause. C'est alors qu'on voit un coquin d'Evathlus ¹, & un Cléonyme lâche & rampant nous annoncer qu'il sont à nous , & qu'ils ne cherchent que le bien public. Enfin nulle affaire considérable n'est jugée dans l'assemblée du peuple , qu'elle n'ait pris forme à notre tribunal, & c'est véritablement de nous que partent les arrêts. Ajoutez à cela que Cléon avec ses cris vainqueurs ², loin d'oser nous contredire , nous fait la galanterie de chasser les mouches autour de nous. « Vous n'en avez

¹ Cet Evathlus est un rhéteur représenté par Platon le comique, par Cratinus, & par Aristophane, comme un scélérat, un syco-phante & un τειχόμαχος.

² κεραιζιδάμας.

jamais fait autant pour votre pere. » Et Théorus ce complaisant à gages, qui ne le cede en rien à Euphémus, ne dédaigne pas de prendre l'éponge pour nétoyer notre chaussure. « Sont-ce là des biens à dédaigner ? En jouir, est-ce être esclave, comme vous osez témérairement l'avancer ? »

B D E L Y C L É O N.

Parlez jusqu'à extinction de voix : vous en rabat-terez quelque jour de cette belle royauté, & vous n'en ferez pas plus beau garçon ¹.

P H I L O C L É O N.

« Mais un dernier avantage, & beaucoup plus aimable que j'oublois, ce sont les carresses que je reçois chez moi au retour du barreau » avec l'argent que j'y ai gagné. Ma fille est la première à me verser de l'eau pour me laver, à me parfumer les pieds & à les baiser ; & tout en me cajolant & en me caressant elle réussit avec sa langue à tirer le triobole de ma bouche. Ma petite femme la suit de près les mains chargées d'un gros gâteau : aussi-tôt elle s'affied près de moi & me presse en ces termes : GOUTEZ DE CELA ; MANGEZ DE CELA. Voilà ce que j'aime : je n'ai pas besoin alors d'avoir l'air de te demander, & à un

¹ πρωκτός λουτροῦ περιγυρόμενος. C'est un proverbe qu'Erasme rend ainsi ; podex lotionem vincit : ce qui se dit de ceux qui perdent même en gagnant un procès ; & de ceux encore qui ont beau se laver & qui sont toujours malpropres.

maudit

maudit économe, quand il vous plaira me faire dîner : encore ne fait-on que pester & gromeler contre moi, dans la crainte d'être obligé de me servir un autre gâteau¹. Voici, voici de quoi opposer aux méchans & repousser leurs traits : si vous me refusez du vin quand j'aurai soif, ce vase en est plein : je n'aurai qu'à me pencher un peu pour m'en gorger² : ses glouglous se feront entendre au loin ; & sa liqueur me communiquera cette impudence nécessaire pour tenir bon contre tous les emportemens³. N'ai-je donc point d'après cela une vraie souveraineté, & capable d'aller de pair avec celle de Jupiter ? On parle de nous comme de ce dieu même. Les passans entendent-ils du tumulte dans notre assemblée, ils s'écrient :

¹ *μάζα*. Voyez Athénée, liv. III. Le scholiaste d'Aristophane dit que la *μάζα* étoit faite avec de la farine & du vin.

² Aristophane prépare peu à peu les lecteurs à voir Philocléon se jeter dans l'ivrognerie.

³ Tout cet endroit-ci roule dans le grec sur un jeu de mots continué, tiré du mot *οἶνός* vin, & *οἶνός* & *δῖνός*, noms de vases en usage chez les Grecs. En effet, observe M. Brunck, le poète joue continuellement sur la double signification du mot *οἶνός*, & attribue à un vase, ce qui ne peut se dire que d'un âne *οἶνός* ; comme *βρωμῆσας*, braire ; *καταπαρδῖν*, pester comme ; *στράτιον*, une troupe de rousins. Traduction littérale : Tum si mihi vinum sitienti non infuderis, ASINUM hunc adtuli vino plenum : deinde pandus ipse memet ingurgito : ille autem hians rudit, & contra tuum turbinem grande & horrendum pedir.

O grand Jupiter , quel horrible orage s'élève dans la place aux jugemens ! Et quand je fais éclater ma foudre , ils m'adorent en barant des mains ¹ ; & la peur les prend au point que les riches & jusqu'aux plus glorieux font tout sous eux. Et toi-même , tu me crains plus que les autres , oui tu me crains , j'en jure par Cérès : pour moi que je meure , si j'ai peur de toi.

L E C H Œ U R .

Jamais nous n'avons entendu plaider avec autant de sagacité & de prudence.

P H I L O C L É O N .

Sans doute. Il s'imaginoit venir vendanger une vigne abandonnée : il sçait maintenant que j'étois bien sur mes gardes.

L E C H Œ U R .

Comme il a suivi l'affaire de point en point , & sans rien omettre ! Chacun de nous se glorifioit de l'entendre ; & le charme de ses paroles nous faisoit croire que nous siégions dans le séjour des bienheureux.

¹ καὶ ἀστράψα , πομπύζουσιν. Ceci est métaphorique , & ne peut s'entendre qu'autant qu'on a sous les yeux cette observation de Pline , qui nous a conservé les traces d'un usage ancien , même dès le temps d'Aristophane : Fulgetras poppyfemis adorare , consensus gentium est. HIST. NAT. XXVIII , 5.

² ἐρήμαι πρυήσεις. Proverbe qui revient à cet autre : γλυκὺς ἡ πόρτα φύλακος ἐκλεισπότος.

P H I L O C L É O N.

Voyez comme celui-ci s'étend de plaisir , & est déjà hors de lui-même ! Je veux , mon ami , que tu ne rêves que fouets ¹ aujourd'hui.

L E C H Œ U R à Bdelycléon.

Allons , il faut mettre toute ruse en œuvre , pour vous tirer de crise. Il seroit difficile de fléchir notre courroux en tenant des propos contraires à nos intérêts. C'est donc à vous de chercher une bonne meule , nouvellement préparée , si vous ne réussissez pas à parler de manière à briser les efforts de notre fureur.

B D E L Y C L É O N.

C'est , à la vérité , une entreprise difficile & au dessus de tous les efforts d'une comédie , que de guérir une maladie depuis long-temps invétérée dans une ville. Mais , ô mon pere , digne descendant de Saturne.....

P H I L O C L É O N.

Cesse de m'appeler ton pere. Si tu ne me démontres pas dans l'instant que je suis esclave , ne cherche pas à te soustraire à la mort , dussé-je pour ce forfait être exclus de la participation aux sacrifices ².

¹ σκῦτη βλέπειν , proverbe qui se dit des peureux , qui ont toujours devant les yeux des fouets , des courroies , &c.

² Grec : σπλάγχων ἀπέχισθαι. Expression proverbiale des anciens , qui excluient des sacrifices , de la participation à la table & à la con-

Ecoutez maintenant , cher papa , & prêtez-moi un peu d'attention : Faites d'abord un calcul bien simple , non à l'aide de vos suffrages ¹ , mais sur vos doigts ; & supputez la totalité de l'impôt réel ² qui nous vient de toutes les villes : ajoutez-y

versation , &c. tous ceux qui étoient coupables de quelque meurtre , homicide , &c. Le scholiaste grec Biser cite fort à propos au sujet de ce serment de Philocléon , l'imprécation d'Œdipe contre les assassins de Laïus. Voyez-en la traduction , tome III de ce théâtre.

¹ Il ne faut point oublier que ces suffrages étoient des petits cailloux qui , par leur nombre , déterminoient celui des voix pour ou contre une affaire.

² Φέρον , tributum. L'impôt réel , comme le traduit M. Brotier , dans son excellente dissertation , De Tributis ac Vestigialibus Imperii Romani. Tacite , in-4°. tom. II , pag. 433. Cet impôt réel fut établi sur toutes les villes de l'Attique & d'un consentement unanime. Aristide fut chargé par tous les Grecs de déterminer la somme que chaque ville payeroit pour que chacune fut raisonnablement cottisée suivant ses facultés. Voilà l'origine de cet impôt réel dans la Grece. Mais voyez comme les meilleures institutions dégénèrent en abus , & comme les comiques avoient raison de s'écrier & de déclamer contre les orateurs & les administrateurs de leur temps. « Car la taxe que feit » Aristides monta à environ quatre cents soixante talens (2,147,625 liv.) » & Périclès l'augmenta presque d'une tierce partie ,... Et après la mort » de Périclès , les harangueurs & entremetteurs du gouvernement de la » chose publique , la haulserent petit à petit , jusques à la faire monter » à la somme de treize cents talens (6,069,375 liv.) , non tant » pour que celle guerre (péloponésiaque) fust ainsi de grande despense , » à cause de sa longueur , & des pertes que les Athéniens y eussent » reçues , que pour autant qu'ils accoutumèrent le peuple à faire » faire des distributions d'argent manuel à chaque citoyen , à faire

les revenus des fermes ¹, de tous les centièmes ²; des gages déposés aux prytanées ³, des marchés, des ports, du commerce & des confiscations. Le produit de tous ces revenus se monte à près de deux mille talens ⁴; or, combien en revient-il pour les honoraires des juges; qui sont au nombre de six mille, le nombre en effet de ceux qui inondent la ville ne va pas au delà? Il ne vous en revient que cent cinquante talens ⁵.

» jouer des jeux, & à faire faire de belles images, & édifier des temples magnifiques. » Plutarque d'Amiot, vie d'Aristides, tom. III, chap. LVIII.

¹ τέλη, *teſigalia*, les fermes. *Ib.*

² ἑκατοστὰς τοῖς, dit le schollaste, ὅτι τῷ τέλει χορηγουμένη ἀπὸ τοῦ πλείων. Nous payons des dixièmes & vingtièmes, les Romains payoient le quarantième de toutes les sommes pour lesquelles ils plaidoient. Voyez la note suivante & TACIT. OPERA, edente Gabriel. Brotier, in-12, t. III, p. 441.

³ πρυτανεῖα. *Sportula*. τίθειαι πρυτανεῖα; solvere, deponere *sportulam*; c'est mettre, déposer un gage, une somme quelconque: c'est le *SACRAMENTUM* des Romains. A Rome, en effet, comme à Athenes, les personnes qui vouloient plaider ensemble, étoient obligées de déposer auparavant chacune une somme égale & déterminée, qui tournoit au profit du trésor public. Ces gages étoient sans doute renfermés dans de petites corbeilles. Au reste, ces corbeilles renfermoient non-seulement de l'argent, mais encore des choses bonnes à manger: cela se déduit assez clairement de ce passage du plaidoyer d'Isée. Orat. II, pag. 391. οὗτε πρυτανεῖα, οὗτε παραβάσις ὑνδράμι τιθεταὶ τῶν εἰσαγγελιῶν.

⁴ 2,337,500 livres de notre monnaie.

⁵ Ce qui fait par an pour chacun des six mille juges, la somme de 3,166 liv. 14 s. 1 den. & demi par tête.

Gg üj

Ainsi nous ne touchons pas la dixième partie
du trésor public.

BDELYCLÉON.

Non certes. Mais où va donc le reste ?

PHILOCLÉON.

A chacun de ces gens qui ne cessent de crier :
Jamais je ne trahirai la cause des Athéniens : Je
serai toujours pour le peuple.

BDELYCLÉON.

C'est ainsi, ô mon père, que vous devenez leur
esclave, & que vous vous laissez séduire par ces
belles paroles. Tandis qu'ils se font donner par les
villes des cinquantaines de talents, en y répandant
la frayeur par de semblables menaces, ACCORDEZ
LE TRIBUT QUE JE VOUS DEMANDE, OU JE VAIS
FOUDROYER ET DÉTRUIRE VOTRE VILLE, Vous
vous contentez de gruger les restes de ces messieurs.
Nos villes alliées, les entendant s'expliquer ainsi,
jugent que tous les autres citoyens se bornent à un
vil brouet & à la nourriture du plus bas prix, &
ne font pas plus de cas de vos suffrages que de
celui de Connus¹ : ils apportent au contraire à
ces harangueurs là des vases pleins² de salaisons,
du vin, des tapis³, du fromage, du miel, du

¹ Voyez les CHEVALIERS, page 77, note 2.

² ὕψας.

³ δαμάδας ; l'italien aura lu différemment ; il traduit : Vivandes

tesame¹, des couffins, des phioles, de belles laines, des couronnes, des colliers, des vases, enfin les richesses, compagnes de la santé. Pour vous autres qui comandez sur terre & sur mer, & qui vous donnez bien de la peine, vous ne recevez d'aucun d'eux pas même une tête d'ail pour assaisonner de misérables petits poissons.

PHILOCLÉON.

Cela n'est pas vrai. J'ai moi-même renvoyé trois gouffes d'ail, qui me venoient d'Eucharides. Mais tu es un indigne d'oublier que tu dois me prouver que je suis un esclave.

B D E L Y C L É O N.

Ne vous regarderez-vous donc pas comme le véritable esclave de tous ces messieurs, qui sont les seigneurs, & qui, ainsi que leurs flatteurs, sont comblés de présens, tandis que vous vous contentez de trois oboles qu'on vous donne & que vous êtes parvenu à gagner à la sueur de votre front², soit en livrant des batailles sur terre ou sur mer, soit en escaladant des villes? Mais ce qui me moleste par-dessus tout, c'est que vous êtes forcé de siéger au forum dès qu'il plaît à

¹ *σίσαμα*. Voyez Plin., HIST. NATUR. XVIII, 21, & XXII, 64.

² Tout citoyen d'Athènes étoit admis au nombre des juges, pourvu qu'il fut citoyen libre, qu'il eut trente ans, qu'il n'eut jamais jeté son bouclier, &c. &c. Voyez sur cela l'HISTOIRE UNIVERSELLE, traduite de l'Anglois, édition in-8°. tome IX, page 247 & suiv.

un autre de vous y appeler ; par exemple , le fils de Charte , ce petit libertin , se présentera chez vous les jambes écartées , avec un air efféminé & lascif , il vous sommerá d'être prêt à juger le lendemain de grand matin ; & à l'heure prescrite , il faudra que vous vous rendiez : car le signal une fois donné , il n'est plus question d'entrer , & par conséquent point d'oboles. Le magistrat , au contraire , chargé de la défense d'un autre , reçoit une drachme , quelque tard qu'il vienne à l'assemblée : & s'il reçoit un présent de quelque riche scélérat , il partage le gâteau avec l'un de ses collègues : & tous les deux , d'un commun accord , arangent l'affaire ensemble : ils se renvoient de l'un à l'autre , comme s'il s'agissoit de diriger une scie : pendant ce temps-là vous êtes à bailler après le questeur pour avoir votre triobole , sans vous apercevoir du manège de ces messieurs.

PIERRE L'OCLETON.

— Seroit-il possible ! Malpeste , que dis-tu là ? Quelle secousse violente tu me donnes ! Tu me forces à réfléchir un peu , & je ne sais réellement plus où j'en suis.

ἑρμηνεύειν : Les avocats & les rhéteurs recevoient une drachme tous les jours , lorsqu'ils étoient chargés de la défense d'une ville ou d'un citoyen. *ἑρμηνεύειν* étoit une magistrature annuelle. Ce tribunal étoit composé de dix particuliers choisis au sort. On voit ici l'effet de la jalousie des cours inférieures contre les cours supérieures.

Considérez donc en effet qu'avec le desir que vous pouvez avoir de vous enrichir, & qui est inné dans tout le monde, vous êtes circonscrit dans une certaine sphere étroite, par ces messieurs qui font toujours les empressés pour le bien public & vous qui faites la loi depuis le Pont jusqu'à la Sardaigne, vous n'avez pour toute jouissance qu'un très mince honoraire; encore vous le donnent-ils par parcelle & goutte à goutte¹, comme de la bouillie pour sustenter vos jours. Ils veulent vous tenir dans la pauvreté, & je vais vous en dire la raison: Leur dessein, est que vous soyez dans leur dépendance, afin que vous déchiriez impitoyablement leurs ennemis, contre lesquels ils vous exciteront & vous irriteront à leur gré, comme autant de chiens. S'ils vouloient nourrir le peuple comme il faut, rien ne feroit plus facile. Nous percevons annuellement l'impôt réel sur mille villes; que chacune se charge de nourrir vingt citoyens: cela mettroit cependant vingt mille hommes dans la jouissance de toutes sortes de délices: ils auroient en abondance du lievre, des courones de toute espece, du colostre & du lait

¹ καὶ τοῦτ' ἐπὶ σοὶ ἐστὰς οὖσα κατὰ μικρὸν αἰεὶ: encore vous laisse-t-on couler cela de temps à autre, goutte à goutte comme d'un flocon de laine. Métaphore tirée des liqueurs qu'on exprime en pressant un flocon de laine.

cuit¹ ; enfin , de tout ce qui convient à une patrie telle que la nôtre , & à la magnificence des trophées de Marathon. Bien loin de cela , vous servez de cortège à ces administrateurs de qui vous attendez votre salaire , comme des ouvriers qui ont fait la récolte des olives.

PHILOCLÉON.

Hé , hé ! Quel engourdissement subit s'empare de ma main ? Pourquoi ne puis-je saisir mon épée , & d'où vient que la force m'abandonne ?

BDELYCLÉON.

« Mais quand ces brigands se voient pressés par la crainte , ils ne manquent pas de promettre tous les revenus de l'Eubée , & cinquante médimnes de froment par tête , tandis qu'ils n'ont jamais

καὶ γάλα, καὶ τυρίη. Et du colostre & du lait cuit. Dans l'italien : Latte , & latte cotto. Le colostre est le premier lait qui vient aux femelles de tous les animaux après qu'elles ont mis bas. Voyez Plinè XXVIII , 33. Plaute le met au nombre des cadeaux faits par les amans :

Meum mel , meum cor , mea colostrâ , meus molliculus caseus.

Pernul. 1 , 2 , 154.

M. l'abbé Anquet de Ponçol, dans son manuscrit que j'ai fait connoître, dit que Martial envoie en présent du colostre de chevre, parce que celui-là en particulier « passoit pour être souverain dans les maladies de poitrine. » Epigram. Martial. XIII , 35. Le moyen proposé ici par Bdélycléon pour arrêter la mendicité est le seul raisonnable & efficace. Mais il faut des loix précises & une surveillance sévère pour contraindre tout mendiant à ne jamais quitter le lieu de sa naissance,

Donné plus de cinq médimnes d'orge : encore ne vous ont-ils été fournis que par petites portions ¹, parce qu'on vous traitoit d'étranger. Voilà pourquoi je me suis déterminé à vous tenir toujours renfermé, pour avoir soin moi-même de votre entretien, & pour ne vous exposer plus à la risée de ces vains prometteurs. Car encore une fois, je me suis chargé de vous fournir tout ce que vous demanderez, hormis le triobole qui vous tient si fort à cœur ². »

L E C H Œ U R.

On a toujours eu raison de dire : Ne jugez pas sans avoir entendu les deux parties. Vous nous paroissez dans ce moment avoir tout l'avantage : c'est pourquoi nous reprenons une humeur plus douce & nous rengainons nos aiguillons. Allons, ô notre ami & notre confrere, cédez, cédez à ces raisons : ne faites point preuve ici de mauvaise tête, de caractère dur & inflexible. Hélas, plût au ciel que nous eussions reçu de pareils avis de la part de quelque parent ou allié ! Oui, c'est une divinité qui dans ce moment vous tend les bras,

¹ Le médimne valoit un peu plus que quatre boisseaux, mesure de Paris. Au lieu de PETITES PORTIONS, le grec porte : Par chœnix. Cette mesure pesoit un peu plus de deux livres.

² Grec : Je vous empêcherai seulement de boire le lait du démarque. Κωλακρίτου, du Colacrete, ou gardien, ou trésorier du salaire destiné aux juges.

qui vous offre en notre présence des ressources que vous ne pouvez refuser d'accepter.

B D E L Y C L É O N.

Oui, je le nourirai & lui fournirai tout ce qui est nécessaire à un homme de son âge. Il aura chez moi de bon gruau ¹, un habit fourré bien fin ², une bonne couverture ³, une femme enfin pour lui rendre toutes sortes de petits services ⁴. Mais il se tait : il ne bronche pas : c'est bien décourageant !

L E C H Œ U R.

Ah, c'est qu'il réfléchit sur ce qu'il doit faire : il reconnoît à présent quelle étoit sa folie : & il se reproche à lui-même de n'avoir pas suivi tous les bons avis que vous lui avez donnés. Peut-être que depuis ce moment il goûte & cherche à remplir vos intentions, en se conformant pour la suite de sa conduite à vos desirs.

P H I L O C L É O N.

Hélas, hélas !

B D E L Y C L É O N.

Hélas, dites, de quoi vous plaignez-vous ?

¹ *χῆρδρον*, alica, épeautre. Voyez Plin., HIST. NAT. XVIII, 19.

² *χλαῖναν*, lana. Habit double.

³ *σινύραν*, lodix, loudier, couverture.

⁴ Quæ penem ei fricet lumbosque,

PHILOCLÉON.

« Ah, loin de moi vos flatueuses promesses. J'aime mieux entendre l'huissier crier : QUI N'A PAS ENCORE DONNÉ SON SUFFRAGE, QU'IL SE LEVE. Oui, je ne soupire qu'après l'urne du barreau, & le comble de mes vœux est d'y mettre mon suffrage le dernier de tous. » Voyons, ô mon courage. Allons, où es tu ? Parois dans cet instant d'obscurité. Quoi, par Hercule, je n'aurois pas aujourd'hui la liberté de convaincre Cléon de friponerie !

BDELYCLÉON.

Au nom des dieux, mon pere, rendez-vous à mes vœux.

PHILOCLÉON.

Que veux tu que je fasse ? Demande-moi tout ce que tu voudras, à l'exception d'une seule chose.

BDELYCLÉON.

Quelle est cette exception ? Déclarez-là moi.

PHILOCLÉON.

C'est de m'abstenir de juger : je serai descendu dans le royaume de Pluton, avant de t'avoir rien accordé de semblable.

BDELYCLÉON.

. Hé doucement.

.

.

Si vous êtes pressé de rendre la justice,

Il ne faut point sortir pour cela de chez vous ;
Exercez le talent , & jugez parmi nous.

PHILOCLÉON.

Que jugerôis-je ? Pourquoi railler ainsi ?

BDELYCLÉON.

Faites ici tout ce qui se pratique au barreau. S'il arrive que votre servante ouvre votre porte à votre insçu , vous lui ferez porter la peine de ce crime , comme vous l'avez pratiqué jusqu'à présent au barreau. Il y aura un avantage réel , c'est que tout se fera dans l'ordre. Vous attendrez que le soleil soit levé , pour juger à l'ardeur de ses rayons : qu'il pleuve ou qu'il neige , vous instruirez les procès , près de votre feu ; & quelque tard que vous leviez , nul Thesmothete ne pourra vous exclure du droit de siéger chez vous.

PHILOCLÉON.

Cela me plaît assez.

BDELYCLÉON.

Autre avantage : Si l'avocat fait des plaidoyers sans fin , le besoin de manger ne vous fera tort ni à l'un ni à l'autre ¹.

PHILOCLÉON.

Bon , & comment pourrai-je me bien mettre

¹ δακνὶν σεαυτὸν , καὶ τὸν ἀπολογούμενον. Jeu de mots dont j'ai conservé le sens. δάκνει , grincer des dents , & blesser quelqu'un. On juge à tort & à travers quand on a faim.

l'affaire dans la tête , si je mange pendant le plaidoyer ?

B D E L Y C L É O N.

Mais vous la posséderez bien mieux. Ne dir-on pas , Qu'au milieu des fausses dépositions , le juge ne peut découvrir la vérité qu'en RUMINANT ¹.

P H I L O C L É O N.

Je comprends cela : mais tu ne me dis pas qui me payera mes vacations.

B D E L Y C L É O N.

Je m'en charge.

P H I L O C L É O N.

Je suis bien aise d'être payé à part , & non pas avec quelqu'autre. Car j'ai dernièrement été affreusement filouté par ce fripon de Lysistrate : il reçut une drachme ² pour nous deux : il me mena à la poissonnerie pour changer cette monnaie ; & au lieu des trois oboles qui me revenoient , il me donne trois écailles de mulot que je mets aussi-tôt dans ma bouche ³ , tant j'étois dans la bonne foi ;

¹ ἀναμασόμενοι : jeu de mots , qui a lieu dans notre langue.

² Voyez l'extrait du P. Brumoy , pag. 396.

³ Les anciens mettoient assez volontiers les pieces de petites monnoies dans leur bouche. Florens pense que cet usage peut avoir contribué au proverbe BOVEM IN LINGUA , un bœuf sur la langue : pour dire qu'on fait taire qui l'on veut avec de l'argent : car on prétend qu'il y avoit une espee de monnaie avec la figure d'un bœuf , & qui valoit deux drachmes attiques. Au reste , ce proverbe se dit gé-

mais incommodé de l'odeur, je les ai crachées bien vite, & j'ai voulu le traduire en justice.

BDELYCLÉON.

Eh bien qu'a-t'il répliqué pour sa défense ?

PHILOCLÉON.

Tu me le demandes ? Il a répliqué que j'avois un estomach de coq. C'est donc ainsi, disoit-il, que vous digérez l'argent ?

BDELYCLÉON présente à son pere de l'argent.

Voyez au contraire le profit que vous ferez ici.

PHILOCLÉON.

Ce n'est pas du peu. Allons, arrange donc tout à ta fantaisie.

BDELYCLÉON.

Restez tranquille : & je vais vous apporter tout ce qu'il faut.

PHILOCLÉON.

Voilà cependant comme les oracles s'accomplissent. J'avois toujours oui dire qu'un jour viendroit où chaque Athénien jugeroit dans sa maison, & se pratiqueroit dans son vestibule un tout-à-fait petit tribunal, à l'instar du temple d'Hécate.

néralement de ceux qui ont de la difficulté à s'exprimer, ou de fortes raisons de se taire. : βῆς ἐπὶ γλώσση μίγας.

1 Les Athéniens élevoient par-tout des autels à Hécate, comme ἑφορος & κουροτρόφος.

BDELYCLÉON.

BDELYCLÉON.

Que pouvez-vous désirer de plus ? Me voici avec tout ce que je vous ai annoncé, & même beaucoup plus. En cas de petits besoins, voilà un vase à votre portée suspendu à un pieu.

PHILOCLÉON.

Chose très bien imaginée, & d'une très grande ressource dans la vieillesse contre la strangurie.

BDELYCLÉON.

Voilà aussi sur le feu des lentilles dont vous pouvez goûter, si la faim vous presse.

PHILOCLÉON.

Fort bien encore. Ainsi j'aurai toujours mes honoraires, quand même je serois malade. Sans bouger d'ici, je mangerai mes lentilles. Mais que veux-tu que je fasse de ce coq ?

BDELYCLÉON.

C'est pour qu'il vous réveille par son chant, si vous veniez à dormir pendant qu'on plaide.

PHILOCLÉON.

Tout cela me convient fort : mais il me faudroit encore une chose.

BDELYCLÉON.

Hé quoi ?

PHILOCLÉON.

Je voudrois que tu apportes une statue de Lycus.

1 Tu se urinerai ne l'urinale, questo si starà pendente, & attaccato a un chiodo apresso.

Tome XI.

H h

LES GUÉPES,

BDELYCLÉON.

En voilà une devant vous : c'est lui-même !

PHILOCLÉON.

O héros, notre chef, au regard terrible !
Vous ressemblez à Cléonyme.

SOSIE.

Celui-ci est également en effet un héros sans armes.

BDELYCLÉON.

Si vous vous dépêchiez de siéger, je ne tarderois pas à citer une cause à votre tribunal.

PHILOCLÉON.

Allons, voyons : il y a long temps que j'attends.

BDELYCLÉON à part.

Eh bien, quelle cause appellerai-je la première ?
Quelqu'un des gens a-t'il fait quelque sottise ?
Bon, la Thratta la cuisinière a laissé dernièrement brûler la marmite.....

PHILOCLÉON.

Hé, hé ! un moment. Hélas, peu s'en faut que tu ne fasses mon malheur. Quoi, tu veux appeler une cause avant d'avoir établi une balustrade ? C'est cependant la première chose qui nous saurait aux yeux dans tout sacrifice !

BDELYCLÉON.

Il n'y en a pas : cela est vrai. Mais dans l'instant je vais vous en apporter. Qu'est-ce que cela signifie ?

* Le prêtre dans les sacrifices étoit dans une enceinte fermée par une balustrade. Les juges l'étoient également dans la place Hélieenne.

Ah, comme on est l'esclave de l'habitude par rapport aux lieux qu'on fréquente le plus !

XANTHIE.

Vas donc au diable. Pourquoi nourrir un pareil chien !

BDELYCLÉON.

Qu'y a-t'il ?

XANTHIE.

Est-ce que Labès..... tout-à-l'heure..... votre chien..... n'a pas mangé tout un fromage de Sicile ?

BDELYCLÉON.

Bon, c'est le premier délit que nous mettrons sous les yeux de mon pere. Allons, présente-toi & cite le coupable.

XANTHIE.

Je n'en ferai rien. Mais si quelqu'un doit porter plainte, il y a un autre chien qui dit qu'il s'en chargera.

BDELYCLÉON.

Allons, fais les paroître.

XANTHIE.

Il faut bien en venir là.

De maniere que Philocléon demande la balustrade à laquelle il étoit accoutumé comme juge, & sans laquelle il ne pouvoit prononcer un jugement ; fonction qu'il regarde comme la chose la plus sacrée, comme un sacrifice.

Il est question ici de fromage de Sicile, parce que Lachès, désigné sous le nom du chien Labès, avoit commandé la flotte envoyée en Sicile la deuxième année de la quatre-vingt-huitieme olympiade.

H h ij

PHILOCLÉON.

Qu'apportes-tu là mon fils ?

BDÉLYCLÉON.

C'est le panier d'osier où l'on engraisse les cochons destinés aux sacrifices domestiques ¹ ?

PHILOCLÉON.

C'est ainsi que tu y portes une main sacrilège ?

BDÉLYCLÉON.

Non pas. Mais j'en sacrifierai quelqu'un pour commencer par les dieux Lares.

PHILOCLÉON.

Dépêche donc d'appeler la cause. J'entrevois déjà la peine encourue.

BDÉLYCLÉON.

Soit. Je vous apporte à l'instant les tablettes & le stylet.

PHILOCLÉON.

Hélas, hélas ! Tu me feras mourir, tu m'anéantiras avec tes pertes de temps : je me ferois servi de mon ongle pour tracer les lignes, sur mes tablettes.

BDÉLYCLÉON.

Tenez, les voilà.

PHILOCLÉON.

Appele maintenant la cause.

¹ L'on renfermoit les cochons dans des especes de cages faites avec des bâtons & de l'osier. On les engraissoit ainsi dans le vestibule des maisons. C'est-là la balustrade qu'apporte Bdelycléon.

² Voyez la note, pag. 415.

BDELYCLÉON.

J'y suis.

PHILOCLÉON.

Par qui commenceras-tu ?

BDELYCLÉON.

Malpeste ! Ah que j'ai honte d'avoir oublié les urnes aux suffrages !

PHILOCLÉON.

Eh bien , où coures-tu donc ?

BDELYCLÉON.

Chercher les urnes.

PHILOCLÉON.

C'est inutile : je compte me servir de ces petits vases¹.

BDELYCLÉON.

Allons , fort bien. Nous avons tout ce qu'il nous faut , excepté la clepsydre.

PHILOCLÉON.

Qu'est-ce que je vois donc là² ? N'est-ce pas un vase à eau³ ?

¹ ἀποστίχους , espece de petit seau.

² Philocléon dit cela du pot de-chambre apporté précédemment par son fils. ³ *Id.* , remarque très bien M. Brunck , est là pour *ἀμύς*.

³ Grec : Κλεψύδρας. Jeu de mots sur la double signification de Κλεψύδρας , eu égard à son étymologie & à son usage.

C'est fort bien trouvé, & parfaitement conforme à nos usages. Mais que quelqu'un apporte ici du feu, des feuilles de myrthe & de l'encens, pour commencer par offrir nos vœux aux dieux,

LE CHŒUR.

Nous allons aussi au milieu de vos libations & de vos sacrifices, célébrer vos louanges, de ce que vous avez eu le bon esprit de vous reconcilier après des altercations & des débats fort vifs,

BDELICLÉON.

Commencez donc à nous faire entendre vos vœux,

LE CHŒUR,

O Phœbus, Appollon Pythien ! permettez que tout ce que celui-ci prépare dans ce moment, tourne à notre commun avantage, pour que, dégagés de toute erreur, nous entonions librement
IO PÆAN..

BDELICLÉON.

O divin maître, ô dieu qui présidez à l'entrée de nos maisons ! recevez ces nouvelles offrandes,

ἰ γέρων Ἀγνιστὸν τοῦ μὲν ἀποδύμενον. Ἀγνιστός, surnom donné à Appollon, parce que dans tous les vestibules des maisons on lui érigeoit une colonne en forme d'obélisque. Cet usage des Grecs a passé

que je présente aujourd'hui pour la première fois en faveur de mon père. Adoucissez un peu son caractère revêché & dur. Calmez les excès de sa colère avec un petit peu de miel, au lieu de vin cuit¹, afin que par la suite il montre de la clémence envers les semblables, plus de sensibilité pour les coupables que pour les accusateurs, & afin qu'il se laisse toucher par les larmes des supplians, & que déposant toute rudesse, sa colère n'ait plus rien d'acrimonieux².

chez les Romains, avec la même dénomination qui se trouve dans Horace, od. IV, 20, 30, édit. in-4°. de Sanadon :

Phœbe, qui Xantho lavis amne crines,

Dauniz defende decus camenæ,

Levis Agyeu.

Plaute avoit dit auparavant :

Saluto te, vicine Apollo, qui ædibus

Propinquus nostris accolis, veneroque te.

Bacch. II, 1, 3.

¹ ἀρτί σπασίον, loco sapæ.... Vino cognata res sapæ est, musto decocto, donec tertia pars supersit. Plin. XXIII, 30. Le defrutum étoit du vin réduit à moitié par la cuisson. Ces vins cuits ont toujours une certaine âcreté.

² Grec: Afin qu'il dépouille sa colère de l'ortie, des pointes de l'ortie. Afin qu'il élague tout ce qu'il auroit de trop âcre dans sa colère.

H h iv

Excités par vos sages discours, nous faisons les mêmes vœux & les mêmes prières que vous ; maintenant revêtu d'une nouvelle dignité. Depuis que nous sçavons que vous êtes attaché aux intérêts du peuple, plus qu'aucun autre jeune homme, nous nous sentons pleins de bonne volonté pour vous.

SCENE III.

LES MÊMES, XANTHIE comme accusateur ;
SOSIE comme héraut & comme Thémisthète ;
UN CHIEN accusé.

BDELYCLÉON.

Si quelque juge hélien n'a pas encore pris séance, qu'il entre. Une fois que les avocats auront commencé à parler, il ne fera plus permis d'entrer.

PHILOCLÉON.

Quel est ce coupable ? Comme il va être condamné !

XANTHIE, accusateur.

Ecoutez maintenant le chef d'accusation. Le chien Cydathénien accuse Labès, chien Æxonien, d'avoir excroqué feul, contre tout droit & per-

mission, un fromage de Sicile. Qu'il soit condamné à l'atache¹.

PHILOCLÉON.

A une mort de chien, bien plus; s'il est une fois convaincu.

BDELYCLÉON.

Voilà le dit Labès, le coupable.

PHILOCLÉON.

O qu'il est affreux! Comme il a le regard d'un fripon! Comme il a l'air, en ferrant les dents, de vouloir me tromper! Où est le chien Cydarrhénien qui porte plainte contre lui?

LE CHIEN.

Hau, hau.

BDELYCLÉON en montrant le chien accusateur.

Voici un autre Labès, excellent aboyeur & lécheur de marmites.

SOSIE en habit de héraut.

Qu'on s'assye; silence. Pour vous (à l'accusateur) montez sur cette banquette, & faites votre plainte.

PHILOCLÉON.

Pendant ce temps-là je vais verser cette bouteille & la lamper.

¹ Grec: Qu'il soit condamné à une atache, à un collier de figuier. C'est-à-dire, d'après le scholiaste, qu'il soit condamné à être ataché fort court, à être serré de près: parce que le bois de figuier est fort court.

XANTHIE, accusateur.

O juges, vous connaissez le motif qui me force à citer ce malheureux en justice : il s'est permis, contre moi & contre les autres marins, l'action la plus indigne. Il s'est retiré dans un coin, & a dévoré un gros fromage : il s'est rempli dans l'obscurité.

PHILOCLÉON.

Il est suffisamment convaincu de ce forfait. Le puant vient de faire un rot des plus infectés de l'odeur de fromage.

XANTHIE, accusateur.

J'ai eu beau lui en demander un morceau ; jamais il n'a voulu m'en céder. Et de qui pouvez-vous attendre quelque cadeau, si ce n'est de celui qui me jete volontiers, à moi chien, la moindre petite chose.

PHILOCLÉON.

Il ne vous a rien donné ?

XANTHIE, accusateur.

Non, pas même à moi qui suis son compagnon.

PHILOCLÉON.

Ce drôle-là n'est pas moins chaud que cette lentille ¹.

BDELYCLÉON.

Au nom des dieux, mon pere, ne prononcez pas avant de les avoir entendus tous deux.

¹ Il mangeoit des lentilles bouillantes.

PHILOCLÉON.

Mais, mon ami, la chose est claire. Cela parle tout seul.

XANTHIE, accusateur.

Non : ne lui rendez pas la liberté. C'est de tous les chiens le plus ardent à se faire seul sa part : s'il est auprès d'un mortier, il en parcourt les bords avec autant de célérité que s'il voguait autour d'une île, & il dévore l'enduit des villes ¹.

PHILOCLÉON.

Hélas ! il ne m'en restera par conséquent pas de quoi boucher les fentes de ma cruche.

XANTHIE, accusateur.

Châtiez-le donc. Jamais une maison ne pourra suffire à deux voleurs ². Il faut que je sois récompensé si j'obéis ; ou, par la suite, je ne japerai plus.

PHILOCLÉON.

Hieu, hieu ! Que de scélératesses il vient d'accumuler contre lui ! Cet être là est sans contredit un fripon. N'est-ce pas là ton avis, mon petit coq ?.... Par ma foi, il fait signe qu'oui. Hé, hé Theismotete ! Où est-il ? Qu'il me donne le pot-de-chambre.

¹ *ἡ σούρη* signifie du plâtre & cette espèce de croûte qui se forme autour du fromage qu'on pilloait autrefois dans des mortiers. On rejetait sans doute cette croûte épaisse, qui devenait la proie des chiens.

² Aristophane fait ici allusion à ce proverbe : *Μία λείχη οὐ γρίψαι δύο σπιδάκουε*.

Prenez-le vous-même : je suis occupé à rassembler les témoins. Voici ceux qui déposent en faveur de Labès : un plat , un pilon , un couteau à néroyer les fromages , un gril , une marmite , & autres ustensiles de cuisine. Mais pifez-vous donc encore , & ne vous asseyez-vous pas ?

P H I L O C L É O N .

Pas encore : mais pour celui-là , je pense qu'aujourd'hui il lâchera tout sous lui.

B D E L Y C L É O N .

Ne cesserez-vous donc pas d'être dur & intraitable , & cela envers les coupables ? Serez-vous donc toujours acharné après eux ? Labès , montez sur cette banquette , & justifiez-vous. Pourquoi ce morne silence ? Parlez.

P H I L O C L É O N .

Il paroît n'avoir rien à répliquer.

B D E L Y C L É O N .

Point du tout. Mais , je pense , qu'il en est de lui comme du coupable Thucydide , qui , frappé d'étonnement , ne put déferer les dents. (Au chien.) Retirez-vous d'ici. Je vais prendre votre défense.

Il est difficile , ô juges , de défendre un chien accusé d'un crime odieux. Je parlerai néanmoins. C'est un bon chien ; il est la terreur des voleurs :

* Grec : Des loups. Mais c'est un jeu de mot.

PHILOCLÉON.

Bon : mais c'est un voleur lui-même & un conjurateur.

BDELYCLÉON.

Et certes, il n'est rien de cela. C'est bien au contraire le meilleur des chiens, & le plus excellent pour la garde d'un grand troupeau.

PHILOCLÉON.

A quoi cela revient-il, s'il est vrai qu'il ait mangé un fromage ?

BDELYCLÉON.

Il se bat pour votre défense : il garde votre porte, & a d'ailleurs des qualités éminentes. Pardonnez-lui s'il a dérobé quelque chose. Ce n'est pas à la vérité un grand joueur de cithare¹.

PHILOCLÉON.

Je voudrais qu'il ne sçût pas même lire, & qu'il lui eût été impossible d'écrire pour se disculper d'un crime.

BDELYCLÉON.

O excellent juge, écoutez nos témoins. Approchez, petit couteau, & parlez à voix claire. Vous exercez pour lors la questure², répondez distinc-

¹ C'est-à-dire, il ne se pique pas d'en sçavoir bien long.

² C'étoit vous qui, comme les questeurs, nettoyez les fromages, les partagiez, & les distribuiez aux soldats.

rement. N'avez-vous pas partagé les portions qui devoient être distribuées aux soldats....? Il affirme l'avoir fait.

PHILOCLÉON.

Eh parbleu, c'est un imposteur.

BDELYCLÉON.

O bon génie, ayez pitié des malheureux ! Ce Labès-ci ne vit que de têtes & d'arrêtes de poisson, & ne reste jamais en même place. Mais son accusateur ne sçait que garder la maison ; il a bien ses raisons. Quelqu'un apporte-t'il quelque chose, il en veut sa portion : si on la lui refuse, il a bientôt donné un coup de dent.

PHILOCLÉON.

Ouf ! Je me sens déjà pris de compassion¹. Il me fera survenu quelque incommodité ! Je me laisse ébranler !

BDELYCLÉON.

Allons, mon pere, ayez pitié de lui, je vous en conjure. Ne le sacrifiez pas. Où sont les petits ?

Venez famille défolée.

Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins ;

Venez faire parler vos esprits enfansins².

¹ PLAISIRS, act. III, scèn. III.

² Grec : Venez, petits infortunés, faites entendre vos vagissemens, suppliez, versez des larmes.

PHILOCLÉON.

Retirez, retirez, retirez, retirez-vous.

BDELYCLÉON.

Je me retirerai : & quoique cet ordre, RETIREZ-vous, en ait trompé plusieurs, je me retirerai cependant.

PHILOCLÉON.

Vas au diable. Comme je souffre d'avoir avalé quelque chose ! Il m'est échappé des larmes, ce qui, j'en suis sûr, ne me seroit jamais arrivé sans ces maudites lentilles dont je me suis gonflé¹.

BDELYCLÉON.

Vous ne lui ferez pas grâce ?

PHILOCLÉON.

C'est difficile à décider.

BDELYCLÉON.

Allons, cher petit papa, prenez des sentimens plus humains : prenez ce suffrage, mettez-le dans le second vase, sans faire semblant de vous en apercevoir ; & qu'il soit absous, ô mon pere !

PHILOCLÉON.

Rien de cela. Je ne me pique pas d'une brillante éducation.

¹ Les larmes viennent assez ordinairement aux yeux de ceux qui se brûlent en mangeant.

Le Comte : Je ne sçais pas jouer de la cithare.

Allons, allons. Je vais vous approcher l'urne dans la minute.

PHILOCLÉON.

Où est la première ?

BDELYCLÉON.

La voici.

PHILOCLÉON.

Allons, j'y mets mon suffrage.

BDELYCLÉON.

Il est attrapé ! Il vient d'absoudre sans le sçavoir.

PHILOCLÉON.

Quoi ! Je vais renverser les suffrages. Qu'est-ce que cela signifie ?

BDELYCLÉON.

Vous allez le voir. LABÈS EST ABSOUS.... Mon pere ! Mon pere ! Qu'avez-vous donc ?

PHILOCLÉON.

A moi, à moi ! De l'eau ?

BDELYCLÉON.

Soutenez, soutenez-vous un peu.

PHILOCLÉON.

Dis-moi : Est-il véritablement absous.

BDELYCLÉON.

Oui, en vérité.

PHILOCLÉON.

PHILOCLÉON.

Je ne vau plus rien.

BDELYCLÉON.

Tranquillisez-vous, ô aimable papa : & levez-vous.

PHILOCLÉON.

Comment pourrai-je jamais me persuader qu'un coupable a été absous par moi ? Que doit il donc m'arriver ? O dieux revêtés, pardonnez-le moi ! Je l'ai fait malgré moi. Ce n'est pas un péché d'habitude.

BDELYCLÉON.

Consolez-vous de cela. « Venez, j'aurai soin de vous amuser par toutes sortes de plaisirs. Vous irez aux festins, aux bals, aux spectacles. Laissez-là les jugemens, & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus vous dupe désormais. »

PHILOCLÉON.

Fais donc de moi ce que tu voudras.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

I^{re} DEMI-CHŒUR.

ALLEZ, vous autres, promptement où la joie vous appelle. Pour vous, ô nombreuse assemblée, daignez donner assez d'attention aux sages observations que l'on va faire, & n'en laissez rien tomber par terre. Au reste, on ne pourroit avoir à craindre pareille chose que de la part de spectateurs ignorans, & non de la vôtre.

Voici, ô peuple, le moment d'écouter favorablement; si vous aimez entendre la vérité. Notre poète ne peut se refuser de vous faire quelques reproches. Il prétend avoir lieu de se plaindre de vous, lui qui, souvent sans se faire connoître, s'est déjà livré & consacré à vos divertissemens, en mettant sous le nom d'autres poètes¹ plusieurs de ses pièces pour les faire jouer. Doué du talent & de l'esprit d'Euriclès, il parloit par la bouche des autres². Souvent aussi depuis il n'a pas craint

¹ Il avoit donné plusieurs de ses pièces sous les noms de Philonide & de Callistrate.

² Grec : Il imitoit l'esprit & le talent prophétique d'Euryclès,

d'avouer ses ouvrages , il a osé tenter des succès au théâtre , sans chercher à déguiser sa muse sous un nom étranger. Comblé d'honneurs plus que personne ne l'a jamais été , il défie qu'on l'accuse de s'être flaté d'un mérite transcendant , ou de s'être enorgueilli de ses avantages , & d'avoir fréquenté les lieux de débauche pour être un nouveau sujet de corruption aux jeunes gens. Si quelque efféminé est allé lui témoigner sa peine de voir son amant sacrifié au ridicule , il assure n'avoir jamais eu la foiblesse de se prêter à un silence condamnable : il est assez honnête pour éloigner des Muses qu'il cultive , toute atteinte criminelle. La première fois qu'il a paru sur le théâtre , ce n'étoit pas pour attaquer des hommes , mais bien des monstres affreux contre qui il a fallu déployer toute la force d'Hercule. Telle étoit en effet sa position , lorsqu'il débuta par assaillir ouvertement cette bête horrible dont la gueule étoit armée de dents aiguës. Son regard , semblable à celui de Cynna , inspiroit l'effroi : cent flagorneurs des plus corrompus lui caressaient les oreilles. Sa voix étoit le fracas d'un

& parloit dans le ventre des autres..... Cet Eurycles étoit un devin d'Athenes , qui portoit , disoit-on , dans son ventre le génie qui l'inspiroit.

2 La première pièce qu'il osa avouer , & il fut contraint d'y jouer en personne , fut les CHEVALIERS. Aucun autre poëte du temps ne voulut jouer le personnage de Cléon. Ce qui força Aristophane de quitter l'incognito.

torrent qui rompt les digues ; il puoit comme un phoque ¹ ; il avoit la malpropreté d'une Lamie ², & le derriere d'un chameau ³. A la vue d'un tel monstre, il ne fut point contenu par la crainte, & ne chercha point à l'amadouër par des présens ; & maintenant encore, il ne montre pas moins d'ardeur pour vos intérêts. L'année dernière il l'ataqua de nouveau ; & d'autres monstres qui, comme autant de cochemaes & de fievres, étrangloient de nuit nos peres & suffoquoient nos aïeux : mollement étendus sur des lits, ils troubloient le repos d'un chacun, quelque ennemi qu'on fut des procès, par des sommations, des évocations, & des témoignages ⁴ : c'étoit au point que plusieurs ne sachant que devenir, recouroient à la justice du polémarque. Vous n'avez pas senti alors le bonheur d'avoir trouvé un être aussi précieux, qui a sçu chasser toutes ces pestes & en purger le pays : vous

¹ Φῶκος, phoca, vitulus marinus, veau marin, phoque de la méditerranée.

² Et haveva testiculi non lavati di lamia.

³ Les Grecs n'aimoient pas moins les caricatures que les François. Tout le monde se rappelle l'espèce de harpie qui se trouvoit par-tout sur les quais les années dernières.

⁴ On voit qu'Aristophane veut parler des maximes pernicieuses des sophistes qu'il avoit jointes l'année précédente dans ses nuées, qui, étendus sur leurs canapés, enseignoient la morale la plus dangereuse aux jeunes gens, & traînoient en justice les plus paisibles citoyens qui pouvoient être supposés de ne pas conniver à leurs vues.

ne lui avez donné aucun encouragement , parce que vous n'avez pas sçu apprécier les maximes qu'il répandoit avec intelligence , & qui étoient dignes de toute votre attention par le mérite de la nouveauté : c'étoit en vain qu'au milieu des libations , il attestoit Bacchus que personne n'avoit jamais entendu de meilleurs vers que les siens. Il est honneur pour vous de n'avoir pas prononcé en leur faveur , dès la première fois : au reste , le poëte n'en recueille pas moins les suffrages des gens sages , quoiqu'il ait été frustré de la victoire que lui assûroit sa supériorité sur ceux qu'il avoit à combattre. Mais par la suite , ô aimables citoyens , si vous trouvez des poëtes disposés à imaginer & à dire des choses neuves , prodiguez à ceux-là sur-tout vos caresses & vos louanges ; recueillez leurs maximes , & ferrez-les près de vos pommes dans vos coffres. Avec cette précaution , tous vos vêtemens répandront toute l'année l'odeur de votre prudence.

I^{le} D E M I - C H Œ U R.

O nous , autrefois , si ardens à la danse , si ardens au combat , & par-là même si intrépides ! C'étoit autrefois , oui c'étoit autrefois ! Il n'est plus rien de tout cela aujourd'hui , que la blancheur de nos cheveux égale celle du cigne. Mais il faut trouver encore sous ces cendres tout le feu de notre jeunesse. Et ne doutons point que notre vieillesse ne

vaille mieux que les airs apprêtés, manières & efféminés de bien des jeunes gens.

1^{er} DEMI-CHŒUR.

Si quelqu'un, parmi vous, ô spectateurs, surpris de notre costume, desiré sçavoir pourquoi nous nous présentons avec des corsages grêles comme ceux des Guêpes, & avec des aiguillons, nous le mettrons aisément au fait, quelque ignorant qu'il soit. Tels que vous nous voyez, armés de nos aiguillons, nous sommes des Athéniens, originaires du territoire Attique, auquel nous devons toute notre illustration : nous sommes la nation la plus courageuse ; cette république l'a souvent éprouvé dans les combats, mais sur-tout quand les barbares affamés de nos rayons, ravagerent tout ce pays qu'ils livrerent aux flammes & qu'ils couvrirent de fumée. C'est alors qu'en un clin d'œil nous sommes tombés sur eux : nous étions armés de haches & de boucliers : bouillans de colere ¹, chacun faisoit son adversaire, & se déchiroit les levres de rage. La multitude des traits déroboit la vue du ciel & obscurcissoit l'air : enfin, à l'aide des dieux nous les avons, vers le soir, contraints à prendre la fuite. La chouette de bonne augure avoit, avant la mêlée, passé au-dessus de notre armée. Nous nous sommes mis à la poursuite de ces fuyards,

¹ θυμὸν ὄξινι περιπόκτες, enivrés d'une bouillante colere. θυμὸν fait là jeu de mots. Il signifie de la colere & du thym.

leur lançant des aiguillons dans les fesses ¹, comme si nous eussions harponé des thons : pour eux, ils ne pensoient qu'à fuir, les joues & le sourcils martyrisés de piquures. Aussi parmi eux regarde-t'on la Guêpe Attique comme tout ce qu'il y a de plus formidable ².

¹ θυλάκους, haut-de-chauffe. La bataille de Marathon fut peinte gratuitement par le fameux Polygnote, dans le portique Pécile. On y voyoit les Perses avec de grands haut-de-chauffes. Ce qui fait dire à Perse, de ce portique où les stoïciens donnoient leurs leçons :

Quæque docet sapiens braccatis illita medis
Porticus.

III, 53.

² Il s'agit ici de la fameuse bataille de Marathon. L'homme de génie sçait jusques dans ses jeux instruire & plaire. Or, rien n'atteint plus sûrement ce double but que de rappeler l'attention sur ce qui doit faire continuellement l'objet de notre admiration ou de nos plus douces jouissances. (V. les Réflexions sur Œdipe à Colonne, p. 445, t. III.) Les poètes de l'ancienne Grece sont tous autant de modèles à suivre & à consulter pour l'art avec lequel ils excellent en cela. C'est ce qu'a parfaitement compris M. le comte de Noyan. Il m'écrivoit dernièrement au sujet des premiers volumes de cette collection : « Quand je lis les ouvrages » des grands hommes que vous avez traduits ; outre les beautés sans » nombre que j'y trouve, j'y apperçois une adresse que nos poètes » François n'ont pas assez sentie. Les pièces des premiers étoient faites » pour les Athéniens, & l'on y parloit sans cesse des grandes actions » de leurs ancêtres, de leur amour & de leur respect pour les dieux. » Cette nation vaine recevoit avec transport de pareilles productions. » Je suis bien éloigné de comparer Shakespear à ces grands hommes ; » mais il a eu la même adresse qu'eux ; & malgré ses défauts, les » Anglois le réverent. Notre Corneille, venu dans un temps où les » esprits étoient encore agités par le souvenir des factions précédentes, » enchanté dans CINNA & dans RODOGUNE, des spectateurs accou- » tumés à de pareilles idées. Racine vint, & ne parla que d'amour à une

I i iv

Il falloit voir pour lors notre ardeur, qu'aucune espece de crainte ne pouvoit ralentir. Montés sur des triremes, nous avons détruit ces brigands. Nous ne pensions pas dans ce moment-là aux moyens de façonner un discours, d'accumuler des calomnies contre quelqu'un : mais chacun à l'envi n'aspiroit qu'à la gloire d'excellent rameur ¹. Or, comme dans cette expédition nous soumîmes un grand nombre de villes, c'est donc à notre courage surtout que l'on doit tous les tributs qu'on nous paie, & qui deviennent l'objet des déprédations de jeunes étourdis.

I^e D E M I - C H Œ U R .

Si vous nous examinez avec attention, vous

» nation galante. Ils eurent tous deux, considérés sous ce point de vue,
 » le mérite du moment. Mais s'ils avoient osé faire un théâtre national,
 » leur gloire nous eut peut-être été plus chere & plus utile. En effet, quel
 » est le François qui n'eût pas pris l'intérêt le plus vif, par exemple,
 » à la mort de Gabrielle d'Estrées, de la belle Agnès, de Samblançay,
 » de Henri III, de Henri IV, &c ? Avec leurs pinçaux, avec de
 » pareils sujets, jusqu'où nos tragiques auroient-ils porté l'amour de
 » la nation pour elle-même & sa reconnoissance pour eux. A présent
 » que nous avons perdu ces grands hommes, & que Voltaire n'est
 » plus, qui pourra exécuter des plans aussi beaux & aussi brillans ? »

¹ Les Grecs poursuivirent les Perses jusques dans leurs vaisseaux, & en prirent sept. (Hérodote, liv. VI.) De plus, après la fameuse journée de Marathon, les Athéniens donnerent à Miltiade le commandement d'une flotte considérable, pour faire rentrer dans leur devoir les îles qui avoient donné du secours aux Perses dans la dernière guerre. CORNEL. NEPOS IN MILTIAD.

nous trouverez en tout semblables à des Guêpes, quant aux mœurs & au genre de vie. D'abord il n'y a point d'animal plus cruel & plus colere que nous quand on nous irrite. D'un autre côté, nous avons des ouvrages & des occupations toutes pareilles à celles des Guêpes. Nous formons comme elles divers essaims qui se répandent dans différentes ruches : ceux-ci chez l'archonte, ceux-là chez les onze, d'autres dans l'odeum¹ : on en voit qui sont collés contre les murs, la tête penchée en terre, n'ayant presque aucun mouvement, & ressemblans à des vers dans leurs alvéoles². Rien de plus industrieux que nous pour nous aprovisioner de toutes les nécessités de la vie. Nous les tirons d'un chacun, que nous piquons avec nos aiguillons. Mais nous comptons quelques frêlons parmi nous, dépourvus de cette arme, qui, sans partager nos peines, en consomment les fruits. Nous souffrons on ne peut pas plus, de voir enlever notre salaire par un homme qui ne se montre jamais au combat, & qui n'a jamais gagné aucune am-

¹ L'odeum fut construit pendant l'administration de Périclès. C'étoit un théâtre magnifique, où on distribuoit les farines au peuple. Ce qui donnoit lieu à des querelles & à des jugemens qui exigeoient la présence des juges & de l'archonte.

² En cet endroit, il est question des magistrats chargés de veiller à l'entretien & à la réparation des murs.

poule à manier la hâche ou la rame pour le bien de cette ville. Au reste, notre avis est qu'à l'avenir quiconque n'aura point d'aiguillon soit privé du triobole.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I È R E.

P H I L O C L É O N , B D E L Y C L É O N .

P H I L O C L É O N .

NON, tant que je vivrai, je ne me déferai de mon manteau. Hélas, il fut seul toute ma ressource dans cette fameuse bataille, où le fougueux Borée¹ souffla si à propos.

B D E L Y C L É O N .

Vous ne me paroissez curieux d'aucun bien-être.

P H I L O C L É O N .

Je m'embarasse en vérité fort peu des beaux vêtemens. Dernièrement en effet, après m'être gorgé de petits poissons, je tachai mes habits, je les donnai au foulon, & il m'en coûta un triobole, ce qui est le prix ordinaire.

¹ Il s'agit ici de la fameuse tempête qui détruisit la flotte des Perses, qui se préparoient à bloquer les Grecs rassemblés dans la rade d'Artémisium. Cette tempête venoit en effet du mont Pélion, au nord d'Artémisium, Voyez Hérodote, liv. VIII.

Essayez au moins de ma bonne volonté , puisque vous vous êtes confié à moi.

PHILOCLÉON.

Qu'exiges-tu donc ?

BDELYCLÉON.

Laissez - moi là votre manteau , & prenez cette robe fourée qui vous en tiendra lieu.

PHILOCLÉON.

Faites donc & nourissez donc des enfans : le mien ne veut-il pas m'étouffer ?

BDELYCLÉON.

Allons , prenez donc , revêtez-vous en & ne dites mot.

PHILOCLÉON.

O , de par tous les dieux , que diable est cela ?

BDELYCLÉON.

Les uns en font un habit à la Persienne , d'autres une grande robe fourée ¹.

PHILOCLÉON.

Bon , je pensois que c'étoit un couvre-pied à la Thymœtide ².

¹ Voyez ce 1137^e vers dans POLLUX , VII , 59.

² οἱ μὲν καλοῦσι Περίδ^{ος} οἱ δὲ καυνάκειν.

³ σισύραν.. Θυμειτίδα. Thymœtide , peuple de l'Attique , de la tribu hippocoontide.

B D E L Y C L É O N.

Il n'y a rien d'étonnant à cela : vous n'avez jamais été à Sarde , vous le sçauriez si vous y aviez été ; mais vous l'ignorez à présent.

P H I L O C L É O N.

Moi ? Non pas , certes , non. Mais il me paroît tout semblable au sagum pluché de Morychus.

B D E L Y C L É O N.

Vous n'y êtes pas : cela sort des manufactures d'Ecbarane.

P H I L O C L É O N.

Est-ce qu'à Ecbarane on travaille ainsi la laine par flocons ¹ ?

B D E L Y C L É O N.

Eh non , brave homme ; mais cette étoffe est manufacturée à grands frais : il entre pour plus d'un talent de laine dans cette robe.

P H I L O C L É O N.

Ne feroit-il pas plus simple de l'appeler ÉTOFFE MANGE-LAINE que robe fourée ² ?

B D E L Y C L É O N.

Allons , tenez-vous donc & revêtez-vous en.

¹ Grec : Est-ce qu'à Ecbarane les intestins sont faits de laine ?.... Philocléon s'exprime ainsi pour désigner la manière frisée & pluchée dont cette étoffe étoit fabriquée.

² *καυιάκην*. Il y a outre cela dans le grec le mot *ερίωλην*, étoffe mange-laine, qui consomme beaucoup de laine. Mais ce mot *ερίωλην* fait jeu de mots ; car il signifie aussi le bruit d'un grand vent.

O que je suis malheureux ! Quelle chaleur cette pesante robe va m'occasionner !

BDELYCLÉON.

Ne vous habillerez-vous donc pas ?

PHILOCLÉON.

Non , en vérité. Oui , mon ami , j'aimerois autant me jeter dans un four.

BDELYCLÉON.

Eh bien , je vais donc vous la mettre moi-même. Approchez.

PHILOCLÉON.

Prends donc au moins ce croc.

BDELYCLÉON.

A quoi bon ?

PHILOCLÉON.

Afin de me retirer de cette fournaise avant que je sois fondu & réduit en eau.

BDELYCLÉON.

Quittez maintenant cette affreuse chaussure , & mettez bien vite ces souliers à la Lacédémonienne.

PHILOCLÉON.

Moi , je souffrirois à mes pieds une chaussure grossièrement fabriquée par nos ennemis ?

BDELYCLÉON.

Faites-y vite entrer votre pied , & apuiez ferme.

1 Allusion aux viandes qu'on fait cuire , & qu'on retire du feu.

PHILOCLÉON.

Pour qui me prends-tu , de vouloir me faire
aller en pays ennemi ?

BDELYCLÉON.

Allons , à l'autre pied.

PHILOCLÉON.

Ah , pour celui-là , c'est impossible. Il y a un des
doigts de ce pied qui déteste les Lacédémoniens.

BDELYCLÉON.

Il n'en fera pas autrement.

PHILOCLÉON.

Que je suis malheureux de n'avoir pas d'engelures
à mon âge !

BDELYCLÉON.

Dépêchez donc de le mettre : puis imitez dans
votre marche les airs mol's & efféminés des riches.

PHILOCLÉON.

Tiens , vois mon air , & dis quel est le riche
dont j'imité mieux la dégaîne.

BDELYCLÉON.

Quel il est ? Ma foi cela vous va comme de
l'ail sur un furoncle ,

1 Grec : Vous ressemblez à un furoncle que l'on traiteroit avec de
l'onguent fait d'ail... Il est certain qu'un furoncle traité avec un
onguent aussi âcrimonieux , ne manqueroit pas d'être prodigieusement
rouge. Philocléon devoit également l'être très fort , à cause du vête-
ment chaud que venoit de lui faire prendre son fils : & voilà le point
de comparaison envisagé , à ce que j'imagine , par le poëte : & d'après
cette interprétation , il faudroit traduire : Vous ressemblez à un

Hé hé , je me sens déjà le desir de frétiller des fesses.

BDELYCLÉON.

Maintenant donc sçavez-vous la maniere agréable & judicieuse pour vous expliquer dans la société des gens instruits & du bel air.

PHILOCLÉON.

Certainement.

BDELYCLÉON.

Que direz-vous donc ?

PHILOCLÉON.

Beaucoup de choses. D'abord je raconterai comment l'on ouvre le ventre d'une Lamie ¹. Ensuite comment Cardopion battit sa mere.

furoncle enflammé. Mais Florens prétend , peut-être avec plus de raison , que ces mots *δοθίωνι σκόπεδον* sont un proverbe , pour désigner des choses qui ne se conviennent nullement , & j'ai traduit d'après ce commentateur. Le traducteur italien a fait un nom propre de *δοθίωνι* , & il traduit : A cui ? A Dothiene circundato d'aglio.

² Il s'agit ici de ces conges de nourrices , qu'Horace prescrit quand on se propose d'être utile & agréable :

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris ;

³ Ne , quodcumque volêt , poscat sibi fabula credi ;

⁴ Neu pransæ Lamiae vivum puerum extrahat alvo.

ART.

POET.

337.

« Gardez-vous de hasarder sur la scene tout ce qu'un sujet peut fournir en cette matiere , & qu'on ne voie point dans vos pieces

BDELYCLÉON.

B D E L Y C L É O N.

Il ne s'agit pas de contes ici ; mais de choses ordinaires dans la vie commune , & qui font le sujet de nos entretiens à la maison.

P H I L O C L É O N.

Oh , rien ne convient mieux à des propos de cette nature que celui-ci : Il y avoit une fois un rat & un chat....

B D E L Y C L É O N.

O SOT ET IGNORANT, disoit Théogène : à un vidangeur , à qui il faisoit le même reproche que je pourrois vous adresser , Prétendez-vous donc entretenir de rats & de chats des gens raisonnables ?

» arracher du ventre d'une Lamie un enfant tout vivant qu'elle vient
 » de dévorer. » Traduction du P. Sanadon. Sur quoi ce jésuite remarque : « Qu'il y eut des Lamies , qu'elles dévorassent des enfans
 » tout entiers , & que l'on retirât ces enfans tout vivans de l'estomach
 » de ces Lamies , ce sont trois extravagances de la fable , plus in-
 » croyables les unes que les autres..... Ces Lamies étoient , dit-on ,
 » des spectres qui , sous la figure de belles femmes , débauchèrent les
 » jeunes gens & les dévorèrent ensuite..... De tout tems & dans tous
 » les pays , on a inventé de pareilles chimères , dont les nourrices &
 » les bonnes femmes se servent pour faire peur aux enfans. C'est une
 » très mauvaise coutume. Rien n'est plus capable d'ébranler ces petits
 » cerveaux encore tendres , & d'y faire des impressions de frayeur
 » dont ils se ressentent toute leur vie. »

1 M. Brunck pense qu'il faudroit lire *Θεαγένης* , & suppose que c'est le même dont il est question dans la PAIX , 928.

Tome XI.

Kk

De quoi faut-il donc que je parle ?

BDELYCLÉON.

De choses importantes. Par exemple, Comment vous vous êtes acquité de votre ambassade religieuse¹, conjointement avec Clisthène & Androcle.

PHILOCLÉON.

Mais je n'ai assisté nulle part aux jeux, excepté dans l'île de Paros ; & je reçus pour cela deux oboles.

BDELYCLÉON.

Racontez-nous donc au moins comment Ephudion se batit merveilleusement en pancratiate² contre Ascondas. Quoique cet Ephudion fut âgé, & blanchi par les années, il avoit néanmoins des reins, des poignets, une rate & une cuirasse par excellence.

¹ *Θεωσι*, étoient chez les Athéniens des personnages distingués, qu'on chargeoit d'aller hors de l'Attique pour faire des sacrifices, pour consulter des oracles, pour assister à des solemnités, à des combats sacrés, & à d'autres assemblées de cette espèce. Ils étoient défrayés aux dépens du trésor public. Aristophane tombe ici sur l'usage ridicule des Athéniens, qui choisissoient souvent pour ces fonctions, les hommes les plus vils & les plus méprisables, tels qu'Androcle & Clisthène.

² Le pancrace étoit une sorte de combat, où l'on réunissoit le pugilat, & la manière des athlètes. Dans le pugilat on se frapoit : les athlètes se renversoient.

PHILOCLÉON.

Arrête, arrête : tu ne sçais ce que tu dis. Comment se fait-il qu'il eût une cuirasse pour le pancrace ?

BDELYCLÉON.

Voilà les propos ordinaires de nos sages. Mais parlons d'autres choses. Si vous vous trouviez à boire avec des étrangers, quel est, parmi les plus beaux faits de votre jeunesse, celui dont vous aimeriez les entretenir.

PHILOCLÉON.

Le plus beau, oui, le plus beau de mes exploits, est sans contredit d'avoir dérobé les échalas d'Ergasion.

BDELYCLÉON.

Vous m'assomez. Quels échalas ? Pourquoi ne parlez-vous pas plutôt de votre adresse à poursuivre un sanglier ou un lievre, ou à conserver votre torche allumée¹, ou de toute autre action digne de la verte jeunesse.

¹ Les Pancratiastes se batoient tout nus. Aristophane joue ici sur le mot *θύραξ*, qui signifie la poitrine & une cuirasse.

² Il y avoit à Athenes des courses instituées pendant trois grandes solemnités ; à sçavoir pendant les fêtes de Minerve (festa quinquatria), de Vulcain & de Prométhée. Ces courses avoient lieu dans le céramique. Le vainqueur étoit celui qui avoit achevé sa course sans laisser éteindre la torche qu'il portoit.

J'ai certainement une action des plus brillantes devant moi : étant encore tout jeune , je l'ai emporté de deux suffrages sur le coureur Phayllus qui m'avoit injurié.

BDELYCLÉON.

Laissez ; montez plutôt sur ce lit pour apprendre le maintien qu'il faut avoir dans les festins & dans la société.

PHILOCLÉON.

Comment me tiendrai-je donc ? Allons vite.

BDELYCLÉON.

Modestement & honnêtement.

PHILOCLÉON.

Est-ce bon comme cela ?

BDELYCLÉON.

Point du tout.

PHILOCLÉON.

Comment donc ?

BDELYCLÉON.

Etendez les jambes : & laissez aller tous vos membres sur votre lit avec cette flexibilité qui convient à un maître en gymnastique : ensuite , louez quelques-uns des vases d'airain : regardez ces toits : admirez ces toiles tendues au-dessus de cette cour Qu'on apporte de l'eau pour les mains :

• κρεκάδι' αὐλῆς θαυμάσιον. M. Brunck explique parfaitement ce

Entrons dans l'appartement du festin après nous être purifiés. Mangeons , & faisons les libations :

mot *κρεάδια* , qui ne se trouve point dans les lexicographes , & qui n'a été expliqué par aucun des anciens grammairiens. Voyez sur ce mot la sçavante note de cet illustre académicien. Son travail sur Aristophane fournit en plus d'un endroit, ample matière aux lexicographes pour suppléer à leurs dictionnaires, soit quant à la signification mieux déterminée de quantité de mots grecs, soit quant à plusieurs mots rétablis comme très purs , & qui avoient été regardés comme viciés, échangés ou altérés, faute d'en sçavoir la vraie signification. M. Brunck donne ici au mot *κρεάδια* la même valeur qu'aux mots *ιστορυγήματα*, *παραιτάσματα*. Et il y est d'autant plus fondé qu'Aristophane dit auparavant *ἑρῶν θιάται*. Or, *ἑρῶν* ne peut se prendre là que pour le toit, comme dans les *NUÉES*, v. 173. Il est naturel que Bdelycléon après avoir recommandé de regarder le toit, recommande de contempler la toile suspendue à la hauteur de ce toit, pour empêcher l'effet des vents, de la poussière, de la chaleur, &c.

1 Athénée, lib. IV, *περὶ κομιότητος τοῦ Ὅμηρου δαιτυμόων*, nous dit qu'un convive qui vient à un festin, ne doit pas aller se mettre aussi-tôt à table pour manger, mais doit considérer la maison, avoir l'air de n'être pas attiré seulement par le repas, & doit de plus se laver. Et Athénée cite à ce propos ces vers d'Aristophane, & cet endroit de l'*ODYSSÉE*, IV, 42 & suiv. où Homère décrit ainsi la manière dont Télémaque se rendit au festin de Ménélas. On y retrouve tout ce que Bdelycléon recommande ici à son père :

Sur ces pas (du héraut) cependant , enchantés & surpris ,
Les deux jeunes héros (Télémaque & Pisistrate) , traversant
le portique ,
Ne cessoient d'admirer ce palais magnifique ,
Ce somptueux séjour , dont l'éclat enchanteur
Leur sembloit du soleil effacer la splendeur.
Enfin de toutes parts quand leur regard avide
Eut assez parcouru les richesses d'Atreide ,

K k ii}

Hé, de par tous les dieux, vit-on ici de songes ?

BDELICLÉON.

La musicienne s'est déjà fait entendre. Les convives sont Théorus, Eschine, Phanus, Cléon, Acestor, & un je ne sais quel étranger de la trempe de ce dernier. Vous ferez nombre avec eux ; occupez-vous donc de les régaler de charmans airs.

PHILOCLÉON.

En vérité ? Comme on n'en a point entendu parmi les montagnards ¹.

Ils vont sous les lambris d'un réduit écarté
Se plonger dans un bain pour eux seuls apprêté,
Où de jeunes beautés une troupe charmante,
Leur verse des parfums dont l'odeur les enchante ;
Revêtus des habits qui leur sont présentés,
Ils vont trouver le roi, s'asseoir à ses côtés,
Et des libations répandant les prémices,
Du banquet solennel partagent les délices.

Traduct. de M. de Rochefort.

¹ Διακρίων. La ville d'Athènes étant retombée « en ses anciens » troubles & dissensions touchant le gouvernement de la chose publique, se divisa en autant de ligues & partialitez, comme il y » avoit diverses sortes de territoires dedans le pais de l'Attique : car » il y avoit les gens de la montagne (Διακρίων), les gens de la » plaine (Πεδίειον), & les gens de la marine (des bords de la » mer (Παραλίον). » Solon, dans le Plutarque d'Amyot, chap. XX, & Préceptes d'Administration, ib. chap. XXVII.

B D E L Y C L É O N.

Allons, j'essayerai : supposez que je sois Cléon.
Je vais entoner un HARMODIUS, vous reprendrez
après moi.

IL N'Y EUT JAMAIS AUCUN ATHÉNIEN.....

P H I L O C L É O N.

NON CERTES, DE FRIPON PLUS ADROIT.

B D E L Y C L É O N.

Sont-ce là vos chansons ? Vous n'y tiendrez pas :
Il criera de toutes ses forces qu'il vous perdra ,
qu'il vous fera périr, & qu'il vous expulsera de
ce pays.

P H I L O C L É O N.

S'il se fâche, je lui chanterai ceci : HOLA, MON
AMI ! ÊTES-VOUS DISPOSÉ, N'ÉCOUTANT QUE
VOTRE FUREUR ET VOTRE FOUVOIR, A BOULE-
VERSER CETTE VILLE ? DÉJÀ ELLE EST ASSEZ
ÉBRANLÉE, ET NE PENCHE QUE TROP VERS SA
PERTE.

B D E L Y C L É O N.

Quoi ? Mais si le flatteur Théorus, assis à vos pieds,
chante, en tenant la main de Cléon : AMI, INS-
TRUIT DE L'HISTOIRE D'ADMETE, AIMEZ LES BRAVES
GENS : Par quelle chanson lui riposterez-vous ?

1 Le scholiaste d'Aristophane met sans hésiter cette chanson au
rang des chansons à boire de Praxilla. Voyez sur ces chansons ou
scholies, les Mémoires de M. de la Naze, sur les chansons de l'an-
cienne Grèce, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions &
Belles-Lettres, tom. IX.

K k iv

Je lui répliquerai en mesure : IL NE NOUS EST PAS POSSIBLE DE JOUTER ENSEMBLE, NI D'ÊTRE AMIS.

BDELYCLÉON.

Eschine, fils de Sellus, garçon sage & bon musicien, chantera celle-ci à son tour : DU BIEN ET DE LA SANTÉ POUR MA CLITAGORA¹ ET POUR MOI, AVEC LE SECOURS DES THESSALIENS,

PHILOCLÉON.

NOUS AVONS EN EFFET BIEN DISSIPÉ DE L'ARGENT L'UN ET L'AUTRE.

BDELYCLÉON.

Vous devez être fort au courant de cela. Mais il est temps que nous nous rendions chez Philoctémon pour souper. Garçon, garçon, Chrysès, prépare ce qu'il nous faut dans une corbeille, afin que nous puissions nous enivrer aujourd'hui.

PHILOCLÉON.

Point de cela. Il est dangereux de boire : il en résulte des effractions de portes, des coups de bâtons & de pierres : & puis quand on a cuvé son vin, il faut mettre tout son avoir pour payer la sotise.

¹ Clitagora étoit, suivant le scholiaste, une Thessaliennne qui s'appliquoit à la poésie. Suidas dit qu'elle étoit Lacédémonienne, & qu'Aristophane en fait mention dans les *DANAÏDES*, pièce perdue.

B D E L Y C L É O N.

Ce n'est pas ainsi que cela se passe chez les gens honnêtes & aimables. Eux-mêmes s'empres sent de vous excuser auprès de l'offensé ; ou bien on lui raconte quelqu'une des facéties qu'on aura déb itées pendant le festin , soit historiète Eso pienne pour rire , soit quelque Sybaritique ¹. On tâche de faire rire le batu , & de s'en tirer sans plus de frais.

P H I L O C L É O N.

Il est donc essentiel que je vous meuble la tête de nombre d'historietes , puisque c'est le moyen d'éviter toute amende en cas d'incartades. Allons ; partons : que rien ne nous retienne davantage.

¹ On juge par cet endroit qu'on admettoit chez les Grecs pour amuser dans leurs grands festins , non-seulement des musiciens , mais encore des mimes & des bouffons. Au sujet des Συβαριτικοὶ λόγοι , M. Brunck renvoie à Hésychius & à Fabricius , BIBL. GRÆC. l. II, cap. IX, §. 5 & 6.

INTERMEDE.

LE CHŒUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

I^{er} DEMI-CHŒUR.

Nous pouvons nous flater de politesse & d'honnêteté. Jamais nous n'avons fait preuve de sottise ou d'ignorance, comme Amynias sur-tout, ce fils de Sellus, issu de Crobylus. Je l'ai vu autrefois s'asseoir, pour une pomme & une grenade, à la table de Léogoras; car cet Amynias n'est pas moins affamé qu'Antiphon. Il a été député auprès des Pharfaliens : mais là seul il n'avoit de communication qu'avec les plus indigens, & lui-même n'étoit pas moins dans l'indigence que tout autre manœuvre de ce pays.

II^e DEMI-CHŒUR.

O fortuné Automene, que nous te trouvons heureux ! Tu as pour enfans les artistes les plus habiles. Le premier est plein d'agrément, d'amabilité, de finesse, & excelle sur la flûte : le second est un bouffon qui pousse son art au-delà de ce qu'on peut dire. Quant à Ariptrade, c'est un génie bien plus surprenant. Son pere a toujours dit de lui qu'il n'avoit jamais eu besoin de maître ; mais

qu'il s'étoit formé seul en fréquentant les mauvais lieux ¹.

1^{er} D E M I - C H Œ U R.

Il y en a qui prétendent que nous nous sommes rapprochés de Cléon. Tandis qu'il nous tracassoit, & qu'il nous accabloit d'injures & de coups, les spectateurs éloignés se moquoient de nos cris, & atendoient-là, moins par pitié que par curiosité, pour s'assurer si, poussés à bout, nous lâcherions quelque lazzi. Quand nous avons vu cela, nous avons fait les chiens couchans : de maniere qu'ils disent à présent, LE CEP ² EST SANS SOUTIEN.

¹ Ma da la fola natura spontaneamente, formar la lingua andare à le meretrici.

² Grec : Le pau a manqué au cep. Proverbe qui se dit de ceux qui sont frustrés dans leurs espérances.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

XANTHIE, LE CHŒUR.

XANTHIE.

O TORTUES, que votre enveloppe vous rend heureuse ! Vous êtes trois fois plus heureuses que moi avec ma peau. Cette écaille, qui empêche que vous ne sentiez les coups, est placée à propos & prudemment sur votre dos. Pour le mien, dès qu'on le bâtone, je suis à la mort.

LE CHŒUR.

Hé, qu'y a-t'il, morveux ? Car c'est le nom d'un homme, quelque vieux qu'il soit, quand il s'est laissé battre.

XANTHIE.

Est-ce que ce vieillard n'est pas pire que la peste, & n'est pas le plus imprudent de tous les convives ? Et quoiqu'il soit au milieu des Hippyte, des Antiphon, des Lychon, des Lysistrate, des Théophraste & des Phrynique, il est de beaucoup le plus insolent de tous. Quand une fois il a été

rempli de bonnes choses, il s'est mis à sauter, à gambader, à péter, à regimber comme un âne gorgé d'orge ; & à me rosser joliment en criant, GARÇON, GARÇON. Lyfistrate en voyant cela, a voulu le faire rougir par cette comparaison : O VIEILLARD, VOUS RESSEMBLEZ A UN GUEUX ENRICHÉ, OU A UN ANE QUI COURT A L'ÉCURIE. POUR VOUS, s'est-il écrié, VOUS RESSEMBLEZ A UNE SAUTERELLE SURPRISE PAR LE FROID, ET A STENELUS DÉPOUILLÉ DE SA GARDE-ROBE. Tous aussi-tôt de l'applaudir, hormis le seul Théophraste qui, en homme capable & du bel air, se mordait les lèvres : cela lui a valu cette apostrophe de la part de notre vieillard : DITES-MOI, POURQUOI FAIRE TANT LE QUÉLQU'UN, POURQUOI VOULOIR AFFECTER DES TONS AGRÉABLES ET GENTILS, VOUS QUI ÊTES CONTINUUELLEMENT A CARESSER LES RICHES EN VRAI BOUFFON ? Voilà les impertinences qu'il débitait à chacun : il plaisantoit grossièrement, débitait ensuite des fables de la manière la plus maussade, & qui ne revenoient aucunement à la circonstance. De retour chez lui, quand il a été bien enivré, il a frappé tout ce qui s'est présenté devant lui. Hé, hé, hé ! le voici à cloche-pied ; je me retire, avant qu'il me régale encore de coups.

SCENE II.

CHÆRÉPHON, BDELYCLÉON, LE CHŒUR,
PHILOCLÉON en jeune homme, ivre, armé
de torches, & suivi d'UNE BOULANGERE.

PHILOCLÉON.

RETIREZ-VOUS loin d'ici. Quelqu'un de ceux
qui me suivent s'en repentira. Eh donc : si vous
ne vous retirez, je vous grillerai avec cette
torche.

BDELYCLÉON.

Je vous assure que, quoique vous fassiez le jeune
impertinent, vous nous payerez demain cher à
tous votre sottise. Nous comptons bien nous réunir
pour vous citer en justice.

PHILOCLÉON.

Hoi, hoï, ILS ME CITERONT. Ce n'est plus de
mode. Ignorez-vous que le nom même de procès
me fatigue l'oreille : ouf, ouf. Voulez-vous me
plaire ? Renversez les sieges. Où est le juge hélien ?
Au diable. (A la boulangere.) Monte ici, ô mon
cher haneton ¹, à l'aide de cette corde dans ta

¹ χρυσομηλόθιον. Florens veut que ce soit là le haneton :
Paulmier penseroit que c'est un insecte particulier différent du haneton
(μηλόθιος), & distingué par une couleur d'un très beau verd sur

main. Tiens ferme , mais avec précaution : car la corde ne vaut rien. Elle ne laisse cependant pas que de pouvoir servir. Vois comme j'ai sçu te tirer adroitement des mains des convives , dont tu allois devenir le jouet : tu devrois bien m'en témoigner ta reconnoissance. Mais tu ne le feras pas , tu n'y essayeras pas , je le sçais. Tu te moqueras de moi , & tu me feras un grand éclat de rire au nez : car tu en as fait autant à bien d'autres. Si cependant tu te prêtois de bonne grâce , je te retirerois , aussi-tôt que j'aurois perdu mon fils , de ta maison de prostitution , & je te prendrois avec moi , ô mon petit mignon ¹. Car à présent je ne suis pas le maître de mes propres biens : je ne suis qu'un jeune homme , & fort observé. Mon fils ne me perd pas de vue. Il est grogneur , minutieux , avare & colere ² : il craint

un fond doré , il pense qu'il ne se trouve gueres que sur les roses. Quoi qu'il en soit , Aristophane fait allusion au jeu des enfans qui font voler des hanetons à l'aide d'un fil.

¹ La vedi , io molto prudentemente ti ho pigliato che sei per fare Lesbizare i compotatori , per causa de quali rende il cambio à questo testicolo. Ma non lo renderai , ne l'estenderai che'l sò certo , ma tu t'ingannerai , & inhiarai à costui grandissimamente , imperò che à molti io farò la facenda , ma se non diventi una mala donna , io poi che mio figliuolo serà morto liberandoti t'havero per compagno ò Connicello.

² κυμινοπριστοκαρδαμυλῶφι. Diviseur de cumin , & graveur avec du creffon. Tout cela ne fait qu'un seul mot dans Aristophane.

de me perdre, parce qu'il n'a pas d'autre pere que moi. Mais tiens, ne le vois-tu pas accourir en grande hâte de notre côté ? Allons vite, fais bonne contenance avec ces torches, je lui ferai de ces tours d'espiegle, dont il me balotoit avant que je fusse initié.

B D E L Y C L É O N.

Quoi, vous ! Vous ! Vieux libertin, il vous faut une si belle biere. Ah, j'en jure par Apollon, il vous en cuira pour celle-ci.

P H I L O C L É O N.

Tu voudrois bien te régaler d'un bon procès :

B D E L Y C L É O N.

N'est-ce pas affreux de se moquer ainsi du monde, & de priver des convives de leur joueuse de flûte ?

P H I L O C L É O N.

Quelle joueuse de flûte ? Pourquoi donc extravagues-tu, comme un échapé de la biere.

B D E L Y C L É O N.

Il s'agit, je pense, de cette Dardaniene que vous avez là près de vous.

1 Grec : D'un procès de vinaigre. Le traducteur italien donne ici le même sens, & par là le pere fait à son tour une censure amere du caractère litigieux du fils : Molto dolcemente piglierai la pena acetosa.

PHILOCLÉON.

PHILOCLÉON.

Non : c'est une torche ¹ qui brûle pour les dieux dans le marché.

BDELYCLÉON.

Elle ! Une torche ?

PHILOCLÉON.

Oui , une torche. Tu ne vois pas qu'elle est de différentes couleurs ?

BDELYCLÉON.

Qu'est-ce que j'aperçois de noir dans le milieu ?

PHILOCLÉON.

C'est la poix que la chaleur fait couler.

BDELYCLÉON.

Que vois-je donc là par derrière ² ?

PHILOCLÉON.

C'est l'autre bout de la torche.

BDELYCLÉON.

Que dites-vous ? Quel bout ? Ne descenderez-vous pas de là ?

PHILOCLÉON.

Ha , ha ! Que prétends-tu donc faire ?

BDELYCLÉON.

Enlever cette torche. Vous n'êtes plus qu'un vieux vilain & incapable.....

¹ At flagrans odiosa loquacula , λαμπάδιον fit.

Lucretius..

² Questro di dietro ? Non egli è il culo ?

Ecoute un instant. Je me rapelle d'avoir vu aux jeux olympiques le vieux Ephudion se battre fort bien avec Asconda : & le plus âgé renversa le plus jeune d'un coup de poing. Prends garde, d'après cela, que je ne te donne sur la mâchoire.

BDELYCLÉON.

Oh, vous n'avez pas bien vu cela.

LA BOULANGERE au jeune homme.

Au nom des dieux, prenez mon parti : c'est ce bonhomme qui m'a perdue. Il me pourchassoit avec cette torche, & m'a renversé des pains pour dix oboles, & autres choses¹ pour quatre.

BDELYCLÉON.

Voyez-vous ce que vous avez fait là de nouveau. Voilà tout plein de procès que vous fuscitez votre ivrognerie.

PHILOCLÉON.

Ce n'est rien. Des petits contes pour rire arrangeront cela. Je sçais que je viendrai à bout de l'amadouer.

LA BOULANGERE.

Oui, j'en jure par les déesses, après le tort que vous avez fait à ma marchandise, vous ne

¹ καλαρίκη, désigneroit ce que l'on donne par-dessus le marché, ou pour compléter le poids. Le traducteur italien aura lu différemment ; il traduit : Di trippe.

vous jouerez pas impunément de Myrtie , fille d'Amylion & de Sostrate.

P H I L O C L É O N.

Ecoute , ô femme. Je vais te raconter une charmante historiète.

L A B O U L A N G E R E.

Je n'en ai que faire , maître sot.

P H I L O C L É O N.

Un soir Esope revenant de souper , fut assailli d'injures par une femme ¹ impertinente & pleine de vin. Il lui répliqua : O femme , ô femme , tu ferois bien mieux , à mon avis , si tu échangeois cette langue pestiférée pour un morceau de pain.

L A B O U L A N G E R E.

Vous me plaisantez ? Eh bien , qui que vous soyez , je vous accuse au tribunal des agoranomes , des torts faits à mes marchandises. Chéréphon me servira de témoin.

P H I L O C L É O N.

Eh , pourquoi plutôt ne pas écouter quand je veux te parler ? Lafus & Simonide faisoient un jour assaut de talents : Lafus se mit aussi-tôt à dire : CELA NE ME FAIT RIEN ².

¹ Il y a dans le grec *κύων* , que le traducteur italien rend par Cagna. Dans ces deux langues , on jouit de l'équivoque & du jeu de mots. Parce que *κύων* & Cagna signifient également une chienne , & une mauvaise femme.

² Le vieux Simonide eut parmi ses contemporains quelques rivaux en

En vérité : c'est comme cela ?

PHILOCLÉON.

Mais, ô Charéphon, je croyois que tu ne rendois témoignage qu'à une femme aussi défaite¹ qu'Ino collée aux pieds d'Euripide.

BDELYCLÉON.

Au reste, voici un autre dénonciateur qui m'a l'air de venir vous citer. Il est suivi d'un huissier².

poésie. Un Lasus d'Hermione entr'autres, & un Timocréon de Rhodes. « La confiance de Lasus dans ses talents pour la poésie & » pour la musique, lui faisoit peu craindre le plus redoutable de ses » antagonistes : d'où est venu ce proverbe rappelé par Aristophane, » *ἐλγόν μοι μέλει*. » Voyez la note 2, page 220 du vingtième volume des Œuvres de Plutarque. Paris, Cussac. M. Burette : t. XIII des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, p. 256. Antholog. III, 6, 38. edit. Brod.

¹ *θαψίη*. Jeu de mots. *θαψος* est un bois jaune. *γυναικὶ θαψίη*, à une femme Thapsienne, c'est-à-dire jaune, pâle, défaite, à une bière, en un mot, où les morts, comme dit Florens, *θάπτονται*. C'est ainsi qu'Aristophane tire sur la figure, pâle, maigre & défaite de Charéphon.

² Grec : D'un voyageur.

S C E N E III.

LES MÊMES , UN DÉNONCIATEUR ;
UN HUISSIER.

L E D É N O N C I A T E U R .

(Sans apercevoir Philocléon.) **O** QUE je suis malheureux !..... (Il aperçoit Philocléon.) **O** vieillard , je demande justice de vos injures.

B D E L Y C L É O N .

De ses injures ? Au nom des dieux , je vous en conjure , ne le citez pas. Je vous ferai telle réparation qu'il vous plaira déterminer , & vous en aurai encore obligation.

P H I L O C L É O N .

Bah , bah , je vais racomoder cela sans peine. Je conviens de l'avoir batu , de lui avoir jeté des pierres..... Mais approchez ici d'abord. Voulez-vous que je détermine moi-même la somme que j'aurai à vous payer , au prorata des torts que je jugerai vous avoir été faits , afin qu'il n'y ait plus d'inimitié entre nous ; ou , ne vous en rapporterez-vous qu'à vous seul ?

L i. iij.

Faites, faites. Je hais les procès, & n'aime que le repos.

PHILOCLÉON.

Un Sybarite s'étoit laissé choir de dessus un char, & s'étoit grièvement blessé à la tête : il n'étoit pas très expérimenté dans l'art de mener des chevaux. Un de ses amis se rencontrant là, lui dit : IL FAUT QUE CHACUN FASSE SON MÉTIER ; maintenant courez au guérisseur ¹.

BDELYCLÉON.

Vous êtes en tout cela toujours le même.

LE DÉNONCIATEUR à Bdelycléon, à part.

Vous, au moins, dites-nous quelle est sa déraison.

PHILOCLÉON.

Ecoutez : ne vous éloignez pas. Une femme avoit un jour cassé à Sybaris, le vase ² des suffrages....

LE DÉNONCIATEUR à Bdelycléon, à part.

Je vous prends à témoin de cette nouvelle extravagance.

PHILOCLÉON.

Ce vase secondé d'un témoin cita ma Sybarite

¹ Grec : A Pittalus, célèbre médecin d'Athènes.

² Grec : ἔχθρα.

en justice : celle-ci répliqua : Oui , par Proserpine ¹, vous eussiez bien mieux fait , si , laissant là toute chicane , vous eussiez acheté des ligatures ².

LE DÉNONCIATEUR.

Riez , riez , en attendant que l'archonte apele l'affaire.

BDELYCLÉON.

Oh , j'en jure par Cérès , je ne souffrirai pas que vous restiez davantage ici. Je vais vous emporter.

PHILOCLÉON.

Que fais-tu là ?

BDELYCLÉON.

Que fais-je ? Je veux vous tirer d'ici. Autrement tous ceux qui sont disposés à vous accuser , ne manqueront pas de témoins.

PHILOCLÉON.

Esope un jour étant à Delphes.....

BDELYCLÉON.

CELA NE ME FAIT RIEN.

¹ Grec : Κόρα.

² Le vrai mot seroit là : Des compresses , parce que Philocléon veut parler de son homme battu : mais cependant comme il veut conserver le ton de l'allégorie , il faut une expression qui convienne aussi au vase cassé.

Ll iv

..... Fut accusé d'avoir volé la phiole d'Apol-
lon. Le fabuliste raconta aussi-tôt comment une
fois le canthare ¹.

BDELICLÉON.

Bast ! Vous m'assomez avec votre conte.
(Il l'emporte.)

INTERMEDE.

LE CHŒUR seul.

Nous vous félicitons , ô vieillard ! Comme il
a changé son genre de vie , dur & maussade ! Il a
goûté des principes nouveaux , & ne va plus res-
pirer que pour le plaisir & la tranquillité. Peut-
être au reste s'y refusera-t'il : car il est difficile de
dépouiller le caractère qui nous a été propre ² ;
quoiqu'on en ait vu plusieurs changer leurs habi-
tudes , d'après les conseils des autres. Chacun de
nous , & tout homme sage , élèvera Bdelycléon
aux nues , à raison des soins qu'il prodigue avec
tant de prudence à son pere. Nous n'en avons ja-

¹ *χάραψος*. Le mot désigne un poisson & un vase. Voyez le tome V.
du Plin de M. Brotier , pag. 477.

² *Naturam expelles furcâ , tamen usque recurret.*

Horace.

mais rencontré de plus poli , dont nous ayons eu plus sujet de goûter les manieres ; & qui nous ait fait autant de plaisir. Qu'a-t'il opposé à son pere, sans avoir l'avantage , & sans témoigner son ardeur à voir les peres livrés aux occupations les plus convenables ?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

XANTHIE seul.

OUI, j'en jure par Bacchus, il n'y a qu'un dieu qui ait pu introduire chez nous le trouble & le tapage qui y règnent. Notre vieillard, qui a prodigieusement bu & qui est échauffé par la musique, s'est livré à toute sa gaîté : il a répété toute la nuit ces danses antiques, célèbres par les chœurs de Thespis ; & il prétend démontrer aujourd'hui en dansant, que les tragiques modernes ne sont que des fots.

S C E N E I.

XANTHIE, PHILOCLÉON (ivre),
BDELYCLÉON, LE CHŒUR.

PHILOCLÉON.

QUI va-là dans mon vestibule.

XANTHIE à part.

Voilà le diable qui vient.

PHILOCLÉON.

Qu'on écarte cette balustrade : car voici le commencement de la danse..... (Il danse.)

XANTHIE à part.

Que ne dites-vous plutôt le commencement de la fureur.

PHILOCLÉON.

Comme je me sens les côtes pressées ! Comme mes poumons poussent l'air avec violence , & quel bruit font mes reins !

XANTHIE.

Prenez de l'hellébore ¹.

PHILOCLÉON.

Phrynique tremble de peur comme un coq ².

¹ Spécifique contre la folie.

² Il est question ici , comme l'observe très bien M. Burette, (tome XIII, page 273 des Mémoires de Littérature de l'Académie des

Bientôt vous me jeterez par terre.

PHILOCLÉON.

On montre son derriere, quand on élance ses pieds en l'air.

Inscriptions & Belles-Lettres,) de Phrynique l'ancien, le même déjà mentionné. Le scholiaste & Suidas en font à tort un second Phrynique. En effet, le poète parle d'abord ici des danses théâtrales de Thespis, & immédiatement après de celles de Phrynique, lequel, par conséquent, ne sauroit être un autre que le disciple de Thespis ; c'est à-dire, l'ancien Phrynique, grand maître en fait de danse, & dont parle Athénée, I, 19, qui dit que les anciens poètes, Thespis, Pratinas, Cratinus, & Phrynique, étoient apelés danseurs (ὄρχηστικοί), parce qu'ils étoient grands compositeurs de danses pour les chœurs des pieces dramatiques, & y dansoient eux-mêmes.

Je conserve, comme on voit, l'ancienne leçon de ce vers : Πήσσει Φρύνικος, ὡς τις ἀλέκτωρ : Plutarque dit également d'Alcibiade, humilié par les leçons de Socrate : ἐπὶ τῷ ἀλέκτωρ δ' ἔλεν ὡς κλῖνας πτηρόν. Le traducteur italien d'Aristophane a : Frinico teme, come un gallo. Je ne vois pas de raisons d'adopter la correction proposée par Bentley dans sa dissertation angloise sur Phalaris : il veut qu'on lise πλῆσσει au lieu de πῆσσει. Voici ce qui a donné lieu au proverbe : IL TREMBLE DE PEUR COMME PHRYNIQUE. Le second Phrynique, suivant Suidas, étoit auteur d'une piece tragique intitulée : La Prise de Milet, par Darius, roi de Perse. Cette piece fit verser des larmes aux spectateurs ; ce qui fut cause que les Athéniens condamnerent le poète à une amende de mille drachmes, le chasserent du théâtre, & le punirent ainsi d'avoir, par cette tragédie, ouvert une plaie si sensible à toute la nation : & ils défendirent à l'avenir de jouer cette piece. La consération où une telle disgrâce jeta Phrynique, avoit passé en proverbe chez les Grecs. En sorte qu'on disoit de quelqu'un accueilli de quelque infortune, PHRYNIQUE TREMBLE DE PEUR. M. Burette, ib. Plutarque, Préceptes d'Administrations, chap. LVI, & Traité de la Musique, chap. XXIX.

X A N T H I E.

Prenez garde à vous-même.

P H I L O C L É O N.

Mes os tournent librement dans leurs jointures ¹.

B D E L Y C L É O N.

Cela certe ne dénote rien de bon. C'est là de la folie.

P H I L O C L É O N.

Voyons maintenant que je défie ceux qui pourront se mesurer avec moi. Si quelque tragique s' imagine exceller dans la danse , qu'il approche ici pour faire assaut de danse avec moi. Il y a-t'il quelqu'un , ou non ?

B D E L Y C L É O N.

Voici le seul.

P H I L O C L É O N.

Quel est cet infortuné ?

B D E L Y C L É O N.

C'est le fils mitoyen ² de Carcinus.

P H I L O C L É O N.

Je le ferai bien vite disparaître : il succombera

¹ Grec : Dans leurs cotyles ; terme d'anatomie , κοτυλίδων. Rien n'étoit exclus de la poésie des Grecs.

² Carcinus eut quatre fils. Mais on passe ici sous silence le poëte Xénoclès , pour ne parler que des trois autres enfans , qui étoient Χερσυραί.

sous mes coups de poings frappés en mesure : car il n'a nulle teinture du rythme.

B D E L Y C L É O N.

Mais, pauvre homme, son frere, autre tragique Carcinite, vient aussi.

P H I L O C L É O N.

Mais, en vérité, je vais être pourvu.

B D E L Y C L É O N.

C'est vrai. Mais vous ne le ferez que de Cancres ; car voici un autre fils de Carcinus.

P H I L O C L É O N.

Qu'est-ce que je fens donc sur moi ? Est-ce du vinaigre ou une araignée ?

B D E L Y C L É O N.

C'est ce Pinnothere, enfant puîné du même pere, & qui a fait une tragédie.

P H I L O C L É O N.

O Carcinus ! ô pere heureux en enfans ! Quelle nichée de roitelets vous avez là ! Mais enfin, il me faut, pauvre malheureux, joûter avec eux. Préparez-leur de la saumure, si je fors vainqueur.

L E C H Œ U R.

Allons, permettons-leur de se mouvoir libre-

1 Voici un jeu de mots continuel sur *Καρκίνος*, Carcinus, qui en grec comme en latin, prête à l'équivoque & signifie également Carcinus, nom propre & Cancre, espece de poisson.

ment en notre présence comme autant de fabots¹ vivement agités.

I^{er} D E M I - C H Œ U R.

Courage, ô célèbres enfans de la mer : ô freres des Pinnotheres², fautez sur le sable, & sur le rivage stérile de la mer. Agitez vivement vos pieds en rond, & que quelqu'un élance les siens en l'air, comme Phrynique, afin que chacun des spectateurs vous voyant faire de pareils fauts, soit dans l'admiration.

II^e D E M I - C H Œ U R.

Remuez-vous, ô Philocléon, formez des cercles; frapez-vous l'estomach³, jetez vos jambes en l'air, faites la roue. En effet, voici le pere de vos adversaires, ce maître de la mer, qui se glisse ici, tout radieux de la joie que lui causent ses trois fils les danseurs. Mais si vous prenez goût à ces jeux, conduisez-nous au plus vite dehors : voilà bien la premiere fois que l'on voit une comédie finir par un chœur de danse⁴.

1 Espece de grosse roupie.

2 *Χαπίδοι*, squillarum. Voyez Pline, IX, 66.

3 L'Italien suppose que cette danse exigeoit qu'on se donnât des coups de pieds dans l'estomach : Et percotteti co'l piede ne'l ventre.

4 Les danses n'avoient lieu qu'à l'ouverture des pieces.

R É F L E X I O N S

S U R L E S G U Ê P E S.

M. DE FONTENELLE dit dans ses REMARQUES que « les GUÊPES sont assez médiocres. C'est une » fatyre, ajoute-t'il , de la passion que les Athé- » niens avoient pour juger. » Mais ce n'est pas seulement cela : & l'académicien se trompe doublement. LES GUÊPES n'ont rien de médiocre , considérées sous leur vrai point de vue. Aristophane veut y peindre tous les ridicules & tous les excès d'une passion qu'on a entretenue dès l'enfance ; & il prouve qu'on ne s'en guérit souvent que pour retomber dans une autre aussi dangereuse & non moins ridicule. C'est le mal qu'il peint avec ses progrès & ses suites ; voilà le vrai but moral d'Aristophane. Si M. de Fontenelle l'avoit pénétré, il n'auroit point dit : « A quoi aboutissent toutes les » sottises que fait Philocléon quand il est saoul, & » qu'il s'est mis à aimer la joie. » L'auteur d'une pareille question, non-seulement n'avoit pas réfléchi sur le véritable intérêt des GUÊPES , il n'avoit probablement pas même lu ces mots du chœur au sujet de Philocléon, dans l'intermede du quatrieme acte :

IL

IL A GOUTÉ DES PRINCIPES NOUVEAUX , ET NE VA PLUS RESPIRER QUE POUR LE PLAISIR ET LA TRANQUILLITÉ : PEUT-ÊTRE , AU RESTE , S'Y REFUSERA-T-IL : CAR IL EST DIFFICILE DE DÉPOUILLER LE CARACTERE QUI NOUS A ÉTÉ PROPRE. De ces dernieres expressions découle naturellement l'intérêt du cinquieme acte. En effet , la passion qu'Aristophane ridiculise ici est prise dans la fureur du peuple d'Athenès pour juger. Jamais leçon ne fut plus utilement donnée que celle-là , & d'une maniere plus propre à produire les plus heureux effets ; mais elle vient malheureusement trop tard. La passion est invétérée : on peut bien lui faire changer d'objet , mais non la déraciner. C'est ce que prouve le funeste exemple de Philocléon. La sagesse , l'honnêteté , la prudence du fils n'ont pu éteindre une passion qui avilissoit le pere aux yeux des honnêtes gens & qui le rendoit le jouet de la vile populace. Ce fils , digne de toutes sortes d'éloges , imagine de faire faire diversion à son pere avec la fureur de juger , & de lui inspirer une autre passion : il n'y réussit que trop. Le pere se jete dans la nouvelle carriere qu'on lui ouvre : il y porte tous les excès , tous les ridicules qui l'avoient distingué dans ses premiers goûts : il en conserve même le ton & l'expression ; & sa passion , en changeant de nom , s'est conservée avec

tout ce qui la caractérisoit de la maniere la plus odieuse & la plus ridicule.

Que fert-il qu'on se contrefasse ?

Prétendre ainsi changer, est une illusion :

L'on reprend sa premiere trace

A la premiere occasion.

La Fontaine, XII, 9.

Racine à qui la langue d'Aristophane étoit plus familiere qu'à aucun de nos autres poëtes, a goûté les Guêpes, & en parle en juste appréciateur, dans sa préface à la tête des PLAIDEURS.

« Quand je lus, dit-il, les Guêpes d'Aristophane, je ne songeois guere que j'en dusse faire
 » les PLAIDEURS. J'avoue qu'elles me divertirent
 » beaucoup, & j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tenterent d'en faire part au public ;
 » mais c'étoit en les mettant dans la bouche des
 » Italiens, à qui je les avois destinées, comme
 » une chose qui leur appartenoit de plein droit.
 » Le juge qui saute par les fenêtres, le chien
 » criminel, & les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité
 » de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, & fit naître l'envie à
 » quelques-uns de mes amis, de voir sur notre
 » théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me
 » rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je

» trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne
 » me porteroit pas à le prendre pour modele si
 » j'avois à faire une comédie; & que j'aimerois
 » beaucoup mieux imiter la régularité de Menandre
 » & de Térence, que la liberté de Plaute &
 » d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit
 » pas une comédie qu'on me demandoit, & qu'on
 » vouloit seulement voir si les bons mots d'Arif-
 » tophane auroient quelque grace dans notre
 » langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié
 » en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes
 » amis me firent commencer une piece qui ne
 » tarda guere à être achevée.

» Si j'appréhende quelque chose, c'est que des
 » personnes un peu sérieuses, ne traitent de ba-
 » dineries le procès du chien & les extravagances
 » du juge. Mais enfin je traduis Aristophane,
 » & l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à
 » des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens
 » sçavoient apparemment ce que c'étoit que ce sel
 » attique : & ils étoient bien sûrs, quand ils
 » avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri
 » d'une sottise.

» Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu
 » raison de pousser les choses au-delà du vrai-
 » semblable. Les juges de l'aréopage n'auroient
 » pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au
 » naturel leur avidité de gagner, les bons tours

M m ij

» de leurs secrétaires , & les forfanteries de leurs
» avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les per-
» sonages pour les empêcher de se reconnoître.
» Le public ne laissoit pas de discerner le vrai au
» travers du ridicule ; & je m'assure qu'il vaut
» mieux avoir occupé l'impertinente éloquence
» de deux orateurs , autour d'un chien accusé ,
» que si l'on avoit mis sur la sellette un véritable
» criminel , & qu'on eût intéressé les spectateurs
» à la vie d'un homme.

» Quoi qu'il en soit , je puis dire que notre
» siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que
» le sien , & que si le but de ma comédie étoit
» de faire rire , jamais comédie n'a mieux attrapé
» son but. »

F I N.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CÉ VOLUME.

	page
E xplication des figures ,	v
LES CHEVALIERS , comédie d'Aristophane , extraite par le P. Brumoy ,	I
La même , traduite en entier par M. ***	37
RÉFLEXIONS sur les CHEVALIERS , par M. ***	145
PRÉFACE sur les NUÉES , comédie d'Aristophane , par M. ***	161
LES NUÉES , comédie d'Aristophane , extraite par le P. Brumoy ,	171
La même , traduite en entier par M. ***	241
RÉFLEXIONS sur les NUÉES , par M. ***	369
LES GUÊPES , comédie d'Aristophane , extraite par le P. Brumoy ,	377
La même , traduite en entier par M. ***	417
RÉFLEXIONS sur les GUÊPES , par M. ***	544

FAUTES à corriger dans ce XI^e volume.

Page 55 , des soupçons , lisez : d'être soupçonné.

Page 75 , ligne dernière , il a été retenu à , lisez : il a été
contraint à ,

Fautes à corriger:

Page 77, vous ne concevez, lisez : vous ne conservez,

Page 80, ligne 5, vigoureusement, lisez : vigoureusement.

Page 120, dégorger, lisez : régorgier.

Page 122, pour cela, lisez : parbleu.

Page 127, vous a mieux servi & vos appetits, lisez : vous
a mieux servi vous & vos appetits.

Page 135, nous les représentent, lisez : nous le représentent.

Page 150, Lætum, lisez : Lætum.

Ibid. sine Æmulo, lisez : sine æmulo.

Page 312, avant-dernière ligne, effacez : Car.

Page 365, note 2, & tombent, lisez : & tombe.

Page 458, vous veniez à, lisez : vous venez à.

Page 512, note 1, ligne première, prescrit, lisez : prof-
crit.

